



# John Adams Library.



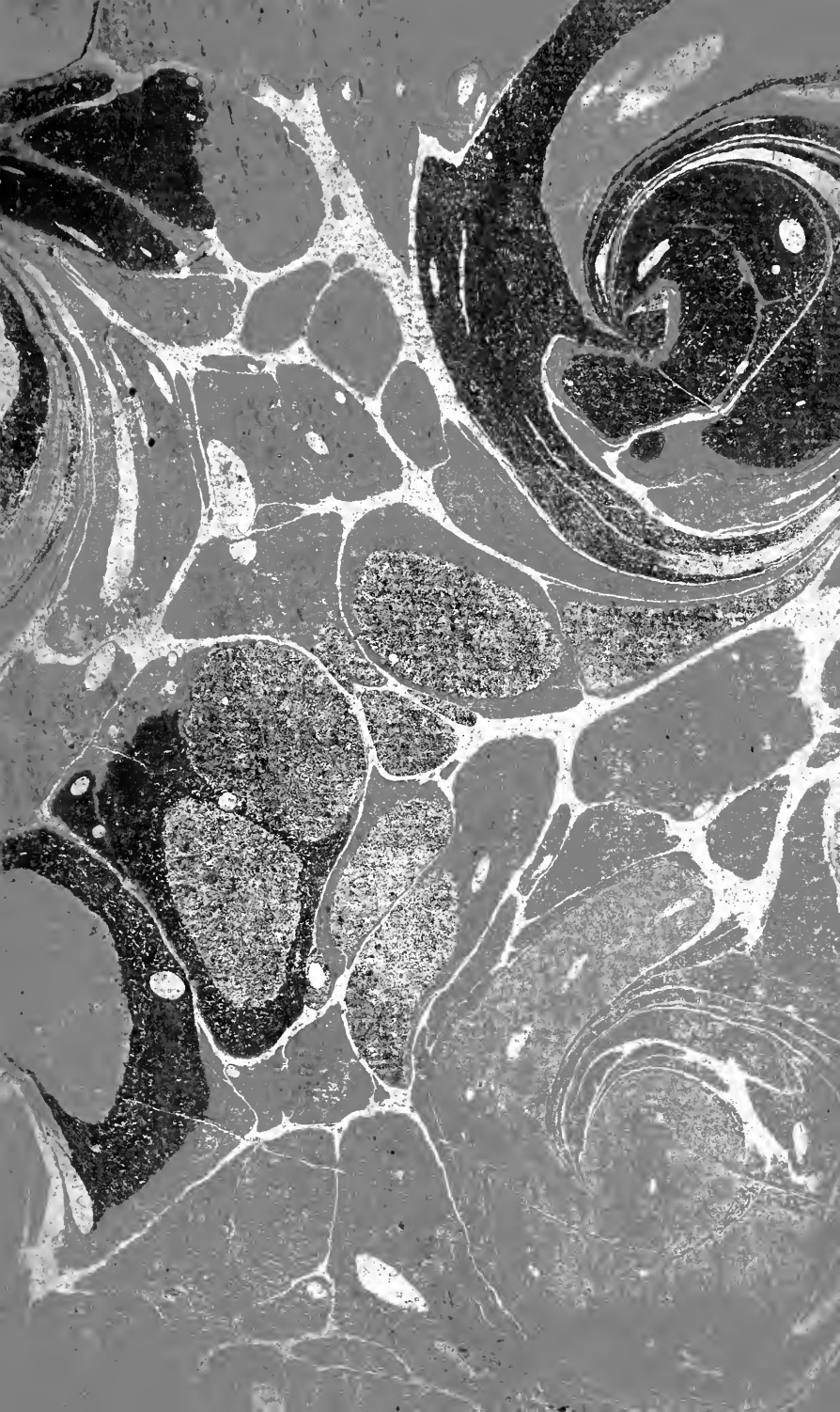
IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>

★ ADAMS

204.4  
v.1







Digitized by the Internet Archive  
in 2009



# LES ESSAIS DE MICHEL, SEIGNEUR DE MONTAIGNE.

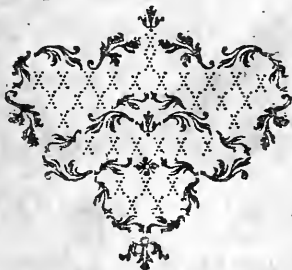
NOUVELLE EDITION,

Exactement purgée des defauts des precedentes ;  
selon le vray original :

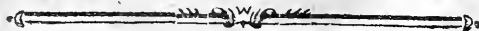
*Et enrichie & augmentée aux marges du nom des Auteurs  
qui y sont citez , & de la version de leurs passages ; avec  
des observations tres-importantes & necessaires pour le  
soulagement du Lecteur.*

Ensemble la Viè de l'Auteur , & deux Tables , l'une des  
Chapitres , & l'autre des principales Matieres , de beaucoup  
plus ample & plus utile que celles des dernieres Editions.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,  
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,



M. DCC. LXXXI.

ADAMS 1044  
w. 1

# ADVERTISSEMENT

DE

L'AUTEUR,

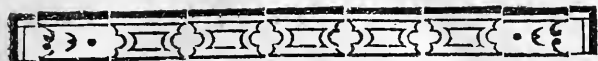
*Inferé en toutes les précédentes Editions.*

C'EST icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique & privée : Je n'y ay eu nulle considération de ton service, ny de ma gloire ; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parens & amis : à ce que m'ayans perdu ( ce qu'ils ont à faire bien-tost ) ils y puissent retrouver quelques traits de mes conditions & humeurs, & que par ce moyen ils nourrissent plus entiere & plus vive la cognoissance qu'ils ont eüe de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse

#### iv *ADVERTISSEMENT.*

mieux paré, & me presenterois en une desmarche estudiée : Je veux qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle & ordinaire, sans contention & artifice : car c'est moy que je peinds. Mes defauts s'y liront au vif, & ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté parmi ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premieres loix de nature ; je t'assure que je m'y fusse tres-volontiers peint tout entier & tout nud. Ainsi, lecteur, je suis moy-mesme la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un sujet si frivole & si vain. Adieu donc. De Montaigne, ce premier de Mars, mil cinq cens quatre-vingts.





v

EPISTRE de Mademoiselle de GOURNAY,  
insérée en son impression de l'année 1635.

---

A MONSEIGNEUR  
L'EMINENTISSIME CARDINAL,  
DVC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

*NE vous pouvant donner les ESSAIS, parce qu'ils ne sont pas à moy; & cognoissant neantmoins que tout ce qu'il y a d'illustre en nostre siecle, passe par vos mains, ou vous doit hommage; j'ay creu que le nom de vostre Eminence devoit orner le frontispice de ce livre. Il est vray, MONSEIGNEVR, qu'il vous rend icy, par mon entremise, un hommage fort irregulier; car ne pouvant le vous donner, je vous ose donner à lui: c'est-à-dire, que presté de tomber dans le sepulchre, je vous consigne cet orphelin qui m'estoit commis, afin qu'il vous plaise desormais de luy tenir lieu de tuteur & de protecteur. J'espere que le seul respect de vostre autorité luy rendra cet office: & que comme les mouches ne pouvoient entrer dans le temple d'Hercule, dont vous estes emulateur: ainsi les mains impures, qui depuis long-temps avoient diffamé ce mesme livre, par tant de malheureuses editions, n'oseront plus commettre le sacrilege d'en approcher, quand*



## EPISTRE.

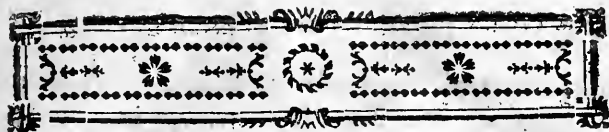
elles le verront en vostre protection par celle-cy, que  
vostre liberalité m'a aidée a mettre au jour. Combien  
seray-je fiere en l'autre monde, d'avoir esté assez hardie  
en quittant cettuy-cy, pour nommer un tel executeur de  
mon testament que le Grand **CARDINAL DE**  
**RICHELIEU**, & de voir là haut, qu'on se sou-  
viennne icy bas, que j'ay sçeu discerner à quelle excel-  
lence & hauteſſe d'ame, je devois assigner la protection  
du plus excellent & plus haut présent que les Muses ayent  
fait aux hommes, depuis les siècles triomphans des Grecs  
& des Romains! Vous, **MONSEIGNEVR**, auteur  
de tant d'ouvrages immortels, de diverse sorte, qu'il  
semble que vous ayez entrepris d'enrichir & d'amplifier  
l'empire de l'immortalité, ne l'obligez-vous pas à vous  
offrir par nos vœux, pour une espece de recompense,  
les plus nobles des biens qu'elle tient d'ailleurs, comme  
ce livre: oüy mesmes à les reputer d'autant plus seure-  
ment immortels, qu'en les vous offrant, elle croid les  
appuyer aucunement sur le destin de vostre eminence.  
De laquelle je demeureray sans fin,

**MONSEIGNEVR,**

Tres-humble & tres-obeissante servante

**G. O V R N A Y.**

A Paris, le 12 Juin 1635.



# P R E F A C E

S V R L E S

ESSAIS DE MICHEL,

S E I G N E V R

DE MONTAIGNE.

*Par sa Fille d'alliance.*

**S**I vous demandez au vulgaire quel est Cesar, il vous respondra que c'est un excellent capitaine : si vous le luy monstrez luy-mesme sans nom, voire en guerre, à l'exercice de ces grandes qualitez, par lesquelles il estoit tel : sa prudence, labeur, vigilance, prevoyance, precaution, perseverance, ordre, art de mesnager le temps, & de se faire aymer & craindre, sa resolution, sa vigueur à ne rien relascher, & ses admirables conseils sur les nouvelles & promptes occurrences : plus,

ces contrarietez d'actions en temps & lieu : craindre, oser, reculer, courre sus, prodiguer, resserrer, & mesmes ravir où besoin est : cruauté, clemence, simulation, franchise. Si, dis-je, apres luy avoir fait contempler toutes ces qualitez & ces actions, ouïy mesmes en guerre, comme il est dit, mais hors l'apparat de chef & hors la victoire, vous luy demandez quel homme c'est là ; certes il le vous donnera, s'il vient à point, pour un des fuyars de la bataille de Pharsale : parce qu'il ne sçait si c'est par telles parties qu'on se rend grand capitaine : & que pour juger sur elles purement, d'un qui le soit ou puisse estre, il le faut estre soy-mesme, ou capable de le devenir par instruction. Enquerez semblablement ce mesme vulgaire, ce qu'il luy semble de Platon, il vous rebattra l'oreille des louanges d'un celeste philosophe : mais si vous laissez tomber en ses mains le Symposé ou l'apologie desnuez de ce haut nom de leur pere, il en fera des farces : & s'il entre en la boutique d'Apelles, il emportera bien son tableau, mais il

n'acheptera que le nom du peintre. Ces considérations m'ont toujours mise en doute de la valeur des esprits, que le credit populaire suivoit de son mouvement, & sans autorité precedente des belles âmes : autorité certes encore, meurie par divers aages : j'entens, passée en usage fixe, qui est l'unique estoille du Pole, qui peut droitement guider les approbations populaires. Car le peuple n'a garde de cognoistre par luy-mesme la valeur des esprits, manquant d'esprit : ny de mettre à prix, ou de suivre sagement en cela, une approbation ou autorité, pour equitable qu'elle soit, qui pour estre nouvelle, reste debattuë : puis qu'il ne sçauroit par ce mesme defaut d'esprit, cognoistre le poids des tenans & des assaillans en ce debat. Celuy qui gaigne multitude d'admirateurs parmy la commune, & de son jugement propre, ne peut pas estre grand : puis que pour avoir beaucoup de bons juges, il faut avoir beaucoup de semblables : outre qu'il est vray, que la fortune & la vertu favorisent rarement un mesme sujet. Le peuple est une

foule d'aveugles ; quiconque se vante de son approbation , se vante de paroître honneste homme à qui ne le void pas : adjouſtons que c'eſt une eſpece d'injure , d'eſtre loüé de ceux que vous ne voudriez pas reſſembler. Qu'eſt-ce que le dire de la preſſe ? ( ſi cette queſtion n'eſt deſia trop vuidée par les anciens ) ce que nulle ame ſage ne voudroit ny dire ny croire : qu'eſt-ce que la raiſon ? le contrepoil de ſon opinion : & je trouve la regle de bien vivre auſſi certaine , à fuir l'exemple & le ſens du ſiecle , qu'à ſuivre la philoſophie ou la theologie. Il ne faut entrer chez le peuple ſpirituellement ou corporellement , que pour avoir le plaifir d'en ſortir : or peuple & vulgaire s'eſtend juſques-là , qu'il eſt en un eſtat , ſur tout en noſtre ſaiſon , moins de perſonnes entierement non vulgaires , que de princes , pour rares que les princes y ſoient. Je lairray toutefois à Seneque , touchant , ce me ſemble , cette corde de la neantiſe populaire , la charge de dire le reſte mieux que moy. Xerxes contemplant ſes dix-ſept cens mille hommes ,

s'escria de douleur, sur ce que dans cent ans il n'en resteroit un seul en vie. Il nous faudroit tous les jours faire un cry bien divers, sur pareil nombre; de ce qu'il ne s'y trouveroit pas à l'avanture un sage, ny qui pis est, un juste. Tu devines desia, lecteur, que je veux rechercher les causes du froid recueil que nostre vulgaire fit d'abord aux Essais: mais trouvées ou non, laissons-là ses opinions, qui ne nous doivent peut-estre pas engendrer plus de soucy, hors les sujets auxquels elles blessent nostre fortune, qu'elles engendrent d'honneur à leur maistre. Le proverbe est tres-vray; que s'il faut souhaitter de la loüange, c'est de ceux qui sont loüables. Certes je rends à ce propos un sacrifice au bonheur, qu'une si fameuse & digne main que celle de Justus Lipsius, ait ouvert par escrit public, les portes de la loüange aux Essais: & en ce que la fortune l'a choisi pour en parler le premier de cette part, elle a ce semble voulu luy deferer une prerogative de suffisance en son siecle, & nous advertir tous de l'escouter comme

nostre maistre. L'admiration dont ils me transsirent , lors qu'ils me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance , m'alloit faire reputer visionnaire : si quelqu'un , pour me remparer contre un tel reproche , ne m'eût descouvert l'esloge très-sage , que ce Flamand en avoit rendu depuis quelques années à leur auteur mon pere. Lecteur , ayant à desirer de t'estre agreable , je me pare du beau titre de cette alliance , puisque je n'ay point d'autre ornement : & n'ay pas tort de ne vouloir appeller que du nom paternel , celuy duquel tout ce que je puis avoir de bon en l'ame est issu. L'autre qui me mit au monde , & que mon desastre m'arracha dès l'enfance , très-bon pere , orné de vertus , & habile homme , auroit moins de jalousie de se voir un second , qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel.

Le don du jugement est la chose du monde que les hommes possèdent de plus diverse mesure : le plus digne & avare present que Dieu leur face : leur perfection : tous biens, oüy les essentiels, leur



sont inutiles , si cettuy-là ne les mesnage : & la vertu mesme tient sa forme de luy. Le seul jugement esleve les humains sur les bestes , Socrates sur eux , les anges sur Socrates : & le seul jugement nous met en droite possession de Dieu : cela s'appelle l'ignorer & l'adorer en la foy. Pythagoras disoit aussi , que la cognoissance de Dieu ne pouvoit estre en nous , que l'extresme effort de nostre imaginative vers la perfection. Or vous plaist-il avoir l'esbat de voir eschanger plaisamment les froids estimateurs des Essais ? mettez leur jugement sur le troittoir , à l'examen des livres anciens. Je ne dis pas pour leur demander si Plutarque & Senèque sont de grands auteurs ; car la reputation les dresse en ce point-là ; mais pour sçavoir de quelle part ils le sont plus : si c'est en la faculté de juger , si c'est en celle d'inventer & de produire , & comme eux qui devisent de ces facultez les entendent ou comprennent : qui frappe plus ferme que son compagnon en tel & tel endroit : qu'elle a deu selon leur matiere , estre leur conduite & leur fin en escrivant :

quelle des fins d'escrire est la meilleure en general : quelles de leurs pieces ils pourroient perdre avec moins d'interest : quelles ils devroient conserver avant toutes , & pourquoy. Faites-leur apres esplucher une comparaison de l'utilité de la doctrine de ces deux ou de leurs semblables , contre celle des autres escrivains : & finalement trier en raisonnant sur les causes , ceux de cette plantureuse bande des Muses & de Minerve ; qu'ils aymeroient mieux ressembler & dissembler. Quiconque sçaura pertinemment répondre de tout cela , je luy donne loy de gouverner , sceller & canceler ma creance sur nostre livre.

Pour venir aux reproches que ces personnes font aux *Essais* , je ne les daignerois rabattre , à dessein de les mettre en grace avec elles , malades non curables par les mains de la raison : toutefois j'en veux dire un mot en consideration de quelques esprits , qui meritent bien qu'on employe un advertissement , afin de les garder de chopper apres les choppeurs : si deormais le credit qu'un ouvrage de

telle excellence s'est acquis auprès de toutes les belles ames, par la force de la verité, ne nous releve de ce besoin : & sans doute la guerre qu'il a soufferte entre les cervaux foibles, & la faveur qu'il a nettement gagnée entre les forts, ont esté auffi necessaires appendances de son merite l'une que l'autre. Premièrement on l'accuse de quelque usurpation du latin, de la fabrique de nouveaux mots, & d'employer quelques phrasés nonchalantes ou gascones. Je responds que je leur donne gagné, s'ils peuvent dire, pere ny mere, frere, sœur, boire, manger, dormir, veiller, aller, voir, sentir, ouïr & toucher, ny tout le reste en somme des plus communs vocables qui tombent en nostre usage, sans parler latin. Oüy, mais le besoin d'exprimer nos conceptions, dit quelqu'un d'eux, nous a contraints à l'emprunt de ceux-cy. Ma repliche est, que le besoin de mon pere tout de mesmes, l'a contraint de porter en ceux-là ses emprunts outre les tiens, pour exprimer ses conceptions, qui sont outre les tiennes. Je sçay bien qu'on a tourné les plus nobles

conceptions, & les plus excellens livres en nostre langue, où les traducteurs se sont par fois rendus plus superstitieux, d'innover & puiser aux sources estrangeres : mais on doit considerer que les **Essais** resserrent en une ligne, ce que ces traducteurs osent alonger en quatre : joint que nous ne sommes peut-estre pas assez sçavans, ny moy, ny ceux qui devisent ainsi, pour sentir si ces traductions sont par tout aussi vigoureuses que leur texte. J'ayme à dire gladiateur, j'ayme à dire escrimeur à outrance, aussi fait ce livre : cependant qui m'astreindroit à quitter l'un des deux, je retiendrois gladiateur : & si sçay quel bruit on en menera : par tout en chose semblable, je ferois de mesme. J'entends bien, qu'il faut user de bride aux innovations & aux emprunts : mais n'est-ce pas une grande sottise de dire, que si l'on n'en defend que l'abus, & qu'on reconnoisse qu'avec la bride & la prudence il soit loisible de les employer, on defende aux **Essais** de l'oser entreprendre comme incapables, le **Roman de la Rose** en ayant esté jugé capable autrefois ? veu  
mesmes

mesmes que le langage de son siecle, n'estoit pressé non plus que le nostre ; sinon, de la seule necessité d'amendement : & qu'avant ce vieil livre, on ne laissoit pas de parler & de se faire entendre autant qu'on vouloit. Horace vraiment ne s'en tairoit pas.

*Ce que Rôme a souffert de Plaute & de Cécile,  
Le peut-elle interdire à Varie ou Virgile ?  
Ne doy-je orner la langue, enflant mes vers hardis,  
Puis qu'Ennie & Caton l'osoient orner jadis ?  
Ils semerent de fleurs le poëme & la prose,  
Prestans de nouveaux noms à mainte & mainte chose,  
Et tousjours à bon droict les chemins sont ouverts,  
A forger par les temps phrases & mots divers.*

A qui la force d'esprit manque, comme à ceux du temps de ce Romain ; les vocables suffisans à s'exprimer, ne manquent jamais : & suis en doute au contraire, qu'en cette large & profonde uberté de la langue grecque, ils ne se trouvassent encore souvent manquer & taris chez Socrates & chez Aristote & Platon. On ne peut représenter que les imaginations communes, par les mots communs : quiconque a des conceptions ou pensées extraordinaires, doit cher-

cher des termes inufitez à s'exprimer? N'ont-ils pas auffi raifon je vous prie? qui pour huit ou dix mots, qui leur fembleront eſtrangers ou hardis, ou pour trois manieres de parler gaſconnes, & vingt biſarres ou nonchalantes & deſreglées, s'ils veulent, qu'ils eſpieron en cette piece ſi transcendante par tout, & meſmement au langage: n'y trouveront à parler que pour meſdire? Eſt-il defendu d'appliquer quelques luſtres ſur un beau viſage, pour en relever la blancheur? Quand je defends mon pere des charges du dialecte, je me mocque. Pardonnons-nous à ces correcteurs, s'ils avoient forgé cent dictions à leur poſte, pourveu que chacune d'elles en ſignifiast deux ou trois ordinaires: & dictions qui perçaſſent une matiere juſques à la moëlle, tandis que les autres la frayent ou frappent ſimplement? S'ils nous repreſentoient mille nouvelles phraſes tres-delicates, vives, baſties & inventées d'une forme inimitable, qui diſent en demy-ligne le ſujet, le ſucez & la loüange de quelque choſe? mille metaphores eſgalement admi-

rables & inouïes, mille tres-propres applications de mots enfoncez & approfondis à divers & nouveaux sens? (car voilà l'innovation qu'ils nous repriment, & qu'ils craignent que les Essais facent passer en exemple) & tout cela dis-je, sans qu'un lecteur y püst rien accuser que nouveauté, mais bien Françoisise? Or à mesure que jardiner & provigner à propos une langue, est une plus belle entreprise, à mesure est-elle permecttable à moins de gens, ainsi que remarque mon pere. C'est à quelques jeunes discoureurs du siecle, qu'il faudroit donner de l'argent pour ne s'en mesler plus, soit pour edifier ou demolir: comme à ce mauvais flusteur antique, qui prenoit simple loyer pour sonner, & double pour se taire. Ayant traité du langage ailleurs, j'y renvoye le lecteur: & la seule necessité de l'occasion presente est cause que je range icy ce dernier passage. Pour descrire le langage des Essais, il le faut transcrire: il n'ennuye jamais le lecteur que quand il cesse, & tout y est parfait, s'il n'avoit point de fin. Vn si glorieux langage devoit



estre par edict, assigné particulièrement à proclamer les grandes victoires, absoudre l'innocence, faire sonner le commandement des loix, planter la religion aux cœurs des hommes, & à loïer Dieu. C'est en verité l'un des principaux clous, qui fixeront la volubilité de nostre vulgaire François, continué jusques icy : son credit qui s'eslevera chaque jour, empeschant que de temps en temps on ne trouve suranné ce que nous disons aujourd'huy, parce qu'il perseverera de le dire : & le faisant juger bon, d'autant qu'il sera sien.

On proscriit apres non seulement pour impudique & dangereuse, mais pour je ne sçay quoy de nefas, usons de ce terme, sa liberté d'anatomiser l'amour : surquoy je n'oserois répondre un seul mot, ny consequemment sur plusieurs autres articles touchez en cette preface, apres les belles réponses que luy-mesme y fait : n'estoit que nos hommes qui jugent toutes choses par opinion, gousteront à l'aventure mieux sa defense d'une autre main, bien que pire, qu'ils ne feront de la sienné propre. Cela s'appellera prester ma foi.

bleſſe, à ſervir de luſtre à ſa force : mais c'eſt tout un, je luy dois aſſez pour ſubir cet inconvenient. Eſt-il donc raifonnable de condamner la theorique de l'amour pour coupable & diffamable, eſtabliffant ſa pratique pour honneſte, legitime & ſacramentale par le mariage ? Conſentons neantmoins, s'il plaift à ces gens, qu'elle ſoit coupable & diffamable ; il reſte à nier qu'elle ſoit impudique, pour celui qui la traite, ny pour ſon lecteur : ſpe- cialement traitée par un perſonnage, qui demellant cette fuſée, comme correcteur & ſcrutateur perpetuel des actions & des paſſions humaines, preſche ſoigneuſement la modeſtie & la bienſeance exemplaire aux dames, & les diſſuade faire l'amour, ainſi que l'auteur dont il eſt queſtion. Car outre que ce livre prouve fort bien le maquerelage, que l'art de la ceremonie & ſes exceptions preſtent à Venus ; quels ſuffragans de chaſteté ſont ceux-cy je vous prie, qui vont encheriſſant ſi haut la force & la grace des effets de Cupidon, que de faire accroire à la jeuneſſe, qu'on n'en ſçauroit pas ſimplement ouïr devifer

fans peril & fans transport? s'ils le disent à des femmes, n'ont-elles pas raison de mettre leur abstinence en garde contre un prescheur qui soustient que c'est chose impossible, d'oüir seulement parler de la table sans rompre son jeusne? Je diray donc, qu'à peine S. Paul eust-il refusé la langue ou l'oreille au besoin, sur l'examen de l'amour, puis qu'il fonde sa vertu à sentir & supporter les aiguillons mesmes de cette passion en son corps: *nam virtus in infirmitate perficitur*. Et quoy, Socrates qui se levoit continent d'aupres ce bel & brillant sujet, dont la Grece, à ce qu'on disoit, n'eust sceu porter deux; faisoit-il alors moins acte de chasteté, d'autant qu'il avoit ouïy, veu, dit & touché, que ne faisoit Timon, se pourmenant seul tandis en un desert? Livia, selon l'opinion des sages, parloit en imperatrice & capable dame, telle qu'on l'a recogneuë, soustenant, qu'aux yeux d'une femme chaste, un homme nud n'estoit non plus qu'une image. Que si quelqu'un croird neantmoins que cela veuille dire, qu'elle leur eust conseillé d'aller voir un tel spec-

tacle exprés, ou de se lever plus matin, pour lire toutes les folies des poëtes Grecs & Latins, il declare assez sa beveuë. Cette princesse jugeoit sans doute, qu'il faut que le monde bannisse du tout l'amour & sa mere au loin : ou que s'il les reserve chez luy, c'est une bastellerie à quiconque ce soit de faire le pudique, pour sequestrer des yeux, de la langue & des oreilles les images & les discours de la cabale de ce Dieu. Outre que les hommes & les femmes pour qui l'amour est banny, j'entens qui n'ont aucune part réelle ou presente en luy ; sont forcez d'advoier qu'ils y ont part presumptive, ou du moins acceptable par le mariage : raison qui les doit divertir de refuser au besoin l'œil, la langue ou l'oreille, à telles appendances de ce mesme Dieu, cela s'appelle telles images, & tels discours. Je n'approuve pas pourtant les licences de ces poëtes-là, non plus que l'allegation que mon pere en fait par fois, ny mesmes quelque emancipation de son creu ; tant pour ce qu'elles repugnent à mon goust, que d'autant que je suis

toujours d'avis que chacun contienne  
autant qu'il peut ses faits & ses paroles  
sous le joug des formes & ceremonies  
communes : mais j'accuse encores plus  
que telles erreurs, ceux qui les accusent  
oultre leur mesure. La plus legitime con-  
sideration que les dames puissent apporter  
au refus & fuite d'escouter ces choses,  
c'est de craindre qu'on ne les tente par  
leur moyen. Mais outre qu'au contraire,  
ainsi que j'ay dit, la ceremonie est minis-  
tre de Venus, soit par son intention ori-  
ginaire, soit par accident ; ces dames  
doivent avoir grande honte de ne se sentir  
de bon or que jusques à la coupelle, &  
continentes, que parce qu'elles ne ren-  
contrent rien qui heurte la continence.  
L'affaut est le labeur du combattant, mais  
il est aussi pere de sa victoire & de son  
triomphe : & toute vertu desire l'espreuve,  
comme tenant son essence mesme du con-  
traсте. Si n'entens-je pas pourtant, que  
la chasteté deust desirer où souffrir l'as-  
faut, en plus amples termes, que ceux  
dont il est question : c'est-à-dire vagues,  
generaux, & hors tout interst & dessein

particulier qui pûst estre aposté pour la surprendre. Ce ne sont pas donc les discours francs & speculatifs sur l'amour, qui sont dangereux ; ce sont les mols & delicats, les recits artistes & chatouilleux des passions amoureuses, & de leurs effets, qui se voyent aux romans, aux poëtes, & en telles especes d'escrivains : dangereux, dis-je tousiours, mais qui le feroient beaucoup moins, sans l'encherissement & le haut prix où les loix de la ceremonie & leurs exceptions, ont eslevé Cupidon & Venus. Toutesfois certes j'ay grand peur, que le genre humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel animal est l'amour, que quand personne ne le luy dit. Je crains en somme, que si l'on conjoint en un la jeunesse, l'inclination naturelle, les delices, une gentillesse natale, avec une nourriture polie, animées d'abondant par l'art & le succez des ceremonies alleguées ; on ne loge Cupidon à tel degré parmy ceux où toutes ces choses se trouveroient ensemble, que pour beau que ces romans & poëtes, & le grand Platon mesme, le pussent descrire,

il ne reste profondément inferieur à l'image, que des gens de cette dangereuse trempe luy supposent : en un mot, la plus friande peinture de l'amour, qu'on leur puisse tracer, ternit en leur imagination l'idée qu'ils conçoivent de luy naturellement.

Pour quelque legere obscurité qu'on reprend apres en nos Essais, je diray, que la matiere n'estant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffire d'accommoder le style à la portée des profez seulement : on ne peut traiter les grandes choses, selon l'intelligence des petites & basses ames : car la comprehension des hommes ne va guere outre leur invention. Ce n'est pas icy le rudiment des apprentifs, c'est l'Alcoran des maîtres : Œuvre non à gouter par une attention superficielle, mais à digerer & chiffler, avec une application profonde : & de plus, par un tres-bon estomach : encore est-ce d'avantage, un des derniers bons livres qu'on doit prendre : comme il est le dernier qu'on doit quitter. Qu'est-ce, diray-je à ce propos, que Plutarque trouveroit plus à dire au bonheur de son



fiècle , que le manquement de la naissance de ce livre ? & que feroit plus volontiers Xenophon , s'il retournoit , que de l'estudier avec nous ? Il se peut enfin nommer la quintessence de la vraye philosophie , le throsne judicial de la raison , l'hellebore de la folie , le hors de page des esprits , & la resurrection de la verité morale & humaine ; c'est-à-dire , la plus utile & seule accessible : je laisse toujours à part celle que Dieu nous communique par le don de l'évangile , & de sa grâce paternelle.

Je voy qu'on le gallope ensuite du reproche de foiblesse , sur le peu d'obligation qu'on pretend qu'il s'est donné , de traiter les matieres au long. Sur quoy considerant , s'ils avoient raison , je n'ay sçeu trouver aux opuscules de Plutarque , guere ou point du tout de sujets traittez à pleine voile , outre le nombre qui s'en void aux Essais : comme de l'amitié sur laquelle il a rencontré ce que les autres semblent avoir seulement cherché jusques icy : de la neantise & vanité de l'homme en l'apologie de Sebonde , piece si pleine

en son efpece, que le fouhait n'y peut qu'adjoufter : de la vertu : de l'art de conferer : le difcours qu'il manie fur des vers de Virgile : contre la medecine : de l'inftitution des enfans : du pedantifme : de la folitude : que le gouft des biens & des maux depend en partie de l'opinion que nous en avons : du repentir : de la diverfion : de l'experience : de l'exercitation : fur la fimplicité des difcours de Socrates au traité de la phyfionomie : le point des fins de l'homme qu'il agite fi pleinement en divers lieux : comme auffi celui de l'erreur des opinions vulgaires , accompagné de leur correction : fa peinture : le tres-difficile examen du poids & merite de tant de diverfes actions des hommes , & l'anatomie parfaite de leurs paffions & mouvemens interieurs : fur lefquelles actions , paffions & mouvemens interieurs des hommes , je ne fçay fi jamais autre autheur dit , ny confidera ce qu'il a dit & confideré. Somme , faifant exception des chofes qu'il a traittées amplement , je les trouve en tel nombre , qu'elles occupent prefque la maffe complete de

l'ouvrage. Mais à bon escient, quand il n'auroit approfondy qu'un de ces articles de la sorte qu'ils le font, luy pourroit-on imputer que sa foiblesse l'empeschast d'en faire autant des autres? ou si bien Hercules n'avoit battu qu'un homme, seroit-il peu vaillant, pourveu que celui-là fust Anthée ou Gerion? La cause qui fait sembler que cet auteur comprenne moins de matieres pleines que les autres, c'est que, parce qu'il resserre en un volume toutes les matieres de la philosophie morale, il est force qu'outre les pleines & combles, il en entasse de surcroist, infinies manques ou courtes, plus que ces autres-là ne font: lesquelles, à l'advis de ces repreneurs, excluent les pleines & combles, ou font qu'elles ne doivent pas estre considerées: outre la bestise de ces gens, de manquer maintefois de recognoistre la suite par laquelle il continuë & accomplit les matieres, afin d'y apporter ce comble, à travers de quelque gaillardise d'intermede où son style est porté. Mais qu'est-ce que de traiter les matieres tout du long? Il n'est

rien , dit-il , dont il voye le tout : & moins le voyent ceux qui-luy promettent de l'escrire. Quiconque n'espuise un theme sans laisser que dire apres soy , ne le traite pas tout du long : toutefois je ne voy point que Platon escrivant le *Lyfis* , ait soubstrait le moyen à son disciple *Aristote* , à *Ciceron* , à *Plutarque* , à *Lucien* , & fraichement aux *Essais* , de nous entretenir de l'amitié : ny que luy-mesme par sa republique , pour entiere & plantureuse que nos accusateurs la recognoissent , ait empesché de composer cent autres republiques : ainsi du reste. Voilà doncques , que manier à leur mode un point tout entier , ce n'est autre chose que le laisser à manier tout entier encores comme une source inépuisable , à cent autres escrivains qui viendront apres. Que si corrigeans leur plaidoyer , ils disent ; qu'on le doit au moins manier ample-ment : je leur consens , que cette am-plitude soit quelque chose ; mais non pas de tel poids , qu'elle ne se puisse trou-  
ver en un ouvrage indigne de recom-  
mandation : tant s'en faut que son man-

quement, accordé qu'il fust en nostre livre, pust flestrir par coherence, la transcendante sagesse de ses conceptions. Je leur demande s'ils n'aymeroient pas autant avoir escrit ce seul mot d'Aristote ; Que l'amitié est une ame en deux corps, que tout le Toxaris ; bien que ce soit un bon escrit, voire le Lælius peut-estre ; qui vaut encores plus ? Enquerez Platon, s'il n'ayme au Sympose l'oraison d'Agathon, que parce que celle d'Aristophanes l'accompagne, estendant l'œuvre : mais advisez que devient Platon en ses plus amples & longs ouvrages mesmes, si c'est le plus & non le mieux dire qu'on cherche ? Or si c'est le poids des conceptions qui fait valoir un ouvrage, autant le fait-il en celles des divers objets ramassez ensemble, que d'un seul, oùy plus à mon advis : de ce qu'outre que l'on void par cette diversité, que l'esprit qui parle est plus universel ; il paroist aussi qu'il est plus grand : puis qu'il a pu frapper de bons coups, si bons coups y a, sans se donner l'avantage de s'ouvrir si à plein qu'il feroit, s'il prenoit loisir de s'achar-

ner sur une matiere : en laquelle d'abondant un trait enfante l'autre , lors qu'on vient à la filer de longue , relayant & secondant l'ouvrier. Celuy qui prend six feuilles de papier pour escrire un traité de la medecine , je ne me soucie guere s'il n'en occupe que deux sur ce texte , pourveu qu'il me rehaussé les quatre autres feuilles , de quelque autre riche couleur ; qui perd morceau pour morceau , ne perd rien. Et me rapporte bien au lecteur , sçavoir , si la couleur dont les Essais luy rehaussent les chapitres des boiteux , des cochés , de la physionomie , de la vanité , sans aller plus loin : se doit contenter d'estre simplement appelée aussi riche , que celle qu'on luy promettoit par le tiltre. Puis qu'estans hommes , on ne nous peut faire voir une chose pleinement & parfaitement ; il faut que les auteurs s'efforcent à mettre ordre que nous les voyons toutes ou plusieurs , le moins imparfaitement qu'il se puisse. Ainsi quand mes parties auroient prouvé que ce livre ne traite rien amplement , qu'ils choisissent à leur poste autant de sujets qu'il en comprend ,

comprend, pour nous donner sur chacun à son exemple, un des meilleurs mots qui s'y puissent dire : & lors j'ay recouvré maître en eux, avec pareille joye qu'un autre le trouva jadis en Socrates : quand apres l'avoir oüy haranguer, il quitta ses disciples, afin d'estre disciple luy-mesme. Il n'est point de discours ny trop longs ny trop brieves, ny divagans indeue-ment, pour toucher une de leurs autres censures, si l'on ne perd temps à les lire.

D'avantage, je viens de rencontrer deux ou trois nouvelles objections contre mon pere en Baudius : autheur que je respecte ailleurs, & par son esprit, & par obligation, m'ayant du fond de la Hollande honoré de ses esloges. Il le dement, de publier pour foible sa memoire, qui paroist vigoureuse, à son advis ; par les autoritez, les allegations, & les exemples des Essais. Il se trompe : car mon mesme pere escrivant sans aucune provision de ces choses, & lisoit aux intervalles de sa composition, les descouvrant de hazard çà & là dans les livres : & puis assortissoit chaque piece en sa place. Baudius

l'arguë auffi de vanité , de ce qu'il eſcrit , que ce défaut de memoire le portoit à ne pouvoir retenir le nom de ſes gens , que par celuy de leur nation : ſemblant à cet auteur , que cela doit preſuppoſer un nombre infiny de domeſtiques. Quelle concluſion ? Noſtre dame ! veu que le noſtre ne parle nullement qu'ils fuſſent en quantité : & veu qu'il ne peut non plus eſperer de faire , par ce recit imaginer le nombre grand : puis que s'il euſt eſté tel , il eſtoit auffi facile d'en oublier les nations , ou les provinces , que les noms propres. Cet objet eſt aſſez rabattu par un ſeul mot : c'eſt qu'en tout ſon livre , il ne s'attribuë pas ſeulement ſecrétaire ny maiſtre d'hoſtel , & n'appelle pas gouvernante , la femme dont il parle , qui ſervoit l'enfance de ſa fille : l'un & l'autre de ces titres neantmoins , eſtans en noſtre ſiecle ſi communs parmy les domeſtiques des maiſons mediocrement qualiſiées , & moindres que la ſienne. Qui plus eſt , Baudius pretend , que bien qu'il triomphe en metaphores , il ſ'y laiſſe par fois emporter de licence ; à l'exemple ,



dit-il, des grands orateurs. Je ne voy point ces licences : il en devoit remarquer quelques-unes, à faute dequoy son propre silence luy sert de réponse. Il le querelle après d'estimer la science indigne de sa noblesse, pource qu'il presche en divers lieux son ignorance. Cette atteinte est encores autant indirecte : car parmy ses defauts il est forcé d'advoüer cettuy-là, puis qu'il est véritable ; d'ignorer certaines & plusieurs choses : ayant promis sa peinture complete & juste. S'il honore la science ou non, au partir de là, nous le pouvons comprendre de cette parole, qu'il prononce autre part ; que ceux qui la desdaigent monstrent assez leur bestise : & dit au chapitre, de l'art de conferer ; que le sçavoir en son vray & droit usage, est le plus noble & le plus puissant acquest des hommes. Baudius en toutes ces censures, se devoit souvenir d'un mot de Sertorius, ce me semble, ayant battu son jeune ennemy, qui ne se deffioit & ne s'armoit que d'un costé ; qu'un suffisant capitaine doit autant regarder derriere luy, que devant : ce que si Baudius

eust fait , il auroit trouvé en un passage le correctif de l'autre , quand le besoin l'eust requis :

Au surplus ; ceux qui pretendent calomnier la pieté de nostre auteur , pour avoir si meritoirement inscrit un heretique au rolle des excellens poëtes de ce temps , ou sur quelque autre punctuelle de pareil air ; me jetteroient volontiers en soupçon , qu'ils essayassent à nous faire croire qu'ils ont des compagnons en la desbauche de la leur. Tout ainsi que jamais homme ne voulut plus de mal aux illegitimes & querelleuses religions , que celuy dont est question ; de mesme par consequent , il fust partisan formel de ce qui regardoit le respect de la vraye : & la touche de celle-cy , c'estoit pour luy , comme les *Essais* le publient , & pour moy sa creature , la sainte loy de nos peres , leur tradition & leur autorité. Qui pourroit aussi supporter ces nouveaux Titans du siecle , ces escheleurs de ciel ; qui pensent arriver à cognoistre Dieu par leurs moyens , & circonscrire luy , ses œuvres & leur creance , aux limites de leur perquisition :

& de leur raison : ne voulans rien recevoir pour vray , s'il ne leur semble vray-semblable ? Où toutes choses sont plus immenses & plus incroyables , là sont Dieu & les faicts plus certainement : Trismegiste à costé de ce propos , appellant la deité , cercle dont le centre est par-tout , & la circonference nulle part. Quant à Baudius , qui touche aussi cette corde , il nous devoit marquer en quoy consistoient ces passages contre la mesme religion , qu'il dit meriter la liture en nos Essais : ou se resoudre à souffrir luy-mesme , une liture , de celuy par lequel il accuse en eux ce defect. Mais il est bien vray , que ce livre estant ennemy profez des sectes nouvelles , plus Baudius huguenot l'accuse en l'article de la religion , & plus il magnifie son triomphe , & le declare loüable en ce point-là. Sur ce lieu principalement , faut-il escouter nostre livre d'aguet , & se garder de broncher en quelque inique interpretation de ses intentions , par sa libre , brefve & brusque façon de s'exprimer. M'amuseray-je à particulariser quelques regles,

pour se gouverner en cette lecture : il faut dire en un mot ; ne t'en mesle pas ou fois sage. Aucuns livres ne sont sages pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : En effet , je n'ay jamais veu personne l'attaquer , soit du costé de la religion ou d'autre , qui n'ait rabattu son atteinte de luy-mesme ; faisant voir sur le champ , qu'il luy imposoit , ou qu'il ne l'entendoit pas.

*Pro captu lectoris habent sua fata libelli.*

Ce que je ne dis nullement pour Baudius , lequel comme j'ay remarqué , n'a choqué ce lieu que par interest & passion. Je rends graces à Dieu , que parmy la confusion des creances effrenées qui traversent & tempestent aujourd'huy son eglise , il luy ait pleu de l'estayer d'un si puissant pillier humain. La foy des simples ayant à desirer d'estre fortifiée mondainement contre tels assauts , ainsi qu'elle l'estoit spirituellement par cette faveur divine , qui luy est acquise avant les siecles ; la bonne fortune luy fit un present tres-propre à ce besoin , de luy produire

une ame de si haute fuffifance , qui la verifiast par son approbation. En effet , si la religion catholique , à la naissance de ce personnage , eust sçeu combien il devoit estre excellent , quelle apprehension eust esté la sienne , de l'avoir pour adverfaire ? Certes il a rendu vraye sa proposition , que des plus habiles & des plus simples ames se faisoient les bien-croyans : comme aussi la mienne , que de ces deux extremes se faisoient les gens de bien. Car je tiens le party de ceux qui jugent que le vice procede de sottise , & consequemment , que plus on approche de la haute fuffifance , plus on s'esloigne de luy : proposition que je me suis peut-estre efforcée de prouver en autre lieu. Quelle teste bien faite ne feroit à Platon sa bourse & son secret , ayant seulement leu ses œuvres ? Par cette consideration je mesprisay le reproche d'extravagance dont on me chargeoit , alors que j'honorais & cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des Essais ; qu'avant l'avoir ny pratiqué , ny veu , j'estois aussi cordialement sa fille , que depuis. Je me

repréentois que toute bienveillance estoit mal fondée , si elle ne l'estoit sur la suffisance & la vertu de son objet , & que non seulement la suffisance de l'ouvrier paroïssoit en ces elcrits-là , mais y paroïssoit en appareil si haut , que le vice ne pouvoit loger chez luy , ny la vertu luy manquer : & que par consequent , nul ne devoit differer à luy departir cette bienveillance , jusques à l'entrevue , si ce n'estoit quelqu'un auquel il fassast de confesser , que sa raison eust plus de credit à luy nouïer une alliance , que ses yeux : & fassast d'advoïer consequemment encores , qu'il püst rien faire de bien s'il les avoit bandez. Pour engendrer l'amour , intelligence corporelle & spirituelle , la presencè & la veuë sont autant requises que le discours : mais la bienveillance , ou amitié , comme étant une intelligence toute spirituelle , doit germer spirituellement par le pur discours & la cognoissance : bien qu'elle se puisse enrichir de presencè , par la conversation assistée & confortée des offices qui la peuvent suivre.

Revenons cependant , pour dire , que la plus generale censure qu'on face sur nostre livre , c'est que son autheur s'y depeint. Quoy le vulgaire le blasme d'avoir parlé de soy-mesme , & ne le louë pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public , ny de la plus meritoire verité de toutes , celle qu'on dit de soy pleinement & sincerement ? Il n'adjouste pas aussi , que ceux qui le rabroient le plus asprement de nous avoir donné sa peinture , osent encore moins qu'ils ne veulent , en faire ainsi de la leur : & que nul ne peut avoir bonne grace à l'accuser de produire sa vie nuë aux yeux du monde , sauf celuy-là , qui perd de la gloire à s'abstenir d'en faire autant. Il est advis au peuple qu'il seroit bien loisible , d'exposer au jour quelques actions publiques , suivant Cesar & Xenophon , mais non pas les privées. Veritablement outre que ces deux-là declarent aussi force menuës actions de leur vie , comme de nostre aage , Messieurs de Monluc & de la Nouë racontent jusques à leurs songes ; le peuple n'entend pas que valent , ny les privées ny les publi-

ques, ny que le public mesme n'est fait que pour le particulier. Mon pere a pensé ne te pouvoir rien mieux apprendre que l'usage de toy-mesme : & te l'enseigne, tantost par raisons, tantost par espreuve : si sa peinture est vicieuse ou faulse, plains-toy de luy : si elle est bonne & vraye, remercie-le de n'avoir pas voulu refuser à ta discipline le point plus instructif de tous, c'est l'exemple. Tu prends au reste, singulier plaisir qu'on te face voir, ou qu'on te face toy-mesme un chef d'armée & d'estat : il faut estre honneste homme avant que d'estre l'un ny l'autre parfaitement ; nos Essais te donnent, aux exemples de leur ouvrier, tablature de particuliere efficace pour devenir tel : oüy certes, il est requis de passer par leur escole, pour esveiller tes facultez à la capacité de monter en ces deux grades, quand besoin seroit. *Præcepta docent, exempla movent.* Il est bien vray, que le commun estime la science de vivre, c'est-à-dire, de se rendre honneste homme & sage, si facile, qu'il croid que c'est chose superflue de



l'enseigner : car mesmes ainſi que Plutarque remarque , il ſent bien que les enfans ne ſçauroient danſer , ny piquer chevaux , ny trancher à table , ny ſaluer encore , qui ne le leur apprend : mais quant à l'art de vivre , cet animal à pluſieurs teſtes ne l'y trouva jamais à dire. Il ſ'abufe fort : il eſt beaucoup plus aiſé de vaincre que de vivre , & plus de triomphans que de ſages : dont il arrive que mon pere imagine bien Socrates en la place d'Alexandre , en celle de Socrates il ne peut. Les exemples de ce perſonnage te ſemblent-ils bons ? remercie la fortune qu'ils ſoient tombez devant tes yeux : te ſemblent-ils mauvais ? ne crains pas auſſi que beaucoup de gens ſoient pour les ſuivre. Oüy , mais apres tout , on n'a pas accouſtumé de ſe depeindre ſoy-mesme ; voila le grief. N'eſt-ce pas un grand cas de la tyrannie de la couſtume ſur le vulgaire ? ou n'eſt elle pas importune en cet endroit ſur tous ; de le reduire à ne ſ'enquerir jamais de ce qui ſe doit faire , mais de ce qui ſe fait ? Vulgaire preſt à commettre toute vilenie par bienſeance , ſi ſes voiſins con-

tinuent un temps de la commettre : renonçant à faire tout bien , voire à foy-mesme , si comme leur finge ils ne l'y traînent par exemple : & prest d'avantage , à justifier tous maux que les puissans s'adviseront de luy faire souffrir : pourveu que par la fuite d'une année , ces excez occupent quelque mine d'usage. La coutume luy met-elle l'homme en honneur ? il n'adore plus les dieux mesmes que sous sa forme. Au reste je ne consens non plus au sous-reproche qu'on fait à nostre auteur , de ce qu'il rapporte en cette sienne peinture , jusques aux moindres particularitez de ses mœurs : & la juge autant instructive par ces punctilles , que par les traicts plus solempnels : tant à cause que les grands efforts dependent ordinairement des petites actions , que d'autant aussi que la vie mesme n'est qu'une contexture de punctilles & de niaiseries. Observez pour une des preuves de mathese , sur quelles matieres le propre conseil des roys prend de trois fois l'une ses meures deliberations. Les autres escrivains ont eu tort de ne s'arrester pas à

nous instruire en des actions pour petites qu'elles fussent, où plusieurs pouvoient faillir, & que nul ne pouvoit esviter : & n'est aucune chose meslée dans les interêts de l'homme ; qui soit petite ou legere de poids : elle pese assez si elle touche. Il a certainement eu raison d'enseigner comme il se portoit en l'amour, au devis, à la table, & à la garde-robe encore : puis que tant de gens se sont perdus, ou fort incommodez, pour ne sçavoir pas se gouverner en ces choses-là.

Quelqu'un le lapide d'invectives en particulier, de ce qu'il déclare ses erreurs & ses fautes en cette description de soy-mesme. Vrayement c'est une chose monstrueuse ! comme le monde est composé, nul de ses compagnons ne l'estime pire, pour estre defaillant de cette part qu'il le dit estre : ou plustost, chacun d'eux auroit à plaisir qu'on creust qu'il seroit semblable, si mesme il n'en estoit rien ; mais ils l'estiment pire de ne s'estre feint autre : & se presument fort honnestes gens & bien exemplaires, parce qu'ils se gardent d'advoüer leurs veritez. Heureux

les trouvoy-je certes, qui pour se rendre vertueux, n'ont qu'à desnier leur vice. Mais quand ses fautes & prevarications seroient plus odieuses, seroit-il pourtant blasmable de les confesser? veu mesmes qu'il les confesse; sans impudence, & avec recognoissance d'avoir tort. Dieu reduit toutes ses loix à ce mot: Ayme-moy sur toutes choses, & ton prochain comme toy-mesme: & nous voyons que de mille outrages que nous faisons à nostre prochain, nous ne luy en ferions pas quatre, si nous n'estions desguisez: par le desguisement font leur coup, les larrons, les empoisonneurs, assassins, livreurs de villes, brigands, tyrans en herbe, faux contracteurs, faux amis, faux juges, & qui non? En somme, levez le masque d'entre nous, vous en extirpez presque du tout l'offence sur autrui: l'univers est au calme: car les hommes seroient bons par tout, si par tout on les voyoit. Aussi sçavons-nous qu'il n'est rien, que Jesus-Christ reproche si grievement aux pharisiens que l'hypocrisie: & notez aux pharisiens, ausquels il avoit lors pourtant

à reprocher le complot de sa mort. Dont il arrive, que David n'escrit pas plus de loüanges à son Seigneur, que de publiques confessions de ses delicts: & saint-Augustin ny saint-Jerosme ne se sont pas oubliez aux mesmes confessions. Outre plus, la justice ne tire son effect que de la descouverte des crimes: donnant la gehenne aussi, pour y contraindre les hommes: & l'eglise parfait sa confession auriculaire par la generale & publique. Chacun au reste se doit constituer juge sur soy-mesme: comme tel, mon pere declare & foyette ses vices, non en privé seulement, mais en public: puis que le prevost ne se contente pas de punir son coupeur de bource, si ce n'est en pleines haies: afin que le chastiment de celui que plusieurs peuvent ressembler, advertisse plusieurs de ne luy ressembler pas. Nos correcteurs disent: qu'il y a de l'effronterie à prescher ses imperfections & ses tares: noble reformation, qui veut garantir l'ordure du faict par la pudeur de la negation! reformation que le plus meschant ayme le mieux & soustient le plus;

entre les bourreaux & les tourmens ! Or après tout , celui vers qui la pudeur n'a point eu la force de le pouvoir garder , d'estre ingrat , lâche ou traître : s'il le cèle ou desnie ; ce n'est pas la pudeur qui peut désormais avoir la force de le luy faire desnier : c'est quelque autre respect. Grande faveur au criminel , que ce luy soit vertu de voiler ou desmentir la verité. Ceux qui craignent que qui nous permettroit de publier nos vices , nous leveroit le frein de la vergogne , se trompent : il est plus de personnes qui feroient banqueroute à la paillardise , s'ils estoient contraints de dire tout ce qu'ils font : qu'il n'en est qui osassent continuer d'estre larrons , meurtriers & traîtres , estans necessitez de se declarer tels. Sans doute une telle coustume sauroit arracher seule à dix millions d'hommes , des crimes que l'apprehension de la corde ne leur arrache pas. Puis , comme dit nostre penitent : il faut voir son vice , & l'estudier pour le redire : ceux qui le cèlent à autrui , le cèlent ordinairement à eux-mesmes : ils ne le tiennent pas pour assez couvert ,

couvert, s'ils le voyent : & les maux de l'ame s'obscurcissent en leur force, le plus malade les sent le moins : d'autant que l'ame perd le sentiment, perdant la santé, au contraire du corps. Voilà pourquoy il les faut souvente-fois remanier au jour : les ouvrant & les eventrant du fond de nos entrailles, d'une main impiteuse. Ce sont ses mots environ. Or de la mesconnoissance de nos vices & de nos taches vient, outre l'empirement, le defaut de satisfaction vers Dieu, comme de la plus ample connoissance, vient la satisfaction plus ample. Joint que pour nous apprendre à haïr la crasse, qui nous difforme le visage de la conscience, il sert de luy presenter à toute heure son mirouër : obtenez qu'elle travaille à se contempler en cet estat, comme elle fait en s'estudiant pour se descrire, vous la portez à l'avoir en horreur. Mais laissons ce propos : aussi bien ne sçaurions-nous dire que des fornettes sur ce sujet, apres les excellentes choses que nostre autheur dit luy-mesme, aux chapitres qui s'appellent, Sur des vers de

Virgile , & de l'Exercitation. Il est bien vray qu'en faison telle que la nostre , où les choses plus excellentes ont moins de credit , il faut que les fornettes en esperent.

Quant à quelques gros bonnets , qui le prétendoient taxer d'ignorance , ils montrent assez qu'ils veulent deviser , & nous nous contenterons de les escouter pour toute responce : non seulement pour le respect des discours & considerations que cet escrivain apporte sur l'ignorance & sur la science , si riches & sublimes , qu'on recognoist assez qu'il ne peut estre ignorant qu'où , & quand il luy plaist : ( & quiconque cognoist l'ignorance , & n'est ignorant qu'à sa mode & à son mot , surpasse la science ) que d'autant qu'il publie aussi ; que celuy qui le surprendra en ce vice , ne fera rien contre luy , voire mesme que l'ignorance est sa maistresse forme : adjoustons qu'encore ces gens ne la cognoissent-ils en son ouvrage , que par la profession qu'il fait d'estre son partisan. Nul ne doit avoir honte d'ignorer , s'il ignore les choses necessaires à l'homme



*P R E F A C E.* ij

en general, ou à luy en particulier par sa condition, ou celles qu'il veut qu'on croye qu'il sçache. Or non seulement nostre autheur n'est blessé d'aucune de ces trois ignorances : mais toutes les fois qu'il parle de quelque science que ce soit, parlant presque de toutes par occasion ; s'il n'en parle fort amplement, au moins ne s'y deffere-t-il jamais, nonobstant sa profession d'ignorance. A quel prix je vous supplie se tailleroit la science, telle que ces messieurs mesmes la puissent figurer & allonger sa portée ; si l'ignorance de cettuy-cy se taille au prix de l'apologie de Sebonde, & du chapitre de la medecine, pour ne toucher que ces deux pieces seules de son livre ? & notamment considerables, en cette occasion de monstrier, en cas que besoin fust, s'il est sçavant, ou s'il ne l'est pas ; veu qu'elles sont hors de son principal gibier en la pluspart de leur estendue, & presque universelles en ce qu'on appelle vulgairement science & doctrine. Quel precieux ignorant, au surplus, qui conçoit si pompeusement l'ignorance que cettuy-

cy ? ignorant qui se cognoist , qui se proclame , & qui n'est reconnu pour tel , que par où il luy plaist qu'on le reconnosse ? quel precieux ignorant , qui fait voir où bon luy semble , que s'il n'a appris les sciences , c'est qu'il a senty qu'il pouvoit enseigner les meilleures sans les apprendre ? ignorant enfin , qui sçait choisir aux mesmes sciences ce qui luy fait besoin : taxer à juste prix la part qu'il en eslit & celle qu'il en rebutte , & nous montrer le droict usage de cette-là. Certes les sciences sont de si facile acquisition & distribution , qu'eux-mesmes qui parlent , & deux mille autres dans Paris , feroient en trois ans dix mille docteurs en toutes les parties de la doctrine , qui peuvent à leur compte mesme defaillir à ce personnage ; langue grecque , grammaire , physique , metaphysique , mathématique : mais je leur donne quinze , s'ils peuvent , s'amassans tous ensemble , forger en l'espace entiere de leur vie , je ne dy pas un pareil esprit & jugement ; oüy bien seulement , un esprit qui ait aussi bonne grace à tympaniser la science , que

cettuy-cy l'ignorance. Qui peut trouver telles sciences de college, ou communes, à dire, en cette hauteſſe d'entendement & de jugement, au cas meſmes qu'elles luy manquaſſent du tout; ſinon cèluy qui ne ſçait ce que valent l'entendement ny le jugement en autrui, pource qu'il ne les poſſede pas? Si la ſcience outre plus, ſe vante d'enrichir la ſuffiſance, la ſuffiſance ſe vante auſſi d'avoir engendré la ſcience: & le ſçavant ne porte pas ſon talent par-tout, ce que le ſuffiſant fait: ny la ſcience ne contrerolle jamais la ſuffiſance: ſi fait bien la ſuffiſance, la ſcience: & l'inſtruit des meſures de ſa force & de ſa foibleſſe, non au revers. De plus, l'effet de celle-là s'exprime ſouvent à limiter, par fois à recuſer du tout celle-cy: dont noſtre ſage eſcrit, que le ſuffiſant eſt ſuffiſant à ignorer meſmes. Or j'appelle ſciences de college, ou communes, ces diſciplines que je viens de nommer, & toutes celles en un mot qui ſont hors la diſcipline de l'homme & de la vie: c'eſt-à-dire hors la morale, conſiſtant en la faculté d'agir, raiſonner &

juger droitement : doctrine pour laquelle assister & servir apres tout , les autres doctrines sont forgées, ou elles le sont avec nul ou peu de fruit. Partant quiconque la tient en haut degré , comme faisoit ce mesme personnage , peut oublier ou negliger toutes les autres , quand il luy plaira : qui s'appellent purs amusemens scholastiques en ceux qui ignorent celle-cy : & simples ornemens & adminicules en ceux qui la sçavent. Alcibiades trouvant un jour Pericles empesché à dresser les comptes de son administration pour les rendre au peuple , jugea qu'il se devoit plustost occuper à chercher le moyen de n'en rendre point. Et combien donc a plus dignement fait , que d'acquiescer les sciences vulgaires dont il est question , celui qui a relevé son esprit à tel degré de hauteur par une autre seule bien choisie , en luy dediant tout ce soin que le commun des sçavans dissipe entre elle & cette quantité de ses compaignes ; que le manquement de celles-là ne luy peut apporter aucune imperfection ou perte , ny l'assistance aucun lustre , qu'il

ne puisse pertinemment negliger ? & qui sçait comprendre , & faire comprendre ensuite à tout homme sage , que cette abstinence ou negligence est bien fondée ? Ceux qui apprennent ces doctrines - là , s'esgalent à elles : celui qui fait ce trait de les negliger à telle condition d'avantage , s'esleve par dessus elles : & Socrates monarque de la sagesse & du genre humain , esleut pour son partage cette espece de sapience , sçavante aux mœurs , & par tout ailleurs ignorante , & s'y borna toute sa vie. Pour le regard de quelques-uns , qui veulent estendre les effets de cette pretenduë ignorance de l'esprit , dont nous parlons , jusques au changement de quelques termes usitez en l'art vulgairement , libertinage de sa methode , suite decoufue de ses discours , & manque de relation des chapitres avec leurs tiltres mesmes par fois : s'ils sont capables de croire qu'une teste de ce calibre ait manqué par incapacité à faire en cela , ce que tout escolier de quinze ans peut & fait ; je trouve qu'ils sont si plaisans à parler , que ce seroit dommage de les

faire taire. Ces messieurs, avec leurs belles animadversions, ont volontiers cueilly l'une des branches de cette ignorance doctorale, laquelle mon pere nous advertit en quelque lieu, que la science fait & engendre, comme elle defait la populaire. Je dis qu'ils ont cueilly l'une des branches de cette ignorance-là : car enfin il est une autre ignorance haute & philosophique, qu'ils ne cognoissent point, & qui nous est d'une autre sorte, apportée & enseignée par la science, s'il est besoin le dire apres ce que j'ay representé. Science à laquelle apres elle montre le chemin qu'elle doit tenir, luy taille sa part, & luy fait voir qu'elle n'est ny sage ny clairvoyante, si elle ne recognoist relever d'elle.

Il se void une espece d'impertinens juges des Essais, entre ceux-mesmes qui les aiment ; ce sont ceux qui les loient sans admiration : signamment en un siecle si esloigné de ceux où tels fructs germoient autrefois. La vraye touche des esprits, c'est l'examen d'un nouvel autheur : & celui qui le lit se met à l'espreuve plus

qu'il ne l'y met. Cettuy-cy fans doute, feroit parler en homme ravy, le lecteur qui le fçauroit cognoiftre. Quiconque dit de Scipion, que c'est un gentil capitaine & defirable citoyen, & de Socrates un galand homme, leur fait plus de tort, que tel qui totalement ne parle point d'eux : à caufe que fi l'on ne leur donne tout, quand il eft queftion de leur attribuer des avantages, on leur ofte tout. Vous ne fçauriez loüer telles gens, en les mefurant mediocrement, ny peut-estre amplement : ils paffent toute mefure, j'entens mefme qui dit & retient à dire : & peut-estre qu'ils paffent encore celle qui ne retient rien. C'est à moy de coter combien j'ay veu peu de cerveaux capables de mettre cet ouvrage à juft prix : moy certes qui ne l'y mets auffi qu'imbecilement. Nos gens penfent bien fauver l'honneur de leur jugement, quand ils luy donnent ce gentil efloge : c'est un gentil livre : ou : c'est un bel ouvrage : un enfant de huit années en diroit bien autant. Apres tout je leur demande par où & jufques où beau ? quels raifonne-

mens , quelle force , quels argumens des anciens luy font honte ? & veux finalement qu'ils me notent , que c'est que vous y pouvez surprendre , que Plutarque & gens de sa marque , n'eussent pris plaisir d'escrire s'ils s'y fussent rencontrez ? quel jugement s'est oncques osé si pleinement esprouver ? s'est offert si nud ? nous a laissé si peu que douter de sa profondeur , & que desirer de luy ? je laisse à part sa grace & son elegance. Au surplus je ne daignerois pas louer les Essais , d'estre du tout à leur auteur ; si plusieurs mesmes des livres anciens & fameux , n'estoient pour la pluspart desrobez. J'avouë qu'il a fait des emprunts : mais ils ne sont pas si frequens , qu'ils puissent usurper la propriété de son œuvre , comme il nous advertit. Et ceux qui pensent avoir appris de la bouche de son livre mesme , qu'il est basti des despouilles de Plutarque & de Seneque , trouveroient s'ils avoient tourné feuillet , qu'il entend que ces deux auteurs l'assistent , non pas qu'ils le couvrent. A quoy nous devons adjouster , que les emprunts sont si dex-



trement adaptez , que le benefice de l'application , ou maintefois quelque enrichissement dont il les rehausse de son cru , contrepesent ordinairement le benefice de l'invention. Et qui plus est , ce qui necessairement se fait recognoistre pour sien , ne doit rien au meilleur du reste : sur tout où la solide vigueur des conceptions & le jugement font leurs jeux. Ceux qui ne cognoistroient pas d'ailleurs cette vertu de nostre livre , d'estre entierement fils de son pere ; sentent au genie , enfonçant sa lecture , qu'il est tout d'une main. Mais quiconque veut sçavoir ce que c'est de sentir au genie d'un livre , qu'il est tout d'une main , l'apprenne par contre-lustre aux escrits de Charron , perpetuel copiste de cettuy-cy , reservé les licences où il s'emporte par fois : si bon ou mauvais copiste pourtant encore , hors de là mesme , je crois l'avoir assez exprimé. Adjoutons que cette esgale & plaisante beauté de ce livre , son nouvel air , son intention & sa forme incognue jusques à nos jours , expriment assez que quiconque l'a escrit , l'a conçu. *Nouvel air , dis-je :*

Car vous le voyez d'un particulier & special dessein, scrutateur universel de l'homme interieur, & de plus, correcteur & fleau continu des erreurs communes. Ses compagnons enseignent la sagesse, il desenseigne la sottise : & a bien eu raison de vouloir vuider l'ordure hors du vase, avant que d'y verser l'eau de nasse. Les autres discourent sur les choses : cettuy-cy sur le discours mesme, autant que sur elies. Ceux-là sont l'estude du physicien, du metaphysicien, du dialecticien, du mathematicien, ainsi du reste : cettuy-cy, l'estude de l'homme. Il esvente cent mines nouvelles, mais combien difficilement esventables ? D'advantage, il a cela de propre à luy, que vous diriez qu'il ait espuisé les sources du jugement, & qu'il ait tant jugé, qu'il ne reste plus que juger apres. Et me semble qu'il ait encore quelque chose de nouveau & de peculier, en delices & floriditez perpetuelles. Comme aussi l'a-t-il en l'excellence & delicateffe dont il applique non seulement ses emprunts, desquels je viens de parler, mais encore ses allegations

& les exemples : enforte qu'autant d'applications ce sont presque autant de belles inventions : loüange au demeurant qu'on peut estendre à la pluspart des coustures, de la tiffure, & du bastiment de ses discours & de son langage.

Combien nous diront heureux les grandes ames qui naistront apres nous, de ce que la fortune nous ait produits en une saison où nous ayons pu pratiquer la communication & la bienveillance de celui qui nous a porté ce beau fruit ? & combien regretteront-elles, qu'elle leur ait desnié ce bien ? Les grands esprits, sont desireux outre mesure, de rencontrer leurs semblables : la conference & la société leur estant plus necessaires & desirables, qu'à tous autres, & ne se pouvant edifier ou rencontrer bien à point que de pareil à pareil. Or nous avons escrit un mot de ce sujet en autre lieu : tant pour le merite de la chose, que pour le respect d'un auteur qui a parlé si noblement & si precieusement, s'il se peut dire, de ces dons celestes, sous le tiltre de l'amitié.

**A**V surplus, l'opinion qu'ont eüe les imprimeurs, que la table des matieres pourroit enrichir la vente des Essais, est cause qu'ils l'y ont plantée : contre mon advis neantmoins : parce qu'un ouvrage si plain & si pressé n'en peut souffrir. Autant suis-je contraire à cette vie de l'auteur, qu'ils ont logée en teste, estant completee dans le volume. Quant aux noms des auteurs citez, qui se voyent icy, ou pourront voir encores, en quelques impressions ; j'ay reveu & confronté sur leur texte, tous ceux qu'un incognu y avoit appliquez : retenu les vrais, rejeté les faux, augmentant ces veritables d'une moitié. Si bien qu'il ne reste pour ce regard, qu'environ cinquante vuides, ou noms à remplir, en ce plantureux nombre de près de douze cens passages. C'estoit pourtant une assez espineuse difficulté, que de trouver la source d'une bonne partie des authoritez de ce livre : l'auteur en ayant par fois meslé deux ou trois ensemble, par fois donné tour de main de sa façon à quelqu'autre,

qui les rend de plus obscure recherche. Quoy que ce soit , je ne me fusse jamais demellée de leur queste , si des personnes d'honneur & doctes que j'ay nommées autre part , ne m'eussent presté la main. Apres tout , je recognois que cette recherche & ces cottes d'autheurs , eussent esté negligées par mon pere : & moy-mesme ne me fusse pas mise en peine de courre apres : mais trois raisons m'ont forcée de les entreprendre : en premier lieu , cet advancement de prés de moitié : secondement la bestise d'une part du monde qui croit beaucoup mieux la verité sous la barbe chenuë des vieux siecles , & sous un nom d'antique & pompeuse vogue : tiercement , l'interest & priere des imprimeurs. Leur mesme priere expresse m'a contrainte , non pas de changer , oüy bien de rendre seulement moins frequens en ce livre , trois ou quatre mots à travers champ , & de ranger la syntaxe d'autant de clauses : ces mots sans nul consequence , comme adverbess ou particules , qui leur sembloient un peu revésches au goust de quelques doüillets du siecle : & ces clauses

fans aucune mutation de sens, mais seulement pour leur offer certaine dureté ou obscurité, qui sembloient naistre à l'avanture de quelque ancienne erreur d'impression, ou au pis aller, de ce genereux mespris de telles niaiseries, que leur ouvrier affectoit. Je ne suis pas si inconsiderée ou sacrilegue, que de toucher en plus forts termes que ceux-là, ny à mot ny à phrase d'un si precieux ouvrage: edifié d'ailleurs de telle sorte, que les mots & la matiere sont consubstantiels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil & bon exemplaire *in-folio*, il pourra dire quelle a esté ma religion en cela. Cependant il n'appartiendroit jamais à nul apres moy, d'y mettre la main à mesme intention, d'autant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue; ny mesme adveu de l'auteur, ny mesme zele, ny peut-estre une si particuliere cognoissance du livre. En ce seul point ay-je esté hardie de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde: à l'exemple de celuy qui mit sa belle maison par terre, afin d'y

d'y mettre avec elle l'envie qu'on luy en portoit. Joint que je veux desmentir maintenant & pour l'advenir, par cette voye, ceux qui croient, que si ce livre me loüoit moins, je le cherirois & servirois moins aussi.

Les imprimeurs m'ont encore pressée de tourner les passages latins des *Essais*, sur le desir qu'ils pretendent, que plusieurs ignorans de ce langage, ont de les entendre. Ce desir est assez crud: veu qu'un lecteur qui cognoist ces passages-là, n'est pas plus prest de demesler bien à point l'ouvrage auquel ils sont enchassez, que celuy qui ne les cognoist pas, s'il n'est d'autre part ferré à glace. Neantmoins afin de servir à l'utilité des mesmes imprimeurs ou libraires, je me suis portée à les traduire. Si j'ay rendu la poësie comme l'oraison, sous le seul genre de la prose, pour estre plus fidelle traductrice, à l'exemple d'autres versions autorisées de nostre siecle; on peut dire, que j'ay esté foulagée de temps, non de sollicitude aiguë: la moins espineuse & scabreuse circonstance d'une telle version estant de la repre-

senter en vers. Je le dis , parce que cette masse , ou plustost nuée & moissons d'auteurs Latins, est la crespme & la fleur choisie à dessein , comme on void de l'ouvrage des plus excellens escrivains , & plus eslegans & riches de langage comme d'inventions : adjouſtons figurez & succincts. Or d'exprimer la convention d'un grand ouvrier, estoſſée de telles qualitez d'elocution, & l'exprimer en un langue inferieure , avec quelque grace , vigueur & briefveté , but d'un pertinent traducteur , ce n'est pas leger effort. Mais combien plus est-ce , d'exprimer près de douze cens passages de ce qualibre , amples , mediocres ou petits ? Or nonobstant ma prose generale , je n'ay pas laissé de rendre en un ou deux vers les breſſes sentences, ou autres traicts d'eslite, j'entends ceux des poëtes : tant pour n'estre aſtrainte par aucune religion , à renoncer ce privilege de passer de la prose aux vers , que parce qu'ils sont plus faciles à retenir qu'elle. Et si la rithme de telles sentences est par fois diverse , n'importe à l'oreille , puis qu'elle ne passe point le nombre de deux. J'ay tourné d'autre part en vers quel-



ques passages d'estenduë ; un à l'entrée du livre , d'autres au chapitre , sur des vers de Virgile : tant par esbat , que pour piquer si je puis quelqu'un par exemple à faire le mesme du reste. J'ay traduit les Grecs aussi, sauf deux ou trois , que l'auteur a traduits luy-mesme , les inserant en son texte. Ny ne presente point d'excuse d'avoir laissé dormir les libertins, sous le voile de leur langue estrangere , ou d'avoir tors le nez à quelque mot frippon de l'un d'entr'eux , si ce mot a esté le seul qui me pust empescher d'en faire present au lecteur. Aussi peu m'excuseray-je d'avoir au besoin usé de locutions un peu hardies pour la prose : y estant forcée par la nature des vers qu'elle exposoit. Au surplus en deux ou trois lieux seulement ; je me suis donné liberté d'un mot de paraphrase : jugeant la lumiere neccessaire en cet endroit , pour lever au foible lecteur l'occasion de supposer une batologie. Comme aux lieux ( qui sont courts de nombre pourtant ) où je l'ay jugé plus en train d'ignorer & de chercher , que de supposer ; je me suis restrainte dans les loix d'une austere traductrice. J'adjousteray sur le latin des Essais ;

que si par fois on trouve quelque dissonance entre le texte originaire & luy, comme de temps, personnes, & autres legeres circonstances; on le doit attribuer non à l'inadvertance, mais au dessein & mesnage-ment de l'auteur, qui par ce tour de souplesse se l'est approprié: comme il s'est approprié certains passages, à sens tout divers, & par fois opposite de leur intention natale, par une excellente application. C'a esté certes une de mes peines, me trouvant sur quelque passage contourné ou frelaté, de l'exprimer en telle sorte, qu'il quadraît fortablement s'il estoit possible, à la composition originaire & à l'application. Enfin s'il se trouve quelque faute en mon ouvrage, j'espere qu'elle sera faute, non de circonfpection, mais bien de cognoistre les menus suffrages du Donets, auxquels je suis peu versée, pour avoir appris cette langue plustost afin de goustier son genie & celuy de ses grands auteurs, que sa grammaire: ainsi j'espere qu'un lecteur habile homme, prendra la peine de m'advertir plustost que de me quereller.

Excuse, lecteur, les fautes d'impression

qui nous peuvent estre eschappées : ceux qui sçavent que c'est d'imprimer , te diront qu'il est si difficile de s'empescher de broncher à ce pas , que le meilleur ouvrage de la presse n'est autre chose que le moins de faillant de cette part , comme est certes cetuy-cy : duquel apres tout , nous avons pris la peine de corriger la plupart des erreurs avec la plume , & recueillir en un errata bien exact le reste de celles qui peuvent importer. Au contraire pourtant du dessein assez ordinaire de ceux qui font imprimer pour autrui , lesquels fuyent d'en appliquer aux livres : d'autant qu'ils ayment mieux que la reputation de la suffisance d'un auteur demeure fort blessée , que si celle de leur vigilance l'estoit un peu. Passe legerement les moindres fautes : comme par fois quelques ponctuations , soit au François ou au Latin , & par fois encores quelque manque d'orthographe , un affaire pour un à faire , conte pour comte , cœur pour chœur , & les manquemens de pareil air , ou de la façon d'orthographier du temps que le livre fut premierement imprimé. Si ton esprit est digne de sa lecture , tu les sçau-

ras bien r'habiller : & je pense que tu croiras bien qu'aussi eussions-nous fait , si nous les eussions apperceuës avant qu'elles eschappassent. Or de peur qu'il n'en reste quelqu'une apres ma recherche precedente ; je te promets de la repeter encores , & d'en mettre apres un exemplaire en la bibliotheque du roy , & l'autre en celle de monseigneur le garde des Seaux , corrigez des derniers traits de ma plume : afin que la posterité y puisse avoir recours au besoin. J'ose dire que la cognoissance toute particuliere que j'ay de cet ouvrage , merite que la mesme posterité s'oblige de mes soins , & s'y fie. Que si quelqu'un accusoit tant de menus soins comme poinçilleux , j'estime au contraire qu'ils ne le peuvent estre assez , sur l'ouvrage d'un esprit de si haute sagesse , que ses fautes pourroient servir d'exemple ; si nous permettions qu'il en eschappast icy. Pour les accents du Grec , jen'y entends rien : & cela n'importe guere à ce livre , qui n'en couche que fort peu : ny telle ignorance à moy , si j'en suis creuë. Quant aux cottes des auteurs en marge , on ne s'est pas tousiours amusé à observer

toutes les particules de la syntaxe, un *de*, un *apud*, &c. tant pour estreindre le champ des fautes aux compositeurs, que parce que chacun entend ces choses à demy mot.

Remercie au reste de cette impression les grands de la France, desquels ma gratitude a tellement fait sonner le nom par tout, qu'il n'est pas besoin de le repeter icy : car sans leurs dons, mon zele de te rendre ce digne service en mourant, restoit inutile. Les libraires & imprimeurs, que je sollicite il y a sept ou huit ans par-tout de l'entreprendre eux-mesmes, comme on sçait, estoient sourds quand je leur proposois mes precautions, quoy qu'elles ne consistassent seulement qu'à les obliger d'apporter à leur ouvrage une juste correction. Deux raisons caufoient ce refus : la premiere, c'est qu'ils veulent communement tout prendre, & ne rien mettre : la seconde, que ce livre est en verité d'une correction tres-particulierement difficile : dont la brieveté du langage & son bastiment aussi nouveau, qu'admirable, sont causes : en sorte qu'un compositeur & correcteur ordinaire, y perdent leur ourse. Outre qu'il arrive souvent, que

ces libraires & imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout, s'ils n'y employent par forme les premiers ignorans, qu'ils trouvent à bon marché. En effet la seule correction de cette impression m'a autant coûté, qu'une de leurs impressions entiere leur coûte, sans compter ma propre peine & mon soin : & si je tiens en cela ma dépense pour bien employée. Sçache donc, lecteur amoureux de ce divin ouvrage, que les seules impressions de l'Angelier depuis la mort de l'auteur t'en peuvent mettre en possession : notamment celle *in-folio*, dont je vis toutes les espreuves : & celle-cy, sa sœur germaine. Si tu prends soin de confronter toutes les autres, en quelques lieux & volumes qu'elles se soient faites, ou se facent à l'advenir, par la seule entreprise des mêmes imprimeurs ou libraires, contre ces deux ; tu pourras cognoître si je dis vray : & en concevras autant d'horreur que moy, si la fortune ne fait un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a jamais fait pour les precedentes. J'achevois cecy à Paris en juin mil six cens trente-cinq.

# SOMMAIRE RECIT,

S V R

LA VIE DE MICHEL,

S E I G N E V R

D E M O N T A I G N E .

*Extrait de ses propres Eſcrits.*

**M**ICHEL DE MONTAIGNE naſquit à ſon pere , le troiſieme de ſes enfans en rang de naiſſance. Et le donna à tenir ſur les fonds , à des perſonnes de la plus abjecte fortune , pour l'obliger & attacher pluſtoſt à ceux qui pouvoient avoir beſoin de luy , qu'à ceux dont il pouvoit avoir beſoin. Auſſi l'envoya-il dès le berceau , nourrir à un pauvre village des ſiens , & l'y tint autant qu'il fut en nourrice , & encores au delà , le dreſſant à la plus baſſe & commune façon de vivre , en quoy certainement il ſe forma ſi bien à la frugalité & auſterité , qu'on a eu en ſon enfance principalement peine à corriger le refus qu'il faiſoit des choſes , que communement on ayme.

## LXXIV VIE DE L'AUTHEVR.

*le mieux en cet aage, comme succres, confitures, pieces de fourre.*

*C'est un bel & grand agencement sans doute, que le Grec & le Latin, mais on l'achepte trop cher aujourd'huy. Parquoy son pere ayant fait toutes les recherches qu'un homme peut faire, parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise; fut advisé de cet inconvenient que l'usage apportoit: & luy disoit-on, que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues des anciens Grecs & Romains, qui ne leur coustoient rien, estoit la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoissance qui estoit en eux. Tant y a donc que l'expedient qu'il y trouva, ce fut qu'en nourrice, & avant le premier desnoüement de la langue de ce sien fils, il le donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, & tres-bien versé en la Latine. Cettuy-cy qu'il avoit fait venir expres, & qui estoit bien cherement gagé, l'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir pour le suivre, & soulager le premier: ceux-cy ne l'entretenoient d'autre langue que latine. Quant au reste de la maison, c'estoit une regle inviolable, que*



ny son pere mesme, ny sa mere, ny valet, ny chambriere ne parloient en sa compagnie, qu'autant de mots de Latin que chacun avoit apprins pour jargonner avec luy. C'est merveille du fruit que chacun y fit; son pere & sa mere y apprirent assez de Latin pour l'entendre, & en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques qui estoient plus attachez à son service. Somme ils se latiniserent tant, qu'il en regorgea jusques aux villages tout autour, où il y a encores, & ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans & d'outils. Quant à luy il avoit plus de six ans avant qu'il entendist non plus de François ou de Perigordin, que d'Arabesque & sans art, sans livre, sans grammaire, ou precepte, sans foüet & sans larmes, il avoit appris du Latin tout aussi pur que son maistre d'escole le sçavoit; car il ne le pouvoit avoir meslé ny alteré. Si par essay on luy vouloit donner un theme à la mode des colleges, on le donne aux autres en François, mais à luy il le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escrit, *De Comitibus Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand poëte Escossois, & M. Antoine Muret (que la France & l'Italie recognoissent

*pour le meilleur orateur du temps) ses precepteurs domestiques, luy ont dit souvent, qu'il avoit ce langage en son enfance si prest, & si à main, qu'ils craignoient à l'accoster.*

*Quant au Grec, son pere desseigna de le luy faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat & d'exercice: ils pelotoient leurs declinaisons à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier, apprennent l'arithmetique & la geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de luy faire goustier la science & le devoir, par une volonté non forcée, & de son propre desir, & d'eslever son ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte: Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursaut, & de les arracher du sommeil, (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup & par violence, il le faisoit esveiller par le son de quelque instrument, & ne fut jamais sans homme qui l'en servist.*

*Mais comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extresme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se*

*laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les grues, & se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportées d'Italie, envoyant son fils environ ses six ans au college de Guyenne, tres-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là il n'est pas possible de rien adjouster au soin qu'il eut, & à luy choisir des precepteurs de chambre suffisans, & à toutes les autres circonstances de sa nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres contre l'usage des colleges, mais tant y a que c'estoit tousjours college. Et ne luy servit cette sienne inaccoustumée institution, que de le faire enjamber d'arrivée aux premieres classes. Car à treize ans qu'il sortit du college, il avoit achevé son cours.*

*Il se maria en l'aage de trente-trois ans, combien que de son dessein il eust fuy d'espouser la sagesse mesme si elle l'eust voulu. Mais nous avons beau dire, la coustume & l'usage de la vie commune nous emportent. La plupart de nos actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutefois il ne s'y convia pas proprement; on l'y mena, & y fut porté par des occasions estrangeres. Et tout licentieux qu'on le tenoit, il a en verité plus severement*

observé les loix de mariage ; qu'il n'avoit ny promis ny esperé.

Son pere luy laissa Montaigne en charge comme à l'aisné de ses fils , prognostiquant qu'il la deust ruiner ; veu son humeur si peu casaniere. Il se trompa ; il y a vescu comme il y estoit entré ; sinon un peu mieux , sans office pourtant ; & sans benefice. Au demeurant si la fortune ne luy a fait aucune offence violente & extraordinaire ; aussi n'a-elle pas fait de grace. Tout ce qu'il y a eu de ses dons chez luy ; il y estoit avant luy ; & au delà de cent ans. Il n'a eu particulièrement aucun bien essentiel & solide qu'il deust à sa liberalité. Elle luy fist quelques faveurs venteuses , honoraires ; & titulaires , sans substance : Elle luy acquist le collier de l'ordre de S. Michel , qu'il luy avoit demandé autant qu'autre chose , estant jeune : Car c'estoit lors l'extresme marque d'honneur de la noblesse françoise , & tres-rare. Mais parmy toutes ses faveurs ; il n'en eut point , dit-il ; qui pleust tant à son humeur , qu'une bulle authentique de bourgeoisie romaine , qui luy fut octroyée avec toute gracieuse liberalité , en un voyage qu'il fit à Rome : laquelle est transcrite en forme au troisieme livre de ce volume.

*Messieurs de Bordeaux l'esleurent maire de leur ville, estant esloigné de France & à Rome, & encore plus esloigné d'un tel pensément : Il s'en excusa : Mais on luy apprint qu'il avoit tort, le commandement du roy s'y interposant aussi. Son pere avoit autrefois eu mesme dignité. C'est une charge qui doit sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gain autre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans, mais elle peut estre continuée par seconde eslection. Ce qui advient tres-rarement. Elle le fut à luy, & ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques années y avoit, à M. de Lansac, & fraichement à M. de Biron, mareschal de France, en la place duquel il succeda, & laissa la sienne à M. de Matignon, aussi mareschal de France : glorieux de si noble assistance. Tous les enfans qui luy nasquirent moururent en nourrice, fors Leonor, une seule fille eschappée à cet inconvénient.*

*Les premieres publications de ses Essais furent l'an 1580, auquel temps la faveur publique luy donna un peu plus de hardiesse qu'il n'esperoit. Il y a depuis adjousté, mais il n'a pas rien corrigé : Son livre a toujours esté un, sauf qu'à mesure qu'on se mettoit à le renouveler, afin que l'acheteur ne s'en allast les mains du tout vuides, il se donnoit loy d'attacher quelque chose.*

## LXXX VIE DE L'AUTHEVR.

*Il avoit la taille forte & ramassée, le visage non pas gras ; mais plein, la complexion entre le jovial & le melancholique, moyennement sanguine & chaude : la santé forte & allegre, rarement troublée par les maladies, jusques bien avant en son aage : lors qu'il commença d'estre affligé de la pierre, & de la colique. Fort opiniastre au reste en la haine & au mespris de la doctrine des medecins : antipathie à luy hereditaire. Son pere a vescu 74 ans, son ayeul 69, son bisayeul près de 80 ans, sans avoir gousté aucune sorte de medecine.*

*Il deceda l'an mil cinq cents quatre-vingts & douze, le treiziesme de Septembre, d'une mort tres-constante & philosophique, estant aagé de cinquante & neuf ans, six mois & onze jours, & fut ensevely à Bourdeaux en l'eglise d'une commanderie de S. Antoine, maintenant donnée aux religieux Feuillantins, où sa femme Françoise de la Chassaigne luy a fait eriger une honorable sepulture.*

Fin de la vie de l'Authevr.

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

### D U T O M E P R E M I E R.

Chap. I. <i>P</i> Ar divers moyens l'on arrive à pareille fin.	I
II. De la Tristesse.	8
III. Nos affections s'emportent au delà de nous.	14
IV. Comme l'ame descharge ses passions sur les objets faux, quand les vrais luy defaillent.	26
V. Si le chef d'une place assiegée doit sortir pour parlementer.	30
VI. L'heure des parlemens dangereuse.	35
VII. Que l'intention juge nos actions.	39
VIII. De l'oysiveté.	42
IX. Des menteurs.	44
X. Du parler prompt ou tardif.	53
XI. Des prognostications.	57
XII. De la constance.	64
XIII. Ceremonie de l'entrevue des roys.	68
XIV. On est puny pour s'opiniastrer à une place sans raison.	70
XV. De la punition de la couïardise.	73
XVI. Vn traict de quelques ambassadeurs.	76

## TABLE DES CHAPITRES.

XVII. <i>De la peur.</i>	81
XVIII. <i>Qu'il ne faut juger de nostre heur qu'apres la mort.</i>	86
XIX. <i>Que philosopher, c'est apprendre à mourir.</i>	90
XX. <i>De la force de l'imagination.</i>	117
XXI. <i>Le profit de l'un est le dommage de l'autre.</i>	136
XXII. <i>De la coustume, &amp; de ne changer aise- ment une loy receüe.</i>	137
XXIII. <i>Divers esvenemens de mesme conseil.</i>	166
XXIV. <i>Du pedantisme.</i>	183
XXV. <i>De l'institution des enfans.</i>	204
XXVI. <i>C'est folie de rapporter le vray &amp; le faux au jugement de nostre suffisance.</i>	263
XXVII. <i>De l'amitié.</i>	270
XXVIII. <i>Vingt-neuf sonnets d'Estienne de la Boëtie.</i>	292
XXIX. <i>De la moderation.</i>	294
XXX. <i>Des Cannibales.</i>	303
XXXI. <i>Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines.</i>	327
XXXII. <i>De fuir les voluptez au prix de la vie.</i>	331
XXXIII. <i>La fortune se rencontre souvent au train de la raison.</i>	334
XXXIV. <i>D'un defaut de nos polices.</i>	339



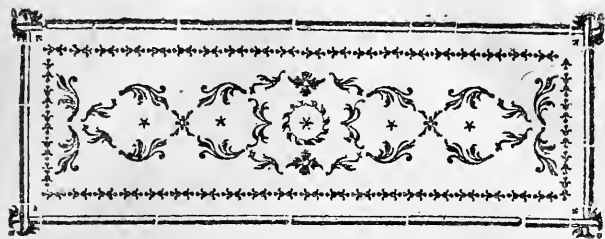
## TABLE DES CHAPITRES.

XXXV. <i>De l'usage de se vestir.</i>	341
XXXVI. <i>Du jeune Caton.</i>	347.
XXVII. <i>Comme nous pleurons &amp; rions d'une mesme chose.</i>	354.
XXXVIII. <i>De la solitude.</i>	359
XXXIX. <i>Consideration sur Ciceron.</i>	379.
XL. <i>Que le goust des biens &amp; des maux des- pend en bonne partie de l'opinion que nous en avons.</i>	389
XLI. <i>De ne communiquer sa gloire.</i>	423
XLII. <i>De l'inegalité qui est entre nous.</i>	428
XLIII. <i>Des loix somptuaires.</i>	444
XLIV. <i>Du dormir.</i>	448
XLV. <i>De la bataille de Dreux.</i>	452
XLVI. <i>Des noms.</i>	455
XLVII. <i>De l'incertitude de nostre jugement.</i>	464
XLVIII. <i>Des Destriers.</i>	475
XLIX. <i>Des coustumes anciennes.</i>	489
L. <i>De Democritus &amp; Heraclitus.</i>	497.
LI. <i>De la vanité des paroles.</i>	503
LII. <i>De la parsimonie des anciens.</i>	509
LIII. <i>D'un mot de Cesar.</i>	511.
LIV. <i>Des vaines subtilitez.</i>	513
LV. <i>Des Senteurs.</i>	519.
LVI. <i>Des Prieres.</i>	523
LVII. <i>De l'aage.</i>	539.

Fin de la Table des Chapitres.

*Iustus Lipsius Epist. Miscell. Centuria I.  
Epist. 43. Ita indigitavi Michaëlis Montani  
Librum Gallicum Gustuum, vulgò Essays.  
Probum, Sapientem, & valdè ad meum  
gustum.*

Non blandiamur inter nos, ego te talem  
censeo, qualem descripsi uno verbo, inter  
septem illos te referam, aut si quid sapientius  
illis septem. *Iustus Lipsius ad ipsum Michaëlem  
Montanum Centuriâ. I. Miscell. Epist. 43.*



ESSAIS

DE MICHEL

DE

MONTAIGNE.



LIVRE PREMIER.



CHAPITRE PREMIER.

*Par divers moyens on arrive à pareille fin.*

**L**A plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, lors qu'ayans la vengeance en main ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir par submission à commiseration, & à pitié : Toutefois la braverie, la constance & la resolution,

A

## 2 ESSAIS DE MONTAIGNE

*Submission a-  
mollit les cœurs  
offensez.*

*Magnanimité  
de courage de  
trois François.*

*L'espoir de sa-  
lut anime le  
desurage.*

moyens tous contraires, ont quelquefois ser-  
vy à ce mesme effect. Edoüard Prince de  
Galles, celuy qui regenta si long-temps nostre  
Guienne; personnage duquel les conditions  
& la fortune ont beaucoup de notables par-  
ties de grandeur; ayant esté bien fort offensé  
par les Limosins, & prenant leur Ville par  
force, ne pût estre arresté par les cris du  
peuple, & des femmes & enfans abandonnez  
à la boucherie, luy crians mercy, & se  
jettans à ses pieds: jusqu'à ce que passant  
toufiours outre dans la Ville, il apperceut  
trois gentilhommes François, qui d'une  
hardiesse incroyable soustenoyent seuls l'effort  
de son armée victorieuse. La consideration  
& le respect d'une si notable vertu, rebou-  
cha premierement la pointe de sa cholere:  
& commença par ces trois, à faire miseri-  
corde à tous les autres habitans de la Ville.  
Scanderberch, Prince de l'Épire, suivant un  
soldat des siens pour le tuer, & ce soldat  
ayant essayé par toute espece d'humilité &  
de supplication de l'appaiser, se resolut à  
toute extremité de l'attendre l'espée au  
poing: cette sienne resolution arresta sus-  
bout la furie de son maistre, qui pour luy  
avoir veu prendre un si honorable party,  
le receut en grace. Cét exemple pourra souf-  
frir autre interpretation de ceux qui n'auront

1<sup>eu</sup> la prodigieuse force & vaillance de ce Prince-là. L'Empereur Conrad troisieme , ayant assiégué Guelphe Duc de Baviere , ne voulut condescendre à plus douces conditions , quelques viles & lasches satisfactions qu'on luy offrist , que de permettre seulement aux gentils-femmes qui estoient assiéguées avec le Duc , de sortir leur honneur sauve *Amour conjugal.* à pied , avec ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Et elles d'un cœur magnanime , s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris , leurs enfans , & le Duc mesme. L'Empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage , qu'il en pleura d'aïse , & amortit toute cette aigreur d'ini-mitié mortelle & capitale qu'il avoit portée à ce Duc : & dès lors en avant traitta humainement luy & les siens. L'un & l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aisément : car j'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde & mansuetude. Tant y a qu'à mon advis , je serois pour me rendre plus naturellement à la compassion , qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vicieuse aux *Pitié & com-miseration vicieuse aux Stoïques.* Stoïques : Ils veulent qu'on secoure les affligés , mais non pas qu'on flechisse & compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos , d'autant qu'on voit ces ames affaillies & essayées par ces

#### 4 ESSAIS DE MONTAIGNE.

deux moyens , en soustenir l'un sans s'esbranler , & courber sous l'autre. Il se peut dire , que de rompre son cœur à la commiseration ; c'est l'effet de la facilité , debonnaireté & mollesse : d'où il advient que les natures plus foibles , comme celles des femmes , des enfans & du vulgaire , y sont plus sujettes : Mais [ ayant eu à desdain les larmes & les pleurs ] de se rendre à la seule reverence de la sainte image de la vertu ; que c'est l'effect d'une ame forte & imployable , ayant en affection & en honneur une vigueur masle & obstinée. Toutefois és ames moins genereuses , l'estonnement & l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : Tesmoin le peuple Thebain , lequel ayant mis en Justice d'accusation capitale , ses Capitaines pour avoir continué leur charge , outre le temps qui leur avoit esté prescript & preordonné , absolut à toute peine Pelopidas , qui plioit sous le faix de telles objections , & n'employoit à se garantir que requestes & supplications : & au contraire Epaminondas , qui vint à raconter magnifiquement les choses par luy faites , & à les reprocher au peuple d'une façon fiere & arrogante ; il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main ; & se departit l'assemblée ,

*Requestes & supplications vainquent l'homme.*

*Magnanimité de courage en adversité.*

loüant grandement la hauteſſe du courage de ce perſonnage. Dionyſius le vieil , apres des longueurs & difficultez extrêmes , ayant pris la ville de Rege , & en icelle le Capitaine Phyton grand homme de bien , qui l'avoit ſi obſtinément defendüe , vou'lut en tirer un tragique exemple de vengeance.

*Cruauté de  
Denys le Vieil.*

Il luy dit premierement , comme le jour avant il avoit fait noyer ſon fils , & tous ceux de ſa parenté. A quoy Phyton reſpondit ſeulement , qu'ils en eſtoient d'un jour plus heureux que luy. Apres il le fit depouiller & ſaiſir à des Bourreaux , & le trainer par la ville , en le ſouïettant treſ-ignominieufement & cruellement : & en

*La mort nous  
bien-heure.*

oultre le chargeant de felonnes paroles & contumelieuſes. Mais il eut le courage toujours conſtant , ſans ſe perdre : Et d'un viſage ferme , alloit au contraire ramentevant à haute voix , l'honorable & glorieuſe cauſe de ſa mort , pour n'avoir voulu rendre ſon païs entre les mains d'un tyran : le menaçant d'une prochaine punition des Dieux. Dionyſius , liſant dans les yeux de la commune de ſon armée , qu'au lieu de s'animer des bravades de cét ennemy vaincu , au meſpris de leur chef , & de ſon triomphe , elle alloit s'amolliſſant par l'eſtonnement d'une ſi rare vertu , & marchandoit de ſe

*Magnanimité  
de Phyton à en-  
durer la mort.*

## 6 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*L'homme fort  
variable.*

*Un seul cause  
de la conserva-  
tion d'une ville.*

*Cruauté d'A-  
lexandre.*

mutiner , & mesmes d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergens , fit cesser ce martyre , & à cachettes l'envoya noyer en la mer. Certes c'est un subject merveil-  
 leusement vain , divers , & ondoyant , que l'homme : il est mal-aisé d'y fonder juge-  
 ment constant & uniforme. Voilà Pompeius qui pardonna à toute la Ville des Mamertins ,  
 contre laquelle il estoit fort animé , en consi-  
 deration de la vertu & magnanimité du  
 citoyen Xenon , qui se chargeoit seul de la  
 faute publique , & ne requeroit autre grace  
 que d'en porter seul la peine. Et l'hoste de  
 Sylla , ayant usé en la ville de Peruse de sem-  
 blable vertu , n'y gagna rien , ny pour soy ,  
 ny pour les autres. Et directement , contre mes  
 premiers exemples , le plus hardy des hom-  
 mes , & si gracieux aux vaincus , Alexandre ,  
 forçant apres beaucoup de difficultez la Ville  
 de Gaza , rencontra Betis qui y comman-  
 doit , de la valeur duquel il avoit , pendant  
 ce siege , senty des preuves merveilleuses ;  
 lors seul , abandonné des siens , ses armes  
 despecées , tout couvert de sang & de playes ,  
 combatant encore au milieu de plusieurs  
 Macedoniens , qui le chamoilloient de toutes  
 parts : & luy dit tout piqué d'une si chere  
 victoire : [ car entre autres dommages , il  
 avoit receu deux fraisches blessures sur sa

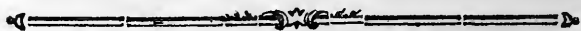


personne ] Tu ne mourras pas comme tu as voulu , Betis : fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif. L'autre , d'une mine non seulement affeurée , mais rogue & altiere , se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant l'obstination à se taire : A-t-il flechy un genoüil ? lui est-il eschappé quelque voix suppliante ? Vrayement je vaincray ce silence : & si je n'en puis arracher parole , j'en arracheray au moins du gémissement. Et tournant sa cholere en rage , commanda qu'on luy perçast les talons , & le fit ainsi trainer tout vif , deschirer & desmembrer au cul d'une charette. Seroit-ce que la force de courage luy fut si naturelle & commune , que pour ne l'admirer point , il la respectast moins ? ou qu'il l'estimast si proprement sienne , qu'en cette hauteur il ne peust souffrir de la voir en un autre , sans le despit d'une passion envieuse ? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere fust incapable d'opposition ? De vray , si elle eust receu bride , il est à croire qu'en la prise & desolation de la ville de Thebes elle l'eust receüe : à voir cruellement mettre au fil de l'espée tant de vaillans hommes , perdus , & n'ayans plus moyen de defense publique. Car il en fut tué bien six mille , desquels

*Obstination de  
Betis à se tai-  
re.*

## 8 ESSAIS DE MONTAIGNE.

nul ne fut veu ny fuyant , ny demandant mercy : au rebours , cherchans qui ça qui là , par les ruës , à affronter les ennemis victorieux : les provoquans à les faire mourir d'une mort fort honorable. Nul ne fut veu , qui n'essayast en son dernier soupir de se venger encores : & avec les armes du desespoir , consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié , & ne suffisit pas la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Ce carnage dura jusques à la dernière goutte de sang espendable : & ne s'arresta qu'aux personnes desarmées , vieillards , femmes & enfans , pour en tirer trente mille esclaves.



### CHAPITRE II.

#### *De la Tristesse.*

**I**E suis des plus exempts de cette passion , & ne l'ayme ny l'estime , quoy que le monde ait entrepris , comme à prix fait , de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse , la vertu , la conscience. Sot & vilain ornement. Les Italiens ont plus fortablement baptisé de son nom la malignité. Car c'est une qualité tousiours nuisible ,

*Tristesse appelée des Italiens , malignité.*

toujours folle : & comme toujours coïarde & basse , les Stoïciens en defendent le sentiment à leurs sages. Mais le conte dit , que Psammenitus Roy d'Egypte , ayant esté defait & pris par Cambises Roy de Perse , voyant passer devant luy sa fille prisonniere , habillée en servante , qu'on envoyoit puiser de l'eau , tous ses amis pleurans & lamentans autour de luy , se tint coy sans mot dire , les yeux fichez en terre : & voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort , se maintint en cette mesme contenance : mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques conduit entre les captifs , il se mit à battre sa teste & mener un deuil extrême. Cecy se pourroit apparier à ce qu'on vid dernièrement d'un Prince des nostres , qui ayant ouy à Trente , où il estoit , nouvelles de la mort de son frere aîné , mais un frere en qui consistoit l'appuy & l'honneur de toute sa maison , & bien tost apres d'un puisné , sa seconde espérance , & ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire ; comme quelques jours apres un de ses gens vint à mourir , il se laissa emporter à ce dernier accident ; & quittant sa resolution , s'abandonna au deuil & aux regrets ; en maniere qu'aucuns en prindrent argument , qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse ; mais

*Tristesse  
dommageable à  
l'homme.*

*Tristesse gran-  
de nous oste la  
parole.*

## 10    ESSAIS DE MONTAIGNE.

à la vérité ce fut qu'estant d'ailleurs plein & comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrières de la patience. Il s'en pourroit [dis-je] autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste, que Cambises s'enquerant à Psammenitus, pourquoy ne s'estant esmeu au malheur de son fils & de sa fille, il portoit si impatiemment celui de ses amis : C'est respondit-il, que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer. A l'aventure reviendrait à ce propos l'invention de cet ancien Peintre, lequel ayant à représenter au sacrifice d'Iphigenia le deuil des assistans, selon les degrez de l'interest que chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente : ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au pere de la Vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de deuil. Voilà pourquoy les Poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierement sept fils, & puis de suite autant de filles, surchargée de pertes, avoir esté en fin transmuée en rocher,

——— diriguisse malis :

Que sa douleur en roche  
l'engourdir.  
*Ovid. Met. l. 6.*

pour exprimer cette morne, muette & sourde  
stupidité, qui nous transite, lors que les acci-

*Tristesse procédant de grand amour ne se peut représenter.*

*Tristesse grande ne se peut expliquer.*

dens nous accablent , furpassans nostre portée. De vray , l'effort d'un desplaisir , pour estre extrefme , doit estonner toute l'ame , & luy empescher la liberté de ses actions : Comme il nous advient à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle , de nous sentir faisis , transis & comme perclus de tous mouvemens ; de façon que l'ame se relaschant apres aux larmes & aux plaintes , semble se desprendre , se desmesler & se mettre plus au large & à son aise.

*Et via vix tandem voci laxata dolore est.*

En la guerre que le Roy Ferdinand mena contre la vefve du Roy Jean de Hongrie , autour de Bude , un gendarme fut particulièrement remarqué de chacun , pour avoir excessivement bien fait de sa personne en certaine meslée ; & incognu , hautement loüé , & plaint y estant demeuré : mais de nul tant que de Raïsciac Seigneur Allemand , espris d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté , cettuy-cy d'une commune curiosité , s'approcha pour voir qui c'estoit : & les armes ostées au trespasé , il reconnut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistans : luy seul , sans rien dire , sans filler les yeux , se tint debout , contemplant fixement le corps de son fils , jusques à ce que la vehemençe

*Après avoir  
sa vefve tant  
crié, donna pas-  
sage.  
Ving. AEn. Liv.*

*Tristesse gaut-  
de ouvrir la po-  
role, de venir à  
mort.*

## 12 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Petrar.*

de la tristesse ayant accablé ses esprits viciaux, le porta roide mort par terre.

Moy chetif  
qu'Amour af-  
servit, Lesbine  
tous mes sens  
ravit ! Car si-  
roft que je voy  
la Belle, Ma  
raison s'égaré  
& chancelle.

Ma langue qui  
ne parle plus,  
Se fige en mon  
goufier perclus.  
Vn esprit de  
flâme soudaine  
Me penetrât de  
veine en veine,  
Vient en ma fa-  
ce efpagnoûir.  
Vn tintouün se  
fait ouïr, Dans  
mon oreille  
martelée, Et  
ma veuë ob-  
scure est voi-  
lée. *Catul.*

*Epigr. 52.*

*Amoureux*  
surpris de de-  
faillance for-  
tuite.

Aux foibles  
passions les pa-  
roles florissent,  
La langue &  
les esprits aux  
grandes se tran-  
sissent. *Senec.*

*Hip. Act. 2. sc. 2.*

Quand elle  
m'apperçoit ve-  
nir, & recon-  
noist les armes  
Troyenes à l'en-  
tour de moy,

*Chi puo dir com'egli arde è in picciol fuoco,*  
disent les amoureux, qui veulent représenter  
une passion insupportable.

— *misero quod omnes*

*Eripit sensus mihi. Nam simul te,  
Lesbia, aspexi, nihil est super mi*

*Quod loquar amens.*

*Lingua sed torpet, tenuis sub artus*

*Flamma dimanat, sonitu suo pte*

*Tinniunt aures, gemina teguntur*

*Lumina nocte.*

Aussi n'est ce pas en la vive & plus cuisante  
chaleur de l'accès, que nous sommes pro-  
pres à desployer nos plaintes & nos persua-  
sions : l'ame est lors aggravée de profondes  
pensées, & le corps abbattu & languissant  
d'amour. Et de là s'engendre par fois la de-  
faillance fortuite, qui surprend les amoureux  
si hors de saison, & cette glace qui les saisit  
par la force d'une ardeur extreme, au giron  
mesme de la jouissance. Toutes passions qui  
se laissent goustier & digerer ne sont que  
mediocres :

*Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.*

La surprise d'un plaisir inesperé nous estonne  
de mesme,

*Vt me conspexit venientem, & Troia circum  
Arma amens vidit, magnis exterrita monstis,*

*Dirigit visu in medio , calor ossa reliquit ,  
Labitur , & longo vix tandem tempore fatur.*

Outre la femme Romaine , qui mourut surprise d'aïse de voir son fils revenu de la route de Cannes : Sophocles & Denys le Tyran qui trespasserent d'aïse : & Talva qui mourut en Corsegue , lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decernez ; nous tenons en nostre siecle , que le Pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prinse de Milan , qu'il avoit extrêmement souhaitée , entra en tel excez de joye , que la fievre l'en print , & en mourut. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbécillité humaine , il a esté remarqué par les Anciens , que Diodorus le Dialecticien mourut sur le champ , espris d'une extreme passion de honte , pour en son escole , & en public , ne se pouvoir desveloper d'un argument qu'on luy avoit fait. Je suis peu en prise à ces violentes passions : J'ay l'aprehension naturellement dure : & l'encrouste & espeffis tous les jours par discours.

ses esprits frap-  
pez d'une ren-  
contre si pro-  
digieuse se tran-  
sportent & s'é-  
blouissent : la  
chaleur aban-  
donne ses os :  
elle fond esva-  
noïie & long-  
temps apres dit  
à peine ces pa-  
roles. *Virg.*

*Æneid. 3.*

*Joye cause de  
mort.*

*Honte cause  
de mort.*



## CHAPITRE III.

*Nos affections s'emportent au delà de nous.*

CEUX qui accusent les hommes d'aller toujours beant apres les choses futures, & nous apprennent à nous saisir des biens presens, & nous rasseoir en ceux-là, comme n'ayans aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs : s'ils osent appeller erreur, chose à quoy nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son courage, nous imprimant comme assez d'autres, cette imagination fausse, plus jalouse de nostre action, que de nostre science. Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au delà. La crainte, le desir, l'esperance, nous esclancent vers l'advenir : & nous desrobent le sentiment & la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius.* Ce grand precepte est souvent allegué en Platon, Fay ton faict, & te cognoy. Chacun de ces deux

*Provoquant &  
Jeu de l'ad-  
venir.*

*Miserable est  
l'esperance qui se  
travaille des  
choses futures.  
Sen. Epist. 99.*



membres enveloppe generalement tout nostre devoir , & semblablement enveloppe son compagnon. Qui auroit à faire son faict , verroit que sa premiere leçon , c'est cognoistre ce qu'il est , & ce qui luy est propre ; Et qui se cognoist , ne prend plus le faict estrange pour le sien : s'ayme & se cultive avant toute autre chose : refuse les occupations superflües , & les pensées & propositions inutiles. Comme la folie quand on luy octroyera ce qu'elle desire , ne sera pas contente : aussi est la sagesse contente de ce qui est present , & ne se desplaist jamais de soy. Epicurus dispense son Sage de la prevoyance & soucy de l'advenir. Entre les loix qui regardent les trespassez , celle icy me semble autant solide , qui oblige les actions des Princes à estre examinées apres leur mort : Ils sont compagnons , sinon maistres des loix : ce que la Justice n'a peu sur leurs testes , c'est raison qu'elle le puisse sur leur réputation , & biens de leurs successeurs : choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observée , & desirable à tous bons Princes , qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la mémoire des meschans comme la leur. Nous devons la subjection & obeïssance également à tous Roys : car

*Devoir de  
l'homme , cog-  
noistre ce qu'il  
est.*

*Sagesse conten-  
te de ce qui est  
présent.*

*Obeïssance due  
aux Roys , es-  
timation à leur  
vertu.*

## 16 ESSAIS DE MONTAIGNE.

elle regarde leur office : mais l'estimation , non plus que l'affection , nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment , indignes de celer leurs vices : d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes , pendant que leur auctorité a besoin de nostre appuy. Mais nostre commerce finy , ce n'est pas raison de refuser à la justice & à nostre liberté , l'expression de nos vrayes ressentimens : & nommément de refuser aux bons sujets , la gloire d'avoir reveremment & fidelement servy un maistre , les imperfections duquel leur estoient si bien cognues : frustrant la postérité d'un si utile exemple. Et ceux , qui par respect de quelque obligation privée , espousent iniquement la memoire d'un Prince mesloüable , font justice particuliere aux despens de la justice publique. Titus Livius dit vray , que le langage des hommes nourris sous la Royauté , est tousiours plein de vaines ostentations & faux tesmoignages : chacun eslevant indifferemment son Roy , à l'extrême ligne de valeur & grandeur souveraine. On peut reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron , à sa barbe , l'un enquis de luy , pourquoy il luy vouloit mal : Je t'aimoy quand tu le valois : mais depuis que tu es devenu parricide ,  
boutefeu,

*Royz doivent  
estre honorez &  
obzies.*

boutefeu , basteleur , cocher , je te hay comme tu merites. L'autre , pourquoy il le vouloit tuer ; Parce que je ne trouve autre remede à tes continuels malefices. Mais les publics & universels tesmoignages , qui apres sa mort ont esté rendus , & le feront à tout jamais , à luy , & à tous meschans comme luy , de ses tyranniques & vilains deportemens ; qui de sain entendement les peut reprouver ? Il me desplaist qu'en une si sainte police que la Lacedemonienne , se fust meslée une si feinte ceremonie à la mort des Roys. Tous les confederez & voisins , & tous les Ilotes , hommes , femmes , pesle-mesle , se decoupoient le front , pour tesmoignage de deüil : & disoient en leurs cris & lamentations , que celuy-là , quel qu'il eust esté , estoit le meilleur Roy de tous les leurs : attribuant au rang , le los qui appartenoit au merite ; & , qui appartient au premier merite , au postreme & dernier rang. Aristote , qui remuë toutes choses , s'enquiert sur le mot de Solon , Que nul avant mourir ne peut estre dit heureux ; Si celuy-là mesme qui a vescu , & qui est mort à souhait , peut estre dit heureux , si sa renommée va mal , si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons , nous nous portons par preoccupation où il nous plaist : mais estant hors de

*Ceremonie des  
Lacedemoniens à  
la mort de leurs  
Rois.*

*Nul avant de  
mourir ne peut  
estre dit heu-  
reux.*

l'estre , nous n'avons aucune communication avec ce qui est. Et feroit meilleur de dire à Solon , que jamais homme n'est donc heureux , puis qu'il ne l'est qu'après qu'il n'est plus.

A peine se trouve-t'il aucun , qui s'arrache & jette hors de la vie tout entier : car l'homme inepte croit qu'il reste toujours quelque chose qui luy peut appartenir au cercueil : ne pouvant se dépandre , & ne s'affranchissant pas du tout de ce corps , que le trépas expose à l'abandon.  
*Lucr. liv. 3.*

*Mort réputé comme vivant.*

— *quisquam*

*Vix radicitus à vita se tollit , & ejicit :*

*Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse ,*

*Nec removet satis à projecto corpore sese , & Vindicat.*

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Rancon , près du Puy en Auvergne : les assiegez s'estant rendus apres , furent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespasé. Barthelemy d'Alviane General de l'armée des Venitiens , estant mort au service de leurs guerres en la Bresse , & son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois , terre ennemie ; la plupart de ceux de l'armée estoient d'avis qu'on demandast sauf-conduit pour le passage à ceux de Veronne : mais Theodore Trivulce y contredit , & choisit plustost de le passer par vive force , au hazard du combat : n'estant convenable , disoit-il , que celui qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis , estant mort fit demonstration de les craindre. De vray en chose voisine , par les loix Grecques , celui qui demandoit à

l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonçoit à la victoire, & ne lui estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis c'estoit tiltre de gain. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens : & au rebours, Agésilas assëura celuy qui luy estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens. Ces traits se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing de nous au delà de cette vie, mais encore de croire, que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tombeau, & continuent à nos reliques.

Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoin que je m'y estende. Edoüard premier, Roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy & Robert Roy d'Ecosse, combien sa présence donnoit d'avantage à ses affaires, remportant tousiours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne; mourant, obligea son fils par solemnel serment, à ce qu'estant trespasé, il fist boüillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fit enterrer : & quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avec luy & en son armée, toutes les fois qu'il luy adviendrait d'avoir guerre contre les

*Victoire entre les Grecs n'estoit acquise à celuy qui demandoit un corps pour l'inhumer.*

*Soin de l'advenir mesme au delà de nous.*

20 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Escossois : comme si la destinée avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Jean Zifcha , qui troubla la Boheme pour la defense des erreurs de Wiclef , voulut qu'on l'escorchast apres sa mort , & de sa peau qu'on fist un tambourin à porter à la guerre contre ses ennemys : estimant que cela aideroit à continuer les avantages qu'il avoit eus aux guerres par luy conduites contre eux. Certains Indiens portoient ainsi au combat contre les Espagnols , les ossemens d'un de leurs Capitaines , en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres peuples en ce mesme monde , trainent à la guerre les corps des vaillans hommes qui sont morts en leurs batailles , pour leur servir de bonne fortune & d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tombeau que la reputation acquise par leurs actions passées : mais ceux-cy y veulent encore mesler la puissance d'agir. Le faict du Capitaine Bayard est de meilleure composition , lequel se sentant blessé à mort d'une harquebuzade dans le corps , conseillé de se retirer de la meslée , respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy ; & ayant combatu autant qu'il eut de force , se sentant defaillir & eschaper du cheval , commanda à son maistre d'hostel , de le coucher au pied

*Magnanimité  
de courage du  
Capitaine Ba-  
yard.*

d'un arbre : mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy , comme il fit. Il me faut adjouster cét autre exemple , aussi remarquable pour cette consideration , que nul des precedens. L'Empereur Maximilian bisayeul du Roy Philippes , qui est à present , estoit prince doüé de tout , plein de grandes qualitez , & entre autres d'une beauté de corps singuliere : mais parmi ses humeurs , il avoit cette-cy bien contraire à celle des Princes , qui pour depescher les plus importantes affaires , font leur throsne de leur chaire percée : c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre , si privé , à qui il permist de le voir en sa garderobbe : il se desroboit pour tomber de l'eau ; aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à Medecin ny à qui que ce fust les parties qu'on à accoustumé de tenir cachées. Moy qui ay la bouche si effrontée , suis pourtant par complexion touché de cette honte : Si ce n'est à une grande suasion de la neccessité , ou de la volupté , je ne communique gueres aux yeux de personne , les membres & les actions que nostre coustume ordonne estre couvertes. J'y souffre plus de contrainte que je n'estime bien-seant à un homme , & sur tout à un homme de ma profession. Mais luy en vint à telle superstition , qu'il or-

*Pudeur hon-  
neste de l'Em-  
pereur Maxi-  
milian.*

donna par paroles expressees de son testament ;  
 qu'on lui attachast des caleçons , quand il  
 feroit mort. Il devoit adjouster par codicille ,  
 que celuy qui les luy monteroit eust les yeux  
 bandez. L'ordonnance que Cyrus fait à ses  
 enfans , que ny eux , ny autre , ne voye  
 & touche son corps , apres que l'ame en  
 sera separée ; je l'attribuë à quelque siene  
 devotion : Car & son Historien & luy ,  
 entre leurs grandes qualitez , ont semé par  
 tout le cours de leur vie , un singulier soin  
 & reverence à la Religion. Ce conte me  
 despleut , qu'un grand me fit d'un mien allié ,  
 homme assez cogueu & en paix & en guerre.  
 C'est que mourant bien vieil en sa Cour ,  
 tourmenté de douleurs extrêmes de la pierre ,  
 il amusa toutes ses heures dernières avec un  
 soin vehement , à disposer l'honneur & la  
 ceremonie de son enterrement : & somma  
 toute la Noblesse qui le visitoit , de luy don-  
 ner parole d'assister à son convoi. A ce  
 Prince mesme , qui le vid sur ces derniers  
 traits , il fit une instante supplication , que  
 sa maison fust commandée de s'y trouver ;  
 employant plusieurs exemples & raisons à  
 prouver que c'estoit chose qui appartenoit à  
 un homme de sa sorte : & sembla expirer  
 content ayant retiré cette promesse , & or-  
 donné à son gré la distribution & ordre de

*Reverence de  
 Cyrus à la Re-  
 ligion.*



sa montre. Je n'ai guere veu de vanité si perseverante. Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ay point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à cette-cy : d'aller se soignant & passionnant à ce dernier point, à regler son convoi, à quelque particuliere & inusitée parsimonie, à un serviteur & une lanterne. Je voy loüer cette humeur, & l'ordonnance de Marcus Æmilius Lepidus, qui defendit à ses heritiers d'employer pour luy les ceremonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est-ce encore temperance & frugalité, d'éviter la despense & la volupté, desquelles l'usage & la cognoissance nous est imperceptible ? Voilà une aisée reformation, & de peu de coust. S'il estoit besoin d'en ordonner, je serois d'avis, qu'en celle-là, comme en toutes actions de la vie, chacun en rapportast la regle au degré de sa fortune. Et le Philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis, de mettre son corps où ils adviseront pour le mieux : & quant aux funeraillies, de les faire ny superflües, ny mécaniques. Je lairois purement la coustume ordonner de cette ceremonie, & m'en remettray à la discretion des premiers à qui je tomberay en charge.

*Pompe funebre doit estre mediocre.*

*Funeraillies ne doivent estre ny superflües ny mechaniques.*

*Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris.* Et est saintement

*Tout ce soin est mesprisable pour nous, &*

non pas pour dit à un Sainct : *Curatio funeris , conditio  
les nostres. Senec. Troad. 2. sepulturæ , pompa exequiarum , magis sunt vi-  
vorum solatia , quàm subsidia mortuorum.* Pour-

*Pompe fune-  
bre mesprisée.*

Le soucy de  
l'enterrement ,  
la pompe des  
obseques , avec  
la structure &  
qualité du se-  
pulchre , regard-  
ent plustost  
la consolation  
des vivans ,  
que le besoin  
des morts.

*Aug. l. 1. de  
Civit. De. c. 12.*

*Sepulture des  
morts grande-  
ment recom-  
mandée.*

tant Socrates à Criton , qui sur l'heure de  
sa fin luy demande , comment il veut estre  
enterré : Comme vous voudrez , respondit-il.  
Si j'avois à m'en empescher plus avant , je  
trouverois plus galand , d'imiter ceux qui  
entreprennent vivans & respirans , joüir de  
l'ordre & honneur de leur sepulture : & qui  
se plaisent de voir en marbre leur morte  
contenance. Heureux qui sçachent resioüir &  
gratifier leurs sens par l'insensibilité , & vivre  
de leur mort ! A peu que je n'entre en haine  
irreconciliable contre toute domination po-  
pulaire , quoy qu'elle me semble la plus na-  
turelle & plus équitable : quand il me sou-  
vient de cette inhumaine injustice du peuple  
Athenien , de faire mourir sans remission ,  
& sans les vouloir seulement oüir en leurs  
defenses , ces braves Capitaines , venans de  
gagner contre les Lacedemoniens la bataille  
navale prés les Isles Arginenfes , la plus  
contestée , la plus forte bataille que les Grecs  
ayent onques donnée en mer de leurs forces ;  
parce qu'apres la victoire , ils avoient suivy  
les occasions que la loy de la guerre leur  
presentoit , plustost que de s'arrester à recueillir  
& inhumer leurs morts. Et rend cette

execution plus odieuse le fait de Diomedon. Cettuy-cy est l'un des condamnez, homme de notable vertu, & militaire & politique : lequel se tirant avant pour parler, apres avoir ouy l'arrest de leur condamnation, & trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, & à descouvrir l'evidente iniquité d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soin de la conservation de ses juges, priant les Dieux de tourner ce jugement à leur bien : & afin que, par faute de rendre les vœux que luy & ses compagnons avoient voüez, en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des Dieux sur eux ; les advertissant quels vœux c'estoient. Et sans dire autre chose, & sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice. La fortune quelques années apres les punit de mesme pain soubpe. Car Chabrias capitaine general de leur armée de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis Admiral de Sparte, en l'Isle de Naxe, perdit le fruit tout net & content de sa victoire, tres-important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cét exemple, & pour ne perdre peu de corps morts de ses amis qui flottoient en mer ; laissa voguer en fau-  
veté un monde d'ennemys vivans, qui de-

*Victoire per-  
due par Chabrias  
pour ne perdre  
peu de corps  
morts de ses  
amis.*

## 26 ESSAIS DE MONTAIGNE.

puis leur firent bien acheter cette importune superstition.

Veux-tu savoir en quel lieu tu feras gisant apres la mort? où gisent les choses qui ne sont pas nées. *Senec. Troad. 2.*

*Quæris, quo jaceas, post obitum, loco?*

*Quo non nata jacent.*

Cét autre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame,

*Neque sepulchrum, quo recipiat, habeat portum corporis:*

Qu'il n'ait point de sepulchre, auquel estant receu comme au port de ce corps, ce corps mesme se reposast de tous maux, quand il auroit disposé la vie. *Cic. Tuscul. l. 1.*

*Vbi, remissa humana vita, corpus requiescat à malis.*

Tout ainsi que nature nous fait voir, que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie. Le vin s'altère aux caves, selon aucunes mutations des saisons de sa vigne: Et la chair de venaison change d'estat aux saloirs & de goust, selon les loix de la chair vive, à ce qu'on dit.



## CHAPITRE IV.

*Comme l'ame descharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais luy defaillent.*

UN gentil-homme des nostres merveilleusement subjet à la goutte, estant pressé par les Medecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, avoit accoustumé de respondre plaisamment, que sur les efforts & tourmens

du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre : & que s'escriant & maudissant tantost le cer-velat, tantost la langue de bœuf & le jambon, il s'en sentoît d'autant allegé. Mais en bon escient, comme le bras estant haussé pour frapper, il nous deult si le coup ne rencontre, & qu'il aille au vent : & que pour rendre une veüe plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perduë & escartée dans le vague de l'air, ains qu'elle ait butte pour la soustenir à raisonnable distance :

Comme le vent perd ses forces, s'il se res-pand en un espace voidé, & si les forests touffues n'op-posent leur re-sistance contre luy. Lucan. l. 1.

*Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ  
Occurrant silvæ, spatio diffusus inani.*

De mesme il semble que l'ame esbranlée & esmeüe se perde en soy-mesme, si on ne luy donne prise : & faut toujours luy fournir d'object où elle s'abutte & agisse. Plutarque dit à propos de ceux qui s'affec-tionnent aux guenons & petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faute de prise legitime, plustost que de demeurer en vain, s'en forge ainsi une fausse & fri-vole. Et nous voyons que l'ame en ses pas-sions se pipe plustost elle-mesme, se dres-sant un faux sujet & fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quel-que chose. Ainsi leur rage emporte les bestes à s'attaquer à la pierre & au fer qui les a

Notre amour à faute de prise legitime s'en forge une faus-se & frivole.

L'ame deschar-ge plustost ses passions sur de faux objets que de n'agir contre quelque chose.

bleffées : & à se venger à belles dents sur  
foy mesmes du mal qu'elles sentent.

Ainsi l'Ourse  
Hongreze plus  
feroce apres le  
coup qu'elle  
vient de sentir  
par le traict  
Lybique , em-  
penné de sa pe-  
tite courroye  
volante , se  
roule sur sa  
playe : & se  
ruant en cour-  
roux sur le  
dard qu'elle a  
receu , le tour-  
neboule fuyant  
avec elle.

*Lucan. vel.*  
*Claud.*

Chacun se prit  
à pleurer , & à  
se battre la  
teste. *Liv. l. 21.*

*Usage commun*  
*de s'arracher le*  
*poil en deüil.*

*Desir de ven-*  
*geance si grand*  
*qu'il nous trans-*  
*porte , mesme*  
*aux choses ina-*  
*nimées.*

*Pannonis haud aliter post ictum savior urfa*  
*Gai jaculum parva Lybis amentavit habena ;*  
*Se rotat in vulnus , telumque irata receptum*  
*Impetit , & secum fugientem circuit hastam.*

Quelles causes n'inventons-nous des malheurs  
qui nous adviennent ? à quoy ne nous pre-  
nons-nous à tort ou à droict , pour avoir où  
nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses  
blondes , que tu deschires , ny la blancheur  
de cette poitrine , que despitée tu bats si  
cruellement , qui ont perdu d'un malheureux  
plomb ce frere bien-aymé : prens t'en ailleurs.  
Livius parlant de l'armée Romaine en Es-  
pagne , apres la perte des deux freres ses  
grands Capitaines , *Flere omnes repente , &*  
*offensare capita* : C'est un usage commun. Et  
le Philosophe Bion , de ce Roy qui de deüil  
s'arrachoit le poil , fut plaisant ; Cettuy-cy  
pense-il que la pelade soulage le deüil ? Qui  
n'a veu mascher & engloutir les cartes , se  
gorger d'une bale de dez , pour avoir où  
se venger de la perte de son argent ? Xerxes  
soüietta la mer , & écrivit un cartel de deffi  
au mont Athos : & Cyrus amusa toute une  
armée plusieurs jours à se venger de la ri-  
viere de Gyndus , pour la peur qu'il avoit  
eüe en la passant : & Caligula ruïna une très

belle maison , pour le plaisir que sa mere y avoit eu. Le peuple disoit en ma jeunesse , qu'un Roy de nos voisins , ayant reçu de Dieu une bastonnade jura de s'en venger : ordonnant que de dix ans on ne le priât , ny parlât de luy , ny autant qu'il estoit en son auctorité , qu'on ne creust en luy. Par où l'on vouloit peindre non tant la sottise , que la gloire naturelle à la Nation de quoy estoit le conte. Ce sont vices tousiours conjoints : mais telles actions tiennent à la vérité , un peu plus encore d'outrecuidance que de bestise.

*Vengeance sotte  
d'un Roy contre  
Dieu.*

Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer , se print à deffier le Dieu Neptunus ; & en la pompe des jeux Circenses fit oster son image du rang , où elle estoit parmy les autres Dieux , pour se venger de luy. En quoy il est encore moins excusable que ces premiers , & moins qu'il ne fut depuis , lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus en Allemagne , il alloit de colere & de desespoir , choquant sa teste contre la muraille , en s'escriant , Varus , rends-moy mes soldats : car ceux-là surpassent toute folie , d'autant que l'impieté y est jointe , qui s'en adressant à Dieu mesme , ou à la fortune , comme si elle avoit des oreilles sujettes à nostre batterie. A l'exemple des Thraces , qui quand il tonne

*Vengeance  
d'Auguste contre  
Neptune.*

### 30 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Vengeance des  
Thracés contre  
le Ciel en temps  
de Tonnerre.*

ou esclaire , se mettent à tirer contre le Ciel  
d'une vengeance Titanienne , pour ranger  
Dieu à raison à coups de fleche. Or , comme  
dit cet ancien Poëte chez Plutarque ,

*Point ne se faut courroucer aux affaires ,  
Il ne leur chaut de toutes nos choleres.*

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures  
au defreglement de nostre esprit.



## CHAPITRE V.

*Si le Chef d'une Place assiegée , doit sortir  
pour parlementer.*

**L**UCIUS Marcus Legat des Romains ,  
en la guerre contre Perseus Roy de Mace-  
doine , voulant gagner le temps qu'il luy  
falloit encore à mettre en point son armée ,  
fema des interjets d'accord , desquels le Roy  
endormy accorda trêve pour quelques jours ,  
fournissant par ce moyen son ennemy d'op-  
portunité & loisir pour s'armer : d'où le Roy  
encourut sa derniere ruïne. Si est-ce que les  
vieux du Senat , memoratifs des mœurs de  
leurs peres , accuserent cette pratique ,  
comme ennemie de leur stile ancien ; qui fut ,  
disoient - ils , combattre de vertu , non de  
finesse , ny par surprises & rencontres de

*Tramperie en  
guerre , prati-  
que ennemie du  
stile ancien des  
vieux Sénateurs.*



nuit, ny par fuittes apostées, & recharges  
 inopinées : n'entreprenans guerres, qu'après  
 l'avoir denoncé, & souvent après avoir  
 assigné l'heure & le lieu de la bataille. De  
 cette conscience ils renvoyèrent à Pyrrhus  
 son traistre Medecin, & aux Phalifques leur  
 desloyal maistre d'escole. C'estoient les formes  
 vrayement Romaines, non de la Grecque  
 subtilité & astuce Punique, où le vaincre  
 par force est moins glorieux que par fraude.  
 Le tromper peut servir pour le coups, mais  
 celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait  
 l'avoir esté, non par ruse, ny par sort, mais  
 par vaillance de troupe à troupe, en une  
 franche & juste guerre. Il appert bien par  
 ce langage de ces bonnes gens, qu'ils n'a-  
 voient pas encore receu cette belle sentence,

a ——— *dolus an virtus quis in hoste requirat?*

b Les Achaiëns, dit Polybe, detestoient toute  
 voye de tromperie en leurs guerres, n'esti-  
 mans victoire, sinon où les courages des  
 ennemys sont abbatus. c *Eam vir sanctus &*  
*sapiens sciet veram esse victoriam, quæ salva*  
*fide, & integrâ dignitate parabitur*, dit un  
 autre :

d *Vos ne velit, an me regnare, hera : quidve*  
*ferat fors*  
*Virtute experiamur.*

e Au Royaume de Ternate, parmy ces Na-

a Personne  
 s'enquiert - il ,  
 personne rend-  
 il compte, Si  
 par dol ou ver-  
 tu l'adversaire  
 on surmonte.  
*Æneid. 2.*

b *Fraude &*  
*sineffe haye des*  
*Achaiëns en guer-*  
*re.*

c Un homme  
 de bien & sage  
 sçait, que celle-  
 la seule se peut  
 nommer vraye  
 victoire, qu'il  
 acquiert sans  
 blesser sa foy,  
 ny l'honneur  
 de sa dignité.  
*Cic. off. l. ex*  
*Enn. de Pyrrh.*

d Esprouvons  
 par valeur, si  
 la fortune maîs-  
 treffe, des-  
 tine le sceptre  
 à vous ou à  
 moy.

*e Guerre juste  
des Barbares.*

tions que si à pleine bouche nous appellons Barbares, la coustume porte, qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir denoncée : y adjoustans une ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes offensives & defensives. Mais aussi cela fait, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

*Florentins anciens denon-  
çoient la guerre  
au son de la  
cloche.*

Les anciens Florentins estoient si esloignez de vouloir gagner avantage sur leurs ennemis par surprise, qu'ils les advertissoient un mois avant que de mettre leur exercice aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*. Quant à nous moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, & qui apres Lyfander, disons que, où la peau du Lyon ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du Renard; les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique : & n'est heure, disons-nous, où un Chef doive avoir plus l'œil au guet, que celle des parlemens & traittez d'accord.

*Surprise es-  
prouvée des nos-  
tres en guerre.*

*Gouverneur  
d'une Place as-  
siegée ne doit  
sortir luy-mesme  
pour parlemen-  
ter.*

Et pour cette cause, c'est une regle en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps, qu'il ne faut jamais que le Gouverneur en une place assiegée sorte luy-mesme, pour parlementer. Du temps de

nos Peres cela fut reproché aux Seigneurs de Montmord & de l'Affigni , defendans Mouson contre le Comte de Nanfau. Mais aussi à ce conte , celuy-là seroit excusable , qui fortiroit en telle façon , que la feureté & l'avantage demeurast de son costé. Comme fit , en la ville de Regge , le Comte Guy de Rangon [ s'il en faut croire du Bellay , car Guicciardin dit que ce fut luy-mesme ] lors que le Seigneur de l'Escur s'en approcha pour parlementer : dautant qu'il abandonna de si peu son fort , qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement , non seulement M. de l'Escur & sa troupe , qui estoit approchée avec luy , se trouva le plus foible , de façon qu'Alexandre Trivulce y fut tué , mais luy-mesme fut contraint , pour le plus seur , de suivre le Comte , & se jetter sur sa foy à l'abry de coups dans la ville. Eumenes en la ville de Nora pressé par Antigonus qui l'assiegeoit , de sortir pour luy parler , alleguant que c'estoit raison qu'il vint devers luy , attendu qu'il estoit le plus grand & le plus fort : apres avoir fait cette noble responce ; Je n'estimeray jamais homme plus grand que moy , tant que j'auray mon espée en ma puissance , n'y consentit , qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomæus son propre neveu en ostage , comme il deman-

*Sortir sur la  
parole de l'as-  
saillant pour  
parlementer ,  
est quelquefois  
bon.*

doit. Si est-ce qu'encores en y a-il qui se font très-bien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : Tescmoin Henry de Vaux, Chevalier Champenois, lequel estant assiégué dans le Chasteau de Commercy par les Anglois, & Barthelemy de Bonnes, qui commandoit au siege, ayant par dehors fait fapper la pluspart du Chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruïnes, somma le mesme Henry de sortir à parlementer pour son profit, comme il fit luy quatriesme; & son evidente ruïne luy ayant esté monstrée à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy: à la discretion duquel, apres qu'il se fut rendu & sa trouppe, le feu estant mis à la mine, les estançons de bois venus à faillir, le Chasteau fut emporté de fonds en comble. Je me fie aisément à la foy d'autruy: mais mal aisément le ferois-je, lors que je donneroïs à juger l'avoir plustost fait per desespoir & faute de cœur, que par franchise & fiance de sa loyauté.



## CHAPITRE VI.

*L'heure des parlemens dangereuse.*

TOUTEFOIS je vis dernièrement en mon voisinage de Muffidan , que ceux qui en furent delogez à force par nostre armée , & autres de leur party , crioient comme de trahison , de ce que pendant les entremises d'accord , & le traité se continuant encores , on les avoit surpris & mis en pieces. Chose qui eust eu à l'avanture apparence en autre siecle ; mais , comme je viens de dire , nos façons sont entierement esloignées de ces regles , & ne se doit attendre fiance des uns aux autres , que le dernier seau d'obligation n'y soit passé : encores y a-il lors assez à faire. Et a tousiours esté conseil hazardeux , de fier à la licence d'une armée victorieuse l'observation de la foy , qu'on a donnée à une ville , qui vient de se rendre par douce & favorable composition , & d'en laisser sur la chaude , l'entrée libre aux soldats. L. Æmilius Regulus Preteur Romain , ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocées à force , pour la singuliere proüesse des habitans à se bien defendre , fit passer

*Foy des gens de guerre peu certaine.*

### 36 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Fraude & finesse  
en guerre per-  
mise.*

avec eux, de les recevoir pour amis du peuple Romain, & d'y entrer comme en ville confederée : leur ostant toute crainte d'action hostile. Mais y ayant quant & luy introduit son armée, pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne fut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gens, & vid devant ses yeux, fourrager bonne partie de la ville : les droicts de l'avarice & de la vengeance, suppeditant ceux de son autorité & de la discipline militaire. Cleomenes disoit, que quelque mal qu'on peust faire aux ennemys en guerre, cela estoit par dessus la justice, & non sujet à elle, tant envers les Dieux, qu'envers les hommes : Et ayant fait treve avec les Argiens pour sept jours, la troisieme nuit apres, il les alla chercher tous endormis, & les desfit, alleguant qu'en sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuits : mais les Dieux vengerent cette perfide subtilité. Pendant le parlement, & qu'ils musoient sur leurs feuretez, la ville de Casilinum fut saisie par surprise. Et cela pourtant au siecle & des plus justes capitaines, & de la plus parfaite milice Romaine : Car il n'est pas dit, qu'en temps & lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemys, comme nous faisons de leur lascheté.

*L'heure de par-  
lemens dange-  
reuse.*

Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables au préjudice de la raison. Et icy faut la reigle, *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitia*. Mais je m'estonne de l'estenduë que Xenophon leur donne, & par les propos, & par divers exploicts de son parfaict Empereur : auteur de merveilleux poid en telles choses, comme grand Capitaine & Philosophe des premiers disciples de Socrates, & ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout & par-tout. Monsieur d'Aubigny assiegeant Cappoüe, & apres y avoir fait une furieuse batterie, le Seigneur Fabrice Colonne, Capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, & ses gens faisans plus molle garde, les nostres s'en emparerent, & mirent tout en pieces. Et de plus fraische memoire à Yvoy, le Seigneur Julian Rommero, ayant fait ce pas de clerc de sortir pour parlementer avec Monsieur le Conneftable, trouva au retour sa place faisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le Marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le Duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection, & l'accord entre eux ayant esté poussé si avant, qu'on le tenoit pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols

Que nul ne cherche à faire butin en la fortifie d'autrui.

*Xenophon grand Capitaine & Philosophe.*

### 38 ESSAIS DE MONTAIGNE.

s'estant coulez dedans , en userent comme en une victoire planiere : & depuis à Ligny en Barrois , où le Comte de Brienne commandoit , l'Empereur l'ayant assiégué en personne , & Bertheville Lieutenant du Comte estant sorti pour parlementer , pendant le parlement la ville se trouva saisie.

Le vaincre fut  
toujours chose  
louable , que  
l'on vainque par  
fortune , ou par  
esprit. *Arist.*  
*cap. 15.*

La victoire ne  
se doit point  
desrober.

*Fu il vincer sempre mai laudabil cosa ,*

*Vincasi ó per fortuna , ó per ingegno ,*

disent-ils : Mais le Philosophe Chrysippus n'eût pas esté de cet advis : & moy aussi peu. Car il disoit que ceux qui courent à l'en-  
vy , doivent bien employer toutes leurs forces à la viftesse ; mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrestier , ny de luy tendre la jambe pour le faire choir. Et plus genereusement encore ce grand Alexandre , à Polypercon , qui lui suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuit luy donnoit pour assaillir Darius. Point , dit-il , ce n'est pas à moy de chercher de victoires desrobées : *malo me fortunæ pæniteat , quàm victoriæ pudeat.*

J'aymé mieux  
me plaindre de  
la fortune ,  
qu'avoir honte  
de ma victoire.  
*Luc. l. 4.*

Luy-mesme ne  
daigna terracer  
Orodesfuyant ,  
ny luy darder  
son javelot ,  
pour faire fur-  
tivement une  
playe par derriere : teste à teste il combat , & brave , il as-  
saut un brave : non plus puissant de fraude ny d'art , mais de haute vail-  
lance. *Æn. 10.*

*Atque idem fugientem haud est dignatus Orodem*

*Sternere , nec jacta cæcum dare cuspidem vulnus :*

*Obvius , adversoque occurrit , seque viro vir*

*Contulit , haud furto melior , sed fortibus armis.*



## CHAPITRE VII.

*Que l'intention juge nos actions.*

**L**A mort, dit-on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sçay qui l'ont pris en diverse façon. Henry septiesme Roy d'Angleterre fit composition avec Dom Philippe, fils de l'Empereur Maximilian, ou pour le confronter plus honorablement, Pere de l'Empereur Charles cinquiesme ; que Philippe remettoit entre ses mains le Duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy & retiré au Pays-bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie de ce Duc : toutefois venant à mourir, il commanda par son testament à son fils, de le faire mourir, soudain apres qu'il seroit decedé. Dernierement en cette tragedie que le Duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles és Comtes de Horne & d'Aiguemont, il y eut tout plein de choses remarquables, & entre autres, que le Comte d'Aiguemont, sous la foy & assurance duquel le Comte de Horne s'estoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le fist mourir le premier ; afin que

*La mort nous acquitte de toutes nos obligations, comme s'entend.*

sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit audit Comte de Horne. Il semble que la mort n'ait point deschargé le premier de sa foy donnée, & que le second en estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces & de nos moyens.

*La volonté est  
nostre, les effets  
d'icelle non tou-  
jours en nostre  
pouvoir.*

A cette cause, parce que les effects & executions ne sont aucunement en nostre puissance, & qu'il n'y a rien à bon escient en nostre puissance, que la volonté : en celle-là se fondent par necessité, & s'establisent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par ainsi le Comte d'Aiguemont tenant son ame & volonté endebtée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fust pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir, quand il eust survescu le Comte de Horne. Mais le Roy d'Angleterre fail-  
lant à sa parole par son intention, ne se peut excuser, pour avoir retardé jusques apres sa mort l'execution de sa desloyauté : Non plus que le Masson de Herodote, lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du Roy d'Egypte son Maistre, mourant le descouvrit à ses enfans. J'ay veu plusieurs de mon temps convaincus par leur conscience retenir de l'autrui, se disposer à y satisfaire par leur testament, & après leur decés. Ils ne font rien qui vaille ; Ny de

*Intention juge  
nos actions.*

*Secret gardé  
fidelement.*

prendre terme à chose si pressante , ny de vouloir restablir une injure avec si peu de leur ressentiment & interest. Ils doivent plus du leur. Et dautant qu'ils payent plus poissamment , & incommodément , dautant en est leur satisfaction plus juste & meritoire.

La penitence demande à charger. Ceux-là La penitence demande à charger. font encore pis , qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche en leur derniere volonté , l'ayans cachée pendant la vie. Et monstrent avoir peu de soin du propre honneur , irritans l'offensé à l'encontre de leur memoire : & moins de leur conscience , n'ayans pour le respect de la mort mesme , sceu faire mourir leur maltalent , & en estendant la vie outre la leur. Iniques juges , qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Je me garderay , si je puis , que ma mort die chose , que ma vie n'ait premiere-ment dite & apertement.



## CHAPITRE VIII.

## De l'Oysiveté.

*Similitude.**Esprits ne se doivent tenir oisifs.*

*a* Tout ainsi que la tremblottante lueur de l'eau, rejaillit d'une cuve d'airain, quand elle est battue des rayons du Soleil, ou de l'esclatante face de la Lune; Cette splendeur volette largement de ça, delà, par tout l'espace des lieux: & bondissante en l'air, frappe le lambris du plancher. *Æneid.* 8.

*b* D'un malade forgeant ils forment les chimères. *Horat. in arte.*

COMME nous voyons des terres oysives, si elles sont grasses & fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages & inutiles, & pour les tenir en office, il les faut assujettir & employer à certaines semences pour nostre service: Et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules, des amas & pieces de chair informes; mais que pour faire une generation bonne & naturelle, il les faut embesongner d'une autre semence: Ainsi est-il des esprits, si on ne les occupe à certain sujet qui les bride & contraigne, ils se jettent desreglez, par cy par là, cans le vague champ des imaginations.

*a* Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis  
Sole re percussum, aut radiantis imagine Lunæ,  
Omnia pervolitat latè loca, jamque sub auras  
Erigitur, summiq; ferit laquearia tecti.

Et n'est folie ny resverie, qu'ils ne produisent en cette agitation,

*b* velut ægri somnia, vanæ  
Finguntur species.

c L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : Car comme on dit, c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre par tout.

*Quisquis ubique habitat, maximè, nusquam habitat.* Qui demeure partout ne demeure en nul lieu. *Mart. l. 7.*

Dernierement que je me retiray chez moy, deliberé autant que je pourroy, de ne me mesler d'autre chose, que de passer en repos, & à part, ce peu qui me reste de vie : il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oyfiveté, s'entretenir soy-mesme, & s'arrester & rasseoir en soy : Ce que j'esperois qu'il peust meshuy faire plus aisément, devenu avec le temps, plus poissant, & plus meur. Mais je trouve,

*Oyfiveté ennemie des beaux esprits.*

*variam semper dant otia mentem,*

qu'au rebours faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy-mesme qu'il n'en prenoit pour autrui : & m'enfante tant de chimeres & monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, & sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie & l'estrangeté, j'ay commencé de les mettre en rolle, esperant avec le temps, luy en faire honte à luy-mesme.

*L'oyfiveté nous pousse à mille extravagances. Luc. lib. 4.*



## CHAPITRE IX.

*Des menteurs.*

IL n'est homme à qui il seye si mal de se mesler de parler de memoire ; car je n'en recognoy quasi trace en moy , & ne pense qu'il y en ait au monde , une autre si merueilleuse en defaillance. J'ay toutes mes autres parties viles & communes , mais en cette-là je pense estre singulier , tres-rare , & digne de gagner nom & reputation. Outre l'inconvenient naturel que j'en souffre [ car certes ,

*Memoire , grande & puissante Deesse.*

veu sa necessité , Platon a raison de la nommer une grande & puissante Deesse ] si en mon pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens , ils disent , qu'il n'a point de memoire : & quand je me plains du defect de la mienne , ils me reprennent & mescroient , comme si je m'accusois d'estre insensé : Ils ne voyent pas de chois entre memoire & entendement. C'est bien empirer mon marché : Mais ils me font tort ; car il se void par experience plustost au rebours , que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font aussi tort en cecy , moy qui ne sçay rien si

*Memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles.*

bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire, & d'un defaut naturel, on en fait un defaut de conscience. Il a oublié, dit-on, cette priere ou cette promesse : il ne se souvient point de ses amys : il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. Certes je puis aisément oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnée, je ne le fay pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espee de malice, & de la malice autant ennemie de mon humeur. Je me console aucunement. Premièrement, sur ce que c'est un mal duquel principalement j'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se fust facilement produit en moy, sçavoir est l'ambition : car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des négociations du monde. Outre que, comme disent plusieurs pareils exemples du progres de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultez en moy, à mesure que cette-cy s'est affoiblie ; & irois facilement couchant & allanguissant mon esprit & mon jugement sur les traces d'autrui, sans exercer leurs propres forces, si les inventions & opinions estrangeres m'estoient presentes par

le benefice de la memoire. Joint que mon parler en est plus court : Car le magasin de la memoire , est volontiers plusourny de matiere , que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon , j'eusse assourdy tous mes amis de babit : les fujets esveillans cette telle quelle faculté que j'ay de les manier & employer , eschauffant encore & attirant mes discours. C'est pitié : je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amis : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere & presente , ils reculent si arriere leur narration , & la chargent de tant de vaines circonstances , que si le conte est bon , ils en estouffent la bonté : s'il ne l'est pas , vous estes à maudire , ou l'heur de leur memoire , ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos , & de le couper depuis qu'on est arrouté. Et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus , qu'à faire un arrest rond & net. Entre les pertinents mesmes j'en voy qui veulent & ne se peuvent defaire de leur course. Cependant qu'ils cherchent le point de clorre le pas , ils s'en vont balivernant & trainant , comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Sur tout les vieillards sont dangereux , à qui la souvenance des choses passées demeure , & ont perdu la souvenance de leurs redites.



J'ay veu des recits bien plaisans , devenir très-ennuyeux en la bouche d'un Seigneur , chacun de l'assistance en ayant esté abreuvé cent fois. Secondement , qu'il me souvient moins des offenses receuës , ainsi que disoit cét Ancien. Il me faudroit un protocole , comme Darius , pour n'oublier l'offense qu'il avoit receuë des Atheniens , faisoit qu'un page à tous les coups qu'il se mettoit à table , luy vint rechanter par trois fois à l'oreille , Sire , souviennet-vous des Atheniens. D'autre-part les lieux & les livres que je revoy , me rient tousiours d'une fraische nouveauté. Ce n'est pas sans raison qu'on dit , que qui ne se sent point assez ferme de memoire , ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je sçay bien que les Grammairiens font difference entre dire mensonge , & mentir : & disent que dire mensonge , c'est dire chose fausse , mais qu'on a pris pour vraye ; & que la definition du mot de mentir en Latin , d'où nostre François est party , porte autant comme aller contre sa conscience : & que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent , desquels je parle. Or ceux icy , ou ils inventent marc & tout , ou ils deguisent & alterent un fonds veritable. Lors qu'ils deguisent & changent , à les remettre souvent en ce mesme conte ; il est mal-aisé

*Desir grand de la vengeance à une offense receuë.*

*Dire mensonge que c'est.*

*Mentir que c'est.*

## 48. ESSAIS DE MONTAIGNE.

qu'ils ne se desferrent ; parce que la chose ;  
 comme elle est , s'estant logée la premiere  
 dans la memoire , & s'y estant empreinte ,  
 par la voye de la cognoissance & de la science ,  
 il est mal-aisé qu'elle ne se represente à  
 l'imagination , delogeant la fausseté , qui n'y  
 peut avoir le pied si ferme , ny si rassis :  
 & que les circonstances du premier appren-  
 tissage , se coulans à tous coups dans l'esprit ,  
 ne facent perdre le souvenir des pieces rap-  
 portées fausses ou abastardies. En ce qu'ils  
 inventent tout à fait , d'autant qu'il n'y a  
 nulle impression contraire , qui choque leur  
 fausseté , ils semblent avoir d'autant moins  
 à craindre de se mesconter. Toutefois encore  
 cecy , parce que c'est un corps vain , &  
 sans prise , eschappe volontiers à la memoire ,  
 si elle n'est bien assurée. Dequoy j'ay sou-  
 vent veu l'experience , & plaisamment , aux  
 despens de ceux qui font profession de ne  
 former autrement leur parole , que selon qu'il  
 sert aux affaires qu'ils negotient , & qu'il plaist  
 aux Grands à qui ils parlent. Car ces cir-  
 constances à quoy ils veulent asservir leur  
 foy & leur conscience , estans sujettes à  
 plusieurs changemens , il faut que leur pa-  
 role se diversifie quant & quant ; d'où il  
 advient que de mesme chose ils disent , tan-  
 tost gris , tantost jaune , à tel homme d'une  
 forte

forte , à tel d'une autre : & si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires , que devient ce bel art ? outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux-mêmes si souvent : car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes , qu'ils ont forgées en un même sujet ? J'ay veu plusieurs de mon temps , envier la reputation de cette belle sorte de prudence , qui ne voyent pas , que si la reputation y est , l'effect n'y peut estre.

En verité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes , & ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connoissons l'horreur & le poids , nous le poursuivrons à feu , plus justement que d'autres crimes. Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à châtier aux enfans des erreurs innocentes , tres-mal à propos , & qu'on les tourmente pour des actions temeraïres , qui n'ont n'y impression ny suite. La menterie seule , & un peu au dessous , l'opiniastreté , me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance & le progres , elles croissent quand & eux : & depuis qu'on a donné ce faux train à la langue , c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient , que nous voyons des honnestes hommes d'ail-

*Mentir est un mauvais vice.*

*Nous ne sommes hommes que par la parole.*

*Menterie & opiniastreté doivent estre châtiées es enfans.*

leurs y estre sujets & asservis. J'ay un bon garçon de tailleur, à qui je n'oüy jamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous ferions en meilleurs termes : car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur. Mais le revers de la verité a cent mille figures, & un champ indefiny.

*Bien certain  
& finy. Mal in-  
finy & incertain.*

Les Pythagoriens font le bien certain & finy, le mal infiny & incertain. Mille routes desvoyent du blanc, une y va. Certes je ne m'asseure pas, que je püsse venir à bout de moy, à garantir un danger évident & extrême, par une effrontée & solennel mensonge. Vn ancien Pere dit, que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un homme duquel le langage

*Dont il arrive  
que ceux de di-  
verses Nations,  
ne s'entressem-  
blent pas des  
hommes. Plin.  
lib. 7.*

*Francisque Ta-  
vernahommetres-  
fameux en scien-  
se de parlerie,  
comment mis au  
roüet par le Roy  
François.*

nous est incognu. *Vt externus alieno non sit hominis vice.* Et de combien est langage faux, moins sociable que le silence ? Le Roi François premier, se vantoit d'avoir mis au roüet par ce moyen, Francisque Taverna, Ambassadeur de François Sforce Duc de Milan, homme très-fameux en science de parlerie. Cetuy-cy avoit esté despeché pour excuser son Maistre vers sa Majesté, d'un fait de grande consequence ; qui estoit tel. Le Roy pour maintenir tousiours quelques intelligences

en Italie, d'où il avoit esté dernièrement chassé, mesmes au Duché de Milan, avoit advisé d'y tenir pres du Duc un Gentil-homme de sa part, Ambassadeur par effet, mais par apparence homme privé, qui fist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres : dautant que le Duc, qui dependoit beaucoup plus de l'Empereur [ lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du Roy de Dannemarc, qui est à present doüairiere de Lorraine ] ne pouvoit decouvrir avoir aucune pratique & conference avecques nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un Gentil-homme Milanois, Escuyer d'escurie chez le Roy, nommé Merveille. Cetuy-cy despesché avecques lettres secretes de creance, & instructions d'Ambassadeur, & avec d'autres lettres de recommandation envers le Duc, en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque & la montre, fut si long-temps auprès du Duc, qu'il en vint quelque ressentiment à l'Empereur : qui donna cause à ce qui s'ensuivit apres comme nous pensons : Ce fut que sous couleur de quelque meurtre, voila le Duc qui luy fait trancher la teste de belle nuit, & son proces fait en deux jours. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaite de

cette histoire , car le Roy s'en estoit adressé , pour demander raison , à tous les Princes de la Chrestienté , & au Duc mesmes ; fut ouy aux affaires du matin , ayant estably pour le fondement de sa cause , & dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : Que son maistre n'avoit jamais pris nostre homme , que pour Gentil-homme privé , & sien sujet , qui estoit venu faire ses affaires à Milan , & qui n'avoit jamais vescu là sous autre visage : desavoüant mesme avoir sçeu qu'il fust en estat de la maison du Roy , ny cognu de luy , tant s'en faut qu'il le prist pour Ambassadeur. Le Roi à son tour le pressant de diverses objections & demandes , & le chargeant de toutes parts , l'accula en fin sur le point de l'exécution faite de nuict , & comme à la desrobée. A quoy le pauvre homme embarrassé respondit , pour faire l'honneste , que pour le respect de sa Majesté , le Duc eust esté bien marry que telle execution se fût faite de jour. Chacun peut penser comme il fut relevé , s'estant si lourdement chouppé , à l'endroit d'un tel nez que celuy du Roy François. Le Pape Jule second , ayant envoyé un Ambassadeur vers le Roy d'Angleterre , pour l'animer contre le Roy François , l'Ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge , & le Roy d'Angleterre s'estant arresté en sa res-

ponse , aux difficultez qu'il trouvoit à dres-  
 ser les préparatifs qu'il faudroit pour combattre  
 un Roy si puissant , & en alleguant quelques  
 raisons : l'Ambassadeur repliqua mal à pro-  
 pos , qu'il les avoit aussi considérées de sa  
 part , & les avoit bien dites au Pape. De cette  
 parole si esloignée de sa proposition , qui estoit  
 de le pousser incontinent à la guerre , le Roy  
 d'Angleterre print le premier argument de ce  
 qu'il trouva depuis par effect , que cét Am-  
 bassadeur , de son intention particuliere , pen-  
 doit du costé de France , & en ayant ad-  
 verty son maistre , ses biens furent confisquez ,  
 & ne tint à guere qu'il n'en perdist la vie.



## C H A P I T R E X.

*Du parler prompt ou tardif.*

**O**N c ne furent à tous , toutes graces don-  
 nées. Aussi voyons-nous qu'au don d'elo-  
 quence , les uns ont la facilité & la promp-  
 titude , & ce qu'on dit le boute-hors si  
 aisé , qu'à chaque bout de champ ils sont prests :  
 les autres plus tardifs ne parlent jamais rien  
 qu'élabouré & premedité. Comme on donne  
 des regles aux Dames , de prendre les jeux  
 & les exercices du corps , selon l'avantage

*Promptitude  
 & tardiveté au  
 don d'eloquence.  
 Parler tardif ,  
 propre pour le  
 Prescheur , &  
 prompt pour l'Ad-  
 vocat.*

de ce qu'elles ont le plus beau ; Si j'avois à conseiller de mesmes , en ces deux divers avantages de l'eloquence , de laquelle il semble en nostre siecle , que les Prescheurs & les Advocats facent principale profession ; le tardif seroit mieux Prescheur , ce me semble , & l'autre mieux Advocat : Parce que la charge de celuy-là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se préparer ; & puis sa carriere se passe d'un fil & d'une suite , sans interruption : là où les commoditez de l'Advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice : & les responses impreveües de sa partie adverse , le rejettent de son branle , où il luy faut sur le champ prendre nouveau party. Si est-ce qu'à l'entrevuë du Pape Clement & du Roy François à Marseille , il advint tout au rebours , que Monsieur Poyet , homme toute sa vie nourry au barreau , en grande reputation , ayant charge de faire la harangue au Pape , & l'ayant de longue main pour pensée , voire , à ce qu'on dit , apporté de Paris toute presté , le jour mesme qu'elle devoit estre prononcée , le Pape se craignant qu'on luy tint propos qui peust offenser les Ambassadeurs des autres Princes qui estoient autour de luy , manda au Roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps & au lieu , mais de fortune , tout autre que



celuy sur lequel Monsieur Poyet s'estoit travaillé : de façon que sa harangue demeuroit inutile , & luy en falloit promptement refaire une autre. Mais s'en sentant incapable , il fallut que Monsieur le Cardinal du Bellay en prist la charge. La part de l'Advocat est plus difficile que celle du Prescheur : & nous trouvons pourtant , ce m'est advis , plus de passables Advocats que de Prescheurs , au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit , d'avoir son operation prompte & soudaine ; & plus le propre du jugement , de l'avoir lente & posée. Mais celuy qui demeure du tout muet , s'il n'a loisir de se preparer , & celuy aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieux dire , sont en pareil degré d'estrangeté. On recite de Severus Cassius , qu'il disoit mieux sans y avoir pensé : qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence : qu'il luy venoit à profit d'estre troublé en parlant : & que ses adversaires craignoient de le picquer , de peur que la colere ne luy fist redoubler son eloquence. Je cognois par experience cette condition de nature , qui ne peut soustenir une vehemente premeditation & laborieuse : si elle ne va gayement & librement , elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aucuns ouvrages , qu'ils puent à l'huile & à la lampe , pour certaine

*Parler prompt  
de Severus.*

*Ouvrages puants  
à l'huile & à  
la lampe.*

aspreté & rudesse, que le travail imprime en ceux où il a grande part. Mais outre cela, la sollicitude de bien faire, & cette contention de l'ame trop bandée & trop tendue à son entreprise, la rompt & l'empesche, ainsi qu'il advient à l'eau, qui par force de se presser de sa violence & abondance, ne peut trouver issuë en un goulet ouvert. En cette condition de nature, dequoy je parle, il y a quant & quant aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlée & picquée par ces passions fortes, comme la colere de Cassius, car ce mouvement seroit trop aspre: elle veut estre non pas secouée, mais sollicitée: elle veut estre eschauffée & resveillée par les occasions estrangeres, presentes & fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trainer & languir: l'agitation est sa vie & sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession & disposition: le hasard y a plus de droict que moy: l'occasion, la compagnie, le branle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que je n'y trouve lors que je le sonde & employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieux que les escrits; s'il y peut avoir chois où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi, que je ne me trouve pas où je me cherche: & me trouve plus par rencontre, que par l'inquisition de mon jugement. J'auray eslançé quel-

que subtilité en écrivant : j'entens bien , mor-  
née pour un autre , affilée pour moy. Laif-  
sons toutes ces honnestetez : cela se dit par  
chacun selon sa force. Je l'ay si bien perduë ,  
que je ne sçay ce que j'ay voulu dire : &  
l'a l'estranger descouverte par fois avant moy.  
Si je portoy le rasoir par tout où cela m'ad-  
vient , je me desferoy tout. La rencontre m'en  
offrira le jour quelque autre fois , plus appa-  
rent que celuy du midy : & me fera estonner  
de ma hesitation.



## CHAPITRE XI.

*Des Prognostications.*

Q VANT aux Oracles , *a* il est certain que *a Oracles de-*  
dés long - temps avant la venuë de Jesus- *faillis avant la*  
Christ , ils avoient commencé à perdre leur *venuë de Jesus-*  
*Christ.*  
credit : car nous voyons que Cicero se met  
en peine de trouver la cause de leur defail-  
lance. Et ces mots sont à luy : *b Cur isto modo* *b D'où vient*  
*jam oracula Delphis non eduntur , non modò* *que les Oracles*  
*nostrâ ætate , sed jamdiu , ut nihil possit esse* *de Delphes sont*  
*contemptius ?* Mais quant aux autres Prognos- *taris de telle*  
tiques , qui se tiroient de l'anatomie des bestes *forte , que rien*  
aux Sacrifices , auxquels Platon attribué en *ne se voye de*  
partie la constitution naturelle des membres *plus mespris-*  
internes d'icelles , du trepignement des pou- *ble , non seu-*  
*lement de nos-*  
*tre âge , mais*  
*dés long-temps*  
*auparavant ?*  
*Cic. de Div. l. 3.*

e Nous croyons qu'il y a des oyseaux qui naissent exprés pour servir à l'art des Augures. *Id. de Nat. Deor. l. 2.*

2 Les Aruspices voyent maintes choses, les Augures en prevoient maintes autres, les Oracles en déclarent plusieurs, plusieurs les Divins, & plusieurs encores les songes & les prodiges. *Ibid.*

e *Prognostiques divers des anciens, abolis par nostre Religion.*

f Pourquoy re pleut-il, ô Recteur des Cieux, adjouter ce soin aux autres qui travaillent les humains; de cognoître leurs destins futurs par quelques malheureux préages? Fay ce que tu machines arrive à l'improvu, & lui soit loisible

lets, du vol des oyseaux, c' *Aves quasdam rerum augurandarum causâ natas esse putamus*, des foudres, du tournoyement des rivières :

d *Multa cernunt aruspices : multa augures provident : multa oraculis declarantur : multa vati-*

*cinationibus : multa somniis : multa portentis*,

& autres sur lesquels l'Antiquité appuyoit la plupart des entreprises, tant publiques que

privées, e nostre Religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens

de divination és astres, és esprits, és figures du corps, és songes, & ailleurs : notable exem-

ple de la forcenée curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures,

comme si elle n'avoit pas assez affaire à digérer les presentes :

f ——— cur hanc tibi, rector Olympi,

*Sollicitis visum mortalibus addere curam,*

*Noscant venturas ut dira per omnia clades?*

*Sit subitum quodcunque putas, sit cæca futuri*

*Mens hominum fati, liceat sperare timenti.*

g *Ne utile quidem est scire quid futurum sit, miserum est enim nihil proficientem angere* : Si

est-ce, veux-je dire, qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voilà pourquoy

l'exemple de François Marquis de Sallustes que l'esprit de l'homme soit aveugle à l'advenir : afin qu'il

d'esperer en craignant. *Luca. l. 2.*

g Il n'est pas certainement utile de sçavoir les choses à venir : & c'est pitié de se gêner par leur cognoissance, puis qu'elle n'apporte aucun fruit. *Cic. de Nat. Deor. l. 3.*

m'a semblé remarquable. Car Lieutenant du Roy François en son armée delà les monts , infiniment favorisé de nostre Cour , & obligé au Roy du Marquisat mesmes , qui avoit esté confisqué de son frere : au reste ne se presentant occasion de tourner sa robe , son affection mesme y contredisant , il se laissa si fort espouventer , comme il a esté adveré , aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'Empereur Charles cinquième , & à nostre desavantage [ mesmes en Italie , où ces folles propheties avoient trouvé tant de place , qu'à Rome il fut baillé grande somme d'argent au change , pour cette opinion de nostre ruine ] qu'apres s'estre souvent plaint à ses privez des maux qu'il voyoit inévitablement preparez à la Couronne de France , & aux amis qu'il y avoit , il se revolta , & changea de party , à son grand dommage pourtant , quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant & villes & forces en sa main , l'armée ennemie sous Antoine de Leve à trois pas de luy , & nous sans soupçon de son faict , il estoit en luy de faire pis qu'il ne fit. Car pour sa trahison , nous ne perdîmes , ny homme , ny ville que Fossan : encore apres l'avoir long-temps contestée.

*h N'est bon de  
sçavoir le futur.*

*Prognostication  
vaine & supersti-  
tieuse.*

i La sapience des Dieux resserre sous une tenebreuse nuit, le succez du temps futur : & rid si le mortel tremble par une crainte, qui passe la connoissance que le Ciel luy concede. L'homme qui se peut vanter de vivre du jour à la journée, passe sa vie heureux, & Roy de soy-mesme : & dit à Jupiter : Remplis demain le Ciel à ton choix de beau - temps, ou de pluye, fais, ô Pere des Dieux, tout ce qu'il te plaira, ma curiosité ne s'en informe point. L'esprit satisfait des choses presentes, doit fuir d'alonger ses soins plus avant.  
*Hor. l. 3.*

i *Prudens futuri temporis exitum*

*Caliginosâ nocte premit Deus,*

*Ridetque si mortalis ultra*

*Fas trepidat.*

*Ille potens sui*

*Lætusque deget, cui licet in diem*

*Dixisse, vixi, cras vel atrâ*

*Nube polum pater occupato,*

*Vel solz puro.*

*Lætus in præsens animus, quod ultra est,*

*Oderit curare.*

Et ceux qui croient ce mot au contraire, le croient à tort. k *Ista sic reciprocantur, ut & si divinatio sit, dii sint, & si dii sint, sit divinatio.* Beaucoup plus sagement Pacuvius,

l *Nam istis qui linguam avium intelligunt,*

*Plusque ex alieno jecore sapiunt, quàm ex suo,*

*Magis audiendum, quàm auscultandum censeo.*

Ce tant celebre art de deviner des Toscans nasquit ainsi. Vn laboureur perçant de son coultre profondement la terre, en veid soudre Tages demy-dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence. Chacun y accourut, & furent ses paroles & sa science recüeillies & conservées à plusieurs siecles, contenant les principes & moyens de cét art. Naissance conforme à son progrez. J'aymerois bien mieux

k S'il y a des Dieux, il y a de la divination : & s'il y a de la divination, il y a des Dieux : ces choses sont relatives. *Cic. de Div. l. 1.*

l Car ceux qui cognoissent le jargon des oyseaux, & qui sont plus entendus du foye & du cœur d'autrui que des leurs propres, meritent d'estre plus escoutez que creus. *Pacuvius.*

regler mes affaires par le sort des dez que par ces songes. Et de vray en toutes Republiques on a tousiours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon en la police qu'il forge à discretion, luy attribué la decision de plusieurs effets d'importance, & veut entre autres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons. Et donne si grand poids à cette élection fortuite, que les enfans qui en naissent, il ordonne qu'ils soient nourris au pays : ceux qui naissent des mauvais, en soient mis hors : Toutefois si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'aventure à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeler, & exiler aussi celuy d'entre les retenus, qui montrera peu d'esperance de son adolescence. J'en voy qui estudient & glosent leurs Almanachs, & nous en alleguent l'autorité aux choses qui se passent. A tant dire, il faut qu'ils dient & la verité & le mensonge. *Quis est enim, qui totum diem jaculans, non aliquando conlineet ?* Je ne les estime de rien mieux, pour les voir tomber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude, s'il y avoit regle & verité à mentir tousiours. Joint que personne ne tient registre de leurs mescontes, d'autant qu'ils sont ordinaires & infinis : & fait-on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables, & prodigieuses ?

Qui est-ce qui tirant au blanc tout un jour, ne l'enfileraparfais ? *Adag. Cic. de Div.*

*Impiété de Diagoras, surnommé l'Athée.*

Ainsi respondit Diagoras, qui fut surnommé l'Athée, étant en la Samothrace, à celui qui luy montrait au Temple force vœux & tableaux de ceux qui avoient eschapé le naufrage, luy disant : Et bien, vous qui pensez que les Dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dites-vous de tant d'hommes sauvez par leur grace ? Il se fait ainsi, respondit-il : ceux-là ne sont pas peints qui sont demeurez noyez, en bien plus grand nombre. Cicero dit, que le seul Xenophanes Colophonien entre tous les Philosophes qui ont advoüé les Dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination. Dautant est-il moins de merveille, si nous avons veu par fois à leur dommage, aucunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez. Je voudrois bien avoir recognu de mes yeux ces deux merveilles, le livre de Joachim Abbé Calabrois, qui predisoit tous les Papes futurs, leurs noms & formes : & celui de Léon l'Empereur, qui predisoit les Empereurs & Patriarches de Grece. Cecy ay-je recognu de mes yeux, qu'és confusions publiques, les hommes estonnez de leur fortune, se vont rejetant, comme à toute superstition, à rechercher au Ciel les causes & menaces anciennes de leur malheur : & y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé, qu'ainsi

*Divinations merveilleuses.*



que c'est un amusement d'esprits aigus & oisifs ; ceux qui sont duits à cette subtilité de les replier & desnoier , feroient en tous escrits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais sur tout leur preste beau jeu , le parler obscur , ambigu & fantastique du jargon prophétique ; auquel leurs auteurs ne donnent aucun sens clair , afin que la posterité y en puisse appliquer de tel qu'il luy plaira. Le demon de Socrates estoit à l'aventure certaine impulsion de volonté , qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours. En une ame bien espurée , comme la sienne , & préparée par continu exercice de sagesse & de vertu , il est vraysemblable que ces inclinations , quoy que temerares & indigestes , estoient tousiours importantes , & dignes d'estre suivies. Chacun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte , vehemente & fortuite. C'est à moy de leur donner quelque autorité , qui en donne si peu à nostre prudence. Et en ay eu de pareillement foibles en raison , & violentes en persuasion , ou en dissuasion , qui estoit plus ordinaire à Socrates , auxquelles je me suis laissé emporter si utilement & heureusement , qu'elles pourroient estre jugées tenir quelque chose d'inspiration divine.

*Demon de Socrates , quel*



## CHAPITRE XII.

*De la Constance.*

*Constance & resolution en quoy gist.*

LA loy de la resolution & de la constance ne porte pas , que nous ne nous devions couvrir , autant qu'il est en nostre puissance , des maux & inconveniens qui nous menacent , ny par consequent ne defend d'avoir peur qu'ils nous surprennent. Au rebours , tous moyens honnestes de se garantir des maux , sont non seulement permis , mais loüables : Et le jeu de la constance se ioüe principalement , à porter de pied-ferme les inconveniens où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps , ny mouvement aux armes de main , que nous trouvions mauvais , s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous ruë. Plusieurs Nations très-belliqueuses se servoient en leur faicts d'armes de la fuite , pour avantage principal , & montroient le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur visage.

*Fuite en guerre , avouée de plusieurs Nations.*

*Fortitude , que c'est.*

Les Turcs en retiennent quelque chose : Et Socrates en Platon se mocque de Laches , qui avoit desfiny la fortitude , se tenir ferme en son rang contre les ennemys. Quoy , fit-il , feroit-ce donc lascheté de les battre en leur faisant

faisant place ? Et luy allegue Homere , qui louë en *Æneas* la science de fuir. Et parce que Lasches se r'advifant , advoüe cét ufage aux Scythes , & en fin generalement à tous gens de cheval : il luy allegue encore l'exemple des gens de pied Lacedemoniens , [ Nation fur tout duite à combattre de pied-ferme ] qui en la journée de Platées , ne pouvant ouvrir la phalange Perfienne , s'adviferent de s'efcarter & fier arriere : pour , par l'opinion de leur fuite , faire rompre & diffoudre cette masse en les pourfuivant : par où ils se donnerent la victoire. Touchant les Scythes , on dit d'eux , quand Darius alla pour les subjuguier , qu'il manda à leur Roy force reproches , pour le voir toujours reculant devant luy , & gauchiffant la meflée. A quoy Indathyrfez , car ainfi se nommoit-il , fit response ; que ce n'estoit pour avoir peur de luy , ny d'homme vivant , mais que c'estoit la façon de marcher de sa Nation : n'ayant ny terre cultivée , ny ville , ny maison à defendre , & à craindre que l'ennemy en pust faire profit. Mais s'il avoit si grand faim d'en manger , qu'il approchast pour voir le lieu de leurs anciennes sepultures , & que là il trouveroit à qui parler tout son saoul. Toutesfois aux canonnades , depuis qu'on leur est planté en bute , comme les occasions de la guerre portent souvent , il est melleant de s'esbranler pour la

*Victoire gagnée  
des Lacedemo-  
niens par leur  
fuite.*

*Scythes recu-  
loient toujours  
en guerre & pour  
quoy.*

*Canonnades iné-  
vitables , pour  
leur violence &  
viteffe.*

menace du coup : d'autant que pour sa violence & vitesse nous le tenons inévitable : & en y a maint un qui pour avoir ou haussé la main , ou baissé la teste , en a pour le moins appresté à rire à ses compagnons. Si est-ce qu'au voyage que l'Empereur Charles cinquiesme fist contre nous en Provence , le Marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arle , & s'estant jetté hors du couvert d'un moulin à vent , à la faveur duquel il s'estoit approché , fut apperceu par les Seigneurs de Bonneval & Seneschal d'Agenois , qui se promenoient sur le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au Seigneur de Villiers Commissaire de l'artillerie , il braqua si à propos une coulevrine , que sans ce que le Marquis voyant mettre le feu se lança à quartier , il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesmes quelques années auparavant , Laurent de Medicis , Duc d'Vrbin , Pere de la Reyne , Mere du Roy , assiegeant Mondolphe , place d'Italie , aux terres qu'on nomme du Vicariat ; voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit , bien luy servit de faire la cane : car autrement le coup , qui ne luy rasa que le dessus de la teste , luy donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vray , je ne croy pas que ces mouvemens se fissent avecques discours : car quel jugement pouvez-vous faire de la mire haute

ou basse en chose si soudaine ? & est bien plus aisé à croire , que la fortune favorisa leur frayeur , & que ce seroit moyen une autre fois aussi bien pour se jeter dans le coup , que pour l'éviter. Je ne me puis defendre , si le bruit esclatant d'une harquebusade vient à me fraper les oreilles à l'improuveu , en lieu où je ne le deusse pas attendre , que je n'en tressaille : ce que j'ay veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moy. Ny n'entendent les Stoïciens , que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions & fantaisies qui luy surviennent : ains comme à une subjection naturelle consentent qu'il cede au grand bruit du Ciel , ou d'une ruine , pour exemple , jusques à la palseur & contraction : Ainsi aux autres passions , pourveu que son opinion demeure sauve & entiere , & que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ny alteration quelconque , & qu'il ne preste nul consentement à son effroy & souffrance. De celuy qui n'est pas sage , il en va de mesmes en la premiere partie , mais tout autrement en la seconde. Car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle : ains va penetrant jusques au siege de sa raison , l'infestant & la corrompant. Il juge selonc elles , & s'y conforme. Voyez bien disertement & pleinement l'estat du sage Stoïque :

*Perturbations  
jusques où per-  
mises des Stoï-  
ques à leurs Sa-  
ges.*

*Estat du Sage  
Stoïque.*

Le cœur reste  
indompté, de  
vaines larmes  
roulent. *Virg.*  
*lib. 4<sup>e</sup>*

*Mens immota manet, lacrymæ voluntur inanes.*

Le sage Peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.



## CHAPITRE XIII.

*Ceremonie de l'entrevuë des Rois.*

*Office du Gen-  
til-homme en-  
vers celui qui le  
vient trouver.*

IL n'est sujet si vain, qui ne merite un rang en cette rapsodie. A nos reigles communes, ce feroit une notable discourtoisie, & à l'endroit d'un pareil, & plus à l'endroit d'un Grand, de faillir à vous trouver chez vous, quand il vous auroit adverty d'y devoir venir : Voire, adjoustoit la Reyne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un Gentil-homme de partir de sa maison, comme il se fait le plus souvent, pour aller au devant de celui qui le vient trouver, pour Grand qu'il soit : & qu'il est plus respectueux & civil de l'attendre pour le recevoir, ne fust que de peur de faillir sa route : & qu'il fust de l'accompagner à son partement. Pour moy j'oublie souvent l'un & l'autre de ces vains offices : comme je retranche en ma maison autant que je puis de la ceremonie. Quelqu'un s'en offence, qu'y ferois-je ? Il vaut mieus que je l'offence pour une fois, que moy tous les jours, ce feroit une subjection continuelle.

A quoy faire fuit-on la servitude des Cours si on l'entraîne jusques en sa taniere ? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, dautant qu'il est mieux deu aux plus apparens de se faire attendre. Toutefois à l'entrevuë qui se dressa du Pape Clement, & du Roy François à Marseille, le Roy y ayant ordonné les apprests necessaires, s'esloigna de la ville, & donna loisir au Pape de deux ou trois jours pour son entrée & rafraischissement, avant qu'il le vinst trouver. Et de mesmes à l'entrée aussi du Pape & de l'Empereur à Boulogne, l'Empereur donna moyen au Pape d'y estre le premier, & y survint apres luy. C'est, disent-ils, une ceremonie ordinaire aux abouchemens de tels Princes, que le plus Grand soit avant les autres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se fait l'assemblée : & le prennent de ce biais, que c'est afin que cette apparence tesmoigne, que c'est le plus Grand que les moindres vont trouver, & le recherchent, non pas luy eux. Non seulement chaque pays, mais chaque cité & chaque vacation a sa civilité particuliere. J'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, & ay vescu en assez bonne compagnie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre Françoisie :

*Entrevuë des  
Rois.*

*Ceremonie ordi-  
naire aux abou-  
chemens des  
Princes.*

& en tiendrois eschole. J'ayme à les ensuivre , mais non pas si coüardement , que ma vie en demeure contrainte. Elles ont quelques formes penibles , lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion , non par erreur , on n'en a pas moins de grace. J'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité , & importuns de courtoisie. C'est au demeurant une tres-utile science que la science de l'entregent. Elle est , comme la grace & la beauté , conciliatrice des premiers abords de la societé & familiarité : & par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autrui , & à exploiter & produire nostre exemple , s'il a quelque chose d'instruisant & communicable.

*Entregent , &  
la science d'ice-  
luy.*



#### CHAPITRE XIV.

*On est puny pour s'opiniastrer en une Place  
sans raison.*

*Vaillance , &  
ses limites.* LA vaillance a ses limites , comme les autres vertus ; lesquels franchis , on se trouve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peut rendre à la temerité , obstination & folie , qui n'en sçait bien les bornes , mal-aisez en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est née la



coutume que nous avons aux guerres , de punir , voire de mort , ceux qui s'opiniafrent à défendre une Place , qui par les regles militaires ne peut estre soustenuë. Autrement sous l'esperance de l'impunité il n'y auroit poullier qui n'arrestast une armée. Monsieur le Conestable de Mommorency au siege de Pavie , ayant esté commis pour passer le Tesin , & se loger au faux-bourg S. Antoine , estant empesché d'une tour au bout du pont , qui s'opiniastra jusques à se faire battre , fit pendre tout ce qui estoit dedans : Et encore depuis accompagnant Monsieur le Dauphin au voyage delà les monts , ayant pris par force le Chasteau de Villane , & tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats , horsmis le Capitaine & l'Enseigne , il les fit pendre & estrangler pour cette mesme raison : Comme fit aussi le Capitaine Martin du Bellay lors Gouverneur de Turin , en cette mesme contrée , le Capitaine de S. Bony : le reste de ses gens ayant esté massacré à la prise de la Place. Mais dautant que le jugement de la valeur & foiblesse du lieu , se prend par l'estimation & contrepoids des forces qui l'assaillent [ car tel s'opiniastreroit justement contre deux coulevrines , qui feroit l'enragé d'attendre trente canons ] où se met encore en compte la grandeur du Prince con-

*Punition de ceux qui s'opiniafrent à défendre une Place sans raison.*

querant, sa reputation, le respect qu'on luy doit : il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé-là. Et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux & de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le cousteau par tout où ils trouvent resistance, autant que fortune leur dure : Comme il se voit par les formes de sommation & deffi, que les Princes d'Orient & leurs successeurs, qui sont encores, ont en usage, fiere, hautaine & pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugais écornerent les Indes, ils trouverent des Estats avec cette loy universelle & inviolable, que tout ennemy vaincu par le Roy, en presence ou par son Lieutenant, est hors de composition de rançon & de mercy. Ainsi sur tout il se faut garder qui peut, de tomber entre les mains d'un Juge ennemy, victorieux & armé.



## CHAPITRE XV.

*De la punition de la coïardise.*

L'Oüy autrefois tenir à un Prince , & tres-  
 grand Capitaine , que pour lascheté de cœur *Lascheté de cœur , comme doit estre punie en un soldat.*  
 un soldat ne pouvoit estre condamné à mort :  
 luy estant à table fait recit du procez du Sei-  
 gneur de Vervins , qui fut condamné à mort  
 pour avoir rendu Boulogne. A la verité c'est  
 raison qu'on face grande difference entre les  
 fautes qui viennent de nostre foiblesse , &  
 celles qui viennent de nostre malice. Car en  
 celles icy nous nous sommes bandez à nostre  
 escient contre les reigles de la raison , que na-  
 ture a empreintes en nous : & en celles-là ,  
 il semble que nous puissions appeller à garant  
 cette mesme nature , pour nous avoir laissez en  
 telle imperfection & defaillance. De maniere  
 que prou de gens ont pensé qu'on ne se pou-  
 voit prendre à nous , que de ce que nous  
 faisons contre nostre conscience : Et sur cette  
 reigle est en partie fondée l'opinion de ceux  
 qui condamnent les punitions capitales aux  
 heretiques & mescreans : & celle qui establit,  
 qu'un Advocat & un Juge ne puissent estre  
 tenus de ce que par ignorance ils ont failly

*Couardise chaf-  
tiée par honte  
& ignominie.*

en leur charge. Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte & ignominie. Et tient-on que cette reigle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas : & qu'avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceux qui s'en estoient fuis d'une bataille : au lieu qu'il ordonna seulement qu'ils fussent par trois jours assis emmy la place publique, vestus de robe de femme : esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant fait revenir

*Faire une suffu-  
sion de sang  
aux jouës; plu-  
tost que d'en  
faire une effu-  
sion. Tert. in  
Apol. c. 7.*

*Soldats fugitifs  
punis de mort  
par les Romains.*

le courage par cette honte. *Suffundere malis hominis sanguinem quàm effundere.* Il semble aussi que les loix Romaines punissoient anciennement de mort, ceux qui avoient fuy.

Car Ammianus Marcellinus dit que l'Empereur Julien condamna dix de ses soldats, qui avoient tourné le dos à une charge contre les Parthes, à estre degradez, & apres à souffrir la mort, suivant, dit-il, les loix anciennes. Toutefois ailleurs pour une pareille faute, il en condamna d'autres, seulement à se tenir parmy les prisonniers sous l'enseigne du bagage. L'aspre chastiment du peuple Romain contre les soldats eschapez de Cannes, & en cette mesme guerre, contre ceux qui accompagnerent Cn. Fulvius en sa defaite, ne vint pas à la mort. Si est-il à craindre que la honte les desespere, & les rende non froids amys seulement, mais

ennemys. Du temps de nos Peres le Seigneur de Franget , jadis Lieutenant de la compagnie de Monsieur le Marechal de Chastillon , ayant par Monsieur le Marechal de Chabannes esté mis Gouverneur de Fontarabie , au lieu de Monsieur du Lude , & l'ayant renduë aux Espagnols , fut condamné à estre degradé de Noblesse , & tant luy que sa posterité déclaré roturier , taillable & incapable de porter armes : & fut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis souffrirent pareille punition tous les Gentils-hommes qui se trouverent dans Guyse , lors que le Comte de Nansau y entra : & autres encores depuis. Toutefois quand il y auroit une si grossiere & apparente ou ignorance ou couïardise , qu'elle surpassast toutes les ordinaires , ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté & de malice , & de la chastier pour telle.

*Chastiment  
du Seigneur de  
Franget pour sa  
lascheté.*



## CHAPITRE XVI.

*Vn traitt de quelques Ambassadeurs.*

Aristote.

Suffit au Nautonnier de discourir des vents, Au Bouvier des Taureaux & de ses maladies, Au Guerrier & Pasteur raconter leurs travaux.

*Nous choisissons plusloft à discourir du mestier d'un autre, que du nostre, & pourquoy.*

I'Observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre tousiours quelque chose par la communication d'autrui, qui est une des plus belles escholes qui puisse estre, de ramener tousiours ceux avec qui je confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux.

*Basti al nocchiero ragionar de' venti,*

*Al bisfolco dei tori, & le sue piaghe*

*Cont'il guerrier, cont'il pastor gli armenti.*

Car il advient le plus souvent au contraire, que chacun choisit plûtoft à discourir du mestier d'un autre que du sien : estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : testmoing le reproche qu'Archidamus fit à Periander, qu'il quittoit la gloire d'un bon Medecin, pour acquerir celle de mauvais Poëte. Voyez combien Cesar se deploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts & engins : & combien au prix il va se ferrant, où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, & conduite de sa milice. Ses exploits le verifient assez Capitaine excellent, il se veut faire cognoistre

Excellent ingenieur , qualité aucunement estrangere. Le vieil Dionysius estoit tres-grand Chef de guerre , comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommandation de foy , par la poësie , & si n'y sçavoit guere. Vn homme de vacation juridique , mené ces jours passez voir une estude fournie de toutes sortes de livres de son mestier , & de tout autre mestier , n'y trouva nulle occasion de s'entretenir : mais il s'arresta à gloser rudement & magistralement une barricade logée sur la vis de l'estude , que cent Capitaines & soldats recognoissent tous les jours , sans remarque & sans offense.

*Optat ephippia bos piger , optat arare caballus ,*

Par ce train vous ne faites jamais rien qui vaille.

Il faut donc travailler de rejeter tousiours l'architecte , le peintre , le cordonnier , & ainsi du reste , chacun à son gibier. Et à ce propos , à la lecture des Histoires , qui est le sujet de toutes gens , j'ay accoustumé de considerer qui en sont les Escrivains : Si ce sont personnes qui ne facent autre profession que de lettres , j'en appren principalement le stile & le langage : si ce sont Medecins , je les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air , de la fanté & complexion des Princes , des bleffures & maladies : si Jurisconsultes , il en faut prendre les con-

Le bœuf pesant , cherche la felle , Et le cheval veut labourer. *Horat. epist. l. 1.*

troverſes des droicts , les loix , l'eſtabliſſement des polices , & choſes pareilles : ſi Theologi-  
giens , les affaires de l'Egliſe , cenſures Eccle-  
ſiaſtiques , diſpences & mariages : ſi courti-  
ſans , les mœurs & les ceremonies : ſi gens  
de guerre , ce qui eſt de leur charge , & prin-  
cipalement les deductions des exploits où ils  
ſe ſont trouvez en perſonne : ſi Ambaſſadeurs ,  
les menées , intelligences , & pratiques , &  
maniere de les conduire. A cette cauſe , ce  
que j'euffe paſſié à un autre , ſans m'y arreſter ,  
je l'ay doiſié & remarqué en l'Histoire du  
Seigneur de Langey , tres-entendu en telles  
choſes. C'eſt qu'apres avoir conté ces belles  
remonſtrances de l'Empereur Charles cin-  
quième , faites au conſiſtoire à Rome , preſent  
l'Eveſque de Macon , & le Seigneur du Velly ,  
nos Ambaſſadeurs , où il avoit meſlé pluſieurs  
paroles outrageuſes contre nous ; & entre  
autres , que ſi ſes Capitaines & ſoldats n'eſtoient  
d'autre fidelité & ſuffiſance en l'art militaire ,  
que ceux du Roy , tout ſur l'heure il s'attache-  
roit la corde au col , pour luy aller deman-  
der miſericorde. Et de cecy il ſemble qu'il en  
creuſt quelque choſe : car deux ou trois fois  
en ſa vie depuis , il luy advint de redire ces  
meſmes mots. Auffi qu'il déſia le Roy de le  
combattre en chemiſe avec l'eſpée & le poi-  
gnard , dans un bateau. Le dit Seigneur de



Langey suivant son Histoire, adjouste que ces mesmes Ambassadeurs faisant une dépesche au Roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesmes luy celerent les deux articles precedens. Or j'ay trouvé bien estrange, qu'il fust en la puissance d'un Ambassadeur de dispenser sur les advertissemens qu'il doit faire à son Maistre, mesmement de telle consequence, venans de telle personne, & apres des paroles dites en si grand'assemblée. Et m'eust semblé l'office du serviteur estre, de fidelement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenuës : afin que la liberté d'ordonner, juger, & choisir, demeurast au maistre. Car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doit, & que cela ne le pousse à quelque mauvais party, & cependant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la reçoit, au curateur & maistre d'eschole, non à celuy qui se doit penser inferieur, comme en autorité, aussi en prudence & bon conseil. Quoy qu'il en soit, je ne voudroy pas estre servy de cette façon en mon petit faict. Nous nous soustrayons si volontiers du commandement sous quelque pretexte, & usurpons sur la maistrise : chacun aspire si naturellement à la

*Ambassadeurs  
peuvent dispenser sur les  
advertissemens qu'ils  
doivent faire à  
leur maistre.*

*Obeïſſance naiſſe & ſimple, plus chere au ſuperieur que toute utilité.*

liberté & autorité, qu'au ſuperieur nulle utilité ne doit eſtre ſi chere, venant de ceux qui le ſervent, comme luy doit eſtre chere leur ſimple & naiſſe obeïſſance. On corrompt l'office du commander, quand on y obeït par diſcretion, non par ſubjection. Et P. Craſſus, celuy que les Romains eſtimerent cinq fois heureux, lors qu'il eſtoit en Aſie Conſul, ayant mandé à un Ingenieur Grec, de luy faire mener le plus grand des deux mas de Navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire; Cettuy-cy ſous titre de ſa ſcience, ſe donna loy de choiſir autrement, & mena le plus petit, & ſelon la raiſon de l'art, le plus commode. Craſſus ayant patiemment oüy ſes raiſons, luy fit tres-bien donner le foïet, eſtimant l'intereſt de la diſcipline plus que l'intereſt de l'ouvrage. D'autre-part pourtant on pourroit auſſi conſiderer, que cette obeïſſance ſi contrainte n'appartient qu'aux commandemens precis & prefix. Les Ambaſſadeurs ont une charge plus libre, qui en pluſieurs parties depend ſouverainement de leur diſpoſition. Ils n'executent pas ſimplement, mais forment auſſi, & dreſſent par leur conſeil la volonté du maiſtre. J'ay veu en mon temps des perſonnes de commandement, repris d'avoir plûtoſt obey aux

paroles

*Liberté grande des Ambaſſadeurs en leur charge.*

paroles des lettres du Roy , qu'à l'occasion des affaires qui estoient près d'eux. Les hommes d'entendement accusent encore aujourd'huy l'usage des Roys de Perse , de tailler les morceaux si courts à leurs Agens & Lieutenans , qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance : ce delay , en une si longue estenduë de domination , ayant souvent apporté de notables dommages à leurs affaires. Et Crassus escrivant à un homme du mestier , & luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mas , sembloit-il pas entrer en conference de sa deliberation , & le convier à interposer son decret ?



## CHAPITRE XVII.

*De la Peur.*

**O**BSTUPUI, *steterantque comæ, & vox faucibus hæsit.*

Je ne suis pas bon naturaliste , qu'ils disent , & ne sçay guere par quels ressorts la peur agit en nous , mais tant y a que c'est une estrange passion : & disent les Medecins qu'il n'en est aucune , qui emporte plustost nostre jugement hors de sa deuë assiete. De vray , j'ay veu beaucoup de gens devenus

Je transis , mes cheveux herissent , & ma voix se figea dans mon gosier.  
*Virg. Æneid. 2.*

*Peur la plus estrange de toutes passions.*

insensez de peur : & au plus rassis il est certain pendant que son accez dure , qu'elle engendre de terribles esbloüissemens. Je laisse à part le vulgaire , à qui elle represente tantost les bisayeulx sortis du tombeau enveloppez en leur suaire , tantost des Loups-garoups , des Lutins , & des Chimeres. Mais parmy les soldats mesmes , où elle devoit trouver moins de place , combien de fois a-elle changé un troupeau de brebis en escadron de corselets ? des roseaux & des cannes en gens-d'armes & lanciers ? nos amis en nos ennemys ? & la croix blanche à la rouge ? Lors que Monsieur de Bourbon prit Rome , un Port'enseigne , qui estoit à la garde du bourg S. Pierre , fut saisi de tel effroy à la premiere alarme , que par le trou d'une ruine , il se jetta , l'enseigne au poing , hors la ville droit aux ennemys , pensant tirer vers le dedans de la ville : & à peine enfin voyant la troupe de Monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir , estimant que ce fust une sortie que ceux de la ville fissent ; il se reconnut , & tournant teste r'entra par ce mesme trou , par lequel il estoit fortý , plus de trois cens pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'Enseigne du Capitaine Julle , lors que S. Paul fut pris sur nous par le Comte de Bures & Monsieur du Reu. Car estant si

*Effroy grand  
d'un Port'enseigne.*

fort esperdu de frayeur , que de se jeter à tout son enseigne hors de la ville , par une canonniere , il fut mis en pieces par les assaillans.

Et au mesme siege , fut memorable la peur qui ferra , faisit , & glaça si fort le cœur d'un

*Peur memorable d'un Gentilhomme.*

Gentil-homme , qu'il en tomba roide mort par terre à la brèche , sans aucune blessure.

Pareille rage pousse par fois toute une multitude. En l'une des rencontres de Germanicus

contre les Allemans , deux grosses troupes prindrent d'effroy deux routes opposites :

l'une fuyoit d'où l'autre parloit. Tantost elle nous donne des aisles aux talons , comme aux

*Peur clouë & entrave les pieds des plus belliqueux.*

deux premiers : tantost elle nous clouë les pieds , & les entrave : comme on lit de

l'Empereur Theophile , lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes , devint si

estonné & si transi , qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuir : *adeò pavor etiam auxilia*

*formidat* : jusques à ce que Manuel l'un des principaux chefs de son armée , l'ayant tirassé

*La peur s'effraye de son propre secours. Curt. lib. 3.*

& secoüé , comme pour l'esveiller d'un profond somme , luy dit : Si vous ne me suivez

je vous tuëray : car il vaut mieux que vous perdiez la vie , que si estant prisonnier vous

veniez à perdre l'Empire. Lors exprime-elle sa derniere force , quand pour son service

*Peur nous rejette quelquefois à la vaillance.*

elle nous rejette à la vaillance , qu'elle a soustraite à nostre devoir & à nostre honneur ?

En la premiere juste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal , sous le Consul Sempronius , une troupe de bien dix mille hommes de pied , qui print l'espouvante , ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté , s'alla jeter au travers le gros des ennémys : lequel elle perça d'un merveilleux effort , avec grand meurtre des Carthaginois : acheptant une honteuse fuite , au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire. C'est ce dequoy j'ay le plus de peur que la peur. Aussi

*Peur surmonte  
en aigreur tous  
autres accidens.*

surmonte-elle en aigreur tous autres accidens. Quelle affection peut estre plus aspre & plus juste , que celle des amis de Pompejus , qui estoient en son navire spectateurs de cét horrible massacre ? Si est-ce que la peur des voiles Egyptiennes , qui commençoient à les approcher , l'estouffa de maniere , qu'on a remarqué , qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter , & de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce qu'arrivez à Tyr , libres de crainte , ils eurent loy de tourner leur pensée à la perte qu'ils venoient de faire , & lascher la bride aux lamentations & aux larmes , que cette autre plus forte passion avoit suspenduës.

*Adonc la peur  
arrache la sa-  
gesse & la gra-  
vité hors des  
plus profondes  
entrailles de  
mon ame. Cic.  
Tusc. l. 4.*

*Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat.*  
Ceux qui auront esté bien frottez en quelque estour de guerre ; tous blesez encor & en-

sanglantez , on les rameine bien le lendemain à la charge. Mais ceux qui ont conceu quelque bonne peur des ennemys , vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien , d'estre exilez , d'estre subjuguez , vivent en continuelle angoisse ; en perdent le boire , le manger , & le repos , là où les pauvres , les bannis , les serfs , vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens , qui de l'impatience des pointures de la peur , se sont pendus , noyez , & precipitez , nous ont bien appris qu'elle est encores plus importune & plus insupportable que la mort. Les Grecs en recognoissent une autre espece ; qui est outre l'erreur de nostre discours : venant , disent-ils , sans cause apparente , & d'une impulsion celeste. Des peuples entiers s'en voyent souvent frappez , & des armées entieres. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merueilleuse desolation. On n'y oyoit que cris & voix effrayées : on voyoit les habitans sortir de leurs maisons , comme à l'alarme , & se charger , blesser & entretuer les uns les autres , comme si ce fussent ennemys , qui vinssent à occuper leur ville. Tout y estoit en desordre , & en fureur : jusques à ce que par oraisons & sacrifices , ils eussent appaisé l'ire des Dieux. Ils nomment cela terreurs Paniques.

*Peur plus insupportable que la mort.*

*Terreurs paniques.  
Ovid. Met. l. 3.*

## CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne faut juger de nostre heur, qu'apres  
la mort.

Il faut que  
l'homme atten-  
de toujours son  
dernier jour ;  
nul ne peut  
estre dit heu-  
reux , avant  
l'heure dernie-  
re ; & le point  
final du tref-  
pas. *Ovid. Met.  
lib. 3.*

**S**CILICET *ultima semper  
Expectanda dies homini est, dicique beatus  
Ante obitum nemo, supremaque funera debet.*

*La mort seule  
juge de l'heur  
des hommes.*

*Incertitude &  
variété des cho-  
ses humaines.*

Les enfans sçavent le conte du Roy Crœsus à ce propos , lequel ayant esté pris par Cyrus , & condamné à la mort , sur le point de l'exécution , il s'escria , O Solon , Solon : Cela rapporté à Cyrus , & s'estant enquis ce que c'estoit à dire , il luy fit entendre , qu'il verifioit lors à ses despens l'avertissement qu'autrefois luy avoit donné Solon ; que les hommes , quelque beau visage que fortune leur face , ne se peuvent appeller heureux , jusques à ce qu'on leur ait veu passer le dernier jour de leur vie , pour l'incertitude & variété des choses humaines , qui d'un bien leger mouvement se changent d'un estat en autre tout divers. Et pourtant Agesilaüs , à quel- qu'un qui disoit heureux le Roy de Perse , de ce qu'il estoit venu fort jeune à un si puissant estat : Oüy-mais , dit-il , Priam en tel âge ne fut pas malheureux. Tantost des Roys de



Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en fait des menuisiers & greffiers à Rome : des Tyrans de Sicile, des pedants à Corinthe : d'un conquerant de la moitié du monde, & Empereur de tant d'armées, il s'en fait un miserable suppliant des belitres officiers d'un Roy d'Egypte ; tant cousta à ce grand Pompejus la prolongation de cinq ou six mois de vie. Et du temps de nos peres ce Ludovic Sforce dixiesme Duc de Milan, sous qui avoit si long-temps branlé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches ; mais apres y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle Reyne, vefve du plus grand Roy de la Chrestienté, vient-elle pas de mourir par la main d'un bourreau ? indigne & barbare cruauté ! Et mille tels exemples. Car il semble que comme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hautaineté de nos bastimens, il y ait aussi là haut des esprits envieux des grandeurs de ça bas.

*Vsque adeò res humanas vis abdita quædam  
Obterit, & pulchros fasces sævæque secures  
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.*

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de nostre vie, pour monstrier sa puissance, de renverser en un moment ce qu'elle avoit basti en

Car veritablement il y a quelque occulte puissance, qui brise & foule aux pieds, les glorieux faïsseaux de verges & les severs haches : se plaissant à faire un jouët des Grandeurs.  
*Lucr./lib. 5.*

Certes j'ay plus  
vescu de ce seul  
jour, que je ne  
devois vivre.  
*Macrob. lib. 2.  
cap. 7.*

*Bon-heur de  
nostre vie, d'où  
depend.*

Car lors la  
vraye parole  
sourd du fond  
du cœur, le  
masque est le-  
vé, l'homme  
paroist à nud.  
*Lucr. lib. 3.*

longues années : & nous fait crier apres  
Laberius, *Nimirum hac die una plus vixi ,  
mihi quàm vivendum fuit.* Ainsi se peut pren-  
dre avec raison, ce bon advis de Solon. Mais  
dautant que c'est un Philosophe à l'endroit  
duquel les faveurs & disgraces de la fortune  
ne tiennent rang ny d'heur, ny de malheur ;  
& sont les Grandeurs & puissances, acci-  
dens de qualité à peu près indifferente ; je  
trouve vray-semblable, qu'il ait regardé plus  
avant, & voulu dire que ce mesme bon-heur  
de nostre vie, qui dépend de la tranquillité &  
contentement d'un esprit bien né, & de la  
resolution & assurance d'une ame reglée, ne  
se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on  
ne luy ait veu joüer le dernier acte de sa  
comédie, & sans doute le plus difficile. En  
tout le reste il y peut avoir du masque : Ou  
ces beaux discours de la Philosophie ne sont  
en nous que par contenance, ou les accidens  
ne nous essayant pas jusques au vif, nous  
donnent loisir de maintenir tousiours nostre  
visage rassis. Mais à ce dernier rolle de la  
mort & de nous, il n'y a plus que feindre,  
il faut parler François, il faut monstrier ce  
qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot.

*Nam veræ voces tum demum pectore ab imo  
Ejiciuntur, & eripitur persona, manet res.*

Voilà pourquoy se doivent à ce dernier trait.

toucher & esprouver toutes les autres actions de nostre vie. C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres : c'est le jour, dit

*Mort, maistre jour, qui doit juger tous les autres.*

un Ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essay du fruit de mes études. Nous verrons-là si mes discours me partent de la bouche, ou du cœur.

J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal, à toute leur vie.

Scipion beau-pere de Pompejus rabilla en bien mourant, la mauvaise opinion qu'on avoit eue de luy jusques alors. Epaminondas interrogé

lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy-mesme : Il nous faut

voir mourir, dit-il, avant que d'en pouvoir resoudre. De vray on desfroberoit beaucoup à

celuy-là, qui le poiserait sans l'honneur & grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il

luy a pleu : mais en mon temps, trois les plus execrables personnes que je connusse en toute

*Morts fort perditionnées de trois personnes d'une abominable vie.*

abomination de vie, & les plus infames, ont eu des morts réglées, & en toute circonstance composées jusques à la perfection. Il est

des morts braves & fortunées. J'en ay veu

quelqu'une trancher le fil d'un progres de merveilleux avancement, & dans la fleur de

son croist, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis les ambitieux & courageux des-

seins du mourant, n'avoient rien de si haut

que fut leur interruption. Il arriva sans y aller, où il pretendoit, plus grandement & glorieusement, que ne portoit son desir & son esperance. Et devança par sa cheute, le pouvoit & le nom où il aspiroit par sa course. Au jugement de la vie d'autrui, je regarde toujours comme s'en est porté le bout; & l'un des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, je veux dire quietement & soudement.



## CHAPITRE XIX.

*Que Philosopher, c'est apprendre à mourir.*

*Philosopher,*  
*que c'est.* CICERO dit que Philosopher ce n'est autre chose que s'apprester à la mort. C'est dautant que l'estude & la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, & l'embesongnent à part du corps, qui est quelque apprentissage & ressemblance de la mort: Ou bien, c'est que toute la sagesse & discours du monde se resout enfin à ce poinct, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, & tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, & à nostre aise, comme dit la sainte

Escriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but, quoy qu'elles en prennent divers moyens; autrement on les chasseroit d'arrivée. Car qui escouteroit celuy qui pour sa fin establiroit nostre peine & mesaise? Les dissensions des sectes Philosophiques en ce cas sont verbales. *Transcurramus solertissimas nugas.* Il y a plus d'opiniaistreté & de picoterie, qu'il n'appartient à une si sainte profession. Mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il jouë tousiours le sien parmy. Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visée, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur est si fort à contrecœur: Et s'il signifie quelque suprême plaisir, & quelque excessif contentement, il est mieux deu à l'assistance de la vertu, qu'à nulle autre assistance. Cette volupté pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse. Et luy devrions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux & naturel: non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons desnommée. Cette autre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom: ce devroit estre en concurrence, non par privilege. Je la trouve moins pure d'incommoditez & de traverses, que n'est la vertu. Outre que son

A d'autres les  
subtiles fadaï-  
ses. *Sen. ep. 117.*

*Volupté, but de  
la vertu, que  
signifie.*

goust est le plus momentanée, fluide & caduque, elle a ses veilles, ses jeunes & ses travaux, & la sueur & le sang. Et en outre particulièrement, ses passions trenchantes de tant de sortes, & son costé une fatiété si lourde, qu'elle equipole à pénitence. Nous avons grand tort d'estimer que ses incommoditez luy servent d'aiguillon, & de condiment à sa douceur, comme en nature le contraire se vivifie par son contraire : & de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles fuites & difficultez l'accablent, la rendent austere & inaccessible. Là où beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles ennoblissent, aiguissent, & rehaussent le plaisir divin & parfait, qu'elle nous moyenne.

*Vertu ennoblée  
par ses difficul-  
tez.*

Celuy-là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son coust, à son fruit : & n'en cognoist ny les graces, ny l'usage. Ceux qui nous vont instruisant, que sa queste est scabreuse & laborieuse, sa jouissance agreable : que nous disent-ils par-là, sinon qu'elle est tousiours desagreable ? Car quel moyen humain arriva jamais à sa jouissance ? Les plus parfaits se sont bien contentez d'y aspirer, & de l'approcher, sans la posseder. Mais ils se trompent, veu que de tous les plaisirs que nous cognoissons, la poursuite mesme en est plaisante. L'entre-

*Mespris de la  
mort principale,  
bien-fait de la  
vertu.*

prise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde : car c'est une bonne portion de l'effet , & consubstantielle. L'heur & la beatitude qui reluit en la vertu , remplit toutes les appartenances & advenuës , jusques à la premiere entrée & extrefme barriere. Or l'un des principaux bien-faits de la vertu , c'est le mespris de la mort , moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité , & nous en donne le gouft pur & amiable , sans qui toute autre volupté est esteinte. Voilà pourquoy toutes les reigles se rencontrent , & conviennent à cét article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur , la pauvreté , & autres accidens , à quoy la vie humaine est subjec-te , ce n'est pas d'un pareil soing , tant parce que ces accidens ne sont pas de telle necessité , la plupart des hommes passans leur vie sans goustier de la pauvreté , & tels encore sans sentimens de douleur & de maladie , comme Xenophilus le Musicien , qui vescu cent & six ans d'une santé entiere : qu'au-pis aller , la mort peut mettre fin , quand il nous plaira , & couper broche à tous autres inconveniens. Mais quant à la mort elle est inévitable.

*Mort inévitable.*

*Omnes eodem cogimur. Omnium  
Perjatur urna : serius , oculus*

Nous sommes  
tous mis à mes-  
me rang : l'ur-  
ne fatale se re-

muë pour tous,  
qui tost ou ratd  
nous livre le  
fort : & nous  
precipite en la  
barque inferna-  
le par un tref-  
pas eternal.  
*Horat. l. 2.*

*Sors exitura , & nos in aeternum  
Exilium impositura cymba.*

Qui luy pend  
toulours sur la  
reste , comme  
à Tantalus son  
rocher. *Cic. de  
Fin. l. 4.*

L'apprest des  
viandes de Sici-  
le ne luy peut  
assaisonner une  
douce saveur :  
& le chant des  
oyseaux, ny des  
luths , ne luy  
sçauroient ra-  
mener le som-  
meil. *Hor. l. 3.*

Et par consequent , si elle nous fait peur ;  
c'est un sujet continuel de tourment , & qui  
ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu  
d'où elle ne nous vienne. Nous pouvons  
tourner sans cesse la teste çà & là , comme  
en pais suspect : *Quæ quasi saxum Tantalò  
semper impendet.* Nos Parlemens renvoyent  
souvent executer les criminels au lieu où le  
crime est commis : durant le chemin , pro-  
menez les par de belles maisons , faites-leur  
tant de bonne chere qu'il vous plaira ;

*non Siculæ dapes  
Dulcem elaborabunt saporem ,  
Non avium , cytharæque cantus  
Somnum reducent.*

Il s'enquiert  
du chemin , il  
reconte les  
jours , il mesu-  
re sa vie sur l'es-  
pace de la voye :  
gehenne sans  
fin du supplice  
qu'il attend.  
*Claud. in Ruff.  
l. 2.*

Pensez-vous qu'ils s'en puissent resioüir ? &  
que la finale intention de leur voyage leur  
estant ordinairement devant les yeux , ne leur  
ait alteré & assady le goust à toutes ces com-  
moditez ?

*Audit iter , numeratque dies , spatioque viarum  
Metitur vitam , torquetur peste futurâ.*

*Mort , objet  
nécessaire de nos-  
tre vie.*

Le but de nostre carriere c'est la mort , c'est  
l'object nécessaire de nostre visée : si elle nous  
effraye , comme est-il possible d'aller un pas



avant , sans fiebvre : Le remede du vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement ? il luy faut faire brider l'asne par la queue.

*Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.*

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piege. On fait peur à nos gens seulement de nommer la mort , & la plus-part s'en seignent comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testamens , ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main , que le Medecin ne leur ait donné l'extrême sentence. Et Dieu sçait lors entre la douleur & la frayeur , de quel bon jugement ils vous le passissent. Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles , & que cette voix leur sembloit malencontreuse , les Romains avoient appris de l'amollir , ou l'estendre en perifrases. Au lieu de dire , il est mort ; il a cessé de vivre , disent-ils , il a vescu. Pourveu que ce soit vie , soit-elle passée , ils se consolent. Nous en avons emprunté , nostre feu Maistre-Jehan. A l'aventure est-ce , que comme on dit , le terme vaut l'argent. Je nasquis entre onze heures & midy , le dernier jour de Febvrier 1533 comme nous contons à cette heure , commençant l'an en Janvier. Il n'y a justement que quinze jours

Qui va marquant ses pas à contremont du chef. *Lucr. l. 4.*

Mort , voix malencontreuse aux Romains.

que j'ay franchy 39. ans, il m'en faut pour le moins encore autant. Cependant s'empescher du pensément de chose si esloignée, ce seroit folie. Mais quoy ? les jeunes & les vieux laissent la vie de mesme condition. Nul n'en sort autrement que si tout presentement il y entroit ? Joint qu'il n'est homme si decrepite tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie ! Tu te fondes sur les contes des Medecins. Regarde plustost l'effet & l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumez de vivre : Et qu'il soit ainsi, conte de tes cognoissans, combien il en est mort avant ton âge, plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : Et de ceux mesmes qui ont ennobly leur vie par renommée, fais en registre, & j'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'apres trente-cinq ans, Il est plein de raison & de pitié, de prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus-Christ. Or il finit sa vie à trente & trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprise ?

*La mort nous surprend en plusieurs façons inopinées.*

Jamais l'homme ne pourroit se parer suffisamment, contre le mal qui le menace à toutes les heures.

*Hor. l. 2.*

*Quid quisque vitet, nunquam hominis satis Captum est in horas,*

Je laisse à part les fiebvres & les pleurésies. Qui eust jamais pensé qu'un Duc de Bretagne deust estre estouffé de la presse, comme fut celui-là à l'entrée du Pape Clement mon voisin, à Lyon ? N'as-tu pas veu tuer un de nos Roys en se joüant ? & un de ses ancestres mourut-il pas choqué par un pourreau ? Æschylus menacé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte, le voilà assommé d'un toict de tortuë, qui eschappa les pattes d'un Aigle en l'air ; l'autre mourut d'un grain de raisin ; un Empereur de regratigneure d'un peigne en se testonnant ; Emylius Lepidus pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis ; Et Aufidius pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du Conseil. Et entre les cuisses les femmes Cornelius Gallus Preteur, Tigilinus Capitaine du guet à Rome, Ludovicils de Guy de Gonsague, Marquis de Manouë ; Et d'un encore pire exemple ; Speuippus Philosophe Platonicien, & l'un de nos Papes. Le pauvre Bebius ; Juge, cependant qu'il donne delay de huiſtaine à une partie, le voilà faisi, le sien de vivre estant expiré : Et Cajus Julius Medecin, gressant les yeux d'un patient, voilà la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut mesler, un mien frere le Capitaine S. Martin, âgé de vingt-trois ans,

qui avoit desjà fait assez bonne preuve de sa valeur , joüant à la paume , receut un coup d'esteuf qui l'affena un peu au dessus de l'oreille droite , sans aucune apparence de contusion , ny de blessure , il ne s'en affit , ny reposa : mais cinq ou six heures apres il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa. Ces exemples si frequens & si ordinaires nous passans devant les yeux , comme est-il possible qu'on se puisse deffaire du pensement de la mort , & qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet ? Qu'importe-il , me direz - vous , comment que ce soit , pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cét advis , & en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abry des coups , fust - ce sous la peau d'un veau , je ne suis pas homme qui y reculast ; car il me suffist de passer à mon aise , & le meilleur jeu que je me puisse donner , je le prens : si peu glorieux au reste & exemplaire que vous voudrez.

J'ayme mieux  
qu'on m'estime  
homme de  
neant & fol ,  
pourveu que  
mes defauts  
m'esgayent , ou  
que je les mes-  
cognoisse , que  
de rechigner ,  
estant sage , &  
accort. *Horat.*  
*ep. 2.*

—— *prætulerim delirus inersque videri ,  
Dum mea dilectent mala me , vel denique fallant ,  
Quàm sapere & ringi.*

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont , ils viennent , ils trottent , ils dansent , de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau , mais aussi quand elle arrive , ou à eux , ou

à leurs femmes, enfans & amis, les surprenant en deffoude & au defcouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage & quel defefpoir les accable? Viftes-vous jamais rien fi rabaiſſé, fi changé, fi confus? Il y faut prouvoir de meilleure heure: Et cette nonchalance beſtiale, quand elle pourroit loger en la teſte d'un homme d'entendement, ce que je trouve entierement impoſſible, nous vend trop cher ſes denrées. Si c'eſtoit un ennemy qui ſe puſt éviter, je confeillerois d'emprunter les armes de la coüardife; mais puis qu'il ne ſe peut, puis qu'il vous attrape fuyant & poltron auſſi bien qu'un honneſte homme,

*Nempe & fugacem perſequitur virum:*

*Nec parcit imbellis juvenæ*

*Poplitibus, timidoque tergo.*

& que nulle trampe de cuiraffe ne vous couvre,

*Ille licet ferro cautus ſe condat & ære,*

*Mors tamen incluſum protrahet inde caput.*

apprenons à le ſouſtenir de pied ferme, & à le combattre: Et pour commencer à luy oſter ſon plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Oſtons luy l'eſtrangeté, pratiquons-le, accouſturons-le, n'ayons rien ſi ſouvent en la teſte que la mort: à tous inſtans repre-

Car elle fuît auſſi bien le fuyard: n'eſpargnant point les eſpaules tremblantes, ny le jarret d'une timide jeuneſſe.  
*Hor. l. 3.*

Encores qu'il ſe cache adviſé dans le fer & l'airain, la mort neantmoins arrachera ſon chef de ce Fort, pour bien qu'il y ſoit renfermé.  
*Prop. l. 3.*

Memoire & ſouvenance de la mort, utile & l'homme.

sentons-la à nostre imagination & en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuile, à la moindre piqueure d'espeingle, remaschons soudain, & bien quand ce seroit la mort mesme? & là dessus, roidifions-nous, & nous efforçons. Parmy les festes & la joye, ayons tousiours ce refrein de la souvenance de nostre condition, & ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre allegresse est en butte à la mort, & de combien de prinse elle la menace. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui au milieu de leurs festins, & parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'Anatomie seiche d'un homme, pour servir d'avertissement aux conviez.

Croy tousiours que chacun jour te luit pour le dernier : si l'heure qu'on n'espere pas arrive, elle se rend plus agreable. *Hor. l. 1. Epist. 4.*

*Onnem crede diem tibi diluxisse supremum,  
Grata superveniet, quæ non sperabitur hora.*

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la par tout. La premeditation de la mort, est premeditation de la liberté. Qui : appris à mourir, il a desappris à servir. Il n'y : rien de mal en la vie, pour celuy qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Le sçavoir mourir nous affranchit de toute subjection & contrainte. Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable Roy de Macedoine son prisonnier luy envoyoit

pour le prier de ne le mener pas en son triomphe. Qu'il en face la requeste à soy-mesme. A la verité en toutes choses , si nature ne presse un peu , il est mal-aisé que l'art & l'industrie aillent guere avant. Je suis de moy-mesme non melancholique , mais songe-creux : il n'est rien dequoy je me sois dés tousiours plus entretenu que des imaginations de la mort ; voire en la saison la plus licentieuse de mon âge.

*Lucundum cùm ætas florida ver ageret.*

Quand mon  
âge fleury rou-  
loit son gay  
Prin - temps.  
*Catull.*

Parmy les Dames & les jeux , tel me pensoit empesché à digerer à part moy quelque ja-  
lousie , ou l'incertitude de quelque esperance ,  
cependant que je m'entretenois de je ne sçay  
qui surpris les jours precedens d'une fiebvre  
chaude , & de sa fin , au partir d'une feste pa-  
reille , la teste pleine d'oïfiveté , d'amour &  
de bon temps , comme moy : & qu'autant  
n'en pendoit à l'oreille :

*Iam fuerit , nec post unquam revocare licebit.*

Il est passé ,  
non jamais re-  
vocable. *Lucr.*  
l. 5.

Je ne ridois non-plus le front de ce pense-  
ment-là , que d'un autre. Il est impossible que  
l'arrivée nous ne sentions des piqueures de  
elles imaginations : mais en les maniant &  
repassant , au long aller , on les apprivoise  
sans doute : Autrement de ma part je fusse

en continuelle frayeur & frenesie : Car jamais homme ne se défia tant de sa vie , jamais homme ne fit moins d'estat de sa durée. Ny la santé , que j'ay joiüy jusques à present tres-vigoureuse & peu souvent interrompuë , ne m'en allonge l'esperance , ny les maladies ne me l'accourcissent. A chaque minute il me semble que je m'eschappe. Et me rechant sans cesse , Tout ce qui peut estre fait un autre jour , le peut estre aujourd'huy. De vray les hazards & dangers nous approchent peu ou rien de nostre fin : Et si nous pensons combien il en reste , sans cét accident qui semble nous menacer le plus , de millions d'autres sur nos testes ; nous trouverons que gaillards & fiebvreux , en la mer & en nos maisons , en la bataille & en repos , elle nous est également près. *Nemo altero fragilior est : nemo in crastinum sui certior.* Ce que j'ay à faire avant mourir , pour l'achever tout loisir me semble court , fust-ce œuvre d'une heure. Quelqu'un feüilletant l'autre jour mes tablettes , trouva un memoire de quelque chose , que je voulois estre faite apres ma mort : je luy dy comme il estoit vray , que n'estant qu'à une lieue de ma maison , & sain & gaillard , jé m'estoy hasté de l'escrire là , pour ne m'asseurer point d'arriver jusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensées , &

L'un n'est point plus fressle que l'autre : nul aussi plus asseuré du lendemain.

Sen. ep. 91.



les couche en moy : je suis à toute heure préparé environ ce que je le puis estre , & ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il faut estre tousiours botté & prest à partir , en tant qu'en nous est , & sur tout se garder qu'on n'aye lors à faire qu'à soy.

*Quid brevi fortes jaculamur avo  
Multa?*

Car nous y aurons assez de besongne , sans autre surcroist. L'un se plaint plus que de la mort , dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire ; l'autre , qu'il luy faut desloger avant qu'avoir marié sa fille , ou contrerollé l'institution de ses enfans ; l'un plaint la compagnie de sa femme , l'autre de son fils , comme commoditez principales de son estre. Je suis pour cette heure en tel estat , Dieu mercy , que je puis desloger quand il luy plaira , sans regret de chose quelconque : Je me desnoie par tout , mes adieux sont tantost pris de chacun , sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement & pleinement , & ne s'en desprint plus universellement que je m'attens de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines.

— *miser, ô miser (ajunt) omnia ademit  
Vna dies infesta mihi tot premia vitæ.*

Et le bastisseur ;

*Preparation à  
la mort , neces-  
saire.*

Pourquoy d'un  
cœur trop hau-  
tain , buttons-  
nous à tant  
d'entreprises ,  
estans doüez  
d'une vie si  
courte? *Her.  
lib. 2.*

Chetifs, ô che-  
tifs que nous  
sommés ! un  
seul mal-heu-  
reux jour , di-  
sent-ils , nous  
ravit tant de  
biens & de feli-  
citez de cette  
vie. *Luc. l. 3.*

Les edifices & la menaçante hauteur des murs, demeurent interrompus. *Virgil. Æneid. 4,*

— *manent (dit-il) opera interrupta, minaque Murorum ingentes.*

Il ne faut rien designer de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour en avoir la fin. Nous sommes nez pour agir :

Et mourant je veux fondre au milieu du labeur. *Ov. am. 2.*

*Cùm moriar, medium solvar & inter opus.*

Je veux qu'on agisse, & qu'on allonge les offices de la vie, tant qu'on peut; & que la mort me treuve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle, & encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui estant à l'extremité se pleignoit incessamment, de quoy sa destinée coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinzième ou seizième de nos Roys.

Mais ils n'adjoûtent pas, qu'en tel accident le regret de semblables choses est estint. *Lucr. lib. 3.*

*Illud in his rebus non addunt, nec tibi carum  
Iam desiderium rerum superinsidet una.*

*Similitude.*

Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires & nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres joignant les Eglises, & aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes & les enfans, à ne s'effaroucher point de voir un homme mort : & afin que ce continuel spectacle d'ossemens, de tombeaux & de convois, nous advertisse de nostre condition.

*Quin etiam exhilarare viri convivia cæde  
Mos olim , & miscère epulis spectacula dira  
Certatum ferro , sæpe & super ipsa cadentum  
Pocula , resperfis non parco sanguine mensis.*

C'est pourquoy les Anciens avoient une coustume, d'essayer leurs festins par meurtres, meslans à leurs viandes les cruels spectacles des Gladiateurs : qui bien souvent après avoir combattu de l'espée, bronchoient parmi les vins, & baignoient les tables d'un large ruisseau de sang.  
*Silius Ital. lib. 11.*

Et comme les Egyptiens entre leurs festins, faisoient presenter aux assistans une grande image de la mort, par un qui leur crioit : Boy, & t'esloüy, car mort tu seras tel : Aussi ay-je pris en coustume, d'avoir non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy je m'informe si volontiers, que de la mort des hommes : quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu : ny endroit des Histoires, que je remarque si attentivement, il y paroist la farcissure de mes exemples, & que j'ay en particuliere affection cette matiere. Si j'estoy faiseur de livres, je feroys un registre commenté des morts diverses, qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en fit un de pareil titre, mais d'autre & moins utile fin. On me dira, que l'effet surmonte de si loing la pensée, qu'il n'y a si belle escrime, qui ne se perde, quand on en vient-là : laissez-les dire; le premediter donne sans doute grand avantage : Et puis n'est-ce rien, d'aller au moins jusques là sans alteration & sans siebyre? Il y a plus, nature mesme nous

*Image de la mort présentée par les Egyptiens après leurs banquets, aux assistans, & pourquoy.*

*Resolution à la mort, comme se doit digerer.*

preste la main , & nous donne courage. Si c'est une mort courte & violente , nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est autre , je m'apperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie , j'entre naturellement en quelque desdain de la vie. Je trouve que j'ay bien plus à faire à digerer cette resolution de mourir , quand je suis en santé , que je n'ay quand je suis en fiebvre ; d'autant que je ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie , à raison que je commence à en perdre l'usage & le plaisir , j'en voy la mort d'une veuë beaucoup moins effrayée. Cela me fait esperer , que plus je m'esloigneray de celle-là , & approcheray de cette-cy , plus aisément j'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que j'ay essayé en plusieurs autres occurrances , ce que dit Cesar , que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de près : j'ay trouvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur , que lors que je les ay senties. L'allegresse où je suis , le plaisir & la force , me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celuy-là , que par imagination je grossis ces incommoditez de la moitié , & les conçooy plus poissantes , que je ne les trouve quand je les ay sur les espaules. J'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort. Voyons à ces mutations & declinaisons ordi-

naires que nous souffrons , comme nature nous desrobe la veuë de nostre perte & empirement. Que reste-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse & de sa vie passée ?

*Heu senibus vitæ portio quanta manet !*

Cesar à un soldat de sa garde recreu & cassé , qui vint en la ruë , luy demander congé de se faire mourir , regardant son maintien decrepit , respondit plaisamment : Tu penses donc estre en vie ? Qui y tomberoit tout à un coup , je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement : mais conduits par sa main , d'une douce pente & comme insensible , peu à peu , de degré en degré , elle nous roule dans ce miserable estat , & nous y apprivoise , si que nous ne sentons aucune secousse , quand la jeunesse meurt en nous : qui est en essence & en verité , une mort plus dure , que n'est la mort entiere d'une vie languissante , & que n'est la mort de la vieillesse. Dautant que le faut n'est pas si lourd du mal estre au non estre , comme il l'est d'un estre doux & fleurissant , à un estre penible & douloureux. Le corps courbé & plié a moins de force à soutenir un fais , aussi a nostre ame. Il la faut dresser & eslever contre l'effort de cet adversaire. Car comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint ; si elle s'en assure aussi , elle se

Ah qu'il reste  
aux vieillards  
peu de part en  
la vie ! *Cornel.  
Gall. lib. 1.*

peut vanter [ qui est chose comme surpassant l'humaine condition ] qu'il est impossible que l'inquietude, le tourment, & la peur, non le moindre desplaisir, loge en elle.

Le visage menaçant du Tyran, n'estment point son cœur massif & ferme, ny l'auton impetueuxmoteur des flots turbulents d'Adrie, ny la redoutable main de Jupiter soudroyant. *Hor. l. 3. od. 3.*

*Non vultus instantis tyranni*

*Mente quatit solida, neque Auster,*

*Dux inquieti turbidus Adriæ,*

*Nec fulminantis magna Jovis manus.*

Elle est renduë maistresse de ses passions & concupiscence, maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté, & de toutes autres injures de fortune. Gagnons cét avantage qui pourra : C'est icy la vraye & souveraine liberté, qui nous donne dequoy faire la figue à la force & à l'injustice, & nous mocquer des prisons & des fers.

— *in manicis, &*

*Compedibus sævo te sub custode tenebo.*

*Ipsè Deus, simul atque volam, me solvet. Opinor.*

*Hoc sentit, moriar. Mors ultima linea rerum est.*

Je te mettray les pieds & les mains aux fers, sous un rude Geolier : Dieu me délivrera quand je voudray, dit-il : & je croy qu'il entend je mourray : car le respect est le bout extrême de toutes choses. *Hor. l. 1. ep. 16.*

*Mespris de la vie, fondement plus assuré de nostre Religion.*

Nostre Religion n'a point eü de plus assuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle ; car pourquoy craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perduë ne peut estre regretée ? mais aussi puis que nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a-il pas plus de mal à les craindre toutes, qu'à en soutenir une ? Que chaut-il, quand ce

soit, puis qu'elle est inévitable ? A celui  
 qui disoit à Socrates ; Les trente tyrans t'ont  
 condamné à la mort : Et nature, eux, res-  
 pondit-il. Quelle sottise, de nous peiner sur  
 le point du passage à l'exemption de toute  
 peine ? Comme nostre naissance nous apporta  
 la naissance de toutes choses : aussi nous ap-  
 portera la mort de toutes choses, nostre mort.  
 Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce  
 que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas,  
 que de pleurer de ce que nous ne vivions pas  
 il y a cent ans. La mort est origine d'une  
 autre vie : ainsi pleurâmes-nous, & ainsi  
 nous cousta-il d'entrer en cette-cy, ainsi nous  
 despoüillâmes-nous de nostre ancien voile,  
 en y entrant. Rien ne peut estre grief, qui  
 n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre  
 si long-temps, chose de si brief temps ? Le  
 long-temps vivre, & le peu de temps vivre  
 est rendu tout un par la mort. Car le long  
 & le court n'est point aux choses qui ne sont  
 plus. Aristote dit, qu'il y a de petites bestes  
 sur la riviere Hypanis, qui ne vivent qu'un  
 jour. Celle qui meurt à huit heures du ma-  
 tin, elle meurt en jeunesse : celle qui meurt  
 à cinq heures du soir, meurt en sa decrepi-  
 tude. Qui de nous ne se moque de voir  
 mettre en consideration d'heur ou de malheur,  
 ce moment de durée ? Le plus & le moins

## 110 ESSAIS DE MONTAIGNE.

en la nostre , si nous la comparons à l'éternité , ou encores à la durée des montaignes , des rivières , des estoiles , des arbres , & mesmes d'aucuns animaux , n'est pas moins ridicule. Mais nature nous y force. Sortez , dit-elle , de ce monde , comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous fistes de la mort à la vie , sans passion & sans frayeur , refaites-le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de l'Vnivers , c'est une piece de la vie du monde.

Mort , piece  
de l'ordre de  
l'Vnivers.

Tous animaux  
vivent mutuel-  
lement , s'en-  
tre-donnans le  
flambeau de la  
vie , comme les  
coureurs aux  
jeux sacrés.  
*Lucr. lib. 2.*

—— *inter se mortales mutua vivunt ,  
Et quasi cursores vitæ lampada tradunt.*

Changeray-je pas pour vous cette belle con-  
texture des choses ? C'est la condition de  
vostre creation , c'est une partie de vous ,  
que la mort : vous vous fuyez vous-mesmes.  
Cét estre que vous jouïssiez , est également  
party à la mort & à la vie. Le premier jour  
de vostre naissance vous achemine à mourir  
comme à vivre.

La premiere  
heure qui nous  
donne la vie ,  
nous la pille :  
la fin tient à la  
source , & nous  
mourons en  
naissant. *Senec.*  
*Herc. Fur. Ma-*  
*nil. lib. 4.*

—— *prima , quæ vitam dedit , hora , carpsit . .  
Nascentes morimur , finisque ab origine pendet.*

Tout ce que vous vivez , vous le desrobez à  
la vie : c'est à ses despens. Le continuel ou-  
vrage de vostre vie , c'est bastir la mort. Vous  
estes en la mort , pendant que vous estes  
en vie : car vous estes apres la mort , quand



LIVRE PREMIER. III

vous n'êtes plus en vie. Ou, si vous l'ay-  
mez mieux ainfi, vous êtes morts apres la  
vie : mais pendant la vie, vous êtes mou-  
rant : & la mort touche bien plus rudement  
le mourant que le mort, & plus vivement  
& essentiellement. Si vous avez fait vostre  
profit de la vie, vous en êtes repeu : allez-  
vous-en fatisfait.

*Cur non ut plenus vitæ conviva recedis?*

Si vous n'en avez fceu user, si elle vous  
estoit inutile, que vous importe-il de l'a-  
voir perduë ? à quoy faire la voulez-vous  
encores ?

Convive au  
festin de la vie,  
Sors de la table  
estant repeu.  
*Lucr. l. 3.*

— *cur amplius addere quæris*

*Rursum quod pereat malè, & ingratum occidat  
omne ?*

La vie n'est de foy ny bien ny mal, c'est  
la place du bien & du mal, selon que vous  
la leur faites. Et si vous avez vescu un jour,  
vous avez tout veu, un jour est egal à tous  
jours. Il n'y a point d'autre lumiere, ny  
d'autre nuit. Ce Soleil, cette Lune, ces  
Estoiles, cette disposition, c'est celle mesme  
que vos ayeuls ont joiüe, & qui entre-  
tiendra vos arrieres nepveux.

Pourquoy veu-  
tu plus adjouf-  
ter à ta vie, ce  
qui doit dere-  
chef se perdre  
mal à propos,  
& perir totale-  
ment sans te de-  
lecter ? *Lucr.  
lib. 2.*

*La vie n'est de  
foy ny bien ny  
mal.*

*Non alium videre patres : aliumve nepotes  
Aspicient.*

Les mesmes  
choses que vei-  
rent nos prede-  
cesseurs, sont  
celles que nos  
successeurs ver-  
ront. *Luc. vel.  
Manil.*

## 212 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Et au pis aller , la distribution & variété de tous les actes de ma comedie se parfournit en un an. Si vous avez pris garde au branle de mes quatre saisons , elles embrassent l'enfance , l'adolescence , la virilité , & la vieillesse du monde. Il a joué son jeu , il n'y sçait autre finesse , que de recommencer : ce sera toujours cela mesme.

Nous tournons en un point , picquez incessamment en une place : & l'an se roule en soy-mesme sur ses propres vestiges. *Lucr. l. 3.*

Je ne puis inventer ny machiner de nouveau , rien qui replaïse , toute chose est la mesme. *Lucr. lib. 3.*

— *versamur ibidem , atque insumus usque ,  
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.*

Je ne suis pas deliberé de vous forger autres nouveaux passe-temps.

*Nam tibi præterea quod machiner , inveniamque  
Quod placeat , nihil est , eadem sunt omnia semper.*

Faites place aux autres , comme d'autres vous l'ont faite. L'equalité est la premiere piece de l'equité. Qui se peut plaindre d'estre compris où tous sont compris ? Aussi avez-vous beau vivre , vous n'en rabattez rien du temps que vous avez à estre mort ; c'est pour neant , aussi long-temps serez-vous en cet estat là que vous craignez , comme si vous estiez mort en nourrice :

Quand bien , vivant tout ton faoul , tu surmonteras des siecles , la mort seraneantmoins éternelle apres. *Lucr. l. 3.*

— *Licet , quod vis , vivendo vincere sæcla ,  
Mors æterna tamen , nihilominus illa manebit.*

Et si vous mettray en un point , auquel vous n'aurez aucun mescontentement.

*In*

*In vera nescis nullum fore morte alium te,  
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,  
Stansque jacentem.*

Ny ne desirez la vie que vous plaignez tant.

a *Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,  
Nec desiderium nostrî nos afficit ullum.*

La mort est moins à craindre que rien, s'il  
y avoit quelque chose de moins que rien.

b — *multo mortem minus ad nos esse putandum,  
Si minus esse potest quàm quod nihil esse videmus.*

Elle ne vous concerne ny mort ny vif. Vif,  
parce que vous estes ; mort, parce que vous  
n'estes plus. Davantage, nul ne meurt avant  
son heure. Ce que vous laissez de temps,  
n'estoit non plus vostre, que celuy qui s'est  
passé avant vostre naissance, & ne vous  
touche non plus.

*Respice enim quàm nil ad nos antè acta vetustas  
Temporis æterni fuerit.*

Où que vostre vie finisse, elle y est toute.  
L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle  
est en l'usage. Tel a vescu long-temps, qui a  
peu vescu. Attendez-vous y pendant que vous  
y estes. Il gist en vostre volonté, non au  
nombre des ans, que vous ayez assez vescu.  
Pensiez-vous jamais n'arriver là, où vous  
alliez sans cesse ? encore n'y a-il chemin qui  
n'aye son issuë. Et si la compagnie vous peut

Sçais-tu pas  
bien qu'en l'a-  
neantissement  
du trespas, il  
ne restera point  
un autre toy-  
mesme, qui  
puisse vif & sur  
ses pieds, te  
pleurer def-  
funct & gisant.  
*Luc. l. 3.*

a Personne  
alors ne desire  
ny sa vie, ny  
soy : nul regret  
aussi de nous-  
mesmes nous  
afflige. *Ibid.*

b S'il est quel-  
que chose moins  
que rien, nous  
devons croire  
que la mort  
nous est cela.  
*Lucr. l. 3.*

La mort ne nous  
concerne ny vifs  
ny morts.

Regarde que  
tous les siècles  
passent, bien  
qu'ils soient  
éternels en du-  
rée, ne nous  
ont rien esté.  
*Lucr. lib. 3.*

soulager, le monde ne va-il pas mesme train que vous allez ?

Passant de vie à mort, toutes choses te suivent. *Lucr. l. 3.*

— *omnia te vita perfuncta sequuntur.*

Tout ne branle-il pas vostre branle ? y a-t-il chose qui ne vieillisse quant & vous ? Mille hommes, mille animaux, & mille autres creatures meurent en ce mesme instant que vous mourez.

Aucun jour n'a suivy la nuit, aucune nuit un jour, qui n'ayent oüy des pleurs mellez aux piteux cris, compagnons de la mort tenebreuse & de l'esfroyable trespas. *Lucr. lib. 3.*

*Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,*

*Quæ non audierit missas vagitibus ægris  
Ploratus mortis comites & funeris atri.*

A quoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez tirer arriere ? Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvez de mourir, achevant par là de grandes miseres. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vous veu ? Est-ce grande simpleesse de condamner chose que vous n'avez esprouvé ny par vous ny par autre. Pourquoi te plains-tu de moy & de ta destinée ? Te faisons-nous tort ? Est-ce à nous de nous gouverner, ou à nous toy ? Encore que ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est. Vn petit homme est homme entier comme un grand. Ny les hommes ny leurs vies ne mesurent à l'aune. Chiron refusa l'immortalité informé des conditions d'icelle, par le Dieu

*Immortalité refusée par Chiron & pourquoy.*

mesme du temps , & de la durée , Saturne son pere ; Imaginez de vray combien seroit une vie perdurable , moins supportable à l'homme , & plus penible que n'est la vie que je luy ay donnée. Si vous n'aviez la mort , vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. J'y ay à escient meslé quelque peu d'amertume , pour vous empescher , voyant la commodité de son usage , de l'embrasser trop avidement & indiscrettement : Pour vous loger en cette moderation , ny de fuir la vie , ny de fuir la mort , que je demande de vous ; j'ay temperé l'une & l'autre entre la douceur & l'aigreur. J'appris à Thalés le premier de vos sages , que le vivre & le mourir estoit indifferent : par où , à celuy qui luy demanda , pourquoy donc il ne mourroit , il respondit tres-sagement : Pource qu'il est indifferent. L'eau , la terre , l'air & le feu , & autres membres de ce mien bastiment , ne sont non plus instrumens de ta vie , qu'instrumens de ta mort. Pourquoy crains-tu ton dernier jour ? il ne confere non plus à ta mort que chacun des autres. Le dernier pas ne fait pas la lassitude , il la declare. Tous les jours vont à la mort : le dernier y arrive. Voilà les bons advertissemens de nostre mere Nature. Or j'ay pensé souvent d'où venoit cela , qu'aux guerres le visage de la mort , soit que nous la

*Mort à la  
guerre & mort  
à la maison for-  
dissemblables  
& pourquoy.*

voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons : autrement ce seroit une armée de Medecins & de pleurars : & elle estant toujours une, qu'il y ait toutesfois beaucoup plus d'assurance parmy les gens de village & de basse condition qu'és autres. Je croy à la verité que ce sont ces mines & appareils effroyables, dequoy nous l'entourons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre : les cris des meres, des femmes, & des enfans, la visitation des personnes estonnées & transies, l'assistance d'un nombre de valets pasles & éplorent, une chambre sans jour : des cierges allumez : nostre chevet assiegé de Medecins & de Prescheurs : somme tout horreur & tout effroy autour de nous. Nous voila desia ensevelis & enterrez. Les enfans ont peur de leurs amys mesmes quand ils les voyent masquez, aussi avons-nous. Il faut oster le masque aussi bien des choses que des personnes. Osté, qu'il sera, nous ne trouverons au dessous que cette mesme mort, qu'un valet ou simple chambrier passerent dernièrement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de te equipage.

## CHAPITRE XX.

*De la force de l'imagination.*

**F**ORTIS imaginatio generat casum , disent Vne vehemen-  
 les Clercs. Je suis de ceux qui sentent tres- te imagination  
 grand effort de l'imagination. Chacun en est engendre son  
 heurté , mais aucuns en sont renversez. Son accident.  
 impression me perse ; & mon art est de luy  
 eschapper , par faute de force à luy resister.  
 Je vivrois de la seule assistance de personnes  
 saines & gayes. La veüe des angoisses d'autrui  
 m'angoisse materiellement : & mon sentiment  
 souvent usurpe le sentiment d'un tiers. Vn  
 touffeur continuel irrite mon poulmon & mon  
 gosier. Je visite plus mal volontiers les mala-  
 des auxquels le devoir m'interesse , que ceux  
 auxquels je m'attends moins , & que je con-  
 sidere moins. Je saisis le mal que j'estudie , &  
 le couche en moy. Je ne trouve pas estrange  
 qu'elle donne & les fievres & la mort à ceux  
 qui la laissent faire , & qui luy applaudissent.  
 Simon Thomas estoit un grand Medecin de  
 son temps. Il me souvient que me rencontrant  
 un jour à Thoulouse chez un riche vieillard  
 pulmonique , & traittant avec luy des moyens  
 de sa guerison , il luy dit , que c'en estoit l'un ,

de me donner occasion de me plaire en sa compagnie : & que fichant ses yeux sur la fraischeur de mon visage , & sa pensée sur cette allegresse & vigueur , qui regorgeoit de mon adolescence : & remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy j'estois lors , son habitude s'en pourroit amender : Mais il oublioit à dire , que la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius banda si bien son ame à comprendre l'essence & les mouuemens de la folie , qu'il emporta son jugement hors de son siege , si qu'onques puis , il ne l'y pust remettre : & se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse. Il y en a , qui de frayeur anticipent la main du bourreau ; & celui qu'on débandoit pour luy dire sa grace se trouva roide mort sur l'eschaffaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons nous tremblons , nous pallissons , & rougissons aux secouffes de nos imaginations ; & renversez dans la plume , sentons nostre corps agité à leur branle , quelques-fois jusques à en expirer. Et la jeunesse boüillante s'eschauffe si avant en son harnois toute endormie , qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs.

*Imagination  
cause les fievres  
& la mort.*

*Lucr. lib. 4.*

*Vt quasi transactis sæpe omnibus rebu' profundan-  
Fluminis ingentes fluctus , vestemque cruentent.*

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir



eroistre la nuit de cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant : toutefois l'évenement de Cyppus Roy d'Italie est memorable, lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, & avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Crœsus la voix que nature luy avoit refusée. Et Antiochus prit la fièvre, par la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son ame. Pline dit avoir veu Lucius Cossitius, de femme changée en homme le jour de ses nopces. Pontanus & d'autres racontent pareilles metamorphoses advenuës en Italie ces siecles passez : Et par vehement desir de luy & de sa mere.

*Vota puer solvit, quæ fœmina voverat Iphis.*

Iphis paya garçon, les vœux qu'il fist pucelle. *Ovid.*

Passant à Vitry-le-François je pûs voir un homme que l'Evesque de Soissons avoit nommé Germain en Confirmation, lequel tous les habitans de là ont cognu, & veu fille jusques à l'aage de vingt-deux ans, nommée Marie. Il estoit à cette heure-là fort barbu & vieil, & point marié. Faisant, dit-il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent : & est encore en usage entre les filles de là, une chanson, par laquelle

*Femme changée en homme.*

elles s'entr'advertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille, que cette sorte d'accident se rencontre frequent : car si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuellement & si vigoureusement attachée à ce sujet que pour n'avoir si souvent à renchoir en mesme pensée & aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer une fois pour toutes, cette virile partie aux filles. Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du Roy Dagobert & de Saint François. On dit que les corps s'en enlevent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un Prestre, qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demeuroit longue espace sans respiration & sans sentiment. Saint Augustin en nomme un autre, à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables & plaintifs : soudain il défailloit, & s'emportoit si vivement hors de foy, qu'on avoit beau le tempester & hurler, & le pincer, & le griller, jusques à ce qu'il fust resuscité : Lors disoit avoir ouy des voix, mais comme venans de loing : & s'apercevoit de ses eschaudures & meurtrisseures. Et que ce ne fust une obstination apostée contre son sentiment, cela le monstroït, qu'il n'avoit cependant ny poulx ny haleine. Il est vray :

*Imagination cause des extases.*

*Defaillances extraordinaires d'où causées.*

semblable, que le principal credit des visions, des enchantemens, & de tels effets extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas. Je suis encore en ce doute, que ces plaisantes liaisons de quoy *Liaisons d'éguit-  
lette, d'où pro-  
cedent.* nostre monde se voit si entravé, qu'il ne se parle d'autre chose; ce sont volontiers des impressions de l'apprehension & de la crainte. Car je sçay par experience, que tel de qui je puis respondre, comme de moy-mesme, en qui il ne pouvoit choir soupçon aucun de foiblesse, & aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire le conte à un sien compagnon d'une défaillance extraordinaire, en quoy il estoit tombé sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoin; se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il en courut une fortune pareille. Et de là en hors fut sujet à y rechoir: ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant & tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie, par une autre resverie. C'est qu'advoüant luy-mesme, & preschant avant la main, cette sienne subjection, la contention de son ame le soulageoit, sur ce qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation

amoindriffoit , & luy en poisoit moins. Quand il a eu loy à son choix [ sa pensée desbroüillée & desbandée , son corps se trouvant en son deu ] de le faire lors premierement tenter , faisir & surprendre à la cognoissance d'autrui , il s'est guarý tout net. A qui on a esté une fois capable , on n'est plus incapable , si-non par juste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises , où nostre ame se trouve outre mesure tenduë de desir & de respect ; & notamment où les commoditez se rencontrent improuveuës & pressantes. On n'a pas moyen de se ravoïr de ce trouble. J'en sçay à qui il a servy d'y apporter le corps mesme , demy rassasié d'ailleurs , pour endormir l'ardeur de cette fureur : & qui par l'aage , se trouve moins impuissant , de ce qu'il est moins puissant : Et tel autre à qui il a servy aussi , qu'un amy l'ait asseuré d'estre fourny d'une contre-batterie d'enchantemens certains à le preserver. Il vaut mieux , que je die comment ce fut. Vn Comte de tres-bon lieu , de qui j'estois fort privé , se mariant avec une belle Dame qui avoit esté poursuivie de tel qui assistoit à la feste ; mettoit en grande peine ses amys : & nommément une vieille Dame sa parente , qui presidoit à ces nopces , & les faisoit chez elle , craintive de ces forcelleries : ce qu'elle me fit entendre. Je

*Lié guarý par  
quelques vaines  
fingeries.*

la priay de s'en reposer sur moy. J'avois de fortune en mes coffres , certaine petite piece d'or platte , où estoient gravées quelques figures celestes , contre le coup du Soleil , & pour oster la douleur de teste , la logeant à poinct sur la cousture du test : & pour l'y tenir , elle estoit cousüe à un ruban propre à rattacher sous le menton. Resverie germaine à celle dequoy nous parlons. Jacques Peletier , vivant chez moy , m'avoit fait ce present singulier : J'advisay d'en tirer quelque usage , & dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres , y ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une ; mais que hardiment il s'allast coucher : Que je luy ferois un tour d'amy , & n'espargnerois à son besoin , un miracle , qui estoit en ma puissance : pourveu que sur son honneur , il me promist de le tenir tres-fidelement secret. Seulement , comme sur la nuit on iroit luy porter le resveillon , s'il luy estoit mal allé , il me fist un tel signe. Il avoit eu l'ame & les oreilles si battuës , qu'il se trouva lié du trouble de son imagination : & me fit son signe à l'heure susdite. Je luy dis lors à l'oreille , qu'il se levast , sous couleur de nous chasser , & prist en se joüant la robbe de nuit que j'avois sur moy [ nous estions de taille fort voisine ] & s'en vestist , tant qu'il auroit

executé mon ordonnance , qui fut ; Quand nous serions sortis , qu'il se retirast à tomber de l'eau : dist trois fois telles paroles , & fist tels mouvemens. Qu'à chacune de ces trois fois , il ceignist le ruban que je luy mettois en main , & couchast bien soigneusement la medaille qui y estoit attachée , sur ses roignons : la figure en telle posture. Cela fait , ayant à la dernière fois bien estreint ce ruban , pour qu'il ne se peust ny desnoüer , ny mouvoir de sa place , qu'en toute assurance il s'en retournast à son prix fait : & n'oubliaist de rejeter ma robbe sur son liest , en maniere qu'elle les abriast tous deux. Ces fingeries sont le principal de l'effect , nostre pensée ne se pouvant demesler , que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science , leur inanité leur donne poids & reverence. Somme il fut certain , que mes caracteres se trouverent plus Veneriens que Solaires , plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte & curieuse , qui me convia à tel effect , esloigné de ma nature. Je suis ennemy des actions subtiles & feintes : & hay la finesse en mes mains , non seulement recreative , mais aussi profitable. Si l'action n'est vicieuse , la route l'est. Amasis Roi d'Egypte , espousa Laodicé tres-belle fille Grecque : & luy , qui se monstroient gentil

compagnon par tout ailleurs , se trouva court à jouir d'elle , & menaça de la tuër , estimant que ce fust quelque forcieriè. Comme és choses qui consistent en fantaisie , elle le rejetta à la devotion : Et ayant fait ses vœux & promesses à Venus , il se trouva divinement remis , dès la premiere nuit d'après ses oblations & sacrifices. Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenance mineuses , querelleuses & fuyardes , qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras disoit , que la femme qui se couche avec un homme , doit avec sa cotte laisser quant & quant la honte , & la reprendre avec sa cotte. L'ame de l'assaillant troublée de plusieurs diverses alarmes , se perd aisément : Et à qui l'imagination a fait une fois souffrir cette honte [ & elle ne la fait souffrir qu'aux premieres accointances , d'autant qu'elles sont plus ardentes & aspres ; & aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de foy , on craint beaucoup plus de faillir ] ayant mal commencé , il entre en fièvre & despit de cet accident , qui luy dure aux occasions suivantes. Les mariez , le temps estant tout leur , ne doivent ny presser ny taster leur entreprise , s'ils ne sont prests. Et vaut mieux faillir indecemment , à estreiner la couche nuptiale , pleine d'agitation & de fièvre , attendant une & une autre commodité

*Femme doit laisser la honte avec sa cotte couchant avec son mary.*

*Mariez , comme se doivent porter en la couche nuptiale.*

*Liberté indocile  
du membre de  
l'homme.*

plus privée & moins allarmée, que de tomber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné & desesperé du premier refus. Avant la possession prise, le patient se doit à faillies & divers temps, legerement essayer & offrir, sans se piquer & opiniastrer, à se convaincre definitivement soy-mesme. Ceux qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contre piper leur fantaisie. On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importunément lors que nous n'en avons que faire, & defaillant si importunément lors que nous en avons le plus à faire : & contestant de l'autorité, si imperieusement, avec nostre volonté, refusant avec tant de fierté & d'obstination nos sollicitations & mentales & manuelles. Si toutesfois en ce qu'on gourmande sa rebellion, & qu'on en tire preuve de sa condamnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause; à l'aventure mettrois-je en soupçon nos autres membres ses compagnons, de luy estre allé dresser, par belle envie, de l'importance & douceur de son usage, cette querelle apostée, & avoir par complot, armé le monde à l'encontre de luy, la chargeant malignement seul de leur faute commune. Car je vous donne à penser, s'il y a une seule des parties de nostre corps, qui ne refuse à nostre volonté



souvent son operation , & qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté : elles ont chacune des passions propres , qui les esveillent & endorment , sans nostre congé. Quantes fois tesmoignent les mouvemens forcez de nostre visage , les pensées que nous tenions secretes , & nous trahissent aux assistans ?

Cette mesme cause qui anime ce membre , *Membre viril ; comment animé.* anime aussi sans nostre sçeu , le cœur , le poulmon & le poul. La veuë d'un object agreable , respendant imperceptiblement en nous la flamme d'une emotion fievreuse. N'y a-il que ces muscles & ces veines , qui s'eslevent & se couchent , sans l'adveu non seulement de nostre volonté , mais aussi de nostre pensée ? Nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser , & à nostre peau de fremir de desir ou de crainte. La main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas. La langue se transfit , & la voix se fige à son heure. Lors mesme que n'ayans dequoy frire , nous le luy defendrions volontiers , l'appetit de manger & de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont sujettes , ny plus ny moins que cet autre appetit : & nous abandonne de mesme hors de propos , quand bon-luy semble. Les outils qui servent à descharger le ventre , ont leurs propres dilata-tions & compressions , outre & contre nostre

advis, comme ceux-cy destinez à descharger les roignons. Et ce que pour autoriser la puissance de nostre volonté, Sainct Augustin allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit : & que Vives encherit d'un autre exemple de son temps, de pets organisez, suivans le ton des voix qu'on leur prononçoit ; ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre. Car en est-il ordinairement de plus indiscret & tumultuaire ? Joint que j'en cognois un si turbulent & revefche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine & d'une obligation constante & irremittente, & le meine ainsi à la mort. Pleust à Dieu que je ne le sceusse que par les Histoires, combien de fois nostre ventre par le refus d'un seul pet, nous meine jusques aux portes d'une mort tres-angoisseuse. Et que l'Empereur qui nous donna liberté de peter par tout, ne nous en donna-t'il le pouvoir ? Mais nostre volonté, pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vray-semblablement la pouvons-nous marquer de rebellion & sedition, par son desreglement & desobeissance ? Veut-elle tousiours ce que nous voudrions qu'elle voulust ? Ne veut-elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, & à nostre evident dommage ?

*Pets organisez,  
& du peter.*

*Volonté déreglée & desobeissante.*

dommage? se laisse-elle non plus mener aux conclusions de nostre raison? Enfin, je dirois pour Monsieur ma partie, que plaise à considérer, qu'en ce fait sa cause estant inseparablement conjointe à un confort, & indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'à luy, & par les argumens & charges qui ne peuvent appartenir à son dit confort. Car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportunément par fois, mais refuser, jamais: & de convier encore tacitement & quietement. Partant se void l'animosité & inégalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant que les advocats & Juges ont beau quereller & sentencier: nature tirera cependant son train: qui n'auroit fait que raison, quand elle auroit doué ce membre de quelque particulier privilege. Auteur du seul ouvrage immortel, des mortels. Ouvrage divin selon Socrates: & Amour desir d'immortalité, & Demon immortel luy-mesme. Tel à l'adventure par cet effect de l'Imagination, laisse icy les escroüelles, que son compagnon reporte en Espagne. Voilà pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparée. Pourquoy pratiquent les Medecins avant main, la creance de leur patient, avec tant de fausses promesses de sa guerison: Si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apose-

*Malades guer-  
ris à la seule  
veüe de la me-  
decine.*

me ? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veüe de la Medecine faisoit l'operation : Et tout ce caprice m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un Apoticaire domestique de feu mon Pere, homme simple & Souyffe, nation peu vaine & mensongere, d'avoir cognu long-temps un marchand à Toulouse, maladif & sujet à la pierre, qui avoit souvent besoin de clysteres, & se les faisoit diversement ordonner aux Medecins, selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoient, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumées : souvent il tastoit s'ils estoient trop chauds : le voila couché, renversé, & toutes les approches faites, sauf qu'il ne s'y faisoit aucune injection. L'Apoticaire retiré apres cette ceremonie, le patient accomodé comme s'il avoit veritablement pris le clystere, il en sentoit pareil effect que ceux qui les prennent. Et si le Medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en redonnoit deux ou trois autres de mesme forme. Mon tesmoin jure, que pour espargner la despenſe, car il les payoit, comme s'il les eut receus, la femme de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe, & pour avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'il fallut revenir à la premiere façon. Vne femme pensant avoir

avalé une espingle avec son pain , crioit & se tourmentoit , comme ayant une douleur insupportable au gosier , où elle pensoit la sentir arrestée ; mais parce qu'il n'y avoit ny enflure ny alteration par le dehors , un habile homme ayant jugé que ce n'estoit que fantaisie & opinion , prise de quelque morceau de pain qui l'avoit picquée en passant , la fit vomir , & jettâ la desrobée dans ce qu'elle rendit , une espingle tortuë. Cette femme cuidant l'avoir renduë , se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je pay qu'un Gentil-homme ayant traité chez luy une bonne compagnie , se vanta trois ou quatre jours apres par maniere de jeu , car il n'en estoit rien , de leur avoir fait manger un chat en paste : equoy une Damoiselle de la troupe prit telle horreur , qu'en estant tombée en un grand desloiyement d'estomach & fièvre , il fut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se voyent comme nous , sujettes à la force de l'imagination : tesmoins les chiens , qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous voyons aussi japper & tremousser en songe , annir les chevaux & se débatre. Mais tout cecy peut rapporter à l'estroite cousture de l'esprit du corps , s'entre-communiquans leurs formes. C'est autre chose que l'imagination agisse quelquefois , non contre son corps seulement , mais contre le corps d'autrui. Et tout ainsi

*Maladie par  
imagination.*

*Imagination des  
bestes mesmes.*

*Similitude.*

qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la verolle, & au mal des yeux, qui se chargent de l'un à l'autre :

En regardant un œil malade, un autre œil est blessé : plusieurs choses nuisibles se transferans de corps en corps par contagion. *Ovid. am. l. 2.*

*Dum spectant oculi laesos, laeduntur & ipsi :  
Multaque corporibus transiuntione nocent.*

Pareillement l'imagination esbranlée avecque vehemence, eslance des traits, qui puissent offenser l'object estranger. L'antiquité a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animées & courroucées contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard : Les tortués & les austruches couvent leurs œufs de la seule veuë, signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux forciers, on les dit avoir des yeux offensifs & nuisans :

Je ne sçay quels faux yeux charment mes agneaux tendres. *Virg. Eclog. 3.*

*Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.*

*Imagination des femmes grosses.*

Ce sont pour moy mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience, les femmes envoyer aux corps des enfans, qu'elles portent au ventre, des marque de leurs fantaisies : tescmoin celle qui engendrale More. Il fut présenté à Charles Roy de Boheme & Empereur, une fille d'aupres de Pise toute veluë & herissée, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceuë, à cause d'une image de saint Jean Baptiste penduë en son liect. De animaux il en est de mesme : tescmoin les brebis de Jacob, & les perdrix & lievres que l

*Imagination des animaux en la conjonction.*

neige blanchit aux montagnes. On vid dernièrement chez moy un chat guettant un oyseau au haut d'un arbre, & s'estans fchez la veüe ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pattes du chat, ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui aiment la volerie ont ouy faire le conte du fauconnier, qui arrestant obstinément sa veüe contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de la veüe le ramener contrebas : & le faisoit, à ce qu'on dit. Car les histoires que j'emprunte, je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les prens. Les discours sont à moy, & se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience : chacun y peut joindre ses exemples : & qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre & varieté des accidens. Si je ne conte bien, qu'un autre conte pour moy. Aussi en l'estude que je traite, de nos mœurs & mouvemens, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrays. Advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'est tousiours un tour de l'humaine capacité : duquel je suis utilement advisé par ce recit. Je le voy & en fais mon profit également en ombre qu'en corps. Et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, je prens à me servir

de celle qui est la plus rare & memorable. Il y a des auteurs, desquels la fin c'est dire les evenemens. La mienne, si j'y sçavois arriver, feroit dire sur ce qui peut advenir. Il est justement permis aux Ecoles, de supposer des similitudes, quand ils n'en ont point. Je n'en fais pas ainsi pourtant, & surpasse de ce costé-là, en religion superstitieuse, toute foy historique. Aux exemples que je tire ceans, de ce que j'ay leu, ouy, fait, ou dit, je me suis defendu d'oser alterer jusques aux plus legeres & inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un jota, mon inscience je ne sçay. Sur ce propos, j'entre par fois en pensée, qu'il puisse assez bien convenir à un Theologien, à un Philosophe, & telles gens d'exquise & exacte conscience & prudence, d'escrire l'Histoire. Comment peuvent-ils engager leur foy sur une foy populaire ? comment répondre des pensées de personnes inconnuës ; & donner pour argent comptant leurs conjectures ? Des actions à divers membres, qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre témoignage, affermentez par un Juge : Et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement répondre. Je tiens moins hazardeux d'escrire les choses passées, que presentes ; d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée. Aucuns



me convient d'escrire les affaires de mon temps : estimans que je les voy d'une veüe moins blëssée de passion , qu'un autre , & de plus près , pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas que pour la gloire de Saluste , je n'en prendrois pas la peine : ennemy juré d'obligation , d'affiduité , de constance : aussi qu'il n'est rien si contraire à mon stile , qu'une narration estendueë. Je me recoupe si souvent , à faute d'haleine. Je n'ay ny composition ny explication qui vaille : Ignorant au delà d'un enfant , des phrases & vocables , qui servent aux choses plus communes. Pourtant ay-je pris à dire ce que je sçay dire , accommodant là matiere à ma force. Si j'en prenois qui me guidaist , ma mesure pourroit faillir à la sienne. Outre que ma liberté , estant si libre , j'eusse publié des jugemens , à mon gré mesme , & selon raison , illegitimes & punissables. Plutarque nous diroit volontiers de ce qu'il en fait , que c'est l'ouvrage d'autrui ? Que ses exemples soient en tout & par tout veritables ; qu'ils soient utiles à la posterité , & presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu , que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux , comme en une drogue medicinale , en un conte ancien , qu'il soit ainsi ou ainsi.

## CHAPITRE XXI.

*Le profit de l'un est dommage de l'autre.*

*Le profit de l'un  
est le dommage  
de l'autre.*

DEMADES Athenien condamna un homme de sa ville, qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterremens, sous titre de ce qu'il en demandoit trop de profit, & que cé profit en luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble estre mal pris, dautant qu'il ne se fait aucun profit qu'au dommage d'autrui; & qu'à ce compte il faudroit condamner toute sorte de gain. Le marchand ne fait bien ses affaires, qu'à la desbauche de la jeunesse: le laboureur les fait à la cherté des bleds: l'architecte à la ruine des maisons: les Officiers de la justice aux procez & querelles des hommes: l'honneur mesme & pratique des Ministres de la Religion se tire de nostre mort & de nos vices. Nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien Comique Grec, ny soldat à la paix de sa ville: ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se fonde au dedans, il trouvera que nos souhaits intérieurs pour la plus part, naissent & se nourrissent aux despens d'autrui. Ce que considerant, il m'est venu en fantaisie,

comme nature ne se dément point en cela de sa generale police : car les phisiciens tiennent que la naissance , nourrissement & augmentation de chaque chose , est l'alteration & corruption d'une autre.

*Nam quodcumque suis mutatum finibus exit ,  
Continuo hoc mors est illius quod fuit antè.*

Aussi-tost que quelque sujet se jette hors de ses limites , par transmutation , cela s'appelle la mort de son estre ancien. *Lucr.*

## CHAPITRE XXII.

*De la Coustume , & de ne changer aisément  
une loy reçeuë.*

CELUY me semble avoir tres-bien conceu la force de la coustume , qui premier forgea ce conte , qu'une femme de village ayant appris de caresser & porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance , & continuans toujours à ce faire , gagna cela par l'accoustumance , que tout grand bœuf qu'il estoit , elle le portoit encore. Car c'est à la verité une violente & traistresse maistresse d'escole , que la coustume. Elle establit en nous peu à peu à la desrobée , le pied de son autorité : mais par ce doux & humble commencement l'ayant raffis & planté avec l'ayde du temps , elle nous descouvre tantost un furieux & tyrannique visage , contre lequel nous n'avons

*Coustume violente & forte maistresse.*

plus la liberté de hauffer seulement les yeux. Nous luy voyons forcer à tous les coups les regles de nature : *Vsus efficacissimus rerum omnium magister*. J'en croy l'antré de Platon en sa Republique , & les medecins qui quittent si souvent à son autorité les raisons de leur art : & ce Roy qui par son moyen rangea son estomach à se nourrir de poison : & la fille qu'Albert recite s'estre accoustumée à vivre d'araignées : & en ce monde des Indes nouvelles on trouva de grands peuples , & en fort divers climats , qui en vivoient , en faisoient provision , & les appastoient , comme aussi des sauterelles , formis , laizards , chauve-souris , & fut un crapaut vendu six escus en une nécessité de vivres : ils les cuisent & apprestent à diverses faulses. Il en fut trouvé d'autres auxquels nos chairs & nos viandes estoient mortelles & venimeuses. *Consuetudinis magna vis est. Pernocant venatores in nive : in montibus uri se patiuntur : Pugiles , cæstibus contusi , ne ingemiscunt quidem*. Ces exemples estrangers ne sont pas estranges , si nous considérons ce que nous essayons ordinairement , combien l'accoustumance hebeté nos sens. Il ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil , & ce que les Philosophes estiment de la musique celeste ; que les corps de ces cercles estans solides ,

L'usage est un instructeur tres efficace de toutes choses.

*Plin. l. 26.*

*Vivre de crapaux & araignées.*

La force de la coustume est grande : les chasseurs passent la nuit dans les neiges , ou se laissent de jour rostir sur les montagnes ; les Athletes ne gémissent pas seulement quand ils se sentent meurtrir des arceintes du ceste.

*Cic. Tusc. lib. 2.*

*Accoustumance hebeté nos sens.*

*Musique celeste.*

polis , & venans à se lescher & frotter l'un à l'autre en roullant , ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie : aux coupures & muances de laquelle se manient les contours & changemens des caroles des astres. Mais qu'universellement les ouïes des creatures de ça bas , endormies , comme celle des Egyptiens , par la continuation de ce son , ne le peuvent appercevoir , pour grand qu'il soit. Les mareschaux , meusniers , armuriers , ne sçauroient demeurer au bruit qui les frappe , s'il les perçoit comme nous. Mon collet de fleurs sert à mon nez : mais apres que je m'en suis vestu trois jours de suite , il ne sert qu'aux nez assistans. Cecy est plus estrange , que notwithstanding les longs intervalles & intermissions l'accoustumance puisse joindre & establir l'effect de son impression sur nos sens : comme essayent les voisins des clochers. Je loge chez moy en une tour , où à la diane & à la retraite une fort grosse cloche sonne tous les jours *l'Ave Maria*. Ce tintamare estonne ma tour mesme : & aux premiers jours me semblant insupportable , en peu de temps m'apprivoisa de maniere que je l'oye sans offense , & souvent passe sans m'esveiller. Platon tança un enfant , qui jouoit aux noix. Il luy respondoit : Tu me tanças de peu de chose. L'accoustumance , repliqua Platon , n'est pas chose

de peu. Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply dès nostre plus tendre enfance, & que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passe-temps aux meres de voir un enfant tordre le col à un poulet, & s'esbattre à blesser un chien & un chat. Et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il void son fils gourmer injurieusement un païsan, ou un laquais qui ne se defend point : & à gentillesse, quand il le void affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté & tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences & racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison. Elles se germent là, & s'eslevent apres gaillardement, & profitent à force entre les mains de la coustume. Et est une tres-dangereuse institution, d'excuser ces vilaines inclinations, par la foiblesse de l'aage & legereté du sujet. Premièrement, c'est nature qui parle : de qui la voix est lors plus pure & plus naïfve, qu'elle est plus gresle & plus neufve. Secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la difference des escus aux espingles, elle depend de foy. Je trouve bien plus juste de conclure ainsi : Pourquoi ne tromperoit-il aux escus, puis qu'il trompe aux espingles ? que, comme ils sont : Ce n'est qu'aux espingles, il n'auroit garde de

*Vices prennent leur ply dès la plus tendre enfance.*

*Tromperie doit estre corrigée dès le bas aage.*

le faire aux écus. Il faut apprendre soigneusement aux enfans de haïr les vices de leur propre contexture, & leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient non en leur action seulement, mais sur-tout en leur cœur : que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Je sçay bien que pour m'estre duit en ma puerilité, de marcher tousiours mon grand & plain chemin, & avoir à contre-cœur de mesler ny tricoterie ny finesse à mes jeux enfantins ; ( comme de vray il faut noter que les jeux des enfans ne sont pas jeux, & les *Jeux enfantins.* faut juger en eux, comme leurs plus serieuses actions ) il n'est passe-temps si léger, où je n'apporte du dedans, & d'une propension naturelle & sans estude, une extreme contradiction à tromper. Je manie les cartes pour les doubles, & tient compte, comme pour les doubles doublons, lors que le gagner & le perdre contre ma femme & ma fille, m'est indifferant, comme lors qu'il va de bon. En tout & par tout, il y a assez de mes yeux à me tenir en office, il n'y en a point qui me veillent de si près, ny que je respecte plus. Je viens de voir chez moy un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds, au service que luy devoient *Pieds façonnés au service des mains.* les mains, qu'ils en ont à la verité à demy

oublié leur office naturel. Au demeurant il les nomme ses mains, il trenche, il charge un pistolet & le lasche, il enfile son éguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il joue aux cartes & aux dez, & les remue avec autant en dextérité que scauroit faire quelqu'autre : l'argent que luy ay donné, il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. J'en vy un autre estant enfant, qui manioit une espée à deux mains, & une hallebarde, du ply du col à faire de mains; les jettoit en l'air & les reprenoit, lançoit une dague, & faisoit craqueter un fouët aussi bien que charretier de France. Mais on descouvre bien mieux ses effects aux estranges impressions qu'elle fait en nos ames, où elle ne trouve pas tant de resistance. Que ne peut-elle en nos jugemens & en nos creances? y a-il opinion si bizarre, je laisse à part la grossiere imposture des religions, dequoy tant de grandes nations, & tant de suffisans personages se sont veus enyvrez [ car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine ] mais d'autres opinions y en a-il de si estranges, qu'elle n'aye planté & estably pour loix és regions que bon luy a semblé? Et est tres-juste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est specula-*

*Hommes sans  
mains manient  
armes du ply du  
col.*



*orem venatoremque naturæ , ab animis con-*  
*uetudine imbutis quærere testimonium veritatis?*

'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, & par conséquent que nostre raison n'estaye & ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, & l'on ne regarde jamais celui qu'on veut honorer. Il en est où quand le Roy crache, la plus favorite des Dames de sa Cour tend la main : & en une autre nation, les plus apparens qui sont autour de luy, se baissent à terre, pour amasser en du linge son ordure. Desfrobons icy la place d'un conte. Vn gentilhomme François fameux en rencontres, se nouchoit tousiours de sa main, chose tres-ennemie de nostre usage : defendant là dessus son fait, il me demanda ; Quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, & puis, qui est, l'empaqueter & ferrer soigneusement sur nous ? Que cela devoit faire plus de mal au cœur, que de le voir verser où que ce fust, comme nous faisons toutes nos autres ordures. Je trouvoy qu'il ne parloit pas du tout sans raison, & m'avoit la coustume, osté l'apperce-  
 vance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitée d'un autre pays. Les miracles sont, selon l'ignorance

Un Physicien ; c'est à dire un scrutateur & speculateur de la Nature, n'a-il point de honte de chercher des tefmoins de cette verité qui la regarde, parmi des esprits imbus de la coustume ? *Lvs. de nat. Deorum. l. i.*

*Cracher de quelques Roys, recueilly.*

*Crachat pourquoy si soigneusement empaqueté d'un beau linge & ferré sur nous.*

## 144 ESSAIS DE MONTAIGNE.

en quoy nous sommes de la nature, non selon  
l'estre de la nature. L'assuefaction endort la veue  
de nostre jugement. Les Barbares ne nous sont  
de rien plus merveilleux que nous sommes à eux :  
ny avec plus d'occasion, comme chacun ad-  
voüeroit, si chacun sçavoit, apres s'estre pro-  
mené par ces loingtains exemples, se coucher  
sur les propres, & les conferer sainement. La  
raison humaine est une teinture infuse environ  
de pareil poids à toutes nos opinions & mœurs,  
de quelque forme qu'elles soient : infinie en ma-  
tiere : infinie en diversité. Je m'en retourne. Il  
est des peuples, où sauf sa femme & ses enfans,  
aucun ne parle au Roy que par Sarbatane. En  
une mesme nation & les vierges monstrent à  
descouvert leurs parties honteuses, & les mariées  
les couvrent & cachent soigneusement. A quoy  
cette autre coustume qui est ailleurs, a quelque  
relation ; la chasteté n'y est en prix que pour  
le service du mariage : car les filles se peuvent  
abandonner à leur poste, & engrossées se faire  
avorter par medicamens propres, au vœu d'un  
chacun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se  
marie, tous les marchands conviez à la nopce  
couchent avec l'espousée avant luy : & plus il y  
en a, plus a-elle d'honneur & de recommanda-  
tion, de fermété & de capacité : si un officier  
se marie, il en va de mesme, de mesme si c'est  
un noble, & ainsi des autres : sauf si c'est un  
laboureur.

*Raison humaine, que c'est.*

*Coustume de divers peuples en mariage.*

laboureur ou quelqu'un du bas peuple, car lors  
 c'est au Seigneur à faire : & si on ne laisse pas  
 d'y recommander estroittement la loyauté,  
 pendant le mariage. Il en est où il se void des  
 bordeaux publics de masses, voire & des maria-  
 ges, où les femmes vont à la guerre quand &  
 leurs maris, & ont rang, non au combat seu-  
 lement, mais aussi au commandement. Où  
 non seulement les bagues se portent au nez, aux  
 lèvres, aux joues, & aux orteils des pieds : mais  
 les verges d'or bien poissantes au travers des  
 reins & des fesses. Où en mangeant on s'essuye  
 les doigts aux cuisses, & à la bourse des geni-  
 toires, & à la plante des pieds. Où les enfans ne  
 sont pas heritiers, ce sont les freres & neveux :  
 & ailleurs les neveux seulement, sauf en la suc-  
 cession du Prince. Où pour regler la commu-  
 nauté des biens, qui s'y observe, certains Ma-  
 gistrats souverains ont charge universelle de la  
 culture des terres, & de la distribution des  
 fruits, selon le besoin d'un chacun. Où l'on  
 pleure la mort des enfans, & festoye-t'on celle  
 des vieillards. Où ils couchent en des lits dix ou  
 douze ensemble avec leurs femmes qui perdant  
 leurs maris par mort violente, se peuvent rema-  
 rier, les autres non. Où l'on estime si mal de  
 la condition des femmes, que l'on y tue les  
 jumeaux qui y naissent, & achepté l'on des  
 voisins, des femmes pour le besoin. Où les

*Chasteté recom-  
 mandée en ma-  
 riage.*

*Bordeaux pu-  
 blics de diverses  
 sortes.*

*Corps des trespassez pilez & beus avec du vin.*

maris peuvent repudier sans alleguer aucune cause, les femmes non pour cause quelconque. Où les maris ont loy de les vendre si elles sont stériles. Où ils font cuire le corps du trespassez, & puis piler, jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils meslent à leur vin, & la boivent. Où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens, ailleurs des oyseaux. Où l'on croit que les ames heureuses vivent en toute liberté, en des champs plaisans, fournis de toutes commoditez, & que ce sont elles qui font cet Echo que nous oyons. Où ils combattent en l'eau, & tirent seurement de leurs arcs en nageant. Où pour signe de subjection il faut hausser les espauls, & baisser la teste, & deschausser ses souliers quand on entre au logis du Roy. Où les Eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez & levres à dire, pour ne pouvoir estre aimez : & les Prestres se crevent les yeux pour accointer les demons, & prendre les oracles. Où chacun fait un Dieu de ce qu'il luy plaist, le chasseur d'un Lyon ou d'un Renard, le pescheur de certain poisson, & des Idoles de chaque action ou passion humaine : le Soleil, la Lune & la Terre, sont les Dieux principaux : la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le Soleil : & y mange-t'on la chair & le poisson crud. Où le grand serment, c'est jurer le nom de quelque homme

*Dieux de quelques peuples, de ce qu'il leur plaist.*

espaffé, qui a esté en bonne reputation  
 a pays, touchant de la main fa tombe. Où  
 s'estreines que le Roy envoie aux Princes <sup>Feu envoyé</sup>  
 s vassaux, tous les ans, c'est du feu, le <sup>pour estreines</sup>  
 quel apporté, tout le vieil feu est esteint, <sup>par quelques</sup>  
 de ce nouveau sont tenus les peuples voi-  
 as venir puiser chacun pour soy, sur peine  
 crime de leze-Majesté. Où, quand le Roy  
 our s'adonner du tout à la devotion, se re-  
 e de sa charge, ce qui advient souvent; son  
 emier successeur est obligé d'en faire autant:  
 passe le droict du Royaume au troisiésme  
 ccessueur. Où l'on diversifie la forme de la po-  
 e, selon que les affaires semblent le requérir:  
 a depose le Roy quand il semble bon: &  
 y substitué l'on des anciens à prendre le  
 uvernail de l'Estat: & le laisse-t'on par fois  
 ffi és mains de la commune. Où hommes  
 femmes sont circoncis, & pareillement bap-  
 eez. Où le soldat, qui en un ou divers com-  
 ts, est arrivé à presenter à son Roy sept  
 tes d'ennemys, est fait noble. Où l'on vit  
 as cette opinion si rare & infociable de la  
 ortalité des âmes. Où les femmes accou-  
 ent sans plainte & sans effroy. Où les fem-  
 es en l'une & l'autre jambe portent des gre-  
 s de cuivre: & si un pouil les mord, sont  
 qués par devoir de magnanimité de le re-  
 ordre: & n'osent espouser, qu'elles n'ayent

*Pouils remor-  
 dus par ceux  
 qu'ils ont mor-  
 dus.*

offert à leur Roy, s'il le veut, leur pucelage  
 Où l'on saluë mettant le doigt à terre, &  
 puis le haussant vers le Ciel. Où les hommes  
 portent les charges sur la teste, les femmes  
 sur les espaules : elles pissent debout, les hommes,  
 accroupis. Où ils envoient de leur saluer  
 en signe d'amitié, & encensent comme les  
 Dieux, les hommes qu'ils veulent honorer.  
 Où non seulement jusques au quatriesme degré,  
 mais en aucun plus esloigné, la parenté  
 n'est soufferte aux mariages. Où les enfans  
 sont quatre ans à nourrice, & souvent douze  
 & là mesme il est estimé mortel, de donner  
 à l'enfant à tetter tout le premier jour.  
 Où les Peres ont charge du chastiment des  
 masles, & les meres à part, des femelles.  
 & est le chastiment de les fumer pendus par  
 les pieds. Où on fait circoncire les femmes.  
 Où l'on mange toutes sortes d'herbes, sans  
 autre discretion, que de refuser celles qui  
 leur semblent avoir mauvaise senteur. Où tout  
 est ouvert : & les maisons pour belles &  
 ches qu'elles soient, sans porté, sans fen-  
 tre, sans coffre qui ferme : & sont les larrons  
 doublement punis qu'ailleurs. Où ils tuent  
 les pouïls avec les dents comme les Magots, &  
 trouvent horrible de les voir escacher sous  
 les oncles. Où l'on ne coupe en toute la vie  
 ny poil ny ongle : ailleurs, où l'on ne coupe

*Maisons ouvertes.*

*Pouïls tués avec les dents.*

que les ongles de la droite, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse. Où ils nourrissent tout le poil du costé droit, tant qu'il peut roistre : & tiennent raz le poil de l'autre costé.

*Poil nourry  
d'un costé, te-  
nu raz de l'au-  
tre.*

Et en voisines Provinces, celle-icy nourrit le poil de devant, celle-là le poil de derriere, & fassent l'opposite. Où les peres prestent leurs enfans, les maris leurs femmes, à jouyr aux hostes en payant. Où on peut honnestement faire des enfans à sa mere, les peres se messer à leurs filles, & à leurs fils. Où aux assemblées des festins, ils s'entrepresent sans distinction de parenté les enfans les uns aux autres. Icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres or-

*Vivre de chair  
humaine.*

onnent des enfans encor au ventre des meres, ceux qu'ils veulent estre nourris & conservez, & ceux qu'ils veulent estre abandonnez & tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir : & ailleurs elles sont communes sans peché : voire en tel pays portent pour marque d'honneur autant de belles houppes rangées au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de masles. La coustume n'a-elle pas fait encore une chose publique de femmes à part ?

*Femmes belles  
queuses.*

leur a-elle pas mis les armes à la main ? fait dresser des armées, & livrer des batailles ? Et ce que toute la Philosophie ne peut planter en la teste des plus sages, ne l'apprend-elle pas de sa

*Richesse en mes-  
prise*

seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des nations entieres, où non seulement la mort estoit mesprisée, mais festoyée où les enfans de sept ans souffroient d'estre soüiettez jusques à la mort, sans changer de visage où la richesse estoit en tel mespris, que le plus chetif citoyen de la ville n'eust daigné baïsse le bras pour amasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions très-fertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires met & les plus savoureux, c'estoient du pain, de nasitort & de l'eau. Fit-elle pas encore ce miracle en Cio, qu'il s'y passa sept cens ans, sans memoire que femme ny fille y eust fait faute son honneur ? Et somme, à ma fantaisie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse : & avec raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dit, la Royne & Emperiere du monde. Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit que c'estoit la coustume de sa maison : que son pere avoit ainsi battu son ayeul ; son ayeul son bisayeul & monstrent son fils ; Cetuy-cy me battra quand il sera venu au terme de l'aage où je suis. Et le pere que le fils tirassoit & sabouloit emmy la ruë, luy commanda de s'arrester à certain huis ; car luy, n'avoit trainé son pere que jusques-là, que c'estoit la borne des injurieux traitemens hereditaires, que les enfans avoient en usage de faire aux peres en leur

*Traittemens  
injurieux heredi-  
taires.*



famille. Par coustume , dit Aristote , aussi souvent que par maladie , des femmes s'arrachent le poil , rongent leurs ongles , mangent des charbons & de la terre : & plus par coustume que par nature les masses se méllent aux masses. Les loix de la conscience , que nous disons naistre de nature , naissent de la coustume : chacun ayant en veneration interne les opinions & mœurs approuvées & receuës autour de luy , ne s'en peut desprendre sans remors , ny s'y appliquer sans applaudissement. Quand ceux de Crete vouloient au temps passé maudire quelqu'un , ils prioient les Dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume. Mais le principal effect de sa puissance , c'est de nous saisir & empieter de telle sorte , qu'à peine soit-il en nous , de nous r'avoir de sa prise , & de r'entrer en nous , pour discourir & raisonner de ses ordonnances. De vray , parce que nous les humons avec le lait de nostre naissance , & que le visage du monde se presente en cét estat à nostre premiere veüe , il semble que nous soyons nés à la condition de suivre ce train. Et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous , & infuses en nostre ame par la semence de nos peres , il semble que ce soient les generales & naturelles. Par où il advient , que ce qui est hors les gonds de la coustume , on le croid hors les gonds de la raison. Dieu sçait

*Loix de la conscience , d'où naissent.*

*Puissance de la coustume.*

combien defraisonnablement le plus souvent. Si comme nous, qui nous estudions, avons appris de faire ; chacun qui oit une juste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre ; chacun trouveroit, que cette-cy n'est pas tant un bon mot comme un bon coup de foïet à la bestise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les advis de la verité & ses preceptes, comme adressez au peuple, non jamais à soy ; & au lieu de les coucher sur ses mœurs, chacun les couche en sa memoire, tres-sottement & tres-inutilement. Revenons à l'empire de la coustume. Les peuples nourris à la liberté & à se commander eux mesmes, estiment toute autre forme de police monstrueuse & contre nature : Ceux qui sont duits à la Monarchie en font de mesme. Et quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se font avec grandes difficultez défaits de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avec pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resoudre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume que chacun est contant du lieu où nature l'a planté : & les sauvages d'Ecosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scytes de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez, car

*Democratie.*

*Monarchie.*

*Indiens mangeoient leurs peres, & pourquoy.*

c'estoit leur forme, estimans ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture, que dans eux-mesmes : ils luy respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient : mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, & prendre celle de Grece, qui estoit de brusser les corps de leurs peres, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous dérobe le vray visage des choses.

*Costume nous  
cache le vray vi-  
sage des choses.*

*Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam  
Principia, quod non minuant mirari omnes  
Paulatim.*

Il n'est rien de grand ny si merveilleux en son commencement que chacun n'en diminuë peu à peu l'admiration. *Lucr. l. 2.*

Autrefois ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, & reçue avec resoluë autorité bien loin autour de nous : & ne voulant point, comme il se fait, l'establis seulement par la force des loix & des exemples, mais qu'estant tousiours jusques à son origine, j'y trouvay le fondement si foible, qu'à peine que je ne m'en degoustasse, moy, qui avois à la confirmer en autrui. C'est cette recepte, par laquelle Platon

*Amours desnatu-  
rées & preposieres  
comme se doivent  
chasser.*

entreprend de chasser les desnaturées & preposieres amours de son temps, qu'il estime souveraine & principale : A sçavoir, que l'opinion publique les condamne : que les Poëtes, que chacun en face de mauvais contes. Recepte, par le moyen de laquelle, les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus

plus excellens en beauté, l'amour des sœurs. Les fables mesmes des Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avec le plaisir de leur chant, infus cette utile creance, en la tendre cervelle des enfans. De vray, la pudicité est une belle vertu, & de laquelle l'utilité est assez connuë : mais de la traiter & faire valoir selon nature, il est autant mal aisé comme il est aisé de la faire valoir selon l'usage, les loix & les preceptes. Les premieres & universelles raisons sont de difficile perscrutation, & les passent nos maistres en escumant ; ou en ne les osant pas seulement taster, se jettent d'abordée dans la franchise de la coustume : là ils s'enflent, & triomphent à bon compte. Ceux qui ne se veulent laisser tirer hors cette originelle source, faillent encore plus, & s'obligent à des opinions sauvages : tescmoin Chrysippus, qui sema en tant de lieux ses escrits, le peu de compte en quoy il tenoit les conjonctions incesteuses, quelles qu'elles fussent. Qui voudra se desfaire de ce violent prejudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses recetées d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe cheñuë & rides de l'usage qui les accompagne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité & à la raison, il sentira son jugement, comme tout bouleversé, & remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple,

*Pudicité, belle  
vertu.*

*Coustume seule,  
fondement de  
beaucoup de cho-  
ses.*

je luy demanderay lors, quelle chose peut estre plus estrange, que de voir un peuple obligé à suivre des loix qu'il n'entendit onques : attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testamens, ventes & achapts, à des regles qu'il ne peut sçavoir, n'estans escrites ny publiées en sa langue, & desquelles par necessité il luy faille acheter l'interpretation & l'usage. Non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son Roy de rendre les trafics & negociations de ses sujets libres, francs & lucratifs, & leurs debats & querelles, onereux, chargez de poisons subfides : mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en trafic, la raison mesme, & donner aux loix cours de marchandise. Je sçay bon gré à la fortune, dequoy, comme disent nos historiens, ce fut un gentil-homme Gascon & de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemagne, nous voulant donner les loix Latines & Imperiales. Qu'est-il plus farouche que voir une nation, où par legitime coustume la charge de juger se vende, & les jugemens soient payez à purs deniers contans, & où legitiment la justice soit refusée à qui n'a dequoy payer : & aye cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesme estat, de gens manians les procès, pour le joindre aux trois anciens, de l'Eglise, de la noblesse & du Peuple : lequel

*Justice ne se  
doit vendre.*

*Estats anciens.*

estat ayant la charge des loix & souveraine autorité des biens & des vies , face un corps à part de celuy de la Noblesse : d'où il advient qu'il y ait doubles loix , celles de l'honneur , & celles de la Justice , en plusieurs choses fort contraires : aussi rigoureusement condamnent celles-là un dementy souffert , comme celles-icy un dementy revanché : par le devoir des armes , celuy-là soit dégradé d'honneur & de noblesse qui souffre une injure , & par le devoir civil , celuy qui s'en venge encoure une peine capitale ! qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense faite à son honneur , il se deshonne : & qui ne s'y adresse , il en est puny & chastié par les loix : Et de ces deux pieces si diverses se rapportans toutesfois à un seul chef , ceux-là ayent la paix , ceux-cy la guerre en charge : ceux-là ayent le gain , ceux-cy l'honneur : ceux-là le sçavoir , ceux-cy la vertu : ceux-là la parole , ceux-cy l'action : ceux-là la justice , ceux-cy la vaillance : ceux-là la raison , ceux-cy la force : ceux-là la robe longue , ceux-cy la courte en partage ? Quant aux choses indifferentes , comme vestemens , qui les vouldra ramener à leur vraye fin , qui est le service & commodité du corps , d'où depend leur grace & bien-seance originelle , pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer , je luy donneray entre autres nos bonnets carrez : cette longue queue de

veloux plissé, qui pend aux testes de nos femmes, avec son attirail bigarré : & ce vain modele & inutile, d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutefois nous faisons montre & parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le style commun : Ains au rebours, il me semble que toutes façons escartées & particulieres partent plustost de folie, ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison : & que le sage doit au dedans retirer son ame de la presse, & la tenir en liberté & puissance de juger librement des choses : mais quant au dehors, qu'il doit suivre entierement les façons & formes receües. La societé publique n'a que faire de nos pensées : mais le demeurant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes & nostre vie, il les faut prester & abandonner à son service & aux opinions communes : comme ce bon & grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeissance du magistrat, voire d'un magistrat tres-injuste & tres-inique. Car c'est la regle des regles, & generale loy des loix, que chacun observe celles du lieu où il est.

*Νόμοις ἑπειθαυ τοῖσιν ἐγχώροις καλόν.*

En voicy d'une autre cuvée. Il y a grand doute, s'il se peut trouver si évident profit au changement d'une loy receüe telle qu'elle soit,

Il est beau que  
chacun serve  
aux loix du  
pays.

Loix receües ne  
se doivent chan-  
ger.

qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces jointes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens ordonna que quiconque voudroit ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la corde au col ; afin que si la nouvelleté n'estoit approuvée d'un chacun, il fust incontinent estranglé. Et celui de Lacedemone employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse asseurée, de n'enfreindre aucune de ses ordonnances. L'Ephore qui couppa si rudement les deux cordes que Phrynys avoit adjoustées à la musique, ne s'esmoye pas, si elle en vaut mieux, ou si les accords en sont mieux remplis : il luy suffit pour les condamner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espée roüillée de la Justice de Marseille. Je suis desgousté de la nouveauté, quelque visage qu'elle porte ; & si ay raison, car j'en ay veu des effects tres-dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploité : mais on peut dire avec apparence, que par accident elle a tout produit & engendré : voire & les maux & ruines, qui se font depuis sans elle, & contre elle ; c'est à elle de s'en prendre au nez,

*Espée roüillée de justice à Marseille, que signifioit.*

*Nouvelleté dommageable.*



*Heu patior telis vulnera facta meis !*

Ah je porte le  
coup fait de  
mes propres ar-  
mes ! *Ovid. Eg.  
phil.*

Ceux qui donnent le branle à un Estat , sont volontiers les premiers obforbez en sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guere à celuy qui l'a émeu , il bat & broüille l'eau pour d'autres pècheurs. La liaison & contexture de cette Monarchie & ce grand bastiment , ayant esté desmis & dissout , notamment sur ses vieux ans , par elle , donne tant qu'on veut d'ouverture & l'entrée à pareilles injures. La Majesté Royale s'avale plus difficilement du sommet au milieu , qu'elle ne se precipite du milieu à fond. Mais les inventeurs sont plus dommageables , les imitateurs sont plus vicieux , de se jetter en des exemples , desquels ils ont senty & puny l'horreur & le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur , mesme au mal faire ; ceux-cy doivent aux autres la gloire de l'invention , & le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelle desbauche puissent heureusement en cette premiere & seconde source , les images & patrons à troubler nostre police. On lit en nos loix mesmes , faites pour le remede de ce premier mal , l'apprentissage & l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises : Et nous advient ce que Thucydides dit des guerres civiles de son temps , qu'en faveur des vices publics , on les baptisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse , abastardissant & amollissant leurs vrayes tiltres ,

Du moins ce  
proposest beau.  
La couverture  
est belle. Hon-  
neste pretexte.  
A mauvais effet  
bonne parole.  
Cic. l. 2.

C'est pourtant , pour reformer nos consciences & nos creances , *honestà oratio est*. Mais le meilleur pretexte de nouveauté est très-dangereux. *Adeò nihil motum ex antiquo probabile est*. Si me semble-il , à le dire franchement , qu'il y a grand amour de foy & presumption , d'estimer ses opinions jusques-là , que pour les establir , il faille renverser une paix publique , & introduire tant de maux inévitables , & une si horrible corruption de mœurs , que les guerres civiles apportent , & les mutations d'estat , en chose de tel poids , & les introduire en son pays propre. Est-ce pas mal mesnagé d'avancer tant de vices certains & connus , pour combattre des erreurs contestées & débatables ? Est-il quelque pire espece de vices , que ceux qui choquent la propre conscience & naturelle cognoissance ? Le Senat osa donner en payement cette defaite , sur le different d'entre luy & le peuple , pour le ministere de leur Religion : *Ad Deos , id magis quàm ad se pertinere , ipsos visuros , ne sacra sua polluantur* : conformément à ce que respondit l'Oracle à ceux de Delphes , en la guerre Medoise , craignans l'invasion des Perfes. Ils demanderent au Dieu , ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple ; ou les cacher ou les emporter : Il leur respondit , qu'ils ne bougeassent rien , qu'ils se souciaissent d'eux :  
qu'il

Que cette cause appartenoit  
plustost aux  
Dieux qu'à eux :  
à raison de  
quoy leur providence  
sçau-  
roit bien met-  
tre ordre , que  
la Religion &  
les choses saintes  
ne fussent  
prophanées.  
Liv.

qu'il estoit suffisant pour prouvoir à ce qui  
 luy estoit propre. La Religion Chrestienne a  
 toutes les marques d'extresme justice & utilité :  
 mais nulle plus apparente , que l'exacte recom-  
 mandation de l'obeissance du Magistrat , &  
 manutention des polices. Quel merveilleux  
 exemple nous en a laissé la sâpience divine ,  
 qui pour establir le salut du genre humain ,  
 & conduire cette sienne glorieuse victoire con-  
 tre la mort & le peché , ne l'a voulu faire  
 qu'à la mercy de nostre ordre politique : & a  
 soumis son progrès & la conduite d'un si  
 haut effet & si salutaire , à l'aveuglement &  
 injustice de nos observations & usances ; y  
 laissant courir le sang innocent de tant d'esleus  
 & favoris , & souffrant une longue perte  
 d'années à meurir ce fruit inestimable ? Il  
 y a grand à dire entre la cause de celuy qui suit  
 les formes & les loix de son pays , & celuy  
 qui entreprend de les regenter & changer.  
 Celuy-là allegue pour son excuse , la simpli-  
 cité , l'obeissance & l'exemple : quoy qu'il  
 face , ce ne peut estre malice , c'est pour le  
 plus malheur. *Quis est enim , quem non moveat*  
*larissimis monumentis testata , consignataque*  
*antiquitas ?* Outre ce que dit Isocrates , que  
 la defectuosité a plus de part à la moderation ,  
 que n'a l'excès. L'autre est en bien plus rude  
 party. Car qui se mesle de choisir & de chan-

*Obeissance au  
 Magistrat , mar-  
 que de la Reli-  
 gion Chrestienne.*

*Qui ne seroit  
 esmeu de l'an-  
 tiquité , scellée  
 & confirmée  
 par tant de fa-  
 meux tesmoi-  
 gnages. ? Cic.  
 de div. l. 1.*

ger, usurpe l'autorité de juger : & se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse. & le bien de ce qu'il introduit. Cette si vulgaire considération m'a fermé en mon siège & tenu ma jeunesse même, plus temeraire en bride : de ne charger mes espauls d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance ; Et ose en cétte-cy, ce qu'en sain jugement je ne pourroy oser en la plus facile de celles auxquelles on m'avoit instruit, & auxquelles l'importance de juger est de nul prejudice. Me semblant tres-inique, de vouloir soumettre les constitutions & observances publiques & immobiles, à l'instabilité d'une privée fantaisie la raison privée n'a qu'une jurisdiction privée & entreprendre sur les loix divines, ce que nulle police ne supporteroit aux civiles. Auxquelles, encore que l'humaine raison ay beaucoup plus de commerce, si sont elle souverainement juges de leurs juges : & l'extremesuffisance sert à expliquer & estendre l'usage qui en est receu, non à le destourner & innover. Si quelque-fois la providence divine a passé par dessus les regles, auxquelles elle nous a necessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser. Ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter mais admirer : & exemples extraordinaires

marques d'un exprez & particulier adveu : du genre des miracles qu'elle nous offre , pour esmoignage de sa toute-puissance ; au dessus de nos ordres & de nos forces , qu'il est folie & impiété d'essayer à représenter , & que nous ne devons pas suivre , mais contempler avec étonnement. Actes de son personnage , non pas du nôtre. Cotta proteste bien opportunément : *Quum de religione agitur , T. Coruncanum , P. Scipionem , P. Scævolam ; pontifices maximos , non Zenonem , aut Cleanthem , aut Chrysippum , sequor.* Dieu le sçache si notre présente querelle , où il y a cent articles à ôster & remettre , grands & profonds articles , combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement reconnu les raisons & fondemens de l'un & l'autre party. C'est un nombre , si c'est nombre , qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute autre presse où va-elle ? sous quelle enge se jette-elle à quartier ? Il advient de leur , comme des autres medecines foibles mal appliquées : les humeurs qu'elle veut purger en nous , elle les a eschauffées , esperées & aigries par le conflict , & si elle est demeurée dans le corps. Elle n'a pu nous purger par sa foiblesse , & nous a pendant affoiblis : en maniere que nous ne pouvons vuider non plus , & ne recevons

Quand il s'agit de la Religion , j'en suis T. Coruncanus , P. Scipio , & P. Scævola , souverains Pontifes : & non pas Zenon , Cleanthes , ou Chrysippus. Cicer. de nat. Deor. l. 1.

de son operation que des douleurs longues & intestines. Si est-ce que la fortune reservant toujours son autorité au dessus de nos discours, nous presente aucunes fois la necessité si urgente, qu'il est besoin que les loix luy facent quelque place : Et quand on resiste l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout & par tout en bride & en regle contre ceux qui ont la clef des champs, auxquels tout cela est loisible qui peut avancer leur dessein, qui n'ont ny loy ny ordre que de suivre leur avantage, c'est une dangereuse obligation & inegalité.

La foy trace au  
perfide un che-  
min à trahir.  
Senec. Oedip.  
act. 3.

*Aditum nocendi perfido præstat fides.*

D'autant que la discipline ordinaire d'un Est qui est en sa santé, ne pourroit pas à ces accidens extraordinaires : elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres offices, & un commun consentement à l'observation & obeissance. L'aller legitime est un aller froid, poissant & contraint, n'est pas pour tenir bon à un aller licentieux & effrené. On sçait qu'il est encore reproché ces deux grands personnages, Octavius Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla l'autre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de secourir aux despens de ses loix, & que

ien remuer. Car à la verité en ces dernieres necessitez, où il n'y a plus que tenir, il feroit l'avanture plus sagement fait, de baisser la teste & prester un peu au coup, que s'ahurant outre la possibilité à ne rien relâcher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds : & vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent que ce qu'elles veulent. Ainsi fit celuy, qui ordonna qu'elles dormissent vingt-quatre heures : Et celuy qui remua pour cette fois un jour du Calendrier : Et cet autre qui du mois de Juin fit le second May. Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur pays, estans pressés de leur foy, qui defendoit d'essire par deux fois Admiral un mesme personnage, & de l'autre part leurs affaires requerans de toute necessité, que Lyfander prinst derechef cette charge, ils firent bien un Aracus Admiral, mais Lyfander surintendant de la marine. Et de mesme subtilité, un de leurs Ambassadeurs estant envoyé vers les Atheniens, pour obtenir le changement de quelque ordonnance, & Pericles luy alleguant qu'il estoit defendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posée, luy conseilla de le tourner seulement, dautant que cela n'estoit pas defendu. C'est ce dequoy Plutarque loüe Philopoemen, qu'estant né pour commander, il sçavoit non seulement com-

*Loix anciennes doivent faire place à la nouveauté en derniere necessité.*

*Changemens subtils de loix en urgente extremite.*

mander selon les loix , mais aux loix mesmes. quand la neccessité publique le requeroit.



## CHAPITRE XXIII.

### *Divers Evenemens de mesme Conseil.*

**I**AQUES Amiot , grand Aumosnier de France , me recita un jour cette Histoire à l'honneur d'un Prince des nostres , & notre estoit-il à très-bonnes enseignes , encore que son origine fust estrangere : que durant nos premiers troubles au siege de Rouën , ce Prince ayant esté adverty par la Royne mere du Roy d'une entreprise qu'on faisoit sur sa vie , & instruit particulierement par ses lettres , de celuy qui la devoit conduire à chef , qui estoit un Gentil-homme Angevin ou Manceau , fréquentant lors ordinairement pour cet effet la maison de ce Prince : il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant le lendemain au mont sainte Catherine , d'où se faisoit nostre batterie à Rouën , ayant à ses costez ledit Seigneur grand Aumosnier & un autre Eve sque , il apperçoit ce Gentil-homme , qui luy avoit esté remarqué , & le fit appeller. Comme il fut en sa presence , il luy dit ainsi , le voyant desja passer & fremir des alarmes.



de sa conscience : Monsieur de tel lieu , vous vous doutez bien de ce que je vous veux , & vostre visage le monstre : vous n'avez rien à me cacher : car je suis instruit de vostre affaire si avant , que vous ne feriez qu'empirer vostre marché , d'essayer à le couvrir. Vous savez bien telle chose & telle , qui estoient les tenans & aboutissans des plus secretes pieces de cette menée : ne faillez sur vostre vie à me confesser la vérité de tout ce dessein. Quand ce pauvre homme se trouva pris & convaincu , ( car le tout avoit esté descouvert à la Roïne par l'un des complices ) il n'eut qu'à joindre les mains , & requerir la grace & misericorde de ce Prince , aux pieds duquel il se voulut jeter ; mais il l'en garda , suivant ainsi son propos : Venez çà , vous ay-je autrefois fait desplaisir ? ay-je offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que je vous cognois , quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? Le Gentil-homme respondit à cela d'une voix tremblante , que ce n'estoit aucune occasion particuliere qu'il en eust , mais l'intérest de la cause generale de son party , & qu'aucuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté , d'extirper en quelque maniere que ce fust , un si puissant ennemy de leur religion. Or , suivit ce Prince , je

*Clemence grande  
d'un Prince en-  
vers celui qui  
avoit conjuré sa  
mort.*

vous veux monstrier combien la religion que je tiens , est plus douce que celle dequoy vous faites profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'oüir , n'ayant reçu de moy aucune offense , & la mienne me commande que je vous pardonne , tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez-vous-en , retirez-vous , que je ne vous voye plus icy : & si vous estes sage , prenez dorenavant en vos entreprises des conseillers plus gens de bien que ceux-là. L'empereur Auguste estant en la Gaule , receut certain advertissement d'une conjuration que luy brassoit L. Cinna : il délibéra de s'en venger & manda pour cét effet au lendemain le conseil de ses amis ; mais la nuit d'entredeux il le passa avec grande inquiétude , considerant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maison , & nepveu du grand Pompejus : & produisoit en se plaignant plusieurs divers discours. Quoy donc , disoit-il , sera-il vray que je demeureray en crainte & en alarme , & que je lairray mon meurtrier se promener cependant à son aise ? S'en ira-il quitte , ayant assailly ma teste , que j'ay sauvée de tant de guerres civiles , de tant de batailles , par mer & par terre ? & après avoir estably la Paix universelle du monde , sera-il absous , ayant délibéré non de meurtrir seulement , mais de

*Conjuration contre Auguste.*

me sacrifier ? Car la conjuration estoit faite de le tuer , comme il feroit quelque sacrifice. Apres cela , s'estant tenu coy quelque espace de temps , il recommençoit d'une voix plus forte , & s'en prenoit à foy-mesme : Pourquoi vis-tu , s'il importe à tant de gens que tu meures ? n'y aura-il point de fin à tes vengeancees & à tes cruautez ? Ta vie vaut-elle que tant de dommage se face pour la conserver ? Livia sa femme le sentant en ces angoisses : Et les conseils des femmes y seront-ils receus , luy dit-elle ? Fais ce que font les Medecins , quand les receptes accoustumées ne peuvent servir , ils en essayent de contraires. Par severité tu n'as jusques à cette heure rien profité. Lepidus a suivy Savidienus , Murena Lepidus , Cæpio Murena , Egnatius Cæpio. Commence à experimenter , comment te succederont la douceur & la clemence. Cinna est convaincu , pardonne-luy ; de te nuire desormais , il ne pourra , & profitera à ta gloire. Auguste fut bien aisé d'avoir trouvé un Advocat de son humeur , & ayant remercié sa femme , & contremandé ses amis , qu'il avoit assignés au Conseil , commanda qu'on fist venir à luy Cinna tout seul : Et ayant fait sortir tout le monde de sa chambre , & fait donner un siege à Cinna , il luy parla en cette maniere : En premier lieu je te demande , Cinna , paisible audience : n'interromps

*Femme d'Auguste le conseilla de ce qu'il feroit touchant la conjuration de Cinna.*

pas mon parler, je te donneray temps & loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, qu't'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'estant fait mon ennemy, mais estant né tel, je te sauvay, je te mis entre main tous tes biens, & t'ay enfin rendu si accommodé & si aisé, que les victorieux sont en vieux de la condition du vaincu : l'office de Sacerdoce que tu me demandas, je te l'octroyay, l'ayant refusé à d'autres, desquels le peres avoient tousiours combattu avec moy t'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensée : Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suivit Auguste : tu m'avois asseuré que je ne ferois pas interrompu : ouy, tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel jour, telle compagnie, & de telle façon : & voyant transi de ces nouvelles, & en silence non plus pour tenir le marché de se taire mais de la presse de sa conscience : Pourquoi adjousta-il, le fais-tu ? Est-ce pour estre Empereur ? Vrayment il va bien mal à la chose publique, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'Empire. Tu ne peux pas seulement defendre ta maison, & perdis dernièrement un procez par la faveur d'un simple libertin. Quoy ? n'as tu moyen ny pouvoir en autre

chose qu'à entreprendre Cesar? Je le quitte, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penfes-tu que Paulus, que Fabius, que les Cosséens & Serviliens te souffrent? & une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblessé? Apres plusieurs autres propos, car il parla à luy plus de deux heures entieres: Or va, luy dit-il, je te donne, Cinna, la vie à traistre & à parricide, que je te donnay autrefois à ennemy; que l'amitié commence le ce jourd'hui entre nous: essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné la vie, ou tu l'ayes receuë. Et se departit l'avec luy en cette maniere. Quelque temps apres il luy donna le Consulat, se plaignant le quoy il ne luy avoit osé demander. Il eut depuis pour fort amy, & fut seul fait par luy héritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantieme an de son âge, il n'y eut jamais de conjuration n'y d'entreprise contre luy, & il receut une juste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en advint pas de mesme au nostre: car sa douceur ne le sceut garantir, qu'il ne heust depuis aux lacs de pareille trahison. Tant c'est chose vaine & frivole que l'humaine prudence: & au travers de tous nos rojects, de nos conseils & precautions, la

*Clemence d'Auguste envers Cinna.*

fortune maintient tousiours la possession des évenemens. Nous appellons les Medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art , qui ne se püst maintenir de luy-mesme , & qui eust les fondemens trop fressles , pour s'appuyer de sa propre force : & comme s'il n'y avoit que luy , qui ayt besoin que la fortune preste la main à ses opérations. Je croy d'elle tout le pis ou le mieux qu'on voudra : car nous n'avons , Dieu mercy, nul commerce ensemble. Je suis au rebours des autres : car je la mesprise bien tousiours , mais quand je suis malade , au lieu d'entrer en composition , je commence encore à la haïr & à la craindre : & réspons à ceux qui me pressent de prendre medecine , qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces & à ma santé , pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort & le hazard de leur breuvage. Je laisse faire nature , & presuppose qu'elle se soit pourveuë de dents & de griffes , pour se defendre des assauts qu'il y viennent , & pour maintenir cette contexture , dequoy elle fuit la dissolution. Je crains au lieu de l'aller secourir , ainsi comme elle est aux prises bien estroistes & bien jointes avec la maladie , qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle , & qu'on la recharge de nouveaux affaires. Or je dy que non en la me-

*Medecine mesprise  
en maladie,  
& pourquoy.*

decine seulement , mais en plusieurs arts plus certains , la fortune y a bonne part. Les saillies Poétiques , qui emportent leur autheur , & le ravissent hors de soy , pourquoy ne les attribuërons-nous à son bonheur , puisqu'il confesse luy-mesme qu'elles surpassent sa suffisance & ses forces , & les recognoist venir d'ailleurs que de soy , & ne les avoir aucune-ment en sa puissance ? non plus que les Ora-teurs ne disent avoir en la leur ces mouve-mens & agitations extraordinaires , qui les poussent au delà de leur dessein ? Il en est de mesme en la peinture , qu'il eschappe par fois des traits de la main du Peintre surpassans sa conception & sa science , qui le tirent luy-mesme en admiration , & qui l'estonnent. Mais la fortune monstre bien encore plus evidemment , la part qu'elle a en tous ces ouvrages , par les graces & beautez qui s'y trouvent , non seulement sans l'intention , mais sans la cog-noissance mesme de l'ouvrier. Vn suffisant Lec-teur descouvre souvent és Escrits d'autruy des perfections autres que celles que l'Autheur y a mises & apperceües , & y preste des sens & des visages plus riches. Quant aux entre-prises militaires , chacun void comment la for-tune y a bonne part. En nos conseils mesmes , & en nos deliberations , il faut certes qu'il y ait du fort & du bon-heur meslé parmy : car

*Fortune a la  
meilleure part en  
plusieurs arts.*

*Es saillies poë-  
tiques.*

*En la peinture.*

*Es entreprises  
militaires.*

tout ce que nostre sagesse peut, ce n'est pas  
 grande chose : Plus elle est aiguë & vive, plus  
 elle trouve en soy de foiblesse, & se deffie  
 d'autant plus d'elle-mesme. Je suis de l'advis  
 de Sylla : & quand je me prens garde de pré-  
 aux plus glorieux exploits de la guerre, j'  
 voy, ce me semble, que ceux qui les con-  
 duisent, n'y employent la deliberation & le  
 conseil, que par acquit ; & que la meilleure  
 part de l'entreprise, ils l'abandonnent à la for-  
 tune : & sur la fiance qu'ils ont à son secours,  
 passent à tous les coups au delà des bornes  
 de tout discours. Il survient des allegresses  
 fortuites, & des fureurs estrangeres parmy  
 leurs deliberations, qui les poussent le plus  
 souvent à prendre le party le moins fondé  
 en apparence, & qui grossissent leur courage  
 au dessus de la raison. D'où il est advenu à  
 plusieurs grands Capitaines anciens, pour don-  
 ner credit à ces conseils temeraires, d'al-  
 luer à leurs gens, qu'ils y estoient conviez  
 par quelque inspiration, par quelque signe &  
 prognostique. Voilà pourquoy en cette incer-  
 titude & perplexité, que nous apporte l'impuis-  
 sance de voir & choisir ce qui est le plus  
 commode, pour les difficultez que les divers  
 accidens & circonstances de chaque chose tirent ;  
 le plus seur, quand autre consideration ne nous  
 y convieroit, est à mon advis de se rejeter



au party où il y a plus d'honnesteté & de  
 justice : & puis qu'on est en doute du plus  
 court chemin , tenir tousiours le droit. Comme  
 en ces deux exemples que je viens de pro-  
 poser , il n'y a point de doute qu'il ne fust  
 plus beau & plus genereux à celuy qui avoit  
 receu l'offence , de la pardonner , que s'il eust  
 fait autrement. S'il en est mes-advenu au pre-  
 mier , il ne s'en faut pas prendre à ce sien  
 dessein : & ne sçait-on , quand il eust  
 pris le party contraire , s'il eust eschapé la  
 fin à laquelle son destin l'appelloit , & si  
 eust perdu la gloire d'une telle humanité. Il  
 se void dans les Histoires force gens en cette  
 crainte , d'où la plus-part ont suivy le che-  
 min de courir au devant des conjurations qu'on  
 faisoit contre eux , par vengeance & par sup-  
 plices : mais j'en voy fort peu auxquels ce re-  
 mede ait servy , tesmoin tant d'Empereurs Ro-  
 mains. Celuy qui se trouve en ce danger ,  
 ne doit pas beaucoup esperer ny de sa force ,  
 ny de sa vigilance. Car combien est-il mal-  
 aisé de se garantir d'un ennemy , qui est cou-  
 vert du visage du plus officieux amy que nous  
 ayons ? & de cognoistre les volonteze & pense-  
 mens interieurs de ceux qui nous assistent ?  
 Il a beau employer des nations estrangeres pour  
 sa garde , & estre tousiours ceint d'une haye  
 d'hommes armez : Quiconque aura sa vie à mes-

*Defiance trop  
attentive, ne  
doit loger en  
l'ame d'un Prin-  
ce.*

pris, se rendra toujours maître de celle d'autrui. Et puis ce continuel soupçon, qui me le Prince en doute de tout le monde, luy doit servir d'un merveilleux tourment. Pourtant Dion estant adverty que Calippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer, disant qu'il aymoit mieux mourir que vivre en cette misere, d'avoir à se garder non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis. Ce qu'Alexandre representa bien plus vivement par effet, & plus roidement, quand ayant eu advis par une lettre de Parmenion que Philippus son plus cher medecin estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le breuvage qu'il luy avoit présenté. Fut-ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire. Ce Prince est le souverain patron des actes hazardieux: mais je ne sçay s'il y a traicté en sa vie qui ait plus de fermeté que cettuy-cy ny une beauté illustre par tant de visages. Ceux qui preschent aux Princes la defiance si attentive, sous couleur de leur prescher leur seureté leur preschent leur ruine & leur honte. Rien de noble ne se fait sans hazard. J'en sçay un de courage tres-martial de sa complexion & entreprenant, de qui tous les jours on corromp

bonne fortune par de telles persuasions :  
 qu'il se resserre entre les siens , qu'il n'entende à  
 aucune réconciliation de ses anciens ennemis ;  
 se tienne à part , & ne se commette entre  
 mains plus fortes ; quelque promesse qu'on luy  
 face , quelque utilité qu'il y voye. J'en sçay  
 un autre , qui a inespérément avancé sa for-  
 tune ; pour avoir pris conseil tout contraire :  
 la hardiesse dequoy ils cherchent si avidement  
 gloire ; se représente , quand il est besoin ,  
 aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes :  
 en un cabinet ; qu'en un camp , le bras pen-  
 ant , que le bras levé. La prudence si tendre  
 & circonspecte , est mortelle ennemie des hautes  
 exécutions. Scipion sceut , pour pratiquer la  
 volonté de Syphax , quittant son armée , &  
 abandonnant l'Espagne , douteuse encore sous  
 une nouvelle conquête , passer en Afrique , dans  
 deux simples vaisseaux , pour se commettre en  
 terre ennemie , à la puissance d'un Roy bar-  
 bare , à une foy incognüe , sans obligation ,  
 sans ostage , sous la seule feureté de la gran-  
 deur de son propre courage , de son bon-heur ,  
 & de la promesse de ses hautes esperances.

*Hardiesse.*

*Fiance de Scipion à un Roy barbare & ennemy.*

*Abita fides ipsam plerumque fidem obligat.*  
 une vie ambitieuse & fameuse ; il faut au-  
 bours prester peu , & porter la bride courte  
 aux soupçons : La crainte & la deffiance attirent  
 offense & la convient. Le plus deffiant de

*La foy que nous prestons à autrui , nous attire souvent à la sienne. Liv. I. 2.*

*Fiance d'un de  
nos Roys à ses  
propres ennemys.*

*Fiance d'un Ce-  
sar à soy & à sa  
fortune.*

nos Roys establit ses affaires , principalement pour avoir volontairement abandonné & commis sa vie & sa liberté entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eux , afin qu'ils la prinssent de luy. A ses levées & armées contre luy , Celsuy opposoit seulement l'autorité de son visage & la fierté de ses paroles : & se fioit tant à sa foy & à sa fortune , qu'il ne craignoit point de s'abandonner & commettre à une armée seditieuse & rebelle.

Il se planta debout sur le haut de la levée remparée de gasons , avec une mine brave : & par un mespris de la crainte il se fit craindre.  
*Luc. l. 5.*

——— *stetit aggere fulti*  
*Cespitis , intrepidus vultu , meruitque timeri*  
*Nil metuens.*

Mais il est bien vray que cette forte assurance ne se peut représenter bien entiere , & naïve , que par ceux auxquels l'imagination de la mort , & du pis qui peut advenir après tout , ne donne point d'effroy : car de la représenter tremblante encore , douloureuse & incertaine , pour le service d'une importante conciliation , ce n'est rien faire qui vaille.

*Fiance pure &  
nette , gaigne le  
cœur & la volon-  
té d'autrui.*

C'est un excellent moyen de gagner le cœur & la volonté d'autrui , de s'y aller soubmettre & fier , pourveu que ce soit librement , & sans contrainte d'aucune nécessité , & que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure & nette : le front au moins deschargé de tout scrupule. Je vis en mon enfance , u

Gentilhomme commandant à une grande ville  
 empressée à l'esmotion d'un peuple furieux. Pour  
 esteindre ce commencement du trouble , il *Esmotions popu-*  
 print party de sortir d'un lieu tres-afleuré où *laires , comme se*  
 il estoit , & se rendre à cette tourbe mutine : *doivent estre*  
 d'où mal luy print , & y fut miserablement  
 tué. Mais il ne me semble pas que sa faute  
 fust tant d'estre fortý , ainsi qu'ordinairement  
 on le reproche à sa memoire , comme ce fut  
 d'avoir pris une voye de soubmission & de  
 mollesse : & d'avoir voulu endormir cette rage ,  
 plustost en suivant qu'en guidant , & en re-  
 querant plustost qu'en remonstrant : & estime  
 qu'une gracieuse severité , avec un commande-  
 ment militaire , plein de securité & de confiance ,  
 convenable à son rang , & à la dignité de sa char-  
 ge , luy eust mieux succédé , au moins avec  
 plus d'honneur & de bienseance. Il n'est  
 rien moins esperable de ce monstre ainsi agité ,  
 que l'humanité & la douceur : il recevra bien  
 plustost la reverence & la crainte. Je luy repro-  
 cherois aussi , qu'ayant pris une resolution  
 plustost brave à mon gré , que temeraire , de  
 se jeter foible & en pourpoint , emmy cette  
 mer tempestueuse d'hommes insenséz , il la  
 devoit avaler toute , & n'abandonner ce per-  
 sonnage. Au lieu qu'il luy advint apres avoir  
 reconnu le danger de prés , de saigner du nez :  
 & d'alterer encore depuis cette contenance démise

& flatteuse, qu'il avoit entreprise, en une contenance effrayée: chargeant sa voix & ses yeux d'estonnement & de penitence: cherchant à conuiller & à se desrober, il les enflamma & appella suu foy. On deliberoit de faire une montre generale de diuerses troupes en armes: c'est le lieu des vengeances secretes, & n'en est point oï en plus grande seureté on les puisse exercer il y avoit de publiques & notoires apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns, ausquels touchoit la principale & necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa diuers conseils, comme en chose difficile, & qu'auoit beaucoup de poids & de suite: L'un mien fut, qu'on évitast sur tout de donner aucun tesmoignage de ce doute, & qu'on s'y trouuast & meslat parmy les files, la test droite, & le visage ouvert; & qu'au lieu d'en retrancher aucune chose, à quoy les autres opinions visoient le plus; au contraire, l'on sollicitast les Capitaines d'advertir les soldats de faire leurs salves belles & gaillardes en l'honneur des assistans, & n'espargner leur poudre. Cela servit de gratifications envers ces troupes suspectes, & engendra dès lors en avant une mutuelle & utile confidence. La voye qu' tint Julius Cesar, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premierement il essaya par clemence, à se faire aymer.

*Citoyens de Cesar pour se faire  
aymer de ses ennemis mesmes.*

ses ennemis mesmes , se contentant aux conjurations qui luy estoient descouvertes , de declarer simplement qu'il en estoit adverty : Cela fait , il prit une tres-noble resolution , d'attendre sans effroy & sans sollicitude , ce qui luy en pourroit advenir , s'abandonnant & se remettant à la garde des Dieux & de la fortune. Car certainement c'est l'estat où il estoit quand il fut tué. Vn estranger ayant dit & publié par tout , qu'il pourroit instruire Dionysius , Tyran de Syracuse , d'un moyen de sentir & descouvrir en toute certitude les parties que ses subjets machineroient contre luy , s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent. Dionysius en estant adverty , le fit appeller à soy , pour s'esclaircir d'un art si neccessaire à sa conservation : cet estranger luy dit , qu'il n'y avoit pas d'autre art , sinon qu'il luy fist delivrer un talent , & se vantaist d'avoir appris de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne , & luy fist compter six cens escus. Il n'estoit pas vray-semblable , qu'il eust donné si grande somme à un homme incognu , qu'en recompense d'un tres-utile apprentissage , & servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les Princes sagement publient les avis qu'ils recoivent des menées qu'on dresse contre leur vie ; pour faire croire qu'ils sont bien advertis , & qu'il

*Moyen secret de  
Dionysius , pour  
descouvrir les  
parties que ses  
subjets machi-  
noient contre luy.*

ne se peut rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent. Le Duc d'Athenes fit plusieurs sottises en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence : mais cette-cy la plus notable , qu'ayant receu le premier advis des monopoles que ce peuple dresseoit contre luy , par Matthæo di Morozo , complice d'icelles , il le fit mourir , pour supprimer cét advertissement , & ne faire sentir , qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination. Il me souvient avoir leu autrefois l'Histoire de quelque Romain , personnage de dignité , lequel fuyant la tyrannie du Triumvirat , avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivoient , par la subtilité de ses inventions : Il advint un jour , qu'une troupe de gens de cheval , qui avoit charge de le prendre , passa tout joignant un halier où il s'estoit tapy , & faillit de le decouvrir. Mais luy sur ce point-là , considerant la peine & les difficultez auxquelles il avoit desia si long-temps duré , pour se sauver des continuelles & curieuses recherches qu'on faisoit de luy par tout , le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie , & combien il luy valoit mieux passer une fois le pas , que demeurer tousiours en cette transe , luy-mesme les r'appella , & leur trahit sa cachette , s'abandonnant volontairement à leur cruauté , pour oster eux & luy d'une plus longue



peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy-je qu'encore vaudroit-il mieux le prendre, que de demeurer en la fiebvre continue d'un accident qui n'a point de remede. Mais puis que les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude & d'incertitude, il vaut mieux d'une belle assurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir : & tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.

*Mains ennemies  
appelées, pour  
éviter une conti-  
nuelle peine.*

## CHAPITRE XXIV.

### *Du Pedantisme.*

**J**E me suis souvent despité en mon enfance, de voir és Comedies Italiennes, tousiours un pedant pour badin, & le surnom de magister, n'avoir guere plus honorable signification parmy nous. Car leur estant donné en gouvernement, que pouvois-je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation ? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, & les personnes rares & excellentes en jugement, & en sçavoir : d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres. Mais en cecy perdois-je mon Latin : que les plus galans hommes c'estoient

*Pedans mespri-  
sez des plus ga-  
lans hommes.*

ceux qui les avoient le plus à mespris, témoin nostre bon du Bellay :

Bellay.

*Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.*

Et est cette coustume ancienne : car Plutarque dit que Grec & Escolier, estoient mots de reproche entre les Romains, & de mespris.

Depuis avec l'aage j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, & que *magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes.*

Les plus grands Clercs ne sont pas les plus sages.

Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vive & plus esveillée; & qu'un esprit grossier & vulgaire puisse loger en foy, sans s'amender, les discours & les jugemens des plus excellens esprits que le monde ait portés, j'en suis encore en doute.

Similitude.

A recevoir tant de cervelles estrangeres, & si fortes, & si grandes; il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos Princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne & rappetisse, pour faire place aux autres. Je dirois volontiers, que comme

Action de l'esprit s'estouffe par trop d'estude & de matiere.

les plantes s'estouffent de trop d'humeur, & les lampes de trop d'huile, aussi fait l'action de l'esprit par trop d'estude & de matiere : lequel occupé & embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se demester.

Philosophes mesprisez & pourquoy.

Et que cette charge le tienne courbé & croupy. Mais il en va autrement : car nostre ame

s'esslargit dautant plus qu'elle se remplit. Et aux exemples des vieux temps , il se void tout au rebours , de suffisans hommes aux maniemens des choses publiques , de grands Capitaines , & grands Conseillers aux affaires d'Estat , avoir esté ensemble très-sçavans. Et quant aux Philosophes retirez de toute occupation publique , ils ont esté aussi quelquefois à la verité mesprizez , par la liberté comique de leur temps , leurs opinions & façons les rendans ridicules. Les voulez-vous faire juges des droicts d'un procez , des actions d'un homme ? Ils en sont bien prests ! Ils cherchent encore s'il y a vie , s'il y a mouvement , si l'homme est autre chose qu'un bœuf : que c'est qu'agir & souffrir , quelles bestes ce sont que Loix & Justice. Parlent-ils du Magistrat , ou parlent-ils à luy ? c'est d'une liberté irreverente & incivile. Oyent-ils louer un Prince ou un Roy ? c'est un pastre pour eux , oisif comme un pastre , occupé à pressurer & tondre ses bestes , mais bien plus rudement. En estimez-vous quelqu'un plus Grand , pour posseder deux mille arpens de terre ? eux s'en mocquent , accoustumez d'embrasser tout le monde , comme leur possession. Vous vantez-vous de vostre noblesse , pour compter sept ayeulx riches ? ils vous estiment

*Noblesse de sang.*

de peu : ne concevans l'image universelle de nature , & combien chacun de nous a eu de

predecesseurs , riches , pauvres , Roys , valets , Grecs , Barbares. Et quand vous seriez cinquantième descendant de Hercules , ils vous trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le vulgaire comme ignorans les premieres choses & communes , & comme presomptueux & insolens. Mais cette peinture Platonique est bien esloignée de celle qu'il faut à nos hommes. On envioit ceux-là comme estans au dessus de la commune façon , comme mesprisans les actions publiques , comme ayans dressé une vie particuliere & inimitable , reglée à certain discours hautains & hors d'usage : ceux-cy on les desdaigne , comme estans au dessous de la commune façon , comme incapables des charges publiques , comme traîsans une vie & des mœurs basses & viles apres le vulgaire.

*Pedans , pourquoy desdaigner.*

Je hay les hommes de qui les discours sont Philosophiques & les actions de neant. *Pacuvius.*

*Engins espouvantables mis en train par Archimedes , & pourquoy.*

*Odi homines ignava opera , Philosophia sententia.* Quant à ces Philosophes , dis-je , comme ils estoient grands en science , ils estoient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit de ce Geometrien de Syracuse , lequel ayant esté destourné de sa contemplation , pour en mettre quelque chose en pratique à la defense de son pays , qu'il mit soudain en train des engins espouvantables , & des effets surpassans toute creance humaine ; desdaignant toutefois luy-mesme toute cette sienne manufacture :

& pensant en cela avoir corrompu la dignité  
 de son art , de laquelle ses ouvrages n'estoient  
 que l'apprentissage & le jouet. Aussi eux , si  
 quelquefois on les a mis à la preuve de l'action ,  
 on les a veu voler d'une aïlle si haute , qu'il  
 paroïssoit bien , leur cœur & leur ame s'estre  
 merveilleusement grossis , & enrichis par l'in-  
 telligence des choses. Mais aucuns voyans la  
 place du gouvernement politique , faïste par  
 des hommes incapables , s'en sont reculez.  
 Et celuy qui demanda à Crates , jusques à  
 quand il faudroit philosopher , en receut cette  
 esponse : Jusques à tant que ce ne soient plus  
 des asniers qui conduisent nos armées. Héra-  
 clitus resigna la Royauté à son frere. Et aux  
 Ephesiens , qui luy reprochoient qu'il passoit  
 son temps à jouïer avec les enfans devant le  
 temple : Vaut-il pas mieux faire cecy , que  
 gouverner les affaires en vostre compagnie ?  
 D'autres ayans leur imagination logée au dessus  
 de la fortune du Monde , trouverent les sieges  
 de la Justice , & les thrônes mesmes des Roys ,  
 bas & vils. Et refusa Empedocles la Royauté ,  
 que les Agrigentins luy offrirent. Thales accu-  
 sant quelquefois le soing du mesnage & de s'en-  
 richir , on luy reprocha que c'estoit à la mode  
 du renard , pour n'y pouvoir advenir. Il luy  
 prit envie par passe-temps d'en monstrier l'ex-  
 perience , & ayant pour ce coup ravalé son

*Thales enrichy  
 par trafic.*

ſçavoir au ſervice du profit & du gain , dreſſer un trafic , qui dans un an rapporta telles richesses , qu'à peine en toute leur vie , les plus experimentez de ce meſtier-là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'Ariſtote recite d'aucuns qui appelloient celui-là , & Anaxagoras , & leurs ſemblables , ſages & non prudens , pour n'avoir aſſez de ſoin des choſes plus utiles ; outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots , cela ne fert point d'excuse à mes gens & à voir la baſſe & neceſſiteuſe fortune , de quoy ils ſe payent , nous aurions pluſtot occaſion de prononcer tous les deux , qu'ils ſont & non ſages , & non prudens. Je quitte cette premiere raiſon , & croy qu'il vaut mieux dire , que ce mal vienne de leur mauvaiſe façon de ſe prendre aux Sciences : & qu'à la mode de quoy nous ſommes inſtruits , il n'eſt pas merveille , ſi ny les eſcoliers , ny les maiſtres n'en deviennent pas plus habiles , quoy qu'ils s'y faſſent plus doctes. De vray le ſoin & la deſpenſe de nos peres , ne viſe qu'à nous meubler la teſte de ſcience : du jugement & de la vertu , peu de nouvelles. Criez d'un paſſant à noſtre peuple : O le ſçavant homme ! Et d'un autre : O le bon homme ! Il ne faudra pas à deſtourner ſes yeux & ſon reſpect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : O les lourdes teſtes ! Nous nous enquerons volontiers , Sçait-il du

*Science en grande recommandation.*

Grec ou du Latin? escrit-il en vers ou en prose? mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, l'estoit le principal, & c'est ce qui demeure derrière. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant. Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, & laissons l'entendement & la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queue du grain, & le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits: ainsi nos pedans vont pillotans la Science dans les livres, & ne la logent qu'au bout de leurs livres, pour la desgorger seulement, & mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme, ce que je fay en la plus-part de cette composition? Je m'en vay escornifiant par cy par là, des Livres, les sentences qui me plaisent; non pour les garder, car je n'ay point de gardoire, mais pour les transporter en cettuy-cy; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place. Nous ne sommes, ce croy-je, sçavans, que de la Science presente, non de la passée, aussi peu que de la future. Mais qui pis est, leurs escoliers & leurs petits ne s'en nourrissent & alimentent non plus, ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir autrui,

*Science presente  
est celle qui est  
vrayement nait-  
re.*

Ils ont appris  
de parler à d'au-  
tres, non pas  
à eux-mêmes :  
il ne faut pas  
deviser, il faut  
regler & gou-  
verner. *Sen. ep.*  
305.

& d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout autre usage & emploite, qu'à compter & jeter. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum. Non est loquendum, sed gubernandum.* Nature pour monstrier qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, fait naistre souvent és Nations moins cultivées par art, des productions d'esprit qui luittent les plus artistes des productions. Comme sur mon propos, le proverbe Gascon tiré d'une chalemie, est-il delicat : *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* Souffler prou souffler, mais à remuer les doigts, nous en sommes là. Nous sçavons dire, Cicero dit ainsi, voila les mœurs de Platon, ce sont les mots mêmes d'Aristote: mais nous, que disons-nous nous mêmes? que faisons-nous? que jugeons-nous? Autant en diroit bien un perroquet. Cette façon me fait souvenir de ce riche Romain, qui avoit esté soigneux à fort grande despenſe, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de Science, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que quand il escheoit entre ses amis, quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppleassent en sa place, & fussent tous prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier : & pensoit ce sçavoir estre sien, parce

Science de  
Grands ne se doit  
pas rechercher en  
la teste de leurs  
gens, ny en de  
somp tueuses Li-  
brairies.



qu'il estoit en la teste de ses gens. Et comme  
 ont aussi ceux, desquels la suffisance loge en  
 leurs somptueuses Librairies. J'en cognois un,  
 qui quand je demande ce qu'il sçait, il me  
 demande un Livre pour le monstrier : & n'o-  
 ieroit me dire, qu'il a le derriere galeux,  
 s'il ne va sur le champ estudier en son Lexicon,  
 que c'est que galeux, & que c'est que der-  
 riere. Nous prenons en garde les opinions  
 & le sçavoir d'autrui, & puis c'est tout :  
 les faut faire nostres. Nous ressemblons  
 proprement celuy, qui ayant besoin de feu,  
 en iroit querir chez son voisin, & y en ayant  
 trouvé un beau & grand, s'arresteroit là à se  
 chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter  
 chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse  
 pleine de viande, si elle ne se digere, si elle  
 ne se transforme en nous, si elle ne nous  
 augmente & fortifie ? Pensons-nous que  
 Lucullus, que les Lettres rendirent & forme-  
 rent si grand Capitaine sans experience, les  
 eust prises à nostre mode ? Nous nous laissons  
 si fort aller sur les bras d'autrui, que nous  
 meantissons nos forces. Me veux-je armer  
 contre la crainte de la mort ? c'est aux despens  
 de Seneca. Veux-je tirer de la consolation pour  
 moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de  
 Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme, si  
 on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette

*Science doit estre  
 nostre.*

*Similitude.*

*Lucullus rendu  
 grand Capitaine  
 par les Lettres.*

suffisance relative & mendiée. Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autrui, au moins sages ne pouvons-nous estre que de nostre propre sagesse.

Qui n'est sage pour soy, je hay cette sagesse. *Euripid.*

Le sage sçait en vain, s'il ne sçait se bien faire. *Cicc. lib. 7. Epist. Prov.*

S'il est vain ou cupide, & plus lasche & vil que la brebis Euganiene. *Juv. sat. 8.*

Il n'est pas question d'ad'amasier la sapience, il est question d'en jouir. *Cic. de sen. lib. 1.*

μισῶ σοφιστὴν ὅστις αὐτῷ σοφός.

*Ex quo Ennius: Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret.*

— si cupidus; si

*Vanus, & Euganea quantumvis vilior agna.*

*Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est.* Dionysius se mocquoit des Grammairiens, qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, & ignorent les propres: des Musiciens, qui accordent leurs fleutes, & n'accordent pas leurs mœurs: des Orateurs qui estudent à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur branle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher que mon escolier eust passé le temps à jouer à la paume, au moins le corps en seroit plus allegre. Vóiez-le revenir de là, apres quinze ou seize ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besongne; tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son Latin & son Grec l'ont rendu plus sot & presomp-tueux, qu'il n'estoit party de la maison. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rap-porte que bouffie: & l'a seulement enflée,

en

en lieu de la grossir. Ces maîtres icy, comme Platon dit des Sophistes, leurs germains, ont de tous les hommes, ceux qui promettent l'estre les plus utiles aux hommes, & seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amenent point ce qu'on leur commet, comme fait un Charpentier & un Maçon; mais l'empirent, & se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples, estoit suivie: ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils crassent au temple, combien ils estimoient le profit qu'ils avoient receu de sa discipline, & selon iceluy satisfissent sa peine: mes pedagogues trouveroient choüez, s'estans remis au serment de mon expérience. Mon vulgaire Perigordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces avantéaux: comme si vous disiez Lettre-ferus, lesquels les Lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vray le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmes du sens commun. Car le païsant & le cordonnier, vous sur voyez aller simplement & naïvement leur ain, parlant de ce qu'ils sçavent: ceux-cy pour se vouloir eslever & gendarmer de ce avoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarassant & empestrent sans cesse. Il leur eschape de belles paroles, mais d'un autre les accommode: ils cognoissent bien l'alien, mais nullement le malade: ils vous ont

*Pedagogues, comme devroient estre payez.*

*Lettre-ferits en Perigordin, que c'est.*

des-ja remply' la teste de loix , & si n'ont e-  
 core conceu le nœud de la cause : ils sçave-  
 la Theorique de toutes choses , cherchez qui  
 mette en pratique. J'ay veu chez moy un mi-  
 amy , par maniere de passe-temps , ayant  
 faire à un de ceux-cy , contrefaire un jargon  
 Galimatias , propos sans fuite , tissu de piec-  
 rapportées , sauf qu'il estoit souvent entrelar-  
 de mots propres à leur dispute ; amuser ai-  
 tout un jour ce sot à debattre , pensant tousiours  
 respondre aux objections qu'on lui faisoit. En-  
 estoit homme de Lettres & de reputation ,  
 qui avoit une belle robe.

O nobles Pa-  
 triciens , qui  
 avez loy de vi-  
 vre sans yeux  
 à l'envers du  
 chef , gardez  
 qu'on ne vous  
 face le niquer  
 par derriere.  
*Perseus , sat. 1.*

*Vos , ô patritius sanguis , quos vivere par est  
 Occipiti cæco , posticæ occurrere sannæ.*

*Adrianus Turne-  
 bus grand homme  
 de Lettres.*

Qui regardera de bien près à ce genre de ge-  
 qui s'estend bien loin , il trouvera comme moi  
 que le plus souvent ils ne s'entendent , ny autrui  
 & qu'ils ont la souvenance assez pleine , mais  
 jugement entierement creux : sinon que la  
 nature d'elle-mesme le leur ait autrement  
 donné. Comme j'ay veu Adrianus Turnebu-  
 qui n'ayant fait autre profession que de Lettres  
 en laquelle c'estoit , à mon opinion , le p-  
 grand homme qui fust il y a mil ans , n'av-  
 toutefois rien de pedantesque que le port de  
 robe , & quelque façon externe , qui pouvoit  
 n'estre pas civilisée à la courtesane , qui f-

choses de neant. Et hay nos gens qui supportent plus mal-aïsement une robe qu'une ame de travers : & regardent à sa reverence , à son maintien , & à ses bottes , quel homme il est. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon escient jetté en propos esloignez de son usage : il y voyoit si clair , d'une apprehension si prompte , d'un jugement si sain , qu'il sembloit qu'il n'eust jamais fait autre mestier , que la guerre & affaires d'Estat. Ce sont natures belles & fortes :

——— *queis arte benignâ*

*Et meliore luto finxit præcordia Titan.*

Qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas , il faut qu'elle nous change en mieux. Il y a aucuns de nos Parlemens , quand ils ont à recevoir des officiers , qui les examinent seulement sur la Science : les autres y adjoustent encore l'essay du sens , en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux-cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile : Et encore que ces deux pieces soient necessaires , & qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux : si est-ce qu'à la verité celle du savoir est moins prisable que celle du jugement : cette-cy se peut passer de l'autre , & non l'autre de cette-cy. Car , comme dit ce vers Grec :

Ausquels Titan forma les ressorts intels de leur argile , & d'un art plus favorable. *Juv. sat. 14.*

*Science doit estre accompagnée de jugement.*

Sçavoir doit  
estre incorporé  
à l'ame. *Gnom.*  
*gr. 10.*

ὡς εἶναι ἢ μάθησις, ὡς μὲν πᾶσι :

Nous n'estu-  
dions pas pour  
la vie, mais  
pour l'escole.  
*Sen. Ep. 106.*

De sorte qu'il  
auroit esté meil-  
leur de n'ap-  
prendre rien.  
*Cicer. Tusc. 2.*

*Science non re-  
quise aux fem-  
mes.*

A quoy faire la science si l'entendement n'est ? Pleust à Dieu que pour le bien de nostre justice ces compagnies-là se trouvassent au bien fournies d'entendement & de conscience comme elles sont encore de Science. *Non vitæ sed scholæ discimus.* Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer : il ne l'en faut pas arroûser, il l'en faut teindre ; & s'il ne la change, & meliore son estat imparfait, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive & qui empesche & offence son maistre, si est en main foible, & qu'il n'en sçache l'usage, *ut fuerit melius non didicisse.* A l'aventure est-ce la cause, que & nous, & Theologie ne requérons pas beaucoup de Science aux femmes, & que François Duc de Braine, fils de Jean cinquième, comme il luy parla de son mariage avec Isabeau fille d'Escosse, & qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement & sans aucune instruction de Lettres, respondit : Qu'il l'en aymoit mieux & qu'une femme estoit assez sçavante, quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise & le pourpoint de son mary. Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas fait grand estat

Lettres , & qu'encore aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : & si cette fin de s'en enrichir , qui seule nous est aujourd'huy proposée par le moyen de la Jurisprudence , de la Médecine , du Pedantisme , & de la Théologie encore , ne les tenoit en credit ; vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles furent jadis. Quel dommage , si elles ne nous apprennent ny à bien penser , ny à bien faire ?

*Postquam docti prodierunt , boni desunt.* Toute autre Science est dommageable à celui qui n'a la Science de la bonté. Mais la raison que je cherchois tantost , seroit-elle point aussi au delà ; que nostre étude en France n'ayant quasi autre but que le profit , moins de ceux que nature nous fait naître à de plus genereux offices que d'écrits , s'adonnans aux Lettres , ou s'y adonnans courtement , ( retirez avant que d'en avoir pris appetit , à une profession qui n'a rien de commun avec les livres ) il ne reste plus ordinairement , pour s'engager tout à fait à l'étude , que les gens de basse fortune , qui y questent les moyens à vivre. Et de ces gens-là , les uns estans & par nature , & par institution domestique & par exemple , du plus bas aloy , apportent fausement le fruit de la Science. Car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point : ny pour faire voir un aveugle.

*Science aimée  
seulement pour  
le profit.*

Depuis que les Doctes sont introduits , les vertueux manquent. *Sen. Ep.*  
2.

Son mestier est, non de luy fournir de veuë ; mais de la luy dresser , de luy regler ses allures , pourveu qu'elle aye de soy les pieds , & les jambes droites & capables. C'est une bonne drogue que la Science , mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans alteration & corruption , selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veuë claire , qui ne l'a pas droite : & par consequent void le bien , & ne le suit pas : & void la Science , & ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa République , c'est donner à ses Citoyens selon leur nature , leur charge. Nature peut tout & fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps , & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Les bastardes & vulgaires sont indignes de la Philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé , nous disons que ce n'est pas merveille s'il est chaussetier. De mesme il semble que l'experience nous offre souvent , un Medecin plus mal medeciné , un Theologien moins reformé , & coustumierement un Sçavant moins suffisant qu'un autre. Aristo Chius avoit anciennement raison de dire ; Que les Philosophes nuisoient aux auditeurs : d'autant que la plus-part des ames ne se trouvent propres à faire leur profit de telle instruction : qui , si elle ne se met à bien , se met à mal : *acerbos ex Aristippi , acerbos ex Zenonis schola*



*pire.* En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprennent la vertu à leurs enfans, comme les autres nations font les Lettres. Platon dit que le fils aîné en leur succession royale, estoit ainsi nourry. Apres sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuches de la premiere autorité autour des Roys, à cause de leur vertu. Ceux-cy prenoient charge de luy rendre le corps beau & sain; & apres sept ans le duisoient à monter à cheval, & aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorzieme, ils le deposoient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la Religion: le second, à estre toujours veritable: le tiers, à se rendre maistre des cupiditez: le quart, à ne rien craindre. C'est chose digne de tres-grande consideration, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la verité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au giste mesme des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine: comme si cette genereuse jeunesse desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de Science, seulement des maistres de vaillance, prudence & justice.

Mols de l'escole d'Aristippus, reveches de celle de Zenon. Cic. de nat. Deor. l. 3.

*Vertu enseignée par les Perses à leurs enfans, au lieu de lettres.*

*Enfans aînez des Roys de Perse, comme nourris.*

*Doctrine desdaignée par la jeunesse Lacedemonienne.*

*Discipline des  
Lacedemoniens ,  
quelle.*

Exemple que Platon a suivy en ses loix. La façon de leur discipline , c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes , & de leurs actions : & s'ils condamnoient & louoient , ou ce personnage , ou ce faict , il falloit raisonner leur dire , & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement , & apprennoient le droict. Astyages en Xenophon , demande à Cyrus compte de sa dernière leçon ; C'est , dit-il , qu'en nostre escole un grand garçon ayant un petit saye , le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille , & luy osta son saye , qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant fait juge de ce different ; je jugay qu'il falloit laisser les choses en cet estat , & que l'un & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce poinct : surquoy il me remonstra que j'avois mal fait : car je m'estois arresté à considerer la bien-seance , & il falloit premierement avoir pourveu à la justice , qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dit qu'il en fut souüetté , tout ainsi que nous sommes en nos villages , pour avoir oublié le premier Aoriste de *τεωσω*. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo* , avant qu'il me persuadast que son escole vaut cette-là. Ils ont voulu couper chemin : & puis qu'il est ainsi que les Sciences , lors mesme qu'on les prend de droit fil , ne

*En genre de-  
monstratif.*

*Effect principal  
des Sciences.*

eurent que nous enseigner la prudence, la  
 rud'hommie & la resolution, ils ont voulu  
 l'arrivée mettre leurs enfans au propre des  
 effets, & les instruire, non par ouïr dire, mais  
 par l'essay de l'action, en les formant & mou-  
 vant vivement, non seulement de preceptes  
 & paroles, mais principalement d'exemples  
 & d'œuvres : afin que ce ne fust pas une Science  
 dans leur ame, mais sa complexion & habitude :  
 que ce ne fust pas un acquies, mais une natu-  
 relle possession. A ce propos, on demandoit à  
 qu'il feroit d'avis que les enfans  
 apprenissent : Ce qu'ils doivent faire estans hom-  
 mes, répondit-il. Ce n'est pas merveille, si  
 une telle institution a produit des effets si ad-  
 mirables. On alloit, dit-on, aux autres villes  
 de Grece chercher des Rethoriciens, des Pein-  
 es & des Musiciens : mais en Lacedemone,  
 les Legiflateurs, des Magistrats, & Empe-  
 reurs d'armée. A Athenes on apprenoit à bien  
 dire, & icy à bien faire : là à se démesler d'un  
 argument sophistique, & à rabattre l'imposture  
 des mots captieusement entrelassez, icy à se  
 démesler des appas de la volupté, & à ra-  
 battre d'un grand courage les menaces de la  
 fortune & de la mort : ceux-là s'embefongnoient  
 dans les paroles, ceux-cy apres les choses :  
 c'estoit une continuelle exercitation de la  
 langue, icy une continuelle exercitation de

*Institution belle  
 des enfans.*

l'ame. Parquoy il n'est pas estrange, si Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faits; tant ils estimoient la perte de l'education de leur pais. Quand Agesilaüs convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la Rethorique, ou Dialectique, mais pour apprendre (ce dit-il) la plus belle Science qui soit, à sçavoir la Science d'obeïr & de commander. Il est tres-plaisant, de voir Socrates à sa mode se mocquant de Hippias qui luy recite comment il a gagné, spécialement en certaines petites villettes de la Sicile une bonne somme d'argent, à regenter: & qu'à Sparte il n'a gagné pas un sol. Que ce sont gens idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter: ne font estat ny de Grammaire ny de Rythme: s'amusans seulement à sçavoir la fuite des Roys, establissement & decadence des Estats, & tels fatras de comptes. Et à bout de cela, Socrates luy faisant advouer par le menu, l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur & vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts. Les exemples nous apprennent & en cette martiale police, & en toutes semblables, que l'estude des Sciences amollit &

*Science d'obeïr  
& de commander.*

*Sciences amollissent  
& effeminent  
les courages.*

femine les courages , plus qu'il ne les fermit  
 & aguerrit. Le plus fort Estat qui paroisse  
 pour le present au monde , est celuy des Turcs ,  
 peuples également duits à l'estimation des armes ,  
 & mespris des Lettres. Je trouve Rome plus  
 vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus  
 belliqueuses Nations en nos jours , sont les  
 plus grossieres & ignorantes. Les Scythes , les  
 Parthes , Tamburlan , nous servent à cette preuve.  
 Quand les Gots ravagerent la Grece , ce qui  
 ruina toutes les Librairies d'estre passées au  
 feu , ce fut un d'entre eux qui sema cette  
 opinion , qu'il falloit laisser ce meuble entier  
 aux ennemis , propre à les destourner de l'exer-  
 cice militaire , & amuser à des occupations seden-  
 taires & oysives. Quand nostre Roy Charles  
 huitiesme , quasi sans tirer l'espée du fourreau ,  
 se veid maistre du Royaume de Naples , &  
 d'une bonne partie de la Toscane , les Seigneurs  
 le fa suinte attribuerent cette inesperée facilité  
 de conqueste , à ce que les Princes & la No-  
 blesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre inge-  
 nieux & sçavans , que vigoureux & guerriers.



## CHAPITRE XXV.

*De l'Institution des Enfans, à Madame Diane  
de Foix, Comtesse de Gurson.*

*Affection des  
peres envers leurs  
enfans.*

**I**E ne vis jamais pere pour bossé ou teigneux que fust son fils, qui laissast de l'advouer : non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperçoive de sa défaillance : mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre, que ce sont icy des resveries d'homme, qui n'a gousté des Sciences que la crouste premiere en son enfance, & n'en a retenu qu'un general & informe visage : un peu de chaque chose, & rien du tout, à la Françoisé. Car en somme, je sçay qu'il y a une Medecine, une Jurisprudence, quatre parties en la Mathematique, & grossierement ce à quoy elles visent. Et à l'aventure encore sçay-je la pretention des Sciences en general, au service de nostre vie ; mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré apres quelque Science, je ne l'ay jamais fait : ny n'est art dequoy je peusse peindre seulement les premiers lineamens. Et n'est enfant des classes

*Pretentions des  
Sciences.*

noyennes , qui ne se puisse dire plus sçavant  
 que moy ; qui n'ay seulement pas dequoy  
 examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on  
 n'y force , je suis contraint assez ineptement ,  
 l'en tirer quelque matiere de propos univer-  
 sel , sur quoy j'examine son jugement natu-  
 rel : leçon qui leur est d'autant incognüe , comme  
 moy la leur. Je n'ay dressé commerce avec  
 aucun livre solide , sinon Plutarque & Seneque ,  
 où je puisé comme les Danaïdes , remplissant  
 & versant sans cesse. J'en attache quelque chose  
 sur ce papier , à moy si peu que rien. L'Histoire  
 est mon gibier en matiere de Livres , ou la  
 Poësie , que j'ayme d'une particuliere inclina-  
 tion : car , comme disoit Cleantes , tout ainsi  
 que la voix contrainte dans l'estroit canal d'une  
 trompette fort plus aiguë & plus forte : ainsi  
 ne semble-il que la sentence pressée aux pieds  
 nombreux de la Poësie , s'eslance bien plus brus-  
 quement , & me fiert d'une plus vive secousse.  
 Quant aux facultez naturelles qui sont en moy ,  
 lequoy c'est icy l'essay , je les sens flechir  
 sous la charge : mes conceptions & mon juge-  
 ment ne marchent qu'à tastons , chancelant ,  
 bronchant & chopant : & quand je suis allé  
 un peu plus avant que je puis , si ne me suis-je  
 aucunement satisfait : Je voy encore du pays  
 au-delà : mais d'une veüe trouble , & en nuage ,  
 que je ne puis demesler : Et entreprenant de

*Similitude.*

*Poësie , & de ses  
 effets.*

parler indifféremment de tout-ce qui se présente à ma fantaisie, & n'y employant que mes propres & naturels moyens. S'il m'advient comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons Auteurs ces mêmes lieux que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout présentement, soit discours de la force de l'imagination : à me reconnoître au prix de ces gens-là, si foible & si chetif, si poissant & si endormy ; je me fay pitié, ou desdain à moy-mesme. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont ce honneur de rencontrer souvent avec les leurs, & que je vays au moins de loin apres, disant que voire. Aussi que j'ay cela, que chacun n'a pas, de cognoître l'extrême difference d'entre eux & moy : Et laisse ce neantmoins courir mes inventions ainsi foibles & basses, comme je les ay produites ; sans en replastrer & recoudre les defauts que cette comparaison m'y a descouverts. Il faut avoir les reins bien fermes, pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les Ecrivains indifférents de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens Auteurs, pour se faire honneur, font le contraire. Car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si palle, si terny, & si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup

*Lieux des Ecrivains de nostre siecle, pris des anciens, & leur difference.*



lus qu'ils n'y gagnent. C'estoient deux con-  
 aires fantaisies. Le Philosophe Chrysippus mes- *Ecrits de Chry-*  
 ait à ses Livres, non les passages seulement, *sippus, quels.*  
 mais des ouvrages entiers d'autres Autheurs :  
 et en un la Medée d'Eurypides : & disoit  
 Apollodorus, que qui en retrancheroit ce qu'il  
 avoit d'estranger, son papier demeureroit  
 blanc. Epicurus au rebours, en trois cens *Ecrits d'Epi-*  
 volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule *curus.*  
 allégation. Il m'advint l'autre jour de tomber  
 sur un tel passage : j'avois traîné languissant  
 pres des paroles Françoises, si descharnées,  
 & si vuides de matiere & de sens, que ce  
 n'estoient voirement que paroles Françoises :  
 au bout d'un long & ennuyeux chemin, je  
 vins à rencontrer une piece haute, riche & esle-  
 vée jusques aux nuës : Si j'eusse trouvé la pente  
 douce, & la montée un peu alongée, cela eust  
 esté excusable : c'estoit un precipice si droit &  
 si coupé, que des six premieres paroles je cognus  
 que je m'envolois en l'autre monde : de là je  
 descobris la frondiere d'où je venois, si basse  
 & si profonde, que je n'eus oncques puis le  
 cœur de m'y ravalier. Si j'estoifois l'un de mes  
 discours de ces riches despouilles, il esclaireroit  
 par trop la bestise des autres. Reprendre en au-  
 truy mes propres fautes, ne me semble non  
 plus incompatible, que de reprendre, comme  
 je fay souvent, celles d'autrui en moy. Il les

faut accuser partout, & leur offer tout lieu de franchise. Si sçay-je combien audacieusement j'entreprends moi-mesme à tous coups, de m'égaler à mes larecins, d'aller pair à pair quand & eux: non sans une temeraire esperance, que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner. Mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention & de ma force. Et puis je ne luitte point en gros ces vieux champions-là, & corps à corps, c'est par reprises, menuës & legeres atteintes. Je ne m'y aheurte pas, je ne fay que les taster, & ne vay point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvoy tenir palot, je serois honneste homme: car je ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay descouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autrui, jusques à ne monstres pas seulement le bout de ses doigts: conduire son dessein, comme il est aisé aux sçavans en une matiere commune, sous les inventions anciennes, rappiécées par cy par là: à ceux qui les veulent cacher & faire propres, c'est premierement injustice & lascheté, que n'ayant rien en leur vaillant, par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangere: & puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrire envers les gens d'entendement,

entendement , qui hochent du nez cette incrustation empruntée ; desquels seuls la loüange a le poids. De ma part il n'est rien que je vüille moins faire. Je ne dis les autres , sinon pour autant plus me dire. Cecy ne touche pas les centons , qui se publient pour centons : & j'en ay veu de très-ingenieux en mon temps : entre autres un , sous le nom de Capilupus : outre les anciens. Ce sont des esprits , qui se font voir , par ailleurs , & par là , comme Lipsius en son docte & laborieux tissu de ses Politiques. Quoy qu'il en soit , veux-je dire , & quelles que soient ces inepties , je n'ay pas deliberé de les cacher , non plus qu'un mien pourtraict mauve & grisonnant , où le Peintre auroit mis son un visage parfait , mais le mien. Car aussi sont icy mes humeurs & opinions : Je les donne pour ce qui est en ma creance , non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à decouvrir moy-mesme , qui seray par adventure autre demain , si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'autorité d'estre creu , & ne le desire , me sentant trop mal instruit pour instruire autrui. Quelqu'un doncque ayant eu le chapitre precedent , me disoit chez moy autre jour , que je me devois estre un peu entendu sur le discours de l'institution des centons. Or , Madame , si j'avoy quelque suffisance sur ce sujet , je ne pourray la mieux employer

*Centons tres-ingenieux.*

*Politiques de Lipsius.*

que d'en faire un présent à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous : vous estes trop genereuse pour commencer autrement que par un masle. Car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage j'ay quelque droit & interest à la grandeur & prosperité de tout ce qui en viendra : outre ce que l'ancienne possession que vous avez sur m servitude, m'oblige assez à desirer honneur bien & advantage à tout ce qui vous touche

*Institution des enfans, importante & difficile.*

Mais à la verité je n'y entends sinon cela, qu la plus grande difficulté & plus importante d l'humaine Science semble estre en cet endroit où il se traite de la nourriture & institutio des enfans. Tout ainsi qu'en l'Agriculture, les façons qui vont devant le planter, sont certaines & aisées, & le planter mesme. Mais depuis que ce qui est planté, vient à prendre vie ; à l'eslever, il y a une grande variété de façons, & difficultez : pareillement aux hommes il y a peu d'industrie à les planter : mais depuis qu'ils sont nays, on se charge d'un soing divers plein d'occupation & de crainte, à les dresser

*Inclinations tendres & obscures au bas aage.*

& nourrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage & si obscure, les promesses si incertaines & fausses, qu'il est mal aisé d'y establir aucun solide jugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles & mille autres combien ils se sont disconvenus à eux-mesme

Les petits des ours, & des chiens, montrent leur inclination naturelle : mais les hommes se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se déguisent facilement. Si est-il difficile de forcer les propensions naturelles : D'où il advient que par faute d'avoir bien choisi leur route, pour ne tant se travaille-on souvent, & employe-on beaucoup d'aage, à dresser des enfans aux choses, auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutefois en cette difficulté, mon opinion est de les cheminer toujours aux meilleures choses, & les plus profitables : & qu'on se doit peu appliquer à ces legeres divinations & prognostiques, que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en sa Republique, me semble leur donner trop d'autorité. Madame, c'est un grand ornement que la Science, & un outil

*Science, outil de merveilleux service.*

merveilleux service, notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune, comme vous l'estes. A la verité elle n'a point son vray usage en mains viles & basses. Elle est bien plus fiere, & prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à pratiquer l'amitié d'un Prince, ou d'une Nation estrangere, qu'à dresser un argument dialectique, à plaider un appel, ou ordonner une masse de pillules. Ainsi, Madame, je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en

*Ecrits des anciens Comtes de Foix.*

avez savouré la douceur, & qui estes d'une race lettrée : car nous avons encore les Escrits de ces anciens Comtes de Foix, d'où Monsieur le Comte vostre mary & vous, estes descendus : & François Monsieur de Candale, vostre oncle, en fait naistre tous les jours d'autres, qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles : partant je vous veux dire là dessus une seule fantaisie, que j'ay contraire au commun usage : C'est tout ce que je puis conferer à vostre service en cela. La charge du gouverneur, que vous luy donnez, du choix duquel depend tout l'effet de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties, mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille : & de cet article sur lequel je me mesle de luy donner advis, i

*Lettres, pour quoy principalement doivent estre recherchées.*

A un enfant de maison, qui recherche les Lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grace & faveur des Muses, & puis elle regarde & dépend d'autrui) ny tant pour les commoditez externes que pour les siennes propres, & pour s'enrichir & parer au dedans, ayant plutost envie d'en reüssir habile homme, qu'homme sçavant je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur, qui eust plustost la res

*Pedagogue qui doit estre choisi.*

bien faite, que bien pleine : & qu'on y requi

tous les deux , mais plus les mœurs & l'entendement que la Science : & qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere. On ne cesse de crier à nos oreilles , comme qui verseroit dans un antonnoir : & nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je desirerois qu'il corrigeast cette partie , & que de belle arrivée , selon la portée de l'ame qu'il a en main , il commençast à la mettre sur la montre , luy faisant goûter les choses , les choisir , & discerner d'elle-mesme. Quelquefois luy ouvrant le chemin , quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente , & parle seul : je veux qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates , & depuis Argesilaüs , faisoient premierement parler leurs disciples , & puis ils parloient à eux. *Obest plerumque iis , qui discere volunt , auctoritas eorum qui docent.* Il est bon qu'il le fasse trotter devant luy , pour juger de son train : & juger jusques à quel point il se doit raval-ler , pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion , nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir , & s'y conduire bien mesurément , c'est une des plus arduës besongnes que je sçache : Et est l'effet d'une haute ame & bien forte , de sçavoir condescendre à ces allures pueriles , & les guider. Je marche plus ferme & plus seur , à mont qu'à val. Ceux qui ,

*Maîtres , comme doivent se porter en l'institution de leurs disciples.*

L'estime & l'autorité des instruteurs , esbloüit maintes fois les Estudi-ans. *Cic. Nar. Deor. l. 1.*

*Leçons diverses  
à divers esco-  
liers.*

comme nostre usage porte , entreprennent d'une  
mesme leçon & pareille mesure de conduire ,  
regenter plusieurs esprits de si diverses mesures  
& formes : ce n'est pas merveille , si en tout  
un peuple d'enfans , ils en rencontrent à peine  
deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit  
de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas  
seulement compte des mots de sa leçon , mais  
du sens & de la substance. Et qu'il juge du  
profit qu'il aura fait , non par le tesmoignage  
de sa memoire , mais de sa vie. Que ce qu'il  
viendra d'apprendre , il le luy fasse mettre en cent  
usages , & accommoder à autant de divers sujets ,  
pour voir s'il l'a encore bien pris & bien  
fait sien , prenant l'instruction à son progrez ,  
des pedagogismes de Platon. C'est tesmoignage  
de crudité & indigestion , que de regorger la  
viande comme on l'a avallée : l'estomach n'a  
pas fait son opération , s'il n'a fait changer la  
façon & la forme , à ce qu'on luy avoit donné  
à cuire. Nostre ame ne branle qu'à credit ,  
liée & contrainte à l'appetit des fantaisies d'au-  
truy , serve & captivée sous l'autorité de leur  
leçon. On nous a tant assujettis aux cordes ,  
que nous n'avons plus de franches allures : nostre  
vigueur & liberté est esteinte. *Nunquam tutelæ  
suæ fiunt.* Je vis privément à Pise un honneste  
homme , mais si Aristotelicien , que le plus  
general de ses dogmes est : Que la touche &

*Similitude.*

*Ils ne sortent  
jamais de tute-  
le , pour jouir  
de leurs droits.  
Sen. Epist. 33.*



regle de toutes imaginations solides , & de toute verité , c'est là conformité à la doctrine d'Aristote : que hors de là , ce ne sont que chimeres & inanité : qu'il a tout veu & tout dit. Cette sienne proposition , pour avoir esté un peu trop largement & iniquement interpretée , le mit autrefois , & tint long-temps en grand accessoire à l'inquisition à Rome. Qu'il luy fassé tout passer par l'estamine , & ne loge rien en sa teste par simple autorité , & à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes , non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens : Qu'on luy propose cette diversité de jugemens , il choisira s'il peut : sinon il en demeurera en doute.

*Doctrine d'Aristote trop estroitement embrassée.*

*Che non men che saper dubiar m'aggrada.*

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon & de Platon , par son propre discours , ce ne seront plus les leurs , ce seront les siennes. Qui suit un autre , il ne suit rien : Il ne trouve rien : voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege , sibi quisque se vindicet.* Qu'il sçache qu'il sçait , au moins. Il faut qu'il imboive leurs humeurs , non qu'il apprenne leurs preceptes : Et qu'il oublie hardiment s'il veut , d'où il les tient , mais qu'il se les sçache approprier. La verité & la raison sont communes à chacun , & ne sont non plus à qui les a dites premierement , qu'à qui les dit apres. Ce n'est non plus selon

*Que chacun s'affranchisse & se donne à soy-mesme : nous ne vivons pas sous un Roy. Senec. Epist. 33.*

*Similitude.*

Platon, que selon moy : puis que luy & moy l'entendons & voyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thin, ny marjolaine : Ainsi les pieces empruntées d'autrui, il les transformera & confondra, pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement, son institution, son travail & estude ne visera qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, & ne produise que ce qu'il en a fait. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastimens, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autrui. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de Parlement : vous voyez les alliances qu'il a gaignées, & honneurs à ses enfans. Nul ne met en compte public sa recepte : chacun y met son acquest. Le gain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur & plus sage. C'est (disoit Epicharmus) l'entendement qui voit & qui oit : c'est l'entendement qui profite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine & qui regne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes, & sans ame. Certes nous le rendons servile & couïard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demande jamais à son disciple ce qui luy semble de la Rethorique & de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron ? On nous les

*Gain de l'estude, quel.**Entendement domine & regne sur tout.*

placque en la memoire toutes empennées, comme des Oracles, où les lettres & les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement ; suivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraie Philosophie : les autres Sciences, & qui visent ailleurs, n'estre que fard. Je voudrois que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprinsent des caprioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : où qu'on nous apprint à manier un cheval ou une pique, ou un Luth, ou la voix, sans nous y exercer : comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger, & à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or à cet apprentissage tout ce qui se presente à nos yeux, sert de Livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres. A cette cause le commerce des hommes y est merueilleusement propre, & la visite des

*Sçavoir par cœur, que c'est.*

*Philosophie vraie, selon Platon, quelle.*

*Visite des pais estrangers, fort propre pour l'instruction de l'enfance.*

ment , à la mode de nostre Noblesse Françoisë , combien de pas à *Santa Rotonda* , ou la richesse des caleçons de la *Signora Livia* , ou comme d'autres , combien le visage de Neron , de quelque vieille ruine de là , est plus long ou plus large , que celui de quelque pareille medaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces Nations & leurs façons , & pour frotter & limer nostre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrois qu'on commençast à le promener dès sa tendre enfance & premierement , pour faire d'une pierre deux coups , par les nations voisines , où le langage est plus esloigné du nostre , & auquel si vous ne la formez de bonne heure , la langue ne se peut plier. Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun , que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens. Cette amour naturelle les attendrit trop , & relâche voire les plus sages : ils ne sont capables ny de chastier ses fautes , ny de le voir nourry grossièrement comme il faut , & hazardeusement. Ils ne le sçauroient souffrir revenir suant & poudreux de son exercice , boire chaud , boire froid , ny le voir sur un cheval rebours , ny contre un rude tireur le fleuret au poing , ou la premiere harquebuse qui se rencontre. Car il n'y a remede , qui en veut faire un homme de bien , sans doute il ne le faut pas espargner.

*Enfans ne doivent estre nourris au giron de leurs parens , & pourquoy.*

en cette jeunesse ; & faut souvent choquer les  
regles de la medecine :

*Vitamque sub dio , & trepidis agat  
Inrebus.*

Ce brave doit  
passer sa vie à  
l'erte , dans les  
perils & les af-  
pres travaux.  
*Horat. l. 3.*

Il n'est pas assez de luy roidir l'ame, il luy  
faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée,  
elle n'est secondée : & a trop à faire , de  
seule fournir à deux offices. Je sçay combien  
bonne la mienne en compagnie d'un corps fi-  
erme , si sensible , & qui se laisse si fort aller  
à elle. Et appercevoy souvent en ma leçon ,  
qu'en leurs escrits , mes maîtres font valoir  
leur magnanimité & force de courage , des  
exemples qui tiennent volontiers plus de l'es-  
siffiure de la peau & dureté des os. J'ay veu  
des hommes , des femmes , & des enfans ,  
ainsi nays qu'une bastonnade leur est moins  
qu'à moy une chiquenaude : qui ne remuent ny  
langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne.  
Quand les Athletes contrefont les Philosophes  
en patience , c'est plustost vigueur de nerfs que  
de cœur. Or l'accoustumance à porter le tra-  
vail , est accoustumance à porter la douleur :  
*Labor callum obducit dolori.* Il le faut rompre  
à la peine , & aspreté des exercices , pour le  
dresser à la peine , & aspreté de la dislocation ,  
de la colique , du caustere , & de la geaule aussi ,  
& de la torture. Car de ces derniers icy , encore

*Accoustumance  
au travail ne-  
cessaire dès le  
bas aage.*

Le labour en-  
durcit un cal  
contre la dou-  
leur. *Cic. Tusc.  
l. 2.*

peut-il estre en prise , qui regardent les bons selon le temps , comme les meschans. Nous en sommes à l'esprouve. Quiconque combat les loix , menace les gens de bien d'escourgée & de la corde. Et puis , l'autorité du gouverneur , qui doit estre souveraine sur luy , s'interrompt & s'empesche par la presence des parens. Joint que ce respect que la famille lui porte , la cognoissance des moyens & grandeurs de sa maison , ce ne sont pas à mon opinion legeres incommoditez en cét aage. E

*Commerce des hommes.*

cette escole du commerce des hommes , j'ai souvent remarqué ce vice , qu'au lieu de prendre cognoissance d'autrui , nous ne travaillons qu'à la donner de nous : & sommes plus en peine de debiter nostre marchandise , que d'en acquerir

*Silence & modestie.*

de nouvelle. Le silence & la modestie sont qualitez tres-commodes à la conversation. On dressera cét enfant à estre espargnant & mesnage de sa suffisance , quand il l'aura acquise , & ne se formaliser point des sottises & fables qu'il se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger foy-mesme. Et ne semble pas reprocher à autrui , tout ce qu'il refuse à faire , ny contraster aux mœurs publiques. *Licet sapere*

On peut estre sage sans faste , ny sans se rendre odieux & facheux. Sen. epist. 10.

*sine pompa , sine invidia.* Fuyez ces images regenteuses du monde , & inciviles , & cette

uerile ambition , de vouloir paroître plus fin , pour estre autre ; & comme si ce fust marchandise mal aîsée , que reprehensions & nouuellementez , vouloir tirer de là , nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands Poëtes , d'user des licences de l'art : aussi n'est-il supportable qu'aux grandes ames & illustres , de se privilegier au dessus de la coutume. *Si quid Socrates & Aristippus contra morem & consuetudinem fecerunt , idem sibi ne arbitretur licere : Magnis enim illi & divinis bonis hanc licentiam assequebantur.* On luy apprendra de n'entrer en discours & contestation , qu'où il verra un champion digne de sa lutte : & là mesme à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir , mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat aux choix & triage de ses raisons , & aymant la pertinence , & par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur-tout à se rendre , & à quitter les armes à la verité , tout aussitost qu'il l'appercevra : soit qu'elle naisse es mains de son adverfaire , soit qu'elle naisse en luy-mesme par quelque ravissement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescript , il n'est engagé à aucune cause , que parce qu'il l'approuve. Ny ne fera du mestier où se vend à purs deniers comptans , la liberté de se pouvoir repentir & reconnoître. *Neque , ut omnia ,*

*Similitude.*

Si Socrates & Aristippus ont fait quelque chose contre la coutume ou les mœurs communes , qu'il ne croye pas que le mesme luy soit loysible : ils s'acqueroient cette licence par de grandes & souveraines vertus. *Cic. Off. l. 1.*

*Verité doit estre embrassée & suivie des Penfance.*

Nulle necessité  
 ne le force, de  
 maintenir tou-  
 tes les choses  
 qui luy sont en-  
 seignées & pres-  
 criptes. *Cicer.*  
*Acad. quest. 1.*

4.

*Serviteur du*  
*Prince.*

*Courtisan pur.*

*Conscience au*  
*parler.*

*Confession de*  
*faute.*

*Opiniastrété.*

*quæ præscripta & imperata sint, defendat, ne-*  
*cessitate ullâ cogitur.* Si son gouverneur tient  
 de mon humeur, il luy formera la volonté à  
 estre tres-loyal serviteur de son Prince, & tres-  
 affectionné, & tres-courageux: mais il luy re-  
 froidira l'envie de s'y attacher autrement que  
 par un devoir public. Outre plusieurs autres  
 inconveniens, qui blessent nostre liberté, par  
 ces obligations particulieres, le jugement d'un  
 homme gagé & acheté, ou il est moins entier  
 & moins libre, ou il est taché & d'imprudence  
 & d'ingratitude. Vn pur Courtisan ne peut avoir  
 ny loy ny volonté, de dire & penser que favo-  
 rablement d'un maistre, qui parmy tant de mil-  
 liers d'autres sujets, l'a choisi pour le nourrir  
 & élever de sa main. Cette faveur & utilité  
 corrompent, non sans quelque raison, sa fran-  
 chise, & l'éblouissent. Pourtant void-on couf-  
 tumierement, le langage de ces gens-là, divers  
 à tout autre langage, en un estat, & de peu  
 de foy en telle maniere. Que sa conscience &  
 sa vertu reluisent en son parler, & n'ayent que  
 la raison pour conduite. Qu'on luy fasse entendre,  
 que de confesser la faute qu'il descouvrira en  
 son propre discours, encore qu'elle ne soit apper-  
 ceuë que par luy, c'est un effet de jugement  
 & de sincerité, qui sont les principales parties  
 qu'il cherche. Que l'opiniastrer & contester,  
 sont qualitez communes: plus apparentes aux



plus basses ames. Que se r'adviser & se corriger, abandonner un mauvais party, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes & philosophiques. On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout : car on trouve que les premiers sieges sont communément saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouvent gueres meslées à la suffisance. J'ay veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traits à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un masson, un passant : il faut tout mettre en œuvre ; & emprunter de chacun selon sa marchandise : car tout sert en mesnage ; la sottise mesme, & foiblesse d'autrui luy sera instruction. A controller les graces & façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, & mespris des mauvaises. Qu'on luy mette en fantaisie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cesar, ou de Charlemaigne.

*Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu,  
Ventus in Italiam, quis bene vela ferat.*

Il s'enquerra des mœurs, des moyens & des

*Correction d'ad-  
vis.*

*Contrôle des fa-  
çons d'un cha-  
cun.*

*Curiosité hon-  
neste de s'enque-  
rir de toutes  
choses.*

*Quel terroir  
est gourd de  
froid, quel au-  
tre est pou-  
dreux d'ardeur  
& quel vent  
cingle la voile  
droit en Italie.  
Prop. l. 4.*

alliances de ce Prince , & de celuy-là. Ce sont choses tres-plaisantes à apprendre , & tres-utiles à sçavoir. En cette pratique des hommes , j'entends y comprendre , & principalement ceux qui ne vivent qu'en la memoire des Livres. Il pratiquera par le moyen des Histoires , ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude qui veut : mais qui veut aussi c'est un estude de fruit estimable : & le seul estude , comme dit Platon , que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel profit ne fera-il de cette part-là , à la lecture des Vies de nostre Plutarque ? mais que mon guide se souviene où vise sa charge , & qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage , que les mœurs de Hannibal & de Scipion : ny tant où mourut Marcellus , que pourquoy il fut indigne de son devoir , qu'il mourût là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les Histoires , qu'à en juger. C'est à mon gré , entre toutes , la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leuës : Plutarque y en a leu cent , outre ce que j'y ay sceu lire , & à l'aventure outre ce que l'Auteur y avoit mis. A d'aucuns c'est un pur estude grammairien : à d'autres , l'Anatomie de la Philosophie , par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup

*Estudes des Histoires , de quel profit.*

*Vies de Plutarque.*

*Histoire de Tite Live.*

beaucoup de discours estendus tres-dignes d'estre  
 peus : car à mon gré, c'est le maistre ouvrier  
 le telle besongne : mais il y en a mille qu'il n'a  
 que touchez simplement : il guigne seulement  
 du doigt par où nous irons, s'il nous plaist, &  
 se contente quelquefois de ne donner qu'une  
 teinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut  
 tracher de là, & mettre en place marchande.  
 Comme ce sien mot, que les habitans d'Asie  
 envoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer  
 ne seule syllabe, qui est, Non ; donna peut-  
 être, la matiere & l'occasion à la Bœotie, de  
 Servitude volontaire. Cela mesme de luy voir  
 hier une legere action en la vie d'un homme,  
 à un mot, qui semble ne porter pas cela,  
 est un discours. C'est dommage que les gens  
 entendement, ayment tant la briefveté : sans  
 toute leur reputation en vaut mieux, mais nous  
 ne valons moins : Plutarque ayme mieux que  
 nous le vantions de son jugement, que de son  
 avoir : il aime mieux nous laisser desir de  
 luy, que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes  
 mesmes on peut trop dire, & qu'Alexandridas  
 procha justement, à celuy qui tenoit aux  
 phores de bons propos, mais trop longs :  
 Estranger, tu dis ce qu'il faut, autrement  
 qu'il ne faut. Ceux qui ont le corps gresse,  
 grossissent d'embourrures : ceux qui ont la  
 matiere exile, l'enflent de paroles. Il se tire une

*Escrits de Plutarque.*

*Servitude volontaire des Bœotiens.*

*Briefveté aimée des gens d'entendement, & pourquoy.*

*Frequentation  
du monde.*

merveilleuse clarté pour le jugement humain de la frequentation du monde. Nous sommes tous contraincts & amoncellez en nous, & avons la veüe raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit il ne respondit pas, d'Athenes, mais du monde.

*Monde, ville  
du sage.*

Luy qui avoit l'imagination plus pleine & plus estendue, embrassoit l'Univers, comme sa ville, jettoit ses cognoissances, sa societé & ses affections à tout le genre humain : non pas comme nous, qui ne regardons que soy nous. Quand les vignes gellent en mon village mon Prestre en argumente l'ire de Dieu sur race humaine, & juge que la pepie en tienra desia les Cannibales. A voir nos guerres Civiles qui ne crie que cette machine se bouleverse, & que le jour du jugement nous prend au collet sans s'aviser que plusieurs pires choses se font veües, & que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon-temps cependant Moy, selon leur licence & impunité, admire les voir si douces & molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'Hemisphère semble estre tempeste & orage : & disoit le Savoyard, que si ce foy Roy de France, eut sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir Maistre d'hostel de son Duc. Son imagination ne concevoit autre plus esleevee grandeur, que celle de son Maistre. Nous sommes insensibles

ment tous en cette erreur : erreur de grande suite & prejudice. Mais qui se represente comme dans un tableau, cette grande image de nostre mere Nature, en son entiere majesté : qui lit en son visage, une si generale & constante varieté, qui se remarque là dedans, & non boy, mais tout un Royaume, comme un trait d'une pointe tres-delicate, celuy-là seul estime les choses selon leur juste grandeur. Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder, pour nous cognoistre de son biais. Somme je veux que ce soit le Livre de mon Escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix, & de coutumes, nous apprennent à juger sainement de nosmes, & apprennent nostre jugement à cognoistre son imperfection & sa naturelle infirmité, qui n'est pas un léger apprentissage. Tant de remuement d'Estat, & de changemens de fortune publique, nous instruisent à ne faire grand miracle de la nostre. Tant de noms, tant de victoires & de conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterner nostre nom par la prise de dix argoulets, d'un pouiller, qui n'est cogneu que de sa suite. L'orgueil & la fierté de tant de pompes estrangeres, la majesté si enflée de tant de richesses & de grandeurs, nous fermit & assure

*Image de Nature.*

*Le monde, miroir & livre de l'escolier.*

la veuë, à soustenir l'esclat des nostres, sans siller les yeux. Tant de milliaffes d'homme enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre pas d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde : ainsi du reste. Nostre vie disoit Pythagoras, retire à la grande & populeuse assemblée de jeux Olympiques. Les uns exercent le corps, pour en acquérir la gloire des jeux : d'autres y portent des marchandises à vendre, pour le gain. Il en est (& qui ne sont pas les pires) lesquels ne cherchent autre fruit, que de regarder comment & pourquoy chaque chose se fait : & estre spectateurs de vie des autres hommes pour en juger & regler la leur. Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de Philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines, comme à leur regle : Cuy dira,

*Vie de l'homme  
semblable à l'as-  
semblée des jeux  
Olympiques.*

*Philosophie,  
regle des actions  
humaines.*

Ce qu'il est licite de souhaiter, quelle utilité git en la monnoye gravée : ce qu'il est feant de faire, pour les proches chers, & pour la patrie : quel Dieu nous commandé d'estre. quels nous sommes en effect : quelle est nostre charge au Monde, & pourquoy nous naissons. *Perf. sat. 3.*

— *Quid fas optare, quid asper  
Vile nummus habet : patriæ, charisque propinquæ  
Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse  
Iussit, & humana quâ parte locatus es in re,  
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur.*

Que c'est que sçavoir & ignorer, qui doit estre le but de l'estude : que c'est que vaillance & temperance & justice : ce qu'il y a à dire en l'ambition & l'avarice, la servitude & la subjection, la licence & la liberté : à quelles ma-

ques on cognoist le vray & solide contentement : jusques où il faut craindre la mort , la douleur & la honte.

*Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.*

Et comme on doit fuir & porter le labeur.  
*Æneid. l. 6.*

Quels ressorts nous meuvent , & le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours , dequoy on luy doit abbreuver l'entendement , ce doivent estre ceux qui reglent ses mœurs & son sens , qui luy apprendront à se cognoistre , & à sçavoir bien mourir & bien vivre. Entre les Arts liberaux , commençons par l'art qui nous fait libres. Ils servent tous voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie & à son usage : comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celui qui y sert directement & professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs justes & naturels limites , nous trouverions que la meilleure part des sciences , qui sont en usage , est hors de nostre usage. Et en celles mesmes qui le sont , qu'il y a des estenduës & enfonceures tres-inutiles , que nous ferions mieux de laisser là : & suivant l'institution de Socrates , borner le cours de nostre estude en celles où faut l'utilité.

*Science des mœurs.*

*Arts liberaux.*

Ose sçavoir & commence : celui qui differe l'heure de bien vivre , ressemble impertinent à cetuy-là , qui attend qu'un fleuve s'escoule & tarisse : lequel ira coulant

—— *sapere aude ,*

*Incipe : Vivendi qui rectè prorogat horam ,*

& roulant jus-  
ques à tous les  
siècles. Horat.

l. 1. Epist. 2.

Quelle influen-  
ce espandent  
les Poissons,  
ou l'astre fier  
du Lion, & Ca-  
pricorne enco-  
re qu'il se  
plonge aux  
mers de l'Espa-  
gne ?

Prop. l. 4.

Science des  
Astres.

Qu'ay-je à faire  
des courses du  
Bouvier, ou de  
celles des  
Pleiades ?

Anax.

*Rusticus expectat dum defluat amnis, at ille  
Labitur, & labetur in omne volubilis avum :*

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos  
enfants,

*Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,  
Lotus & Hesperia quid Capricornus aqua.*

La science des Astres & le mouvement de la  
huitième sphere, avant que les leurs pro-  
pres.

τί πλειάδας κῆρυι :

τί δ' ἀρεῶτι βοώμεω.

Anaximenes écrivant à Pythagoras : De quel  
sens puis-je m'amuser aux secrets des estoiles,  
ayant la mort ou la servitude toujours présente  
aux yeux ? Car lors les Roys de Perse prépa-  
roient la guerre contre son pais. Chacun doit  
dire ainsi. Estant battu d'ambition, d'avarice,  
de temerité. de superstition : & ayant au de-  
dans tels autres ennemis de la vie : iray-je  
songer au branle du monde ? Apres qu'on  
luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage  
& meilleur, on l'entretiendra que c'est que  
Logique, Physique, Geometrie, Rhetorique :  
& la science qu'il choisira, ayant desia le juge-  
ment formé, il en viendra bien-tost à bout.  
Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par  
Livre : tantost son gouverneur luy fournira



de l'Autheur mesme propre à cette fin de son institution : tantost il luy en donnera la moëlle, & la substance toute maschée. Et si de soy-mesme il n'est assez familier des Livres, pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres, qui à chaque besoin fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer & dispenser à son nourriçon. Et que cette leçon ne soit plus aisée & naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute ? Ce sont là preceptes espineux & mal plaisans, & des mots vains & descharnez, où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit : en cette-cy l'ame trouve où mordre, où se paistre. Ce fruit est plus grand sans comparaison, & si sera plustost meury. C'est grand cas que les choses en soient là en nostre siecle, que la Philosophie soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain & fantastique, qui se treuve de nul usage, & de nul prix par opinion & par effet. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi les avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage renfroigné, sourcilieux & terrible : qui me l'a masquée de ce faux visage passe & hideux ? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjouié, & à peu que je die folastre. Elle ne presche que feste & bon

*Philosophie mes-  
prisee mesme par  
les gens d'enten-  
dement.*

*Philosophes  
d'une contenance  
paisible &  
gaye.*

temps : Vne mine triste & transie , montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de Philosophes assis ensemble , il leur dit : Ou je me trompe , ou à vous voir la contenance si paisible & si gaye , vous n'estes pas en grand discours entre vous. A quoy l'un d'eux , Heracleon le Megarien , respondit : C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλω a double λ , ou qui cherchent la derivation des comparatifs χείρον & βέλτιον , & des superlatifs χείρονον & βέλτιστον ; qu'il faut rider le front s'entretenant de leur science : mais quant aux discours de la Philosophie , ils ont accoustumé d'esgayer & resioür ceux qui les traittent , non les renfroigner & contrister.

Conçoy la joye  
ou conçoy le  
tourment , en  
ton cœur rece-  
lé dans le sein :  
ton visage pren-  
dra l'impression  
de l'un & de  
l'autre.

*Deprendas animi tormenta latentis in agro  
Corpore , deprendas & gaudia , sumit utrumque  
Inde habitum facies.*

*Esiouissance &  
serenité , mar-  
quée de sagesse.*

L'ame qui loge la Philosophie , doit par fanté rendre sain encore le corps : elle doit faire luire jusques au dehors son repos , & son aise : doit former à son moule le port extérieur , & l'armer par consequent d'une gracieuse fierté , d'un maintien actif , & alaigne , & d'une contenance contente & debonnaire. La plus expresse marque de la Sagesse , c'est une esiouissance

constante : son estat est comme des choses au  
 dessus de la Lune , tousiours serein. C'est *Baroco*  
 & *Baralipton* , qui rendent leurs supposés ainsi  
 rottez & enfumez ; ce n'est pas elle , ils ne  
 la cognoissent que par oüy dire. Comment ?  
 Elle fait estat de sereiner les tempestes de l'ame ,  
 & d'apprendre la faim & les siebvres à rire :  
 non par quelques Epicycles imaginaires , mais  
 par raisons naturelles & palpables. Elle a pour  
 son but , la Vertu : qui n'est pas , comme dit  
 l'escole , plantée à la teste d'un mont coupé ,  
 abatteux & inaccessible. Ceux qui l'ont appro-  
 chée , la tiennent au rebours , logée dans une  
 belle plaine fertile & fleurissante : d'où elle void  
 bien sous soy toutes choses , mais si peut-on y  
 arriver , qui en sçait l'adresse , par des routtes  
 ombrageuses , gazonnées , & doux-fleurantes ,  
 aisamment , & d'une pente facile & polie ,  
 comme est celle des voutes celestes. Pour  
 l'avoir hanté cette Vertu suprême , belle ,  
 triomphante , amoureuse , delicieuse pareille-  
 ment & courageuse , ennemie professe &  
 irreconciliable d'aigreur , de desplaisir , de  
 crainte & de contrainte , ayant pour guide na-  
 ture , fortune & volupté pour compagnes :  
 ils sont allez selon leur foiblesse , feindre cette  
 triste image , triste , querelleuse , despite , me-  
 naceuse , mineuse , & la placer sur un rocher  
 à l'escart , emmy des ronces ; fantasme à

*Vertu , logée  
 dans une belle  
 plaine.*

*Vertu , ennemie  
 d'aigreur & de  
 desplaisir.*

estonner les gens. Mon gouverneur qui cognoist devoir remplir la volonté de son disciple , autant ou plus d'affection , que de reverence envers la Vertu , luy sçaura dire ; que les Poètes suivent les humeurs communes : & luy faire toucher au doigt , que les Dieux ont mis plustost la sueur aux advenuës des cabinet de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir , luy presentant Bradamant ou Angelique , pour maistresse à jouir : & d'une beauté naïve , active , genereuse , non hommasse , mais virile , au prix d'une beauté molle , affectée , delicate , artificielle ; l'un travestie en garçon , coiffée d'un morion lui fant , l'autre vestuë en garce , coiffée d'un artifice emperlé ; il jugera masle son amour mesme s'il choisit tout diversément à cet effeminé paleur de Phrygie. Il luy fera cette nouvelle leçon que le prix & la hauteur de la vraie Vertu est en la facilité , utilité & plaisir de son exercice : si esloigné de difficulté , que les enfans y peuvent comme les hommes , les simples comme les subtils. Le reglement c'est son outil non pas la force. Socrates son premier mignon quitte à escien sa force , pour glisser en la naïveté & aisance de son progres. C'est la mere nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes , elle les rend seurs & purs. Les moderant , elle les tient en haleine & en appetit.

*Prix de la vraie  
vertu.*

*Vertu , mere  
nourrice des plai-  
sirs humains.*

detranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise  
 vers ceux qu'elle nous laisse : & nous laisse  
 pondamment tous ceux que veut nature : & jus-  
 ques à la satieté, sinon jusques à la lasseté ;  
 maternellement : si d'aventure nous ne voulons  
 ire, que le regime, qui arreste le beuveur  
 avant l'ivresse, le mangeur avant la crudité,  
 le paillard avant la pelade, soit ennemy de  
 nos plaisirs. Si la fortune commune luy faut,  
 le luy eschappe : ou elle s'en passe, & s'en  
 forge une autre toute sienne : non plus  
 ottante & roulante. Elle sçait estre riche &  
 pauvre, & sçavante, & coucher en des  
 matelats musquez. Elle aime la vie, elle aime  
 la beauté, la gloire & la santé. Mais son office  
 propre & particulier, c'est sçavoir user  
 de ces biens-là regléement, & les sçavoir perdre  
 constamment : office bien plus noble qu'aspre,  
 dans lequel tout cours de vie est desaturé, tur-  
 bulent & difforme : & y peut-on justement  
 tracher ces escueils, ces haliers, & ces  
 rochistres. Si ce disciple se rencontre de si  
 diverse condition, qu'il aime mieux ouyr une  
 fable, que la narration d'un beau voyage,  
 ou d'un sage propos, quand il l'entendra : qui  
 ouït son du tabourin, qui arme la jeune ar-  
 deur de ses compagnons, se destourne à un  
 autre qui l'appelle au jeu des bastelleurs : qui  
 au souhait ne trouve plus plaisant & plus doux,

*Office propre &  
 particulier de  
 la vertu.*

## 236 ESSAIS DE MONTAIGNE.

de revenir poudreux & victorieux d'un combat de la paulme ou du bal, avec le profit de cét exercice : Je n'y trouve autre remede sinon qu'on le mette patissier dans quelque bon ville, fust-il fils d'un Duc : suivant le precepte de Platon ; qu'il faut colloquer les enfans, non selon les facultez de leurs peres mais selon les facultez de leur ame. Puis qu'il y a la Philosophie est celle qui nous instruit à vivre, & que l'enfance a sa leçon comme les autres aages, pourquoy ne la luy communiquer-l'on ?

*Philosophie doit estre communiquée à l'enfance.*

L'argile est souple & molle : c'est maintenant, maintenant qu'il se faut despecher, & former l'œuvre sans delay, sous la pressante rouë. *Perf. Sat. 3.*

*Poëtes Lyriques.*

*Dialectique inutile à l'amendement de vie.*

*Vdum & molle lutum es, nunc nunc properandus, & acri*

*Fingendus sine fine rotâ.*

On nous apprend à vivre, quand la vie est passée. Cent Escoliers ont pris la verolle avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote de la temperance. Cicero disoit, qu'il ne vivroit la vie de deux hommes, ne prendroit pas le loisir d'estudier les Poëtes Lyriques. Et je trouve ces ergotistes plus triplement encore inutiles. Nostre Enfant est bien plus pressé : il ne doit au pedagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. C'est un abus, ostez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, dequoy nostre vie ne se

peut amender, prenez les simples discours de la Philosophie, sachez-les choisir & traiter à point, ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieux que l'apprendre à lire ou escrire. La Philosophie des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude. Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de Geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes, touchant la vaillance, proüesse, magnanimité, temperance, & l'assurance de ne rien craindre : & avec cette munition, il l'envoya encore enfant subjuguier l'Empire du monde à tout 30000. hommes de pied, 4000. chevaux, & quarante deux mille escus seulement. Les autres Arts & Sciences, dit-il, Alexandre les honoroit bien, & louoit leur excellence & gentillesse : mais pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

— *petite hinc juvenesque senesque*  
*Finem animo certum, miserisque viatica canis.*

C'est ce que disoit Epicurus au commencement de sa lettre à Meniceus : Ny le plus jeune refuse à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse.

*Instruction d'Alexandre par Aristote.*

Prenez en elle jeunes & vieux la certaine butte de vostre ame, & le viatique à passer la piteuse vieillesse.

Qui fait autrement , il semble dire , ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere & humeur melancholique d'un furieux maistr d'escole : je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne & au travail , à la mode des autres , quatorze ou quinze heure par jour , comme un porte-faix : Ny ne trouveroies bon , quand par quelque complexion solitaire & melancholique , on le verroit adonne d'une application trop indiscrete à l'estude des Livres , qu'on la luy nourrist. Cela les rend ineptes à la conversation civile , & les destourne de meilleures occupations. Et combien ay-je veu de mon temps , d'hommes abestis par temeraire avidité de Science ? Carneades s'en trouva si affolé , qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil & les ongles. Ny ne veux gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité & barbarie d'autrui. La Sageffe Françoisse a esté anciennement en proverbe , pour une sageffe qui prenoit de bonne heure , & n'avoit gueres de tenuë. A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfans en France : mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceuë , & hommes faits , on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy

*Science trop évidemment abestit.*

*Sageffe Françoisse, quelle.*

*Enfans gentils en France.*



enir à gens d'entendement ; que ces Col-  
 lèges où on les envoie , dequoy ils ont  
 raison , les abrutissent ainsi. Au nostre ,  
 un cabinet , un jardin , la table & le  
 lit , la solitude , la compagnie , le matin  
 & le vespere , toutes heures luy seront  
 utiles : toutes places luy seront estude : car la *Philosophie*  
 Philosophie , qui , comme formatrice des *formatrice des*  
 jugemens & des mœurs , sera sa principale *mœurs & se mesle*  
 écon , a ce privilege de se mesler par tout. *par tout :*  
 Socrates l'Orateur estant prié en un festin de  
 parler de son Art , chacun trouve qu'il eut  
 raison de respondre : Il n'est pas maintenant  
 temps de ce que je sçay faire , & ce dequoy  
 il est maintenant temps , je ne le sçay pas  
 faire : Car de presenter des harangues ou des  
 disputes de Rhetorique , à une compagnie  
 assemblée pour rire & faire bonne chere , ce  
 seroit un mélange de trop mauvais accord :  
 Et autant en pourroit-on dire de toutes les  
 autres sciences. Mais quant à la Philosophie  
 en la partie où elle traite de l'homme & de ses  
 devoirs & offices , ç'a esté le jugement com-  
 mun de tous les Sages , que pour la douceur  
 de sa conversation , elle ne devoit estre refu-  
 sée , ny aux festins , ny aux jeux : Et Platon  
 l'ayant invitée à son convive , nous voyons  
 comme elle entretient l'assistance d'une façon  
 molle , & accommodée au temps & au lieu ,

quoy que ce soit de ses plus hauts discours & plus salutaires.

Elle est également profitable aux pauvres & aux riches : & son mespris est également nuisible aux jeunes & aux vieux.

*Hor. l. 1. Epist. Similitude.*

*Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,  
Et neglecta æquè pueris senibusque nocebit.*

Ainsi sans doute il choumera moins que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin désigné : aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps & de lieu, & se meslant toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir.

*Jeux & exercices.*

Les jeux mesmes & les exercices seront une bonne partie de l'estude : la course, la luité, la musique, la danse, la chasse, le manie-

*Bien-seance extérieure.*

ment des chevaux & des armes. Je veux que la bien-seance extérieure, & l'entre-gent, &

*Entre-gent.*

la disposition de la personne se façonnent quand & quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce

n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit

Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à mesme timon. Et :

*Exercice du corps.*

l'ouïr, semble-il pas prestér plus de temps & de sollicitude aux exercices du corps : & estimer

que l'esprit s'en exerce quand & quant, & non au contraire ? Au demeurant, cette

institution

l'institution se doit conduire par une severe douleur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfans aux Lettres, on ne leur presente à la verité, qu'horreur & cruauté : Ostez-moy la violence & la force ; il n'est rien à mon avis qui abastardisse & estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chastiment, ne l'y endurcissez pas : Endurcissez-le à la sueur & au froid, au vent, au soleil & aux hazards qu'il luy faut mespriser : Ostez-luy toute mollesse & delicatesse au vestir & coucher, au manger & boire : accoustumez-le à tout : que ce ne soit pas un beau garçon & dameret, mais un garçon verd & vigoureux. Enfant, homme, jeil, j'ay tousiours creu & jugé de mesme. Mais entre autres choses cette police de la plus part de nos Colleges, m'a tousiours desplu. On eust failly à l'adventure moins domma-blement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive. On la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle soit. Arrivez-y sur le poinct de leur office, vous n'oyez que cris, & d'enfans suppliciez, de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames & craintives, de les guider d'une troigne effroyable, les mains nées de foyers ? Inique & pernicieuse forme.

*Violence & force  
contraires à une  
nature bien née*

*Mollesse & deli-  
catesse domma-  
geables à l'en-  
fant.*

*Colleges d'au-  
jourd'hui quels,  
& de leur police*

*Classes & Eco-  
les, jonchées de  
fleurs.*

*Passé-temps  
esbats de la jeu-  
nesse.*

*Poësie, pour  
laquelle fin recom-  
mandée par Pla-  
ton.*

*Humeurs estran-  
ges & fort parti-  
culieres.*

Joint ce que Quintilien en a tres-bien rema-  
qué, que cette imperieuse autorité, tire d'  
suittes perilleuses: & nommément à nostre fa-  
çon de chastiment. Combien leurs classes seroie-  
plus decemment jonchées de fleurs & de feui-  
llées, que de tronçons d'osiers sanglants? Je  
feroy pourtraire la joye, l'allegresse, & Flor  
& les Graces: comme fit en son eschole  
Philosophe Speusippus. Où est leur profit, c'  
là fust aussi leur esbat. On doit sucrer  
viandes salubres à l'enfant, & enfieller cel-  
qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien  
Platon se monstre soigneux en ses loix de  
gayeté & passé-temps de la jeunesse de sa Ci-  
& combien il s'arreste à leurs courses, jeu-  
chançons, fauts & danfes: desquelles il di-  
que l'Antiquité a donné la conduite &  
patronnage aux Dieux mesmes, Apollon  
Musés & à Minerve. Il s'estend à mille pre-  
ceptes pour ses gymnases. Pour les Sciences  
Lettrées, il s'y amuse fort peu: & semble  
recommander particulièrement la Poësie, &  
pour la Musique. Toute estrangeté & par-  
ticularité en nos mœurs & conditions est  
table, comme ennemie de société. Qui ne  
tonneroit de la complexion de Demopho-  
maître d'Hostel d'Alexandre, qui suoit à l'e-  
bre, & trembloit au Soleil? J'en ay veu  
la senteur des pommes, plus que les harco-

buzades ; d'autres s'effrayer pour une souris ; d'autres rendre la gorge à voir de la crespine ; d'autres à voir brasser un liêt de plume : comme Germanicus ne pouvoit souffrir ni la veüe ny le chant des coqs. Il y peut avoir à l'adventure à cela quelque propriété occulte , mais on l'esteindroit , à mon advis , qui s'y prendroit de bonne heure. L'institution a gaigné cela sur moy , il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing , que sauf la biere , mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses dequoy on se plaist. Le corps est encore souple , on le doit à cette cause plier à toutes façons & coustumes ; & pourveu qu'on puisse tenir l'appetit & la volonté sous boucle , qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations & compagnies , voire au desreglement & aux excès , si besoin est. Son exercitation suive l'usage. Qu'il puisse faire toutes choses , & n'ayme à faire que les bonnes. Les Philosophes mesmes ne trouvent pas loüable en Callisthenes , d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maître , pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira , il follastrera , il se desbauchera avec son Prince. Je veux qu'en la desbauche mesme , il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons , & qu'il ne laisse à faire le mal , ny à faute de force ny de science , mais à faute

*Enfans doivent estre pliez à toutes façons & coustumes.*

*Desbauche de l'enfant.*

*Callisthenes mal voulu d'Alexandre , & pour quoy.*

Il y a grande  
différence, en-  
tre celui qui  
ne peut mal  
faire, ou qui  
ne le veut pas.  
*Sen. Epist. 90.*

*Nature mer-  
veilleuse d'Alci-  
biades.*

à Tout vste-  
ment, toute  
loy, toute cho-  
se, sied bien à  
l'humeur d'A-  
ristippus.

b J'admireray  
celuy, que sa  
patience philo-  
sophique, cou-  
vre à cette heu-  
re de meschans  
haillons ; si  
changeant ce  
train de vie,  
il le fait de-  
cemment, &  
sçait avoir de  
la grace à jouer  
l'un & l'autre  
personnage.

*Hor. l. 1. Ep.  
17.*

c *Philosopher,  
que c'est en  
Platon.*

de volonté. *Multum interest, utrùm peccar  
quis nolit, aut nesciat.* Je pensois faire hon-  
neur à un Seigneur aussi esloigné de ces d-  
bordemens, qu'il en soit en France, de m'en  
querir à luy en bonne compagnie, combien  
de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la ne-  
cessité des affaires du Roy en Allemagne ?  
le prit de cette façon, & me respondit qu'  
c'estoit trois fois, lesquels il recita. J'en sçay  
qui à faute de cette faculté, se sont mis à  
grand peine, ayans à pratiquer cette Natio-  
J'ay souvent remarqué avec grande admirati-  
la merveilleuse nature d'Alcibiades, de se tra-  
former si aisément à des façons si diverses  
sans interest de sa santé ; surpassant tantost  
sompuosité & pompe Persienne, tantost l'a-  
rerité & frugalité Lacedemonienne : autant  
formé en Sparte, comme voluptueux en Ion-

a *Omnis Aristippum decuit color, & status &*

Tel voudrois-je former mon Disciple,

b ——— *quem duplici panno patientia velat*

*Mirabor, vita via si conversa decebit,*

*Personamque feret non inconcinnus utramque.*

Voicy mes leçons : Celui-là y a mieux profité  
qui les fait, que qui les sçait. Si vous le voyez  
vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez  
Ja à Dieu ne plaîse, dit quelqu'un en Platon,  
que c *Philosopher* ce soit apprendre plusieurs

choses, & traiter les Arts. d *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vitam magis quam litteris persequuti sunt.* Leon Prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus, de quelle Science, de quel Art il faisoit profession: Je ne sçay, dit-il, ny Art, ny Science: mais je suis Philosophe. On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la Philosophie: Je m'en mesle, dit-il, d'autant mieux à propos. Hegesias le prioit de luy lire quelque Livre: Vous estes laisçant, luy respondit-il: vous choisissez les loix vrayes & naturelles, non peintes: que ne choisissez vous aussi les exercices naturels vrayes, & non escrites? Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises: s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportemens: s'il a du jugement & de la grace en son parler: de la vigueur en ses maladies: de la modestie en ses vœux: de la temperance en ses voluptez: de l'ordre en son œconomie: de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau. *Qui disciplinam suam non ostentationem Scientiæ, sed legem vitæ putet: qui que obtemperet se sibi, & decretis pareat.* Le vray miroir de nos discours, est le cours de nostre vie. Leuxidamus respondit à un qui luy demanda

2 Ils ont plus suivy & plus embrassé, cette tres-ample discipline de tous les arts de bien vivre, par leur vie que par leur science. *Cic. Tusc. 4.*

3 *e Philosophes ignorans.*

4 *Leçon se doit repeter és actions.*

5 Qui repete sa discipline, non pas une ostentation de science, mais une loy de sa vie: qui obtemperere à soy-mesme, & rend obeïssance à ses propres decretis. *Cicero Thuf. 4.*

## 246 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Ordonnances de  
la prouesse non  
escrites entre les  
Lacedemoniens,  
& pourquoy.*

pourquoy les Lacedemoniens ne redigoient par  
escrit les Ordonnances de la prouesse, & ne  
les donnoient à lire à leurs jeunes gens; que  
c'estoit parce qu'ils les vouloient accoustumer  
aux faits, non pas aux paroles. Comparez au  
bout de quinze ou seize ans, à cetuy-cy, un  
de ces Latineurs de College, qui aura mis  
autant de temps à n'apprendre simplement qu'à  
parler. Le monde n'est que babil, & ne vis  
jamais homme, qui ne die plustost plus, que  
moins qu'il ne doit: toutes-fois la moitié de  
nostre aage s'en va là. On nous tient quatre  
ou cinq ans à entendre les mots & les coudre  
en clauses, encore autant à en proportionner  
un grand corps estendu en quatre ou cinq par-  
ties, autres cinq pour le moins à les sçavoir  
briefvement meller & entrelasser de quelque sub-  
tile façon. Laissons-le à ceux qui en font profes-  
sion expresse. Allant un jour à Orleans, je  
trouvay dans cette plaine au deçà de Clery,  
deux Regens qui venoient à Bourdeaux, envi-  
ron à cinquante pas l'un de l'autre: plus loin der-  
riere eux, je voyois une troupe, & un Maistre  
en teste, qui estoit feu Monsieur le Comte  
de la Rochefoucault: un de mes gens s'enquit  
au premier de ces Regens, qui estoit ce gentil-  
homme qui venoit apres luy: luy qui n'avoit  
pas veu ce train qui le suivoit, & qui pensoit  
qu'on luy parlast de son compagnon, respon-

*De deux Re-  
gens allant à  
Bourdeaux.*



lit plaisamment ; Il n'est pas gentil-homme ,  
 c'est un Grammairien , & je suis Logicien.  
 Or nous qui cherchons icy au contraire , de  
 former non un Grammairien , ou Logicien ,  
 mais un gentil-homme , laissons les abuser de  
 leur loisir : nous avons à faire ailleurs. Mais  
 que nostre disciple soit bien pourveu de choses ,  
 ses paroles ne suivront que trop : il les trai-  
 nera , si elles ne veulent suivre. J'en oy qui  
 s'excusent de ne se pouvoir exprimer , & font  
 contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs  
 belles choses , mais à faute d'éloquence , ne  
 peuvent pouvoir mettre en évidence : c'est une baye.  
 Sçavez-vous à mon advis que c'est que cela ?  
 ce sont des ombrages , qui leur viennent de  
 quelques conceptions informes , qu'ils ne peu-  
 vent demesler & esclaircir au dedans , ny par  
 conséquent produire au dehors : ils ne s'en-  
 tendent pas encore eux-mêmes : & voyez-les  
 un peu begayer sur le point de l'enfanter , vous  
 jugez que leur travail n'est point à l'accouche-  
 ment , mais à la conception , & qu'ils ne font que  
 lécher encores cette matiere imparfaite. De ma  
 part je tiens , & Socrates ordonne , que qui  
 a dans l'esprit une vive imagination & claire ,  
 il la produira , soit en Bergamasque , soit par  
 mines , s'il est muet :

*Verbaque prævisam rem non invita sequentur.*

Et comme disoit celui-là , aussi poétiquement

Les mots sui-  
 vent sans pei-  
 ne, apres qu'on  
 tient la chose.  
*Hor. in Arte  
 Poët.*

Quand l'Esprit  
s'est separé de  
la chose, les  
mots courent  
apres nous. *Sen.*  
*Controv. l. 7.*

Les choses ra-  
vissent les pa-  
rolles. *Cicero*  
*de Fin. 3.*

en la Prose, *cum res animum occupavere, verba ambiunt.* Et cét autre: *ipsæ res verba rapiunt.* Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la Grammaire; ne fait pas son laquais, ou une harangere de Petit-pont: & si vous entretiendront tout vostre saoul, si vous en avez envie, & se deferreront aussi peu, à l'aventure, aux regles de leur langage, que le meilleur maistre és Arts de France. Il ne sçait pas la Rhetorique, ny pour avant-jouer capter la benevolance du candide Lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple & naïve: Ces gentilleffes ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive & plus ferme, comme Afer monstre bien clairement chez Tacitus. Les Ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes Roy de Sparte, preparez d'une belle & longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates: apres qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit: Quant à vostre commencement, & exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu; & quant à vostre conclusion, je n'en veux rien faire. Voilà une belle responce, ce me semble, & des harangueurs bien camus. Et quoy cét autre? Les Atheniens estoient à choisir de deux Architectes, à con-

*Ambassadeurs*  
*de Samos.*

duire une grande fabrique : le premier plus affecté , se presenta avec un beau discours pre-medité sur le sujet de cette entreprise , & tiroit le jugement du peuple à sa faveur : mais l'autre en trois mots : Seigneurs Atheniens , ce que cetuy a dit , je le feray. Au fort de l'éloquence de Cicero , plusieurs entroient en admiration , mais Caton n'en faisant que rire : Nous avons , disoit-il , un plaisant Consul. Aille devant ou apres : une utile sentence , un beau traict est tousiours de saison. S'il n'est pas bien pour ce qui va devant , ny pour ce qui vient apres , il est bien en foy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rythme faire le bon Poëme : laissez-luy allonger une courte syllabe s'il veut , pour cela non force ; si les inventions y rient , si l'esprit & le jugement y ont bien fait leur office : volà un bon Poëte , diray-je , mais un mauvais versificateur :

*Eloquence de Cicero.*

*Bon Poëme , quel.*

*Emuncta naris , duros componere versus.*

Qu'on face , dit Horace , perdre à son ouvrage toutes les coustumes & mesures ,

*Tempora certa modoque , & quod prius ordine verbum est ,*

*Posterius facias , praponens ultima primis ,*

*Invenies etiam disjecti membra Poëta :*

Il ne se dementira point pour cela , les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respon-

Composer un gros vers , mais d'un nez bien aigu. *Horat. Ser. l. 1.*

Change le temps, le meuf, & mets le verbe du premier rang au dernier, & le devant derriere, tu trouveras mesme en cet ouvrage rompu, les membres de la Poësie. *Id. ibid.*

dit Menander, comme on le tanfast, approchant le jour auquel il avoit promis une Comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main. Elle est composée & preste, il ne reste qu'y adjouster les vers. Ayant les choses & la matiere disposée en l'ame, il mettoit en peu de compte le demeurant. Depuis que Ronsard & du Bellay ont donné credit à nostre Poësie Françoisse, je ne vois si petit apprenti, qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadence

*Invention, principale partie en un œuvre.*

Elle sonne plus qu'elle ne vaut.  
*Cic. Art. L. 4.*

*Poëtes vulgaires en grand nombre.*

à peu pres comme eux. *Plus sonat quàm valet* Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de Poëtes. Mais comme il leur a esté bien aisé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un & les délicates inventions de l'autre. Voir mais que fera-il, si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? Le jambon fait boire, le boire defaltere, parquoy le jambon defaltere. Qu'il s'en mocque. Il est plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaissante contre-finesse: Pourquoi le deslieray-je, puis que tout lié il m'empesche? Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesse dialectiques: qui Chrysippus dit, Jouë toy de ces battelage avec les enfans, & ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. Si ce sont sottises arguties, *contorta & aculeata sophismata*.

*Syllogismes & subtilitez sophistiques.*

Sophismes intriquez & pointus.  
*Cic. Acad. quæst. l. 4.*

ty doivent persuader un menfonge, cela est  
ingereux : mais si elles demeurent sans effect,  
ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne voy pas  
pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est  
si fots, qu'ils se destournent de leur voye  
à quart de lieuë, pour courir apres un beau  
mot : *Aut qui non verba rebus aptant, b*  
*d res extrinsecus arcessunt, quibus verba*  
*inveniant.* Et l'autre : *Qui alicujus verbi decore*  
*acentis vocentur ad id quod non proposuerant*  
*tribere.* Je tors bien plus volontiers une belle  
sentence c, pour la coudre sur moy, que je  
destors mon fil pour l'aller querir. Au con-  
traire c'est aux paroles à servir & à suivre,  
que le Gascon y arrive, si le François n'y  
eut aller. Je veux que les choses surmontent,  
qu'elles remplissent de façon l'imagination  
de celui qui escoute, qu'il n'aye aucune sou-  
venance des mots. Le parler que j'ayme, c'est  
un parler simple & naïf, tel sur le papier qu'à  
la bouche : un parler succulent & nerveux,  
court & serré, non tant delicat & peigné,  
comme vehement & brusque :

*Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet.*  
Il est difficile qu'ennuieux, esloigné d'affec-  
tion : desreglé, descousu & hardy : chaque  
coppin y face son corps : non pedantesque,  
non fratesque, non pleideresque, mais plustost  
soldatesque, comme Suetone appelle celui de

a Beaux mots.

b Qui n'accom-  
modent pas les  
paroles aux  
choses, mais  
attirent des  
choses exter-  
nes & hors du  
sujet, à qui  
leurs paroles  
puissent qua-  
drer. Quintill.  
l. 8.

Qui par l'ar-  
trait d'un mot  
qui leur plaist,  
font porter à  
ce qu'ils n'a-  
voient pas en-  
vie d'escrire.  
Sen. Ep. 59.

c Belles senten-  
ces.

Parler de Mon-  
tagne, quel.

Celui qui frap-  
pe est enfin le  
bon mot. Epi-  
thap. Lucan.

Parler soldates-  
que de Cesar.

Similitude.

Toute affectation  
mesadvenante au  
Courtisan.

Que l'oraison  
qui travaille à  
représenter la  
verité, soit  
simple & sans  
art. Qui peut  
parler curieuse-  
ment ? sinon  
celuy qui veut  
parler gauffe-  
ment. Senec.  
Epiſt. 40.  
Langage affecté.

Julius Cesar. Et si ne sens pas bien, pourquoy il l'en appelle. J'ay volontiers imité cette de-  
bauche qui se void en nostre jeunesse, au port  
de leurs vestemens. Vn manteau en escharpe  
la cape sur une espaule, un bas mal tendu  
qui represente une fierté desdaigneuse de ce  
paremens estrangers, & nonchallante de l'art  
mais je la trouve encore mieux employée en  
la forme du parler. Toute affectation, nom-  
mément en la gayeté & liberté François, et  
mesadvenante au courtisan. Et en une Monar-  
chie, tout gentil-homme doit estre dressé au  
port d'un Courtisan. Parquoy nous faisons  
bien de gauchir un peu sur le naïf & mes-  
prisant. Je n'ayme point de tiffure, où les liai-  
sons & les coustures paroissent : tout ainsi  
qu'en un beau corps, il ne faut pas qu'on y  
puisse compter les os & les veines. *Qua ve-  
ritati operam dat oratio, incompōita sit &  
simplex. Quis accuratè loquitur, nisi qui vul-  
putidè loqui?* L'eloquence fait injure aux cho-  
ses, qui nous destourne à soy. Comme aux  
accoustremens, c'est pusillanimité, de se vou-  
loir marquer par quelque façon particuliere &  
inusitée. De mesme au langage, la recherche  
des phrases nouvelles, & des mots peu cog-  
neus, vient d'une ambition scholastique &  
puerile. Peusse-je ne me servir que de ceux  
qui servent aux haies à Paris? Aristophanes le

Grammairien n'y entendoit rien, de reprendre  
 en Epicurus la simplicité de ses mots : & la  
 fin de son art oratoire, qui estoit, perspicuité  
 de langage seulement. L'imitation du parler,  
 par sa facilité, suit incontinent tout un peuple.  
 L'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas  
 si viste. La plus part des lecteurs, pour avoir  
 trouvé une pareille robbe, pensent tres-fausse-  
 ment tenir un pareil corps. La force & les  
 nerfs ne s'empruntent point; les atours &  
 le manteau s'empruntent. La plus part de ceux  
 qui me hantent, parlent de mesmes les Effais:  
 mais je ne sçay, s'ils pensent de mesmes. Les  
 Atheniens (dit Platon) ont pour leur part, le *Parler des Athe-*  
 soin de l'abondance & de l'elegance du parler; *niens, Lacede-*  
 les Lacedemoniens, de la briefveté, & ceux *montiens & Cre-*  
 de Crete, de la fecondité des conceptions, plus *tois.*  
 que du langage : ceux-cy sont les meilleurs.  
 Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples: *Disciples de Ze-*  
 les uns qu'il nommoit φιλολόγους, curieux d'ap- *non de deux sor-*  
 prendre les choses, qui estoient ses mignons: *tes.*  
 les autres λογοφίλους, qui n'avoient soin que  
 du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit *Bien dire, que*  
 une belle & bonne chose que le bien dire: mais *c'est.*  
 non pas si bonne qu'on la fait, & suis despit  
 dequoy nostre vie s'embesongne toute à cela.  
 Je voudrois premièrement bien sçavoir ma  
 langue, & celle de mes voisins, où j'ay plus  
 ordinaire commerce : C'est un bel & grand

agencement, sans doute, que le Grec & Latin, mais on l'achète trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coutume, qui a esté essayée en moy-mesme, s'en servira qui voudra. Feu mon pere, ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut advisé de ce inconvenient, qui estoit en usage : & luy disoit-on, que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause, pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoissance des anciens Grecs & Romains. Je ne croy pas que c'en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce fut, qu'en nourrice, & avant le premier desnoüement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux Medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, & tres-bien versé en la Latine. Cettuy-cy, qu'il avoit fait venir exprez, & qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir, pour me suivre, & soulager le premier : ceux-cy ne m'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable, que ny luy-mesme,

*Grec & Latin, comme se peuvent acheter à meilleur marché que de coutume.*

*Latin enseigné à de Montaigne avant le François, & quel fruit il y fit.*



ny ma mere , ny valet , ny chambriere , ne parloient en ma compagnie , qu'autant de mots de Latin que chacun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chacun y fit : mon pere & ma mere y apprirent assez de Latin pour l'entendre , & en acquirent à suffisance , pour s'en servir à la necessité , comme firent aussi les autres domestiques , qui estoient le plus attachez à mon service. Somme , nous nous latinizames tant , qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour , où il y a encores , & ont pris pied par l'usage , plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à moy , j'avois plus de six ans , avant que j'entendisse non plus de François ou de Perigordin , que d'Arabesque : & sans Art , sans Livre , sans Grammaire ou precepte , sans foliet , & sans larmes , j'avois appris du Latin , tout aussi pur que mon Maître d'escole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme , à la mode des Colleges , on le donne aux autres en François , mais à moy il me le falloit donner en mauvais Latin , pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi , qui a escrit *De comitiis Romanorum* , Guillaume Guerente , qui a commenté Aristote , George Bucanan , ce grand Poëte Escossois , Marc-Antoine Muret ( que la France & l'Italie

*Muret grand Orateur.* recognoist pour le meilleur Orateur du temps) mes précepteurs domestiques, m'ont dit souvent, que j'avois ce langage en mon enfance, si prest & si à main, qu'ils craignoient à

*Bucanan Precepteur du Comte de Brissac.* m'accoster. Buchanan, que je vis depuis à la fuite de feu Monsieur le Marechal de Brissac, me dit, qu'il estoit apres à escrire de l'institution des enfans : & qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne : car il avoit lors en charge ce Comte de Brissac, que nous avons veu depuis

*Grec enseigné par forme d'esbat.* si valeureux & si brave. Quant au Grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere dessigna de me le faire apprendre par Art : mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat & d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de me faire goustier la Science & le devoir, par une volonté non forcée, & de mon propre desir : & d'eslever mon ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent, que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursaut, & de les arracher du sommeil, auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes, tout à coup, & par violence, il

me

me faisoit esveiller par le son de quelque instrument , & ne fus jamais sans homme qui m'en servist. Cét exemple suffira pour juger le reste , & pour recommander aussi & la prudence & l'affection d'un si bon pere : Auquel il ne se faut prendre , s'il n'a recueilly aucuns fruiçts respondans à une si exquisite culture. Deux choses en furent cause ; en premier , le champ sterile & incommode. Car quoy que j'eusse la santé ferme & entiere , & quant & quant un naturel doux & traitable , j'estois parmy cela si poissant , mol & endormy , qu'on ne me pouvoit arracher de l'oïfiveté , non pas pour me faire jouer. Ce que je voyois , je le voyois bien : & sous cette complexion lourde , nourrissois des imaginations hardies , & des opinions au dessus de mon aage. L'esprit , je l'avois lent , & qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit : l'apprehension tardive , l'invention lasche , & apres tout , un incroyable defect de memoirē. De tout cela il n'est pas merveille , s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement , comme ceux que presse un furieux desir de guerison , se laissent aller à toute sorte de conseils , le bon-homme , ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur , se laissa enfin emporter à l'opinion commune , qui suit tousiours ceux qui vont devant , comme les grues : & se renga à la coustume ,

*College de Gu-  
jenne.*

n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres institutions , qu'il avoit apportées d'Italie : & m'envoya environ mes six ans au College de Gujenne , tres-florissant pour lors , & le meilleur de France. Et là il n'est possible de rien adjouster au soin qu'il eut , & à me choisir des précepteurs de chambre suffisans , & à toutes les autres circonstances de ma nourriture , en laquelle il reservoit plusieurs façons particulieres , contre l'usage de Colleges : mais tant y a que c'estoit tousiours College. Mon Latin s'abastardit incontinent duquel depuis par desaccoustumance j'ay perdu tout usage. Et ne me servit cette mienne inaccoustumée institution , que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres classes : Car à treize ans , que je sortis du College , j'avois achevé mon cours ( qu'ils appellent ) & à la verité sans aucun fruit , que je puisse présent mettre en compte. Le premier goust

*Fables de la  
Metamorphose  
d'Ovide , fort  
recommandées à  
l'enfance.*

que j'eus aux Livres , il me vint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide. Car environ l'aage de 7. ou 8. ans , je me desfrobois de tout autre plaisir , pour les lire : d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle & que c'estoit le plus aisé Livre que je cogneusse , & le plus accommodé à la foiblesse de mon aage , à cause de la matiere : Car des Lancelots du Lac , des Amadis , de

*Romans Fran-  
çois.*

Huons de Bordeaux , & tels fatras de livres , à quoy l'enfance s'amuse ; je n'en cognoissois pas seulement le nom , ny ne fais encore le corps : tant exacte estoit ma discipline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescrites. Là il me vint singulierement à propos , d'avoir à faire à un homme d'entendement de precepteur , qui sceust dextrement conniver à cette mienne desbauche , & autres pareilles. Car par là j'enfilay tout d'un train Virgile en l'Æneide , & puis Terence , & puis Plaute , & des Comedies Italiennes , leurré tousiours par la douceur du sujet. S'il eust esté si fol de rompre ce train , j'estime que je n'eusse rapporté du College que la haine des Livres , comme fait quasi toute nostre Noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement , faisant semblant de n'en voir rien : Il aiguisoit ma faim , ne me laissant qu'à la desrobée gourmander ces Livres , & me tenant doucement en office pour les autres estudes de la regle. Car les principales parties que mon pere cherchoit en ceux à qui il donnoit charge de moy , c'estoit la debonnaireté & facilité de complexion : Aussi n'avoit la mienne autre vice , que langueur & paresse. Le danger n'estoit pas que je fisse mal , mais que je ne fisse rien. Nul ne pronostiquoit que je deusse devenir mauvais , mais inutile : on y

prevoyoit de la faineantise , non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu comme cela. Les plaintes qui me cornent aux oreilles, sont telles : Il est oisif , froid aux offices d'amitié , & de parenté , & aux offices publics , trop particulier , trop desdaigneux. Les plus injurieux mesmes ne disent pas , pourquoy a-il pris , pourquoy n'a-il payé ? mais , Pourquoy ne quitte-il , pourquoy ne donne-il ? Je recevrais à faveur , qu'on ne desfrast en moy que tels effets de supererogation. Mais ils sont injustes , d'exiger ce que je ne dois pas , plus rigoureusement beaucoup , qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant , ils effacent la gratification de l'action , & la gratitude qui m'en seroit deuë. Là où le bien faire actif devoit plus peser de ma main , en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qu'il soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune , qu'elle est plus mienne : & de moy , que je suis plus mien. Toutes-fois j'estois grand enlumineur de mes actions , l'aventure rembarrerois-je bien ces reproches & à quelques-uns apprendrois , qu'ils ne sont pas si offensez que je ne fasse pas assez : que dequoy je puisse faire assez plus que je ne fais. Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir à part soy des remuemens fermes , & des jugemens seurs & ouverts autour de

objets qu'elle cognoissoit : & les digeroit seule, sans aucune communication. Et entre autres choses je croy à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force & violence. Mettray-je en compte cette faculté de mon enfance, une assurance de visage, & souplesse de voix & de geste, à m'appliquer aux rolles que j'entreprendois? Car avant l'aage,

*Rolles & personnages.*

J'entrois à peine en la treizieme année. *Virg. Eclog.*

*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus :*

j'ay soustenu les premiers personnages, és tragedies Latines de Bucanan, de Guerente, & de Muret, qui se representerent en nostre College de Gujenne avec dignité. En cela, Andreas Goveanus nostre Principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaïson, le plus grand Principal de France : & m'en tenoit-on maistre ou ouvrier. C'est un exercice, que je ne mesloïe point aux jeunes enfans de maison, & ay veu nos Princes s'y addonner depuis en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement & louïablement. Il estoit loisible mesme d'en faire mestier, aux gens d'honneur, & en Grece, *Aristoni tragico actori rem aperit : huic & genus & fortuna honesta erant : nec ars quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat.* Car j'ay tousiours accusé d'impertinence, ceux qui condamnent ces esbatement : & d'injustice, ceux qui refusent l'en-

*Princes addonnez à représenter Tragedies & autres tels esbatement de l'enfance.*

Il descouvrit l'affaire au Tragédien Ariston : ce uy-cy estoit homme de bonne fortune, & de bonne famille : & son art n'apportoit nulle messeance à telles qualitez, d'autant que cet exercice n'est point vil entre les Grecs. *Liv. l. 24.*

trée de nos bonnes villes aux Comédiens qui le valent , & envient au peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens , & les rallier , comme aux offices sérieux de la devotion , aussi aux exercices & jeux : La société & amitié s'en augmente , & puis on ne leur sçauroit concéder des passe-temps plus reglez , que ceux qui se font en présence d'un chacun , & à la veüe mesme du Magistrat : & trouuerois raisonnable que le Prince à ses despens , en gratifiast quelquefois la commune , d'une affection & bonté comme paternelle : & qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez & disposez pour ces spectacles : quelque divertissement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos , il n'y a rien tel , que d'allecher l'appetit & l'affection , autrement on ne fait que des asnes chargez de Livres : on leur donne à coups de fouët en garde leur pochette pleine de Science. Laquelle pour bien faire , il ne faut pas seulement loger chez soy , il la faut espouser.

*Jeux & exercices  
publics , utiles  
à la société.*





## CHAPITRE XXVI.

*C'est folie de rapporter le vray & le faux  
jugement de nostre fuffifance.*

CE n'est pas à l'aventure fans raison , que nous attribuons à simpleffe & ignorance , la facilité de croire & de se laisser persuader : Car il me semble avoir appris autrefois , que la creance estoit comme une impreffion qui se faisoit en nostre ame : & à mesure qu'elle se trouvoit plus molle & de moindre resistance , il estoit plus aisé d'y empreindre quelque chose. *Vt necesse est lancem in libra ponderibus impositis deprimi : sic animum perspicuis cedere.* D'autant que l'ame est plus vuide , & sans contrepoids , elle se baisse plus facilement sous la charge de la premiere persuasion. Voila pourquoy les enfans , le vulgaire , les femmes & les malades sont plus sujets à estre menez par les oreilles. Mais aussi de l'autre part, c'est une sottise presomption , d'aller desdaignant & condamnant pour faux , ce qui ne nous semble pas vraisemblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque fuffifance outre la commune. J'en faisois ainsi autrefois , & si j'oyois parler ou des esprits qui reviennent, ou du pronostic

*Creance , que c'est.*

*Similitude.*

Comme il est force que le plat de la balance cede & succombe sous le poids , de mesme nostre creance sous les choses claires. *Cic. Acad. quæst. l. 8.*

des choses futures , des enchantemens , des  
forcelleries , ou faire quelque autre conte , où  
je ne puisse pas mordre.

Songes , loup-  
garoux , mira-  
cles , forciers ,  
monstrueux ef-  
fects de magie ,  
ou leurs vaines  
erreurs. *Horat.*  
L. 2.

*Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,  
Nocturnos lemures , portentaque Theffala :*

*Nostre suffisance  
ne doit temerai-  
rement juger des  
choses.*

Il me venoit compassion du pauvre peuple abusé  
de ces folies. Et à present je treuve , que  
j'estois pour le moins autant à plaindre moy-  
mesme : Non que l'experience m'aye depuis  
rien fait voir au dessus de mes premieres  
creances , & si n'a pas tenu à ma curiosité :  
mais la raison m'a instruit , que de condam-  
ner ainsi resolument une chose pour fausse &  
impossible , c'est se donner l'avantage d'avoir  
dans la teste , les bornes & limites de la vo-  
lonté de Dieu , & de la puissance de nostre  
mere Nature. Et n'y a pourtant point de plus  
notable folie au monde , que de les ramener  
à la mesure de nostre capacité & suffisance.  
Si nous appellons monstres ou miracles , ce  
où nostre raison ne peut aller , combien s'en  
presente-il continuellement à nostre veüe ?  
Considerons au travers de quels nuages , &  
comment à tastons on nous meine à la cog-  
noissance de la pluspart des choses qui nous  
sont entre mains : certes nous trouverons que  
c'est plustost accoustumance , que science ,  
qui nous en oste l'estrangeté :

*Cognoissance  
des choses , com-  
ment s'acquiert.*

*Iam nemo fessus saturusque videndi,  
Susplicere in cœli dignatur lucida templa.*

Nul ne daigne  
plus eslever  
l'œil à ce clair  
temple des  
Cieux ; chacun  
estant las &  
raffasié de le  
contempler.  
*Lucr. lib. 1.*

Et que ces choses-là, si elles nous estoient  
présentées de nouveau, nous les trouverions  
autant ou plus incroyables qu'aucunes autres.

— *si nunc primum mortalibus adsint  
Ex improvviso, ceu sint objecta repente,  
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,  
Aut minus antè quod auderent fore credere  
gentes.*

Si ces choses  
survenoiènt  
maintenant à  
l'impourveuë,  
ou qu'elles fus-  
sent présentes  
soudain aux  
yeux des hom-  
mes : ils juge-  
roient que rien  
ne pourroit es-  
tre plus admi-  
rable, & rien  
moins, que ce  
qu'on auroit pa-  
ravant osé croi-  
re tel. *Lucr. l. 2.*

Celuy qui n'avoit jamais veu de riviere, à la  
premiere qu'il rencontra, il pensa que ce fust  
l'Océan : & les choses qui sont à nostre cog-  
noissance les plus grandes, nous les jugeons  
estre les extrêmes que nature fasse en ce genre.

*Scilicet & fluvius, qui non est maximus, ei est  
Qui non antè aliquem majorem vidit, & ingens  
Arbor homoque videtur, & omnia de genere omni  
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit.*

Vn fleuve qui  
n'est pas large,  
l'est pour celuy  
qui n'en a ja-  
mais veu de  
plus ample es-  
tenduë : un hō-  
me, un arbre,  
& toute chose  
de quelque es-  
pece que ce  
soit, semble  
tres-grande à  
qui n'en a ja-  
mais cognu de  
plus grande.  
*Idem. l. 6.*

*Consuetudine oculorum assuescunt animi, ne-  
que admirantur, neque requirunt rationes ea-  
rum rerum quas semper vident.* La nou-  
veauté des choses nous incite plus que leur  
grandeur, à en rechercher les causes. Il faut  
juger avec plus de reverence de cette infinie  
puissance de nature, & plus de reconnoissance

Par l'accoustumance des yeux, les esprits s'accoustument, & n'admirent  
point les choses qu'ils voyent sans cesse, ny n'en cherchent la raison. *Cic. de  
Nat. Deor. lib. 2.*

de nostre ignorance & foiblesse. Combien y a-il de choses peu vray-semblables, tesmoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut-il laisser en suspens : car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir jusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible & l'inusité, & entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, & contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ni aussi ne descroyant pas facilement ; on observeroit la regle de Rien trop, commandée par Chilon. Quand on trouve dans Froissard, que le Comte de Foix sceut en Bearn la defeatte du Roy Jean de Castille à Juberoth, le lendemain qu'elle fut advenue, & les moyens qu'il en allegue, on s'en peut moquer : & de ce mesme que nos Annales disent ; que le Pape Honorius le propre jour que le Roy Philippes Auguste mourut à Mante, fit faire ses funerailles publiques, & les manda faire par toute l'Italie. Car l'autorité de ces tesmoins n'a pas à l'aventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy ? si Plutarque outre plusieurs exemples qu'il allegue de l'Antiquité, dit sçavoir de certaine science, que du temps de Domitian, la nouvelle de

*Presomption temeraire à condamner l'impossibilité des choses.*

*Defaitte du Roy Jean de Castille.*

*Funerailles du Pape Honorius.*

bataille perduë par Antonius en Allemagne *Bataille perduë en Allemagne par Antonius.*  
 plusieurs journées de là , fut publiée à Rome ,  
 semée par tout le monde le mesme jour  
 elle avoit esté perduë : & si Cesar tient ,  
 il est souvent advenu que la renommée a  
 avancé l'accident : dirons-nous pas que ces  
 simples gens - là se sont laissez piper apres  
 vulgaire , pour n'estre pas clair-voyans  
 comme nous ? Est-il rien plus delicat , plus  
 net , & plus vif , que le jugement de Pline , *Jugement de Pline , quel.*  
 quand il luy plaist de le mettre en jeu ? rien  
 plus esloigné de vanité ? je laisse à part l'ex-  
 cellence de son sçavoir , duquel je fais moins  
 compte : en quelle partie de ces deux-là le  
 passons-nous ? toutesfois il n'est si petit  
 colier , qui ne le convainque de mensonge ,  
 qui ne luy vueille faire leçon sur le pro-  
 pos des ouvrages de nature. Quand nous li-  
 sons dans Bouchet les miracles des reliques de *Miracles des re-  
liques de saint  
Hilaire.*  
 saint Hilaire , passe : son credit n'est pas  
 assez grand pour nous oster la licence d'y  
 contredire : mais de condamner d'un train  
 toutes pareilles histoires , cela me semble une  
 singuliere impudence. Ce grand Saint Augus- *Reliques de  
saint Gervais &  
saint Protas.*  
 tesmoigne avoir veu sur les reliques de  
 saint Gervais & Protas à Milan , un enfant  
 aveugle recouvrer la veuë , une femme à  
 Orthage estre guerie d'un cancer par le signe  
 de la Croix , qu'une femme nouvellement

*Terre du Sepulchre de nostre Seigneur.*

*Caisse de Saint Estienne.*

*Lesquels, lors mesme qu'ils n'apporteroient nulle raison, fleschiroient & romproient ma creance, par leur seule autorité. Cicero, Div. l. 1.*

*Folie de ceux qui rapportent le vray & le faux à leur suffisance.*

baptisée luy fist : Hesperius , un sien familier, avoit chassé les esprits qui infestoient sa maison, avec un peu de terre du Sepulchre de nostre Seigneur : & cette terre depuis transportée à l'Eglise , un Paralytique en avoit esté soudain guery : une femme en une procession ayant touché à la caisse de Saint Estienne , d'un bouquet, & de ce bouquet s'estant frottée les yeux, avoit recouvré l'aveuë des long-temps perduë : & plusieurs autres miracles , où il dit luy-mesme avoir assisté. De quoy accuserons-nous & luy & deux Saints Evêques Aurelius & Maximinus qu'il appelle pour ses recors ? sera-ce d'ignorance , simplicité , facilité , ou de malice & imposture ? Est-il homme en nostre siècle impudent , qui pense leur estre comparable soit en vertu & pieté , soit en sçavoir , jugement & suffisance ? *Qui ut rationem nullam asserrent , ipsâ autoritate me frangerent.* C'est une hardiesse dangereuse & de conséquence , outre l'absurde temerité qu'elle traine quant & foy , de mespriser ce que nous ne concevons pas. Car apres que selon vostre bon entendement , vous avez estably les limites de la verité & du mensonge , & qu'il se trouve que vous avez necessairement à croire de choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez ; vous vous estes desja obligé

les abandonner. Or ce qui me semble apporter  
 autant de desordre en nos consciences,  
 ces troubles où nous sommes de la religion;  
 est cette dispensation que les Catholiques  
 ont de leur creance. Il leur semble faire bien  
 moderez & les entendus, quand ils quittent  
 leurs adversaires aucuns articles de ceux qui sont  
 en debat. Mais outre ce qu'ils ne voyent pas,  
 quel avantage c'est à celuy qui vous charge,  
 commencer à luy ceder, & vous tirer  
 enriere, & combien cela l'anime à poursuivre  
 sa pointe : ces articles-là qu'ils choisissent pour  
 les plus legers, sont aucunesfois tres-importans.  
 ou il faut se submittre du tout à l'autorité  
 de nostre police Ecclesiastique, ou du tout  
 en dispenser : Ce n'est pas à nous à establir la  
 part que nous luy devons d'obeïssance. Et  
 d'avantage, je le puis dire pour l'avoir essayé;  
 ayant autrefois usé de cette liberté de mon  
 choix & triage particulier, pour mettre à  
 l'enchaloir certains poincts de l'observance de  
 nostre Eglise, qui semblent avoir un visage  
 ou plus vain, ou plus estrange; & venant à  
 en communiquer aux hommes sçavans; j'ay  
 trouvé que ces choses-là ont un fondement  
 rassis & tres-solide, & que ce n'est que bes-  
 oin & ignorance, qui nous fait les recevoir  
 avec moindre reverence que le reste. Que ne  
 nous souvient-il combien nous sentons de

contradiction en nostre jugement même. Combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'huy. La gloire & la curiosité sont les fleaux de nostre ame. Cette-cy nous conduit à mettre nez par tout, & celle-là nous defend de rien laisser irresolu & indecis.

*Gloire & curiosité, fleaux de nostre ame.*

## CHAPITRE XXVII.

### *De l'Amitié.*

*Similitudé.*

CONSIDERANT la conduite de l'ouvrag d'un Peintre que j'ay, il m'a pris envie d'en suivre. Il choisit le plus bel endroit & milieu de chaque paroy, pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance, & le vuide tout autour, il le remplit de crottesques, qui sont peintures fantasques, n'ayans grace qu'en la variété & estrangeté. Que sont-ce icy aussi à la verité que crottesques & corps monstrueux, rappiepez de divers membres, sans certaine figure, n'ayans ordre, suite, ny proportion que fortuite?

*Definit in piscem mulier formosa superne.*

*De la ceinture en bas une femme est poisson.  
Hor. ar. poë. l. 4.*

Je vay bien jusques à ce second poinct, avec mon Peintre : mais je demeure court en l'autre, & meilleure partie : car ma suffisance ne va pas si avant, que d'oser entreprendre un



ableau riche, poly & formé selon l'art. Je ne suis advisé d'en emprunter un d'Estienne le la Boëtie, qui honorera tout le reste de cette besongne. C'est un discours, auquel il donna nom : *La Servitude volontaire* : mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptisé, le Contre-un. Il l'écrivit par manière d'essay, en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pièçà és mains des gens d'entendement, non sans bien grande & meritée recommandation : car il est gentil, & plein au possible. Si y a-il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il peust-faire : & si en l'aage que je l'ay cogneu plus avancé, il eust pris un tel dessein que le mien, de mettre par escrit ses fantaisies ; nous verrions plusieurs choses rares, & qui approcheroient bien près de l'honneur de l'Antiquité : car notamment en cette partie des bons de nature, je n'en cognois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours : encore par rencontre, & croy qu'il ne le vid onques depuis qu'il luy eschappa : & quelques memoires sur cet Edict de Janvier fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut-estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques (moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament,

*Discours de la Boëtie, à l'honneur de la liberté contre les tyrans.*

*Edict de Janvier.*

heritier de sa Bibliotheque & de ses papiers  
 outre le Livret de ses Oeuvres que j'ay fait  
 mettre en lumiere : Et si suis obligé particu-  
 lierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy  
 de moyen à nostre premiere accointance. Car  
 elle me fut monstrée longue espace avant qu  
 je l'eusse veu , & me donna la premiere cog-  
 noissance de son nom , acheminant ainsi cette  
 amitié , que nous avons nourrie , tant qu  
 Dieu a voulu , entre nous si entiere & si par-  
 faite , que certainement il ne s'en lit guere d  
 pareilles : & entre nos hommes il ne s'en voit  
 aucune trace en usage. Il faut tant de rencoun-  
 tres à la bastir , que c'est beaucoup si la fortun  
 y arrive une fois en trois siecles. Il n'est rien  
 à quoy il semble que Nature nous aye plu  
 acheminez qu'à la societé. Et dit Aristote , qu  
 les bons Legislatours ont eu plus de soin d  
 l'amitié , que de la justice. Or le dernier point  
 de sa perfection est cetuy-cy. Car en general  
 toutes celles que la volupté , ou le profit , le  
 besoin public ou privé , forge & nourrit , en  
 sont d'autant moins belles & genereuses , &  
 d'autant moins amitez , qu'elles meslent autre  
 cause , but & fruißt en l'amitié qu'elle mesme  
 Ny ces quatre especes anciennes , naturelle  
 sociale , hospitaliere , venerienne , particuliere  
 ment n'y conviennent , ny conjointement  
 Des enfans aux peres , c'est plustost respect  
 L'amitié

*Amitié parfaite ,  
 quelle.*

*Quatre especes  
 anciennes d'amitié.*

L'amitié se nourrit de communication ; qui ne *Amitié, de quoi se nourrit.*  
 eut se trouver entre'eux ; pour la trop grande  
 isparité ; & offenseroit à l'aventure les  
 evoirs de nature : car ny toutes les secrettes  
 ensées des peres ne se peuvent communiquer  
 ux enfans ; pour n'y engendrer une melleante  
 rivauté : ny les advertiffemens & corrections ;  
 ui est un des premiers offices d'amitié ; ne se  
 ourroient exercer des enfans aux peres. Il s'est  
 ouvé des Nations , où par l'usage les enfans  
 oyent leurs peres : & d'autres , où les peres  
 oyent leurs enfans , pour éviter l'empesche-  
 ment qu'ils se peuvent quelquefois emporter :  
 t naturellement l'un dépend de la ruine de  
 autre : Il s'est trouvé des Philosophes desdai-  
 nans cette coustume naturelle , témoin Aris-  
 ppus , qui quand on le pressoit de l'affection  
 u'il devoit à ses enfans pour estre fortis de  
 y , se mit à cracher , disant ; que cela en  
 stoit aussi bien fortý : que nous engendrions  
 ien des poux & des vers. Et cet autre que  
 lutarque vouloit induire à s'accorder avec *Amitié fraternelle, negligée.*  
 n frere : Je n'en fais pas , dit-il , plus grand  
 stat , pour estre fortý de mesme trou. C'est  
 la verité un beau nom , & plein de dilection  
 ue le nom de frere ; & à cette cause en *Frere, nom de dilection.*  
 smes-nous luy & moy nostre alliance : mais  
 e melleange des biens ; ces partages , & que  
 i richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre ,

cela destrempe merveilleusement & relasce  
cette soudure fraternelle : Les freres ayans  
conduire le progrez de leur avancement ,  
mesme sentier & mesme train , il est for  
qu'ils se heurtent & choquent souvent. Dava  
tage , la correspondance , & relation qui enge  
dre ces vrayes & parfaites amitez , pourqu  
se trouvera-elle en ceux-cy ? Le pere & le f  
peuvent estre de complexion entierement esse  
gnée , & les freres aussi : C'est mon fils , c'  
mon parent : mais c'est un homme farouch  
un meschant , ou un sot. Et puis , à mesu  
que ce sont amitez que la loy & l'obligati  
naturelle nous commande , il y a d'aut  
moins de nostre choix & liberté volontaire  
Et nostre liberté volontaire n'a point de pr  
duction qui soit plus proprement sienne , q  
celle de l'affection & amitié. Ce n'est pas c  
je n'aye essayé de ce costé-là , tout ce qui  
peut estre , ayant eu le meilleur pere qui  
onques , & le plus indulgent , jusques à l  
extrême vieillesse : & estant d'une famille  
meuse de pere en fils , & exemplaire en ce  
partie de la concorde fraternelle :

*Amitié engendrée  
d'une liberté vo-  
lontaire.*

*Je me suis fait  
reconnoistre ,  
plein d'affectiō  
paternelle vers  
mes freres.  
Hôr. l. 2.*

———— & ipse  
*Natus in fratres animi paterni.*

*Affections envers  
les femmes.*

D'y comparer l'affection envers les femmes,  
quoy qu'elle naisse de nostre choix , on

eut : ny la loger en ce rolle. Son feu, je le  
onfesse ,

— ( *neque enim est Dea nescia nostri  
Quæ dulcem curis miscet amaritiam* ).

Et mes fripon-  
neries ne font  
pas incogneüs  
à cette Déesse,  
qui mesle une  
douce amertu-  
me aux passions.  
Cat.

st plus actif, plus cuisant, & plus aspre.  
Mais c'est un feu temeraire & volage, on-  
oyant & divers, feu de fievre, sujet à accez  
remises, & qui ne nous tient qu'à un coin.  
t l'amitié, c'est une chaleur generale & uni-  
verselle, temperée au demeurant & égale, une  
aleur constante & rassise, toute douceur &  
ollissure, qui n'a rien d'aspre & de poignant.  
ui plus est, en l'amour ce n'est qu'un desir  
rcené apres ce qui nous fuit,

Amour. fol que  
c'est.

*Come segue la lepre il cacciatore  
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito,  
Ne piu l'estima poi, che presa la vede,  
Et sol dietro à chi fugge affreta il piede.*

Ariost. Cant.  
10.

ussitost qu'il entre aux termes de l'amitié,  
est à dire en la convenance des volonte, il  
s'vanouïst & s'alanguïst : la jouïssance le perd,  
omme ayant la fin corporelle & sujette à  
ieté. L'amitié au revers, est jouye à mesure  
elle est desirée, ne s'esleve, se nourrit, n'y  
end accroissance qu'en la jouïssance, comme  
ant spirituelle, & l'ame s'affinant par l'u-  
ge. Sous cette parfaite amitié, ces affections  
lages ont autresfois trouvé place chez moy,

afin que je ne parle de luy , qui n'en confesse que trop par ses vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en cognoissance l'une de l'autre , mais en comparaison jamais la premiere maintenant sa route d'un vol hautain & superbe , & regardant daifdaigneusement cette-cy passer ses pointes bien loin au

*Mariage , quel  
marché.*

deffous d'elle. Quant au mariage , outre c que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre sa durée estant contrainte & forcée , dependant d'ailleurs que de nostre vouloir ; & marché qui ordinairement se fait à autres fins ; il y survient mille fusées estrangeres à demesler parmy suffisantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection : là où est l'amitié , il n'y a affaire ny commerce que d'elle-mesme. Joir

*Femmes incapables d'une parfaite amitié.*

qu'à dire vray , la suffisance ordinaire de femmes , n'est pas pour respondre à cette conference & communication , nourrisse de cette sainte cousture : ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un nœud pressé , & si durable. Et certes sans cela , si se pouvoit dresser un telle accointance libre & volontaire , où non seulement les ames eussent cette entiere jouissance , mais encôres où le corps eussent part à l'alliance , où l'homme

*Amour se terminant en amitié.*

fust engagé tout entier ; il est certain que l'amitié en seroit plus pleine & plus comble mais ce sexe par nul exemple n'y est enco

pû arriver , & par les écoles anciennes en est rejezté. Et cette autre licence Grecque est jultement abhorrée par nos mœurs. Laquelle pourtant , pour avoir selon leur ufage , une si neceflaire difparité d'aages , & difference d'offices entre les amans , ne répondoit non plus ullez à la parfaite union & convenance qu'icy nous demandons. *Quis est enim iste amor amicitia? cur neque deformem adolescentem quifquam amat , neque formosum senem?* Car la peinture mefme qu'en fait l'Academie ne me defadvoüera pas , comme je penfe , de dire ainfi de fa part : Que cette premiere fureur , infpirée par le filz de Venus au cœur de l'amant , fur l'objet de la fleur d'une tendre jeunefle , à laquelle ils permettent tous les infolens & paffionnez efforts , que peut produire une ardeur immodérée ; eftoit fimplément fondée en une beauté externe : fauffe image de la generation corporelle : Car elle ne fe pouvoit fonder en l'efprit , duquel la monltre eftoit encore cachée : qui n'eftoit qu'en fa naiffance , & avant l'aage de germer. Que fi cette fureur faififfoit un bas courage , les moyens de fa pourfuite c'eftoient richelfes , prefens , faveur à l'avancement des dignitez : & telle autre baffe marchandife , qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux , les entremifes eftoient genereufes de mefmes : Instructions

Quel eft cét amour d'amitié? pourquoy perfonne n'ayme-il un jeune homme laid, ny un beau vieillard? *Cic. Thuf. q. l. 4.*

Philosophiques , enseignemens à reverer la Religion : obeir aux Loix , mourir pour le bien de son païs : exemple de vaillance , prudence , justice. S'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace & beauté de son ame , celle de son corps estant fanée : & esperant par cette societé mentale , establir un marché plus ferme & durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effet , en sa saison ( car ce qu'ils ne requierent point en l'amant , qu'il apportast loisir & discretion en son entreprise ; ils le requierent exactement en l'aimé : d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne , de difficile cognoissance , & abstruse descouverte ) lors naissoit en l'aimé le desir d'une conception spirituelle , par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette-cy estoit icy principale : la corporelle , accidentale & seconde , tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent-ils l'aimé : & verifient , que les Dieux aussi le preferent : & tacent grandement le Poëte Æschylus , d'avoir en l'amour d'Achilles & de Patroclus , donné la part de l'amant à Achilles , qui estoit en la premiere & imberbe verdeur de son adolescence , & le plus beau des Grecs. Apres cette communauté generale , la maistresse & plus digne partie d'icelle , exerçant ses offices , & predominant ; ils disent , qu'il en provenoit des fructs tres-utiles au privé

*Aimé preferable  
à l'Amant.*



& au public. Que c'estoit la force des païs  
 qui en recevoient l'usage : & la principale de-  
 fence de l'équité & de la liberté. Telsmoin les  
 salutaires amours de Harmodius & d'Aristo-  
 tition. Pourtant la nomment-ils sacrée & di-  
 vine : & n'est à leur compte , que la violence  
 des tyrans , & lascheté des peuples , qui luy  
 soit aduersaire. Enfin tout ce qu'on peut don-  
 ner à la faveur de l'academie , c'est dire que  
 c'estoit un amour se terminant en amitié :  
 chose qui ne se rapporte pas mal à la defi-  
 nition Stoïque de l'amour : *Amorem conatum*  
*esse amicitiae faciendæ ex pulchritudinis specie.*  
 Je reviens à ma description , de façon plus equi-  
 table & plus equable. *Omnino amicitiae , cor-*  
*roboratis jam , confirmatisque ingeniis & æta-*  
*tibus , judicandæ sunt.* Au demeurant , ce que  
 nous appellons ordinairement amis & amitez ,  
 ce ne sont qu'accointances & familiaritez nouées  
 par quelque occasion ou commodité , par le  
 moyen de laquelle nos ames s'entretiennent.  
 En l'amitié dequoy je parle , elles se meslent  
 & confondent l'une en l'autre , d'un meslange  
 si universel , qu'elles effacent , & ne retrouvent  
 plus la cousture qui les a jointes. Si on me  
 presse de dire pourquoy je l'aymois , je sens  
 que cela ne se peut exprimer , qu'en respon-  
 dant : Parce que c'estoit luy , parce que c'es-  
 toit moy. Il y a au delà de tout mon discours ,

*Definition de  
l'Amour.*

L'amour est un  
 effort de faire  
 naistre l'amitié  
 par la beauté.  
*Cic. Thusc. l. 4.*

L'amitié ne se  
 peut juger ,  
 qu'en la force  
 & maturité des  
 aages & des es-  
 prits. *Cic. de  
amic.*

*Amis & amitez  
ordinaires.*

& de ce que j'en puis dire particulièrement je ne sçay quelle force inexplicable & fatale mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, & par des rapports que nous oyons l'un de l'autre : qui faisoient en nostre affection plus d'effort, que ne porte la raison des rapports : je croy par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms. Et à nostre premiere rencontre, qui fust par hazard en une grande feste & compagnie de ville, nous nous trouvâmes si prins, si cognus, si obligez entre nous, que rien dès-lors ne nous fut si proche, que l'un à l'autre. Il écrivit une satyre Latine excellente, qui est publiée : par laquelle il excuse & explique la precipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, & ayant si tard commencé, car nous estions tous deux hommes faits, & luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre temps. Et n'avoit à se régler au patron des amitez molles & regulieres, auxquelles il faut tant de precautions de longue & prealable conversation. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, & ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sçay quelle quinte-essence de tout ce mefflange, qui ayant saisi toute ma

*Amitié vraie,  
ne se peut rap-  
porter qu'à soy.*

volonté , l'emmena se plonger & se perdre dans la sienne , qui ayant saisi toute sa volonté , l'emmena se plonger & se perdre en la mienne , d'une faim , d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la verité , ne nous reservant rien qui nous fust propre , ny qui fust ou sien ou mien. Quand Lælius en presence des Consuls Romains , lesquels apres la condamnation de Tiberius Gracchus , poursuivoient tous ceux qui avoient esté de son intelligence ; vint à s'enquerir de Cajus Blossius , qui estoit le principal de ses amis , combien il eust voulu faire pour luy , & qu'il eut respondu : Toutes choses. Comment toutes choses ? suivit-il , & quoy s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? Il ne me l'eust jamais commandé , repliqua Blossius. Mais s'il l'eust fait ? adjousta Lælius : J'y eusse obey , respondit-il. S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus , comme disent les Histoires , il n'avoit que faire d'offenser les Consuls par cette derniere & hardie confession : & ne se devoit departir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutefois ceux qui accusent cette response comme seditieuse , n'entendent pas bien ce mystere : & ne presupposent pas comme il est , qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche , & par puissance & par cognoissance. Ils estoient plus amis que citoyens , plus amis qu'amis ou que ennemis

*Amitié , vraie  
parfaite.*

de leur pais, qu'amis d'ambition & de trouble. S'estans parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les resnes de l'inclination l'un de l'autre : & faites guider ce harnois par la vertu & conduite de la raison, comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela, la responce de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mesmes. Au demeurant cette responce ne sonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon : Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous ? & que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire : parce que je ne suis point en doute de ma volonté, & tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me déloger de la certitude, que j'ay des intentions & jugemens du mien : aucune de ses actions ne me scauroit estre présentée, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si unanimement ensemble : elles se sont considérées d'une si ardente affection, & de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre ; que non seulement je cognoissoy la sienne comme la

mienne , mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy , qu'à moy. Qu'on ne me mette pas à ce rang ces autres amitez communes : j'en ay autant de cognoissance qu'un autre , & des plus parfaites de leur genre : Mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles , on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitez , la bride à la main , avec prudence & precaution : la liaison n'est pas nouée en maniere qu'on n'ait aucunement s'en défier. Aymez-le , disoit Chilon , comme ayant quelque jour à le haïr , haïssez-le comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine & maistresse amitié , il est salubre en l'usage des amitez ordinaires & coustumieres : A l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tres-familier , O mes amis , il n'y a nul amy. En ce noble commerce , les offices & les bien-faits nourrisfiers des autres amitez , ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volonteés en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je ne porte ne reçoit point augmentation , pour le secours que je me donne au besoin , quoy que dient les Stoïciens : & comme je ne me fay aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaite , elle leur fait perdre le sentiment de

*Amitiez communes , quelles.*

*Entre amis , tout  
est commun.*

*Donations entre  
le mary & la  
femme , des en-  
duës.*

*Exemple singu-  
lier d'amitié.*

tels devoirs , & haïr & chasser d'entre-eux , ces mots de division & de difference , bien-fait , obligation , recognoissance , priere , remerciement , & leurs pareils. Tout estant par effet commun entre - eux , volentez , pensemens , jugemens , biens , femmes , enfans , honneur & vie : & leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps , selon la tres-propre definition d'Aristote ; ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voilà pourquoy les faiseurs de loix , pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison , defendent les donations entre le mary & la femme. Voulans inferer par-là , que tout doit estre à chacun d'eux , & qu'ils n'ont rien à diviser & partir ensemble. Si en l'amitié dequoy je parle , l'un pouvoit donner à l'autre , ce seroit celuy qui recevroit le bien-fait , qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'un & l'autre plus que toute autre chose , de s'entre-bien-faire , celuy qui en preste la matiere & l'occasion , est celuy-là qui fait le liberal , donnant ce contentement à son amy , d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le Philosophe Diogenes avoit faute d'argent , il disoit , qu'il le redemandoit à ses amis , non qu'il le demandoit. Et pour monstrier comment cela se pratique par effet , j'en reciteray un ancien exemple singulier. Eudamidas Co-

rinthien avoit deux amis , Charixenus Sycionien , & Aretheus Corinthien : venant à mourir estant pauvre , & ses deux amis riches , il fit ainsi son testament : Je legue à Aretheus de nourrir ma mere , & l'entretenir en sa vieillesse : à Charixenus de marier ma fille , & luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra : & au cas que l'un d'eux vienne à defaillir , je substituë en sa part celuy qui survivra. Ceux qui premiers virent ce testament , s'en mocquerent : mais ses heritiers en ayans esté advertis , l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux , Charixenus , estant trespasé cinq jours apres , dont la substitution fut ouverte en faveur d'Aretheus ; il nourrit curieusement cette mere , & de cinq talens qu'il avoit en ses biens , il en donna les deux & demy en mariage à une sienne fille unique , & deux & demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas , desquelles il fit les nopces en mesme jour. Cét exemple est bien plein : si une condition en estoit à dire , qui est la multitude d'amis : Car cette parfaite amitié , dequoy je parle , est indivisible : chacun se donne si entier à son amy , qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs : au contraire il est marry qu'il ne soit double , triple , ou quadruple , & qu'il n'ait plusieurs ames & plusieurs volonte , pour les conferer toutes à ce sujet. Les amitez

*Amitié parfaite  
indivisible.*

*Amitiez coustumières, divisibles.*

communes on les peut departir ; on peut aymer en cetuy-cy la beauté ; en cét autre la facilité de ses mœurs , en l'autre la liberalité , en celui-là la paternité , en cét autre la fraternité , ainsi du reste : mais cette amitié , qui possède l'ame , & la regente en toute souveraineté , il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus , auquel courririez-vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires , quel ordre y trouveriez-vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir , comment vous en démesleriez-vous ? L'unique & principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre , je le puis sans parjure , communiquer à celui qui n'est pas autre , c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler , & n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extrême , qui a son pareil. Et qui presupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre , & qu'ils s'entr'aiment , & m'aiment autant que je les aime : il multiplie en confrairie , la chose la plus une & unie , & dequoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette Histoires convient tres-bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ses amis de les em-

*Amitié unique & principale , desnouë toutes autres obligations.*



ployer à son besoin : il les laisse heritiers de cette sienne liberalité , qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien faire. Et sans doute , la force de l'amitié se monstre bien plus richement en son fait , qu'en celuy d'Arretheus. Somme , ce sont effets inimaginables , à qui n'en a goûté : & qui me font honorer à merveilles la réponse de ce jeune soldat , à Cyrus , s'enquerant à luy , pour combien il voudroit donner un cheval , par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course , & s'il le voudroit eschanger à un Royaume : Non certes , Sire : mais bien le lairroy-je volontiers , pour en acquerir un amy , si je trouvoy homme digne d'une telle alliance. Il ne disoit pas mal , si je trouvoy. Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette-cy , en laquelle on negocie du fin fond de son courage , qui ne fait rien de reste ; il est besoin que tous les ressorts soient nets & seurs parfaitement. Aux confederations qui ne tiennent que par un bout , on n'a à pourvoir qu'aux imperfections , qui particulièrement interessent ce bout-là. Il n'importe de quelle religion soit mon Medecin , & mon Advocat ; cette consideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils me doivent. Et en l'accointance domestique , que dressent avec moy

*Confederations.**Accointance domestique.*

ceux qui me servent , j'en fay de mesme : & m'enquiers peu d'un laquay , s'il est chaste , je cherche s'il est diligent : & ne crains pas tant un muletier joüeur qu'imbecille : ny un cuisinier jureur , qu'ignorant. Je ne me melle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres assez s'en messent : mais ce que j'y fay ,

Pour moy je fais ainsi : mais toy fay à ta mode. Terent.  
Heaut. act. i.

Familiarité de table.

Société de discours.

*Mihi sic usus est: Tibi, ut opus est facto, face.*

A la familiarité de la table , j'associe le plaisant , non le prudent : au liect , la beauté avant la bonté : & en la société du discours , la suffisance , voire sans la preud'hommie , pareillement ailleurs. Tout ainsi que celuy qui fut rencontré à chevauchons sur un baston , se jouiant avec ses enfans ; pria l'homme qui l'y surprint , de n'en rien dire , jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme , estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame , le rendroit juge equitable d'une telle action : Je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié , & combien elle est rare , je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que l'Antiquité nous a laissé sur ce sujet , me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay : Et en ce point les effects surpassent les préceptes mesmes de la Philosophie ,

*Ni!*

*Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

La raison me force de préférer à toutes choses la douce possession d'un cher amy. *Hor. l. 1. Sat. 5.*

*Amy parfait, difficile à trouver.*

Tout sans fin, moy cuisant (pu. s. qu'il plaist aux Dieux) & que sans in j' honoreray de vœux funebres. *Æn. 5.*

Et j'ay donné cet arrest cōtre moy - mesme : que je ne pourrois pas loüablement jouir d'aucun plaisir, tandis qu'il est séparé de moy, luy qui estoit mon personnel & mon adjoinct en toutes choses. *Ter. Heaut. act. 1.*

L'ancien Menander disoit celuy - là heureux , qui avoit pû rencontrer seulement l'ombre d'un amy : il avoit certes raison de le dire , mesmes s'il en avoit tasté : Car à la verité si je compare tout le reste de ma vie , quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce , aisée , & sauf la perte d'un tel amy , exempte d'affliction poissante , pleine de tranquillité d'esprit , ayant prins en payement mes commoditez naturelles & originelles , sans en rechercher d'autres : si je la compare , dis-je , toute , aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouir de la douce compagnie & société de ce personnage ; ce n'est que fumée , ce n'est qu'une nuit obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdy ,

*quem semper acerbum,  
Semper honoratum (sic Dii voluistis) habebo.*

Je ne fay que traîner languissant : & les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy , au lieu de me consoler , me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je luy desrobe sa part :

*Nec fas esse ullâ me voluptate hic frui  
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps.*

estois desia si fait & accoustumé à estre

Si l'effort anticipé des Parques, a ravi cette douce moitié de mon ame, pourquoy tarde en moy l'autre moitié, n'estant plus ny chair à moy-mesme, ny plus que demy survivant? Mesme jour entreina sa ruine & la mienne ensemble. *Hor. l. 2.*

Quelle pudeur ou quelle borne puis-je apporter au regret d'une personne si chérie? *Idem. l. 1.*

O frere à moy miserable ravy, tous mes plaisirs perirent avec toy nourris pendant ta vie par la delectable possession de ton amitié! Tu as, tu as mourant, brisé tout mon bonheur: & route mon ame est ensevelie avec toy. J'ay banny les Muses de mon esprit par ton trespas, & chassé de mon cœur toutes les delices. Te parleray-je plus? n'orray-je plus tes paroles? mes yeux ne verront-ils jamais, ô frere plus aymable que la vie? au moins certes t'aymeray-je eternellement. *Cat. Eleg. 20.*

deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

*a Illam meæ si partem animæ sult  
Maturior vis, quid moror altera,  
Nec charus aquè, nec superflus  
Integer? Ille dies utramque  
Duxit ruinam.*

Il n'est action ou imagination, où je ne le trouve à dire, comme si eust-il bien fait à moy; car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

*Quis desiderio sit pudor aut modus  
Tam chari capitis?*

——— *O misero, frater, adempte mihi!  
Omnia tecum unâ perierunt gaudia nostra,  
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.  
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater,  
Tecum una tota est nostra sepulta anima.  
Cujus ego interitu tota de mente fugavi  
Hæc studia, atque omnes delicias animi.  
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem  
Nunquam ego te vitâ frater amabilior,  
Aspiciam posthac? at certè semper amabo.*

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans.

Parce j'ay trouvé que cét ouvrage a est depuis mis en lumiere, & à mauvaïse fin, par ceux qui cherchent à troubler & changer l'esta

Te parleray-je plus? n'orray-je plus tes paroles? mes yeux ne verront-ils jamais, ô frere plus aymable que la vie? au moins certes t'aymeray-je eternellement. *Cat. Eleg. 20.*

e nostre police , sans se soucier s'ils l'amen-  
 eront , qu'il ont meslé à d'autres escrits de  
 ur farine ; je me suis dédit de le loger icy.  
 t afin que la memoire de l'auteur n'en soit  
 tereffée en l'endroit de ceux qui n'ont pu  
 gnoistre de pres ses opinions & ses actions :  
 les advise que ce sujet fut traité par luy en  
 n enfance , par maniere d'exercitation seule-  
 ent , comme sujet vulgaire & tracassé en  
 ille endroits des Livres. Je ne fay nul doute  
 'il ne creust ce qu'il escrivoit : car il estoit  
 ez consciencieux , pour ne mentir pas mesme  
 se jouant : & sçay davantage , que s'il eust  
 à choisir , il eust mieux aymé estre nay  
 Venise qu'à Sarlac , & avec raison : Mais  
 avoit une autre maxime souverainement em-  
 inte en son ame ; d'obeir & de se soub-  
 ttre tres-religieusement aux loix ; sous les-  
 elles il estoit nay. Il ne fut jamais un meil-  
 r citoyen , ny plus affectionné au repos de  
 pais , ny plus ennemy des remuëmens &  
 veutez de son temps ; il eust bien plustost  
 ployé sa suffisance à les esteindre , qu'à leur  
 rnir dequoy les esmouvoir davantage : il  
 ait son esprit moulé au patron d'autres siecles  
 ceux-cy. Or en eschange de cet ouvrage  
 eux , j'en substitueray un autre , produit  
 cette mesme saison de son aage , plus gaillard  
 plus enjoué.

## CHAPITRE XXVIII.

*Vingt & neuf Sonnets d'Estienne de la Boëtie,  
à Madame de Grammont, Comtesse de  
Guiffen.*

**M**ADAME, Je ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desia vostre, ou pource que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ay voulu que ces vers en quelque lieu qu'ils fussent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur fera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de Dames en France, qui jugent mieux & se servent plus à propos que vous, de la Poësie : Et puis qu'il n'en est point qui puissent rendre vive & animée, comme vous faites par ces beaux & riches accords, dequoy parmy un million d'autres beautez, nature vous a estrenée ; Madame, ces vers meriteront que vous les cherissiez : car vous ferez de moi un avis, qu'il n'en est point fort de Gascogne qui eussent plus d'invention & de gentillesse & qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie, dequoy vous n'avez que le reste de ce que des long

temps j'en ay fait imprimer sons le nom de Monsieur de Foix, vostre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant : comme il les fit en sa plus verte jeunesse, eschauffé d'une belle & noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, & sentant desia je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceux qui tiennent, que la Poësie ne rid point ailleurs, comme elle fait en un sujet folastre & desreglé. *Ces vingt-Sonnets d'Estienne de la Boëtie, qui estoient mis en ce lieu, ont esté depuis imprimez avec ses œuvres.*

*Poësie rid mieux  
en un sujet folas-  
tre, qu'ailleurs*



## CHAPITRE XXIX.

*De la Modération.*

*Vertu n'est plus  
vertu, s'il y a  
de l'excez.*

COMME si nous avions l'atouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles-mêmes sont belles & bonnes. Nous pouvons saisir la vertu, de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embranchons d'un desir trop aspre & violent. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excez en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu, si l'excez y est, se jolient des paroles.

Le sage est nommé fou, le juste est dit injuste, s'ils suivent la vertu plus avâ qu'il ne faut.  
*Hor. l. 1. Ep. 6.*

*Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,  
Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam.*

C'est une subtile considération de la Philosophie. On peut & trop aimer la vertu, & se porter excessivement en une action juste. A ce biais s'accommode la voix divine; Ne soyez pas plus sage qu'il ne faut, mais soyez sobrement sage. J'ay veu tel Grand blesser la reputation de sa religion, pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa forte. J'ayme des natures tempérées & moyennes. L'immodération vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, & me met en peine de la baptiser. Ny la mere

*Immoderation, que c'est.*



le Pausanias, qui donna la premiere instruction, & porta la premiere pierre à la mort de son fils: ny le Dictateur Postumius, qui vit mourir le sien, que l'ardeur de jeunesse avoit heureusement poussé sur les ennemis, un peu avant son rang, ne me semblent si justes comme estranges. Et n'ayme ny à conseiller, ny à suivre une vertu si sauvage & si chere: L'archer qui outre-passe le blanc, fait comme celui qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter à coup vers une grande lumiere, esgalement comme à devaler à l'ombre. Calicles en Platon dit, l'extremité de la Philosophie estre dommageable: & conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit: Que prise avec moderation, elle est plaisante & commode, mais qu'enfin elle rend un homme sauvage & vicieux: desdaigneux des Religions & loix communes: ennemy de la conversation civile: ennemy des voluptez humaines: incapable de toute administration politique, & de secourir autrui, & de se secourir soy-mesme: propre à estre impunément souffleté. Il dit vray: car en son excéz, elle esclave nostre naturelle franchise: & nous desvoie par une importune subtilité, du beau & plain chemin que Nature nous trace. L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est tres-legitime: la Theologie ne laisse

*Extremité dommageable à la vertu.*

*Amitié envers les femmes, restreinte par la Theologie.*

pas de la brider pourtant & de la restreindre

*Mariages des parens és degrez de fendus, condamnés, & pourquoy.*

Il me semble avoir leu autrefois chez Sain Thomas, en un endroit où il condamne le mariages des parens és degrez defendus, cette raison parmy les autres ; Qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée : car si l'affection maritale s'y trouve entiere & parfaite comme elle doit, & qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentele ; il n'y a point de doute que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barriere

*Theologie & Philosophie se meslant de tout.*

de la raison. Les sciences qui reglent le mœurs des hommes, comme la Theologie & la Philosophie, elles se meslent de tout. Il n'est action si privée & secrette, qui se desrobe de leur cognoissance & jurisdiction. Bien apprentifs sont ceux qui syndiquent leur liberté. Ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pieces à garçonner, à medeciner, la honte le defend. Je veux donc de leur part apprendre cecy aux maris, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accoin-

*Plaisirs immoderés des maris avec leurs femmes, reprouvez.*

tance de leurs femmes, sont reprouvez, si la moderation n'y est observée : & qu'il y a dequoy faillir en licence & desbordement en ce sujet là, comme en un sujet illegitime. Ces encherissemens deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce jeu, sont non

ndecemment seulement , mais dommageable-  
 ment employez envers nos femmes. Qu'elles  
 apprennent l'impudence au moins d'une autre  
 nain. Elles sont tousiours assez esveillées pour  
 nostre besoin. Je ne m'y suis servi que de  
 l'instruction naturelle & simple. C'est une reli-  
 gieuse liaison & devoute que le mariage : voilà  
 pourquoy le plaisir qu'on en tire , ce doit  
 estre un plaisir retenu , sérieux & meslé à quel-  
 que severité : ce doit estre une volupté au-  
 cunement prudente & consciencieuse. Et parce  
 que sa principale fin c'est la generation , il y  
 en a qui mettent en doute , si lors que nous  
 hommes sans esperance de ce fruit , comme  
 quand elles sont hors d'aage , ou enceintes ,  
 il est permis d'en rechercher l'embrassement.  
 C'est un homicide à la mode de Platon. Cer-  
 taines Nations , & entre autres la Mahume-  
 tane , abominent la conjonction avec les femmes  
 enceintes. Plusieurs aussi avec celles qui ont  
 leurs fleurs. Zonobia ne recevoit son mary  
 que pour une charge : & cela fait , elle le  
 laissoit courir tout le temps de sa conception ,  
 luy donnant lors seulement loy de recom-  
 mencer : brave & genereux exemple de mariage.  
 C'est de quelque Poëte disert & affamé  
 de ce déduit , que Platon emprunta cette  
 narration : Que Juppiter fit à sa femme une  
 si choleuse charge un jour , que ne pouvant

*Mariage , que  
c'est.*

*Plaisirs du ma-  
riage , quels.*

*Conjonction avec  
les femmes en-  
ceintes , defen-  
duë.*

*Contenance con-  
jugale.*

avoir patience qu'elle eust gagné son liç, il la versa sur le plancher : & par la vehemence du plaisir , oubliâ les resolutions grandes & importantes qu'il venoit de prendre avec les autres Dieux en sa Cour celeste : se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup-là , que lors que premierement il la depucella à cachette de leurs parens. Les Roys de Perse appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins : mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient , & qu'il falloit tout à fait lâcher la bride à la volupté , ils les renvoyoient en leur privé , pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez : & faisoient venir en leur lieu , des femmes auxquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Tous plaisirs & toutes gratifications ne sont pas bien logées en toute sorte de gens. Epaminondas avoit fait emprisonner un garçon desbauché : Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa , & l'accorda à une sienne garse , qui aussi l'en pria : disant que c'estoit une gratification deuë à une amie , non à un Capitaine. Sophocles estoit compagnon en la Preture avec Pericles : voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau garçon que voilà ! dit-il à Pericles. Cela seroit bon à un autre qu'à un Preteur , luy dit Pericles , qui doit avoir non les mains seulement , mais aussi

*Femmes des  
Rois de Perse ,  
jusqu'où receües  
à leurs festins.*

es yeux chastes. *Ælius Verus* l'Empereur répondit à sa femme, comme elle se plaignoit quoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes ; qu'il le faisoit par occasion consciencieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur & dignité, non de folastre & lascive concupiscence. Et nostre histoire Ecclesiastique a conservé avec honneur la memoire de cette femme, qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder & soustenir ses attouchemens trop insolens & desbordez. Il n'est en femme aucune si juste volupté ; en laquelle l'excès & l'intemperance ne nous soit reprochable. Mais à parler en bon escient, est-ce si un miserable animal que l'homme ? A peine a-t-il en son pouvoir par sa condition naturelle, de gouter un seul plaisir entier & pur, encore met-il en peine de le retrancher par discours : n'est pas assez chetif ; si par art & par estude n'augmente sa misere.

*Fortunæ miseras auximus arte vias.*

La sagesse humaine fait bien sottement l'innieuse ; de s'exercer à rabattre le nombre & la douceur des voluptez qui nous appartiennent ; comme elle fait favorablement & industrieusement, d'employer ses artifices à nous peigner & farder les maux ; & en allegger le sentiment. Si j'eusse esté chef de part, j'eusse prins une voye plus naturelle : qui est à dire,

*Amour conjugal doit estre accompagné de respect.*

*Homme animal miserable.*

Nous allongons par art les tristes droits du sort. *Prop. lib. 3.*

*Maladies tant  
du corps que de  
l'ame, gueries  
par peines &  
douleurs.*

vraye, commode & saincte : & me fuisse peut estre rendu assez fort pour la borner : Quoy que nos Medecins spirituels & corporels comme par complot fait entre-eux, ne trouvent aucune voye à la guerison, ny remede aux maladies du corps & de l'ame, que par le tourment, la douleur & la peine. Les veilles, les jeusnes, les haires, les exils lointains & solitaires, les prisons perpetuelles, les verges & autres afflictions, ont esté introduites pour cela : Mais en telle condition, que ce soient veritablement afflictions, & qu'il y ait de l'aigreur poignante : Et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio, lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on fut adverty à Rome, qu'il s'y donnoit du bon temps, & que ce qu'on luy avoit enjoint pour peine luy tournoit à commodité : Parquoy ils se raviserent de le rappeler près de sa femme, en sa maison ; & luy ordonnerent de s'y tenir pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le jeusne aiguiferoit la faim & l'allegresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair ; ce ne seroit plus un remede salutaire : non plus qu'en l'autre medecine, les drogues n'ont point d'effet à l'endroit de celuy qui les prend avec appetit & plaisir. L'amertume & la difficulté sont ces constances servans à leur operation. Le naturel

qui accepteroit la rubarbe comme familière,  
 corromproit l'usage : il faut que ce soit  
 chose qui blesse nostre estomach pour le guer-  
 rir : & icy faut la regle commune , que les  
 choses se guerissent par leurs contraires : car  
 le mal y guerit le mal. Cette impression se  
 rapporte aucunement à cette autre si ancienne ,  
 de penser gratifier au Ciel & à la nature par  
 nostre massacre & homicide , qui fut univer- *Massacre &  
homicide.*  
 sellement embrassée en toutes religions. En-  
 core du temps de nos peres , Amurath en la  
 prise de l'Isthme , immola six cens jeunes hom-  
 mes Grecs à l'ame de son pere : afin que ce  
 sang servist de propitiation à l'expiation des  
 pechez du trespasé. Et en ces nouvelles terres  
 decouvertes en nostre aage , pures encore &  
 vierges aux prix des nostres , l'usage en est  
 aucunement receu par tout. Toutes leurs Idoles  
 s'abreuvent de sang humain , non sans divers  
 exemples d'horrible cruauté. On les brûle vifs , *Cruauté horri-  
ble.*  
 & demy rostis on les retire du brasier , pour  
 leur arracher le cœur & les entrailles. A d'autres,  
 voire aux femmes , on les escorche vives , &  
 de leur peau ainsi sanglante en revest-on &  
 masque d'autres. Et non moins d'exemples de  
 constance & resolution. Car ces pauvres gens *Constance reso-  
lue.*  
 sacrifiables , vieillards , femmes , enfans , vont  
 quelques jours avant , questans eux-mêmes  
 les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice ,

& se présentent à la boucherie chantans & dansans avec les assistans. Les Ambassadeurs du *Grandeur du Roy de Mexico.* Roy de Mexico, faisans entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre; après luy avoir dit, qu'il avoit 30. vassaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combattans, & qu'il se tenoit en la plus belle & forte ville qui fust sous le Ciel, luy adjousterent; *Sacrificés de corps humains.* qu'il avoit à sacrifier aux Dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la jeunesse du pays, mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices, par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce compte: Aucuns de ces peuples ayans esté battus par luy, envoyerent le recognoistre & rechercher d'amitié: les messagers luy presenterent trois sortes de presens, en cette maniere: Seigneur, voilà cinq esclaves: si tu es un Dieu fier, qui te paisses de chair de sang, mange-les, & nous t'en amenons davantage: si tu es un Dieu débonnaire, voilà de l'encens & des plumes: si tu es homme, prends les oyseaux & les fruits que voicy.



## CHAPITRE XXX.

*Des Cannibales.*

QVAND le Roy Pyrrhus passa en Italie, pres qu'il eut recognu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoyoient au deuant : Je ne sçay, dit-il, quels Barbares sont *Barbares, quels.* eux-cy, car les Grecs appelloient ainsi toutes Nations estrangeres, mais la disposition de cette armée que je voy, n'est aucunement barbare. Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays : & Philippus voyant d'un tertre l'ordre & distribution du camp Romain en son Royaume, sous Publius Iulpius Galba. Voilà comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires & les faut juger par la voye de la raison, non par la voix commune. J'ay eu long-temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cét autre monde, qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit où Villegaignon print terre, qu'il sur-nomma la France Antar-*France Antar-* tique. Cette descouverte d'un pays infiny, sem-*tiques* ble de grande consideration. Je ne sçay si je ne puis respondre, qu'il ne s'en fasse à l'advenir quelqu'autre, tant de personnages plus

grands que nous ayans esté trompez en cette cy. J'ay peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, plus de curiosité, que nous n'avons de capacité: Nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent. Platon introduit Solon racontant avoir appris des Prestres de la ville de Saïs en Egypte, que jadis & avant le deluge, il y avoit une grande Isle nommée Atlantide, droit à la bouche du destroit de Gibraltar, qui tenoit plus de pays que l'Afrique & l'Asie toutes deux ensemble: & que les Roys de cette contrée-là, qui ne possédoient pas seulement cette Isle, mais s'estoient estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique, jusques en Ægypte, & de la longueur de l'Europe, jusques en la Toscane; entreprendrent d'enjamber jusques sur l'Asie, & subjuguier toutes les Nations qui bordent la mer Mediterranée, jusques au Golfe de la mer Majour: & pour cet effet, traversèrent les Espagnes, la Gaule, l'Italie jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent: mais que quelque temps apres, & les Atheniens & eux & leur Isle furent engloutis par le deluge. Il est bien vray-semblable, que cet extrême ravage d'eau ait fait des changemens estranges aux habitations de la terre: comme on tient que la mer a retransché la Sicile d'avec l'Italie,

*Isle Atlantide,  
& sa grandeur.*

*Deluge a causé  
des changemens  
estranges aux ha-  
bitans de la terre.*

*Hac*

*Hæc loca vi quondam, & vâsta convulsa ruina,  
Diffiluisse ferunt; cùm protinus utraque tellus  
Vna foret.*

Ces terres faillirent jadis hors de leurs gistes, & furent venues en même instant, jointes & puis séparées l'une de l'autre, par un vaste deluge. *Æneid. 3.*

Cypre d'avec la Surie, l'Isle de Negrepont, & la terre-ferme de la Bœoce : & joint ailleurs les terres qui estoient divisées, comblant de limon & de sable les fosses d'entre-deux,

———— *Sterilisquæ diu palus aptaque remis  
Vicinas urbes alit, & græve sentit aratrum.*

Un marais qui fut long-temps infertile & propre à la rame, sent maintenant le coulre perçant, & nourrit les prochaines villes. *Hor. De Art. Poët.*

Mais il n'y a pas grande apparence, que cette Isle soit ce Monde nouveau, que nous venons de découvrir : car elle touchoit quasi l'Espagne, & ce seroit un effet incroyable d'inondation, de l'en avoir reculée comme elle est, de plus de douze cens lieues : Outre ce que les navigations des modernes ont desja presque escouvert, que ce n'est point une Isle, ains terre-ferme, & continente avec l'Inde Orientale d'un costé, & avec les terres qui sont sous les deux Poles d'autre-part : ou si elle en est séparée, que c'est d'un si petit destroit & intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée Isle, pour cela. Il semble qu'il y ait des mouvemens, les uns naturels, les autres fiévreux en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considère l'impression que ma rivière de Dordogne fait de mon temps, vers la rive droite de sa descente, & qu'en vingt ans elle

a tant gagné, & defrobé le fondement plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire : car si elle fust toujours allée ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du Monde seroit renversée. Mais il leur prend des changemens : Tantost elle

*Rivieres sujettes  
aux changemens.*

s'espendent d'un costé, tantost d'un autre tantost elles se contiennent. Je ne parle pas

*Inondations soudaines.*

des soudaines inondations dequoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer mon frere Sieur d'Arzac, voit une sienne terre ensevelie sous les sables, que la mer vomit devant elle : le faiste d'aucuns bastimens paroit encore : ses rentes & domaines se sont eschappez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que depuis quelque temps, la mer pousse si fort vers eux, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre : Ces sables sont ses fourriers. Et voyons de grandes montjoyes d'arenes mouvantes, qui marchent une demie lieue devant elle, & gagnent pays. L'autre tesmoignage de l'Antiquité, auquel on veut rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins ce petit livret des merveilles inouïes est à lui. Il raconte là, que certains Carthaginois se sans jettez au travers de la mer Atlantique hors le destroit de Gibraltar, & ayans navigé long-temps, avoient descouvert enfin une grande Isle fertile, toute revestue de bois,

*Isle descouverte  
par les Carthaginois.*

roulée de grandes & profondes rivières, fort loignée de toutes terres fermes : & qu'eux, & autres depuis, attirez par la bonté & fertilité du terroir, s'y en allerent avec leurs femmes & enfans, & commencerent à s'y habiter. Les Seigneurs de Carthage, voyans que leur pays se despeuploit peu à peu, firent défense pressée sur peine de mort, que nul n'eust osé aller là : & en chasserent ces nouveaux bitans, craignans, à ce qu'on dit, que par l'accession de temps ils ne vinssent à multiplier tellement, qu'ils les supplantassent eux-mêmes, ruinassent leur Estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres sèches. Cét homme que j'avoy, estoit homme simple & grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage : Car les fins gens remarquent bien plus curieusement, & se des choses, mais ils les glosent : & pour faire valoir leur interpretation, & la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire : Ils ne vous representent pas les choses pures ; ils les inclinent & esquinent selon le visage qu'ils leur ont veu : & pour donner credit à leur jugement, & vous y faire croire, prestent volontiers de ce costé-là à la matiere, l'allongent & l'amplifient. Ou il faut un homme tres-fidelle, ou si simple, qu'il ait pas dequoy bastir & donner de la vray-

*Condition requise  
se pour l'Histoire  
rien.*

## 308 ESSAIS DE MONTAIGNE.

semblance à des inventions fausses , & qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel : & outre cela il m'a fait voir à diverses fois plusieurs mattelots & marchands qu'il avoit cognus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information , sans m'enquerir de ce que les Cosmographes en disent. Il nous faudroit des Topographes , qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont esté. Mais pour avoir cét avantage sur nous , d'avoir veu la Palestine , ils veulent jouir du privilege de nous conter nouvelle de tout le demeurant du monde. Je voudrois que chacun escrivist ce qu'il sçait , & autant qu'il en sçait : non en cela seulement , mais en tous autres sujets : Car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere , ou d'une fontaine , qui ne sçait au reste , que ce que chacun sçait : Il entreprendra toutesfois , pour faire courir ce petit loy pin , d'escrire toute la Physique. De ce vice souffrent plusieurs grandes incommoditez. Or je trouve pour revenir à mon propos , qu'il n'y a rien de barbare & de sauvage en cette Nation , ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie , ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons autre mire que la verité & de la raison , que l'exemple & l'idée des opinions & usances du pais où nous sommes. Là est toujours la parfaite Religion

*Barbarie, que  
c'est.*

la parfaite police, le parfait & accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruits, que nature de soy & de son progresz ordinaire a produits : tandis qu'à la verité ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice, & destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost sauvages. En ceux-là sont vives & vigoureuses, les vraies, & plus utiles & naturelles vertus & proprietes : lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant la saveur mesme & delicateffe se trouve à nostre goust mesme excellente à l'envy des nostres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture : ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grande & puissante mere Nature. Nous avons tant rechargé la beauté & richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que par-tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines & frivoles entreprinſes.

*Sauvages.*

*Similitude.*

*Nature par dessus l'art.*

*Et veniunt hederæ sponte sua melius,  
Surgit & in solis formosior arbutus antris,  
Et volucres nullâ dulcius arte canunt.*

Le lierre vient mieux de son mouvement, l'arboisier s'élève plus gail-lard aux antres sauvages, & l'oïseau chante plus doux en son ramage simple. *Prop. l. 1.*

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oyſelet, ſa

*Production de  
toutes choses,  
triple.*

contexture, sa beauté, & l'utilité de son usage: non pas la tiffure de la chetive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes & plus belles par l'une ou l'autre des deux premières: les moindres & imparfaites par la dernière. Ces Nations me semblent donc ainsi Barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, & estre encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abastardies par les nostres: Mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois de plaisir, dequoy la cognoissance n'en soit venue plutôt, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sçeu mieux juger que nous. Il me desplaist que Lycurgus & Platon ne l'ayent eue: car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces Nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures dequoy la Poësie a embelly l'aage doré, & toutes les inventions à feindre une heureuse condition d'hommes: mais encore la conception & le desir mesme de la Philosophie. Ils n'ont pû imaginer une naïveté si pure & simple, comme nous la voyons par experience: ny n'ont pû croire que nostre societé se peust maintenir avec si peu d'artifice, & de soudeure humaine. C'est une Nation, diroy-je à Platon, en laquelle

*Aage doré.*



il n'y a aucune esperance de trafiq., nulle cognoiffance de Lettres, nulle science de nombres, nul nom de Magistrat, ny de supériorité politique, nul ufage de fervice, de richesse, ou de pauvreté, nuls contracts, nulles fuccesfions, nuls partages, nulles occupations qu'oyfives, nul refpect de parenté que commun, nuls veftemens, nulle agriculture, nul metal, nul ufage de vin ou de bled; les paroles mefmes, qui fignifient le menfonge, la trahifon, la diffimulation, l'avarice, l'envie, la detracttion, le pardon, inoüyes. Combien trouveroit-il la Republique qu'il a imaginée, loin de cette perfection?

*Police des Sauvages.*

*Hos natura modos primum dedit.*

Ce font les primes loix de la mere Nature.  
*Georg. 2.*

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays tres-plaifante, & bien temperée: de façon qu'à ce que m'ont dit mes tefmoins, il est rare d'y voir un homme malade: & m'ont affeuré n'en y avoir veu aucun tremblant, chaffieux, edenté, ou courbé de vieillesse. Ils font affis le long de la mer, & fermez du costé de la terre, de grandes & hautes montagnes, ayans entre-deux cent lieües ou environ d'estenduë en large. Ils ont grande abondance de poiffon & de chairs, qui n'ont aucune refsemblance aux nostres: & les mangent fans autre artifice que de les cuire. Le premier qui

*Contrée des Barbares, quelle.*

y mena un cheval , quoy qu'il les eust pratiqués à plusieurs autres voyages , leur fit tant d'horreur en cette affiette , qu'ils le tuerent à coups de traict , avant que le pouvoir recognoistre.

*Bastimens des Nations du nouveau monde , quels.*

Leurs bastimens sont fort longs , & capables de deux ou trois cens ames , estoifez d'escorfe de grands arbres , tenant à terre par un bout , & se soustenans & appuyans l'un contre l'autre par le feste , à la mode d'aucunes de nos granges , desquelles la couverture pend jusques à terre , & sert de flank. Ils ont du bois si dur , qu'ils en coupent & en font leurs espées ,

*Leurs lits.*

& des grils à cuire leur viande. Leurs lits sont d'un tissu de cotton , suspendus contre le toict , comme ceux de nos navires , à chacun le sien : car les femmes couchent à part des

*Leurs repas.*

maris. Ils se levent avec le Soleil , & mangent soudain apres s'estre levez , pour toute la journée : car ils ne font autre repas que celui-là. Ils ne boivent pas lors , comme Suidas dit de quelques autres peuples d'Orient , qui beuvoient hors du manger : ils boivent à plusieurs fois sur jour , & d'autant. Leur breuvage est fait de quelque racine , & est de la couleur de nos vins claires. Ils ne le boivent que tiede : Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours : il a le goust un peu picquant , nullement fumeux , salutaire à l'estomach , & laxatif à ceux qui ne l'ont accoustumé : c'est

ne boisson tres-agreable à qui y est duit.  
 Au lieu de pain ils usent d'une certaine ma-  
 niere blanche, comme du coriandre confit.  
 En ay tasté, le goust en est doux, & un  
 peu fade. Toute la journée se passe à danser.  
 Les plus jeunes vont à la chasse des bestes, à  
 bout des arcs. Vne partie des femmes s'amuse-  
 nt cependant à chauffer leur breuvage, qui  
 est leur principal office. Il y a quelqu'un des  
 vieillards, qui le matin avant qu'ils se mettent  
 à manger, presche en commun toute la gran-  
 de, en se promenant d'un bout à autre, &  
 redisant une mesme clause à plusieurs fois,  
 jusques à ce qu'il ait achevé le tour (car ce  
 sont bastimens qui ont bien cent pas de lon-  
 gueur) il ne leur recommande que deux choses,  
 la vaillance contre les ennemis & l'amitié à  
 leurs femmes. Et ne faillent jamais de remar-  
 quer cette obligation, pour leur refrein; que  
 ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson  
 ede & assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux,  
 entre autres chez moy, la forme de leurs  
 chapelets, de leurs cordons, de leurs espées, &  
 de leurs rasfelets de bois, dequoy ils couvrent leurs  
 poignets aux combats, & de grandes cannes  
 couvertes par un bout, par le son desquelles ils  
 poussent la cadence en leur danse. Ils sont  
 ras par tout, & se font le poil beaucoup plus  
 court que nous, sans autre rasoir que de

*Leur pain.*

*Amitié envers les  
 femmes, recom-  
 mandée entre les  
 Cannibales.*

### 314 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Immortalité des  
ames cruë des  
Sauvages.* bois, ou de pierre. Ils croient les ames eter-  
nelles; & celles qui ont bien meritè des Dieux  
estre logées à l'endroit du Ciel où le Soleil se  
leve: les maudites, du costé de l'Occident. Il

*Leurs Prestres &  
Prophetes.* ont je ne sçay quels Prestres & Prophetes, qui  
se presentent bien rarement au peuple, ayant  
leur demeure aux montaignes. A leur arrivée  
il se fait une grande feste & assemblée solen-  
nelle de plusieurs villages, chaque grange  
comme je l'ay descrite, fait un village, & son  
environ à une lieuë Françoisè l'une de l'autre.

*Leur science mo-  
rale.* Ce Prophete parle à eux en public, les exhortant  
à la vertu & à leur devoir: mais toute leur  
Science Ethique ne contient que ces deux  
articles, de la resolution à la guerre, & affec-  
tion à leurs femmes. Cettuy-cy leur pronostique  
les choses à venir, & les evenemens qui  
doivent esperer de leurs entreprinſes: les ach-  
mine ou destourne de la guerre: mais c'est par  
tel ſi, que où il faut à bien deviner, & s'il  
leur advient autrement qu'il ne leur a predi-

*Faux Prophetes  
hachez en pieces.* il est haché en mille pieces, s'ils l'attrapent  
& condamné pour faux Prophete. A cette  
cause celui qui s'est une fois mesconté, on  
ne le void plus. C'est donc de Dieu, que  
divination: voila pourquoy ce devroit estre  
une imposture punissable d'en abuser. Entre  
les Scythes, quand les Devins avoient failly  
rencontre, on les couchoit enforgez de pie-

*Divination, don  
de Dieu.*

*Faux Devins,  
brûlez.*

& de mains , sur des charriotes pleines de  
 bruyere , tirées par des bœufs , en quoy on  
 es faisoit brulser. Ceux qui manient les choses  
 sujettes à la conduite de l'humaine suffisance ,  
 sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent.  
 Mais ces autres , qui nous viennent pipant  
 des assurances d'une faculté extraordinaire ,  
 qui est hors de nostre connoissance : faut-il pas  
 es punir , de ce qu'ils ne maintiennent l'effet  
 de leur promesse , & de la temerité de leur  
 imposture ? Ils ont leurs guerres contre les Na-  
 tions , qui sont au delà de leurs montagnes ,  
 plus avant en la terre ferme ; ausquelles ils vont  
 tous nuds , n'ayans autres armes que des arcs  
 ou des espées de bois , appointées par un bout ,  
 à la mode des langues de nos espieux. C'est  
 chose esmerveillable que la fermeté de leurs  
 combats , qui ne finissent jamais que par meur-  
 tre & effusion de sang : car de routes & d'es-  
 toy , ils ne sçavent que c'est. Chacun rapporte  
 pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a  
 tué , & l'attache à l'entrée de son logis. Apres  
 avoir long-temps bien traité leurs prisonniers ,  
 & de toutes les commoditez , dont ils se peu-  
 vent adviser ; celui qui en est le maistre , fait  
 une grande assemblée de ses cognoissans. Il  
 attache une corde à l'un des bras du prisonnier ,  
 par le bout de laquelle il le tient esloigné de  
 quelques pas , de peur d'en estre offensé , &

*Armes des Bar-  
bares.*

*Leurs combats.*

*Prisonniers ,  
comme traités  
des Cannibales.*

donne au plus cher de ses amis , l'autre bras  
 tenir de mesme : & eux deux en presence  
 toute l'assemblée l'affomment à coups d'espée.  
 Cela fait , ils le rostissent , le mangent en com-  
 mun , & en envoient des loppins à ceux de  
 leurs amis qui sont absens. Ce n'est pas comme  
 on pense , pour s'en nourrir , ainsi que faisoient  
 anciennement les Scythes ; c'est pour repré-  
 senter une extrême vengeance. Et qu'il soit  
 ainsi , ayans apperceu que les Portugais , qui  
 s'estoient r'alliez à leurs adversaires , usoient  
 d'une autre sorte de mort contre eux , quand  
 ils les prenoient ; qui estoit , de les enterrer  
 jusques à la ceinture , & tirer au demeurant de  
 corps force coups de traict , & les pendre apres  
 ils penserent que ces gens icy de l'autre mon-  
 de , comme ceux qui avoient semé la cognoi-  
 sance de beaucoup de vices parmy leur voi-  
 sinage , & qui estoient beaucoup plus grands  
 maistres qu'eux en toute sorte de malice , ne  
 prenoient pas sans occasion cette sorte de ven-  
 geance , & qu'elle devoit estre plus aigre que  
 la leur : donc ils commencerent de quitter leur  
 façon ancienne , pour suivre cette-cy. Je ne  
 suis pas marry que nous remarquions l'horreur  
 barbaresque qu'il y a en une telle action ; mais  
 voyant bien dequoy jugeans à point de leurs fau-  
 tes , nous soyons si aveuglez aux nostres . Je  
 pense qu'il y a plus de barbarie à manger

*Manger chair  
humaine.*

*Cruauté barba-  
resque contre des  
prisonniers du  
nouveau monde.*

homme vivant , qu'à le manger mort ; à déchirer par tourmens & par gehennes un corps encore plein de sentimens , le faire rostir par le menu , le faire mordre & meurtrir aux chiens , & aux pourceaux ( comme nous l'avons non seulement leu , mais veu de fresche memoire , non entre des ennemis anciens , mais entre des voisins & concitoyens ; & qui pis est , sous pretexte de pieté & de religion ) que de le rostir & manger apres qu'il est trespasé. Chrysippus & Zenon Chefs de la secte Stoïque , ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charoigne , à quoy que ce fust , pour nostre besoin , & d'en tirer de la nourriture : comme nos ancestres estans assiegez par Cesar en la ville d'Alexia , se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards , des femmes , & autres personnes inutiles au combat.

*Barbarie horrible  
contre la vie des  
hommes.*

*Chair humaine  
permise des Stoï-  
ques pour le be-  
soin.*

*Vascones (fama est) alimentis talibus usi  
Produxêre animas.*

*On dit que les  
Biscains prolongent  
leur vie,  
par l'usage de  
tels alimens.  
Luy. sat. 15.*

Et les Medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage , pour nostre santé , soit pour l'appliquer au dedans , ou au dehors : Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si desreglée , qui excusast la trahison , la desloyauté , la tyrannie , la cruauté , qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien

*Leur guerre est  
toute noble.*

*Uberty naturelle  
de la terre des  
Savages.*

appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie : Leur guerre est toute noble & genereuse, & a autant d'excuse & de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmy eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conquiste de nouvelles terres : car ils jouissent encore de cette uberty naturelle, qui les fournit sans travail & sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cét heureux poinct, de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au delà, est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent generalement ceux de mesme aage, freres : enfans, ceux qui sont au dessous ; & les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à leurs heritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre, que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir, & qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire & l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur & en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus.



& s'en retournent à leurs pays, où ils n'ont  
 aucte d'aucune chose necessaire; ny faute encore  
 le cette grande partie, de sçavoir heureuse-  
 ment jouir de leur condition, & s'en contenter.  
 Autant en font ceux-cy à leur tour. Ils ne  
 demandent à leurs prisonniers autre rançon,  
 que la confession & recognoissance d'estre vain-  
 cus: Mais il ne s'en trouve pas un en tout un  
 siecle, qui n'ayme mieux la mort, que de  
 relascher, ny par contenance, ny de parole,  
 un seul point d'une grandeur de courage in-  
 vincible. Il ne s'en void aucun, qui n'ayme  
 mieux estre tué & mangé, que de requerrir  
 seulement de ne l'estre pas. Ils les traitent en  
 toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant  
 plus chere: & les entretiennent communément  
 des menaces de leur mort future, des tourmens  
 qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on  
 dresse pour cet effet, du desfranchement de leurs  
 membres, & du festin qui se fera à leurs despens.  
 Tout cela se fait pour cette seule fin, d'arra-  
 cher de leur bouche quelque parole molle ou  
 rabaisée, ou de leur donner envie de s'enfuir,  
 pour gagner cet avantage de les avoir espou-  
 vantez, & d'avoir fait force à leur constance.  
 Car aussi à le bien prendre, c'est en ce seul  
 point que consiste la vraie victoire:

*Mort menacée  
 aux vaincus, &  
 pourquoy.*

*Victoire vraie  
 en quoy consiste.*

Il n'est point de  
 victoire, excep-  
 té celle qui  
 domptant aussi  
 le cœur des en-  
 nemis, se fait  
 advoier par  
 eux-mêmes.  
*Claud. Paneg. 3.*

*Quàm quis confessos animo quoque subjuga-  
 hostes.*

*— victoria nulla est,*

Les Hongres tres-belliqueux combattans , n poursuivoient jadis leur pointe outre ces termes , d'avoir rendu l'ennemy à leur mercy. Ca en ayant arraché cette confession , ils le laissoient aller sans offense , sans rançon : sauf pour l plus d'en tirer parole , de ne s'armer dès lors en avant contre eux. Assez d'avantages gagnons-nous sur nos ennemis , qui sont avantages empruntez , non pas nostres : C'est la qualité d'un porte-faix , non de la vertu , d'avoir les bras & les jambes plus roides : c'est une qualité morte & corporelle , que la disposition c'est un coup de la fortune , de faire broncher nostre ennemy , & de luy esblotir les yeux par la lumiere du Soleil : c'est un tour d'art & de science , & qui peut tomber en une personne lasche & de neant , d'estre suffisant à l'escrime

L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & en la volonté : c'est là où gist son vrai honneur : la vaillance c'est la fermeté , non pas des jambes & des bras , mais du courage & de l'ame : elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval , ny de nos armes , mais en luy nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage *si succiderit , de genu pugnât* , qui pour quelque danger de la mort voisine , ne relasche aucun point de son assurance , qui regarde encores en rendant l'ame son ennemy d'une veüe ferme & desdaigneuse , il est battu , non pas de nous

*Estimation de  
l'homme , en  
quoy consiste.*

mai

mais de la fortune : il est tué , non pas vaincu : les plus vaillans sont par fois les plus infortunez. Aussi y a-il des pertes triomphantes à l'enuy des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs , les plus belles que le Soleil ayt oncques veu de ses yeux , de Salamine , de Platée , de Mycale , de Sicile : n'osèrent oncques opposer toute leur gloire ensemble , à la gloire de la desconfiture du Roy Leonidas & des siens au pas des Thermopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie , & plus ambitieuse au gain du combat , que le Capitaine Ischolas à la perte ? Qui plus ingénieusement & curieusement s'est assuré de son salut , que luy de sa ruine ? Il estoit commis à defendre certain passage du Peloponese , contre les Arcadiens : pour quoy faire , se trouvant du tout incapable , veu la nature du lieu , & inégalité des forces , & se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis , auroit de nécessité à y demeurer : d'autre part , estimant indigne de sa propre vertu & magnanimité , & du nom Lacedemonien , de faillir à sa charge : il print entre ces deux extremitez , un moyen party , de telle sorte : Les plus jeunes & dispos de sa troupe , il les conserva à la tuition & service de leur pays , & les y renvoya : & avec ceux desquels le defaut estoit moins important , il delibera de soustenir ce pas ; & par leur mort en faire acheter aux ennemis l'entrée la plus

*Victoires belles :*

*Desconfiture de Leonidas.*

*Perte de l'armée d'Ischolas.*

chere qu'il luy feroit possible : comme il advint. Car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens : apres en avoir fait une grande boucherie , luy & les siens furent tous mis au fil de l'espée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs , qui ne soit mieux deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son rolle l'estour , non pas le salut : & consiste l'honneur de la vertu , à combattre , non à battre. Pour revenir à nostre histoire , il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent , pour tout ce qu'on leur fait , qu'au rebours pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde , ils portent une contenance gaye , ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve , ils les deffient , les injurient , leur reprochent leur lascheté , & le nombre des batailles perduës contre les leurs. J'ay une chanson faite par un prisonnier , où il y a ce traict : Qu'ils viennent hardiment trestous , & s'assemblent pour disner de luy ; car ils mangeront quant & quant leurs peres & leurs ayeulx , qui ont servy d'aliment & de nourriture à son corps : ces muscles , dit-il , cette chair & ces veines , ce sont les vostres , pauvres fols que vous estes : vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore : savourez les bien , vous y trouverez le goust de vostre propre chair : invention qui ne

*Resolution constante de prisonniers.*

*Chanson guerrière d'un prisonnier sauva-  
ge.*

ent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans, & qui représentent cette action quand on les affomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent, & leur faisant la mouë. De vray ils ne cessent jusques au dernier soupir, de les braver & d'effier de parole & de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voilà des hommes bien uvages : car ou il faut qu'ils le soient bien bon escient, ou que nous le soyons : il y a une merveilleuse distance entre leur forme & la nôtre. Les hommes y ont plusieurs femmes, & en ont d'autant plus grand nombre, qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beauté remarquable en leurs mariages ; que la même jalousie que nos femmes ont pour empêcher de l'amitié & bien-veillance avec d'autres femmes, les leur l'ont toute pareille pour la leur acquérir. Estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris, que de toute autre chose, elles cherchent & mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un témoignage de la vertu du mary. Les nôtres crieront au miracle : ce n'est pas. C'est une vertu proprement matrimoniale : mais du plus haut estage. Et en la Bible, Lia, Rachel, Sara & les femmes de Jacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris, & Livia seconda les appetits d'Auguste,

*Femmes des Carthagi-  
naises.*

*Leur jalousie, &  
quelle.*

à son interest : & la femme du Roy Deiotarus Stratonique , presta non seulement à l'usage de son mary , une fort belle jeune fille de chambre , qui la servoit , mais en nourrit soigneusement les enfans : & leur fit espaule à succeder aux Estats de leur pere. Et afin qu'on ne pense point que tout cecy se fasse par une simple & servile obligation à leur usance , & par l'impression de l'autorité de leur ancienne coustume , sans discours & sans jugement , & pour avoir l'ame si stupide , que de ne pouvoir prendre autre party ; il faut alleguer quelques traits de leur suffisance. Outre celuy que je viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres , j'en ay une autre amoureuse , qui commence en ce sens : Couleuvre arreste-toy , arreste-toy couleuvre ; afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon & l'ouvrage d'un riche cordon , que je puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté & ta disposition preferée à toutes les autres serpens. Ce premier couplet , c'est le refrain de la chanson. Or j'ay assez de commerce avec la Poësie pour juger cecy ; que non seulement il n'y a rien de barbare en cette imagination , mais qu'elle est tout à fait Anacreon-  
tique. Leur langage au demeurant , c'est un langage doux , & qui a le son agreable , retiré aux terminaisons Grecques. Trois d'entre-eux ignorans combien coustera un jour à leur repos

*Chanson amoureuse d'un Barbare.*

*Langage des Sauvages.*

& à leur bon-heur , la cognoiffance des corrup-  
 tions de deçà , & que de ce commerce naiffra  
 leur ruine , comme je prefuppose qu'elle soit  
 defia avancée , ( bien miserables de s'estre laissez  
 piper au desir de la nouveauté , & avoir quitté  
 la douceur de leur ciel , pour venir voir le nostre )  
 furent à Roïen , du temps que le feu Roy Char-  
 les IX. y estoit : le Roy parla à eux long-temps :  
 on leur fit voir nostre façon , nostre pompe ,  
 la forme d'une belle ville : apres cela , quel-  
 qu'un en demanda leur advis , & voulut sçavoir  
 d'eux ce qu'ils y avoient trouvé de plus admi-  
 rable : ils respondirent trois choses , dont j'ay  
 perdu la troisieme , & en suis bien marry ; mais  
 j'en ay encore deux en memoire. Ils dirent qu'ils  
 trouvoient en premier lieu fort estrange , que  
 tant de grands hommes portans barbe , forts &  
 armez , qui estoient autour du Roy ( il est  
 vray-semblable qu'ils parloient des Suiffes de  
 sa garde ) se soubmiffent à obeïr à un enfant ,  
 & qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre-  
 eux pour commander : Secondement ( ils ont  
 une façon de langage telle , qu'ils nomment  
 les hommes , moitié les uns des autres ) qu'ils  
 avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des  
 hommes pleins & gorgez de toutes fortes de  
 commoditez , & que leurs moitez estoient men-  
 dians à leurs portes , descharnez de faim & de  
 pauvreté ; & trouvoient estrange comme ces

*Hommes , moitié  
 les uns des au-  
 tres.*

moitié icy necessiteuses , pouvoient souffrir une telle injustice , qu'ils ne prissent les autres à la gorge , ou missent le feu à leurs maisons. Je parlay à l'un d'eux fort long-temps , mais j'avois un truchement qui me suivoit si mal , & qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise , que je n'en pûs tirer rien qui vaille. Sur ce que je luy demandois quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens , car c'estoit un Capitaine , & nos matelots le nommoient Roy , il me dit ; que c'estoit , marcher le premier à la guerre : De combien d'hommes il estoit suivy ; il me monstra un espace de lieu , pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace , ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son autorité estoit expirée , il dit qu'il luy en restoit cela , que quand il visitoit les villages qui dépendoient de luy , on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois , par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy ? ils ne portent point de haut de chausses.

*Roy des terres  
neufves, de quel-  
la autorité.*





## CHAPITRE XXXI.

*Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines.*

LE vrai champ & sujet de l'imposture, sont les choses inconnues : d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit, & puis n'estans point sujettes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dit Platon, est-il bien plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des Dieux, que de la nature des hommes : parce que l'ignorance des auditeurs presse une belle & large carriere, & toute liberté au maniement d'une matiere cachée. Il advient de là, qu'il n'est rien creu si fermement, que ce qu'on sçait le moins, ny gens si asseurez, que ceux qui nous content des fables, comme Alchymistes, Pronostiqueurs, Judiciaires, Chiromantiens, Medecins, *id genus omne*. Imposture, en quoy s'exerce. Et toute cette cuvée. Ausquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens, interpretes & contrerolleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisans estat de trouver les causes de chaque accident, & de voir dans les secrets de la volonté divine, les motifs incomprehensibles de ses œuvres. Et quoy que la varieté & discordance continuelle des eve-

nemens , les rejette de coin en coin , & d'Orient en Occident ; ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf , & de mesme crayon peindre le blanc & le noir. En une Nation Indienne il y a cette loüable observance , quand il leur mes-advient en quelque rencontre ou bataille , ils en demandent publiquement pardon au Soleil , qui est leur Dieu , comme d'une action injuste : rapportant leur heur ou mal-heur à la raison divine , & luy submettant leur jugement & discours. Suffit à un Chrestien croire toutes choses venir de Dieu : les recevoir avec reconnaissance de sa divine & inscrutable sapience : pourtant les prendre en bonne part , en quelque visage qu'elles luy soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je voy en usage ; de chercher à fermir & appuyer nostre Religion par la prosperité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens , sans l'autoriser par les evenemens : Car le peuple accoustumé à ces argumens plausibles , & proprement de son goust , il est danger , quand les evenemens viennent à leur tour contraires & desavantageux , qu'il en esbranle sa foy : Comme aux guerres où nous sommes pour la Religion , ceux qui eurent l'avantage à la rencontre de la Rochelabeille , faisans grand feste de cét accident , & se servans de cette fortune , pour certaine approbation de leur party ; quand ils

*Soleil Dieu des Indiens.*

*Religion des Chrestiens ne se doit authôriser par les evenemens.*

*Bataille pour la Religion.*

viennent apres à excuser leurs defortunes de Mont-contour & de Jarnac , sur ce que ce sont verges & chastiemens paternels ; s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy , ils luy font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux moulures , & de mesme bouche souffler le chaud & le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrays fondemens de la verité. C'est une belle bataille navale qui s'est gagnée ces mois passez contre les Turcs , sous la conduite de Dom Jean d'Austria : mais il a bien pleu à Dieu en faire autrefois voir d'autres telles à nos despens. Somme , il est mal aisé de ramener les choses divines à nostre balance , qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius & Leon son Pape , chefs principaux de cette heresie , moururent en divers temps , de morts si pareilles & si estranges ( car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garde-robe , tous deux y rendirent subitement l'ame ) & exagerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu ; y pourroit bien encore adjouster la mort de Heliogabalus , qui fut aussi tué en un retraits. Mais quoy ? Irenée se trouve engagé en mesme fortune : Dieu nous voulant apprendre , que les bons ont autre chose à esperer : & les mauvais autre chose à craindre , que les fortunes ou infortunes de ce monde : il les manie & applique selon sa disposition occulte : & nous

*Bataille navale  
gagnée contre les  
Turcs.*

*Mort d'Arrius  
& de Leon son  
Pape.*

*Mort d'Eligabale.*

*Mort d'Irenée.*

### 330 ESSAIS DE MONTAIGNE.

oste le moyen d'en faire sottement nostre profit. Et se mocquent ceux qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison. Ils n'en donnent jamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Sainct Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict, qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se faut contenter de la lumiere qu'il plaist au Soleil nous communiquer par ses rayons, & qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps même, qu'il ne trouve pas estrange, si pour la peine de son outrecuidance il y perd la veüe. *Quis hominum potest scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare, quid velit Dominus?*

Quel homme pourroit savoir les conseils de Dieu? qui pourra s'imaginer ce que le Seigneur delibere? *Sup. c.*



## CHAPITRE XXXII.

*De fuir les voluptez au prix de  
la vie.*

J'Avois bien veu convenir en cecy la plupart  
les anciennes opinions : Qu'il est heure de mou-  
rir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vi-  
re : & que de conserver nostre vie à nostre  
tourment & incommodité, c'est choquer les  
regles mesmes de Nature, comme disent ces  
vieux enseignemens :

ἢ ζῆν ἀλύπος, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνῳ,  
Καλὸν ἀνῆσκειν οἷς ὕβρει τὸ ζῆν φέρει :  
Κρεῖττον τὸ μὴ ζῶν ἔσθιν, ἢ ζῶν κατὰ λῖαν.

*Heure de mourir.*

Heureuse est la mort, si la vie est fascheuse. Ceux que la vie outrage, ont de l'honneur à chercher la mort. Il est meilleur de mourir, que de vivre en misere. *Stob. ser. 118.*

Mais de pousser le mespris de la mort jusques à  
cel degre, que de l'employer pour se distraire  
des honneurs, richesses, grandeurs, & autres  
aveurs & biens que nous appellons de la fortune ;  
comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous  
persuader de les abandonner, sans y adjouster  
cette nouvelle recharge ; je ne l'avois veu n'y  
commander, ny pratiquer jusques lors que ce  
passage de Seneca me tomba entre mains, au-  
quel conseillant à Lucilius, personnage puis-  
sant & de grande autorité autour de l'Empe-

*Biens de fortune mesprisez, au prix de la vie.*

*Vie solitaire ,  
preferée à la  
voluptueuse &  
pompeuse.*

reur , de changer cette vie voluptueuse & pompeuse , & de se retirer de cette ambition du monde , à quelque vie solitaire , tranquille & Philosophique ; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : Je suis d'avis ( dit-il ) que tu quittes cette vie-là , ou la vie tout à fait : bien te conseille-je de suivre la plus douce voye , & de destacher plutôt que de rompre ce que tu as mal noué ; pourveu que s'il ne se peut autrement destacher , tu le rompes. Il n'y a homme si couïard qui n'ayme mieux tomber une fois , que de demeurer tousiours en branle. J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse Stoïque : mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus , qui escrit à ce propos , choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est-ce que je pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens , mais avec la moderation Chrestienne. S. Hilaire Evesque de Poitiers , ce fameux ennemy de l'heresie Arrienne , estant en Syrie , fut adverty qu'Abra sa fille unique , qu'il avoit laissée par deçà avec sa mere , estoit poursuivie en mariage par les plus apparens Seigneurs du pays , comme fille tres-bien nourrie , belle , riche , & en la fleur de son aage : il luy escrivit ( comme nous voyons ) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs & avantages qu'on luy presentoit : qu'il luy avoit trouvé en son voyage , un party bien plus grand & plus digne , d'un mary

de bien autre pouvoir & magnificence, qui luy feroit presens de robes & de joyaux de prix inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre l'appetit & l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu : Mais à cela, le plus court & plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres & oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, & de l'appeller à foy : comme il advint : car bien-tost apres son retour, elle luy mourut, dequoy il monstra une singuliere joye. Cettuy-cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, & puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux obmettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de Saint Hilaire ayant entendu par luy, comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein & volonté, & combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde que d'y estre : prit une si vive apprehension de la beatitude eternelle & celeste, qu'elle sollicita son mary avec extrême instance, d'en faire autant pour elle. Et Dieu à leurs prieres communes, l'ayant retirée à foy, bien-tost apres, ce fut une mort embrassée avec singulier contentement commun.

*Fille de saint  
Hilaire tirée du  
monde à sa prie-  
re, & pourquoy.*

*Femme de saint  
Hilaire appelée  
de Dieu à sa re-  
queste.*

## CHAPITRE XXXIII.

*La fortune se rencontre souvent au train de la raison.*

*Inconstance de fortune.*

*Fortune se rencontre souvent au train de la raison.*

**L'**INCONSTANCE du branle divers de la fortune, fait qu'elle nous doive présenter toute espece de visages. Y a-il action de justice plus expresse que celle-cy? Le Duc de Valentinois ayant resolu d'empoisonner Adrian, Cardinal de Cornete, chez qui le Pape Alexandre sixiesme son pere, & luy alloient souper au Vatican: envoya devant quelques bouteilles de vin empoisonné, & commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement: le Pape y estant arrivé avant le fils, & ayant demandé à boire, ce sommelier qui pensoit ce vin ne lui avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servist au Pape, & le Duc mesme y arrivant sur le point de la collation, & se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en prit à son tour; en maniere que le Pere en mourut soudain, & le fils apres avoir esté longuement tourmenté de maladie, fut reservé à une autre pire fortune. Quelques-fois il semble à point nommé qu'elle se joue à nous: Le Seigneur d'Estrée, lors guidon de Monsieur de Vandomme, & le Seigneur de

*Fortune semble quelquefois se jouer à nous, à point nommé.*



iques, Lieutenant de la compagnie du Duc Arscot, estans tous deux serviteurs de la sœur, le Sieur de Fongueselles, quoy que de divers arts, comme il advient aux voisins de la frontière, le Sieur de Liques l'emporta: mais le même jour des nopces, & qui pis est avant de coucher, le marié ayant envie de rompre le bois en faveur de sa nouvelle épouse, sortit l'escarmouche pres de Saint Omer, où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort, le fit prisonnier: & pour faire valoir son avantage, il fallut-il que la Damoiselle,

*Conjugis ante coacta novi dimittere collum,  
Quàm veniens una atque altera rursus hyems  
Noctibus in longis avidum saturasset amorem,*

il y fist elle-mesme requeste par courtoisie de le rendre son prisonnier: comme il fit, la pauvre Françoise ne refusant jamais rien aux seigneurs. Semble-il pas que ce soit un sort injuste? Constantin fils d'Helene fonda l'Empire de Constantinople: & tant de siècles apres Constantin fils d'Helene le finit. Quelquefois il luy plaist envier sur nos miracles: Nous voyons que le Roy Clovis assiegeant Angoulême, les murailles cheurent d'elles-mesmes par la faveur divine: Et Bouchet emprunte de quelque Auteur, que le Roy Robert assiegeant une ville, & s'estant desrobé du siege, pour

Avant que d'estre contrainte de relâcher les bras d'alentour de son nouvel espoux: & qu'un hyver survenant, & puis derechef un autre, eussent rassasié sa flamme avide en leurs longues nuits.  
*Cat. ad Mab.*

*Empire de Constantinople.*

*Fortune se plaist quelquefois d'envier sur nos miracles.*

aller à Orleans solemniser la feste de Saint Aignan, comme il estoit en devotion sur certain point de la Messe, les murailles de la ville assiegée, s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le Capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne, & ayant fait mettre la mine sous un grand pan de mur & le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutefois tout empenné, droit dans son fondement, que les assiegeés n'en vallurent pas moins. Quelquefois elle fait la medecine. Jason Phereus estant abandonné des Medecins, pour une aposteme qu'il avoit dans le poitrine, ayant envie de s'en défaire au moins par la mort, se jetta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps, si point, que son aposteme en creva, & guérit. Surpassa-elle pas le peintre Protogenes en la science de son art ? Cetuy-cy ayant parfaict l'image d'un chien las & recreu, à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'escume & la bave ; despité contre sa besongne, prit son esponge, & comme elle estoit abreuvée de diverses peintures, la jetta contre pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien, & y parfournit

*Fortune fait  
quelquefois  
la  
medecine.*

re à quoy l'art n'avoit peu atteindre. N'ad-  
 lresse-elle pas quelquefois nos conseils , & les  
 corrige ? Isabel , Reyne d'Angleterre , ayant à  
 repasser de Zelande en son Royaume , avec une  
 armée , en faveur de son fils contre son mary ,  
 estoit perduë , si elle fust arrivée au port qu'elle  
 avoit projectté , y estant attenduë par ses ennemis :  
 mais la fortune la jetta contre son vouloir ail-  
 leurs , où elle prit terre en toute feureté. Et  
 cet ancien qui ruant la pierre à un chien , en  
 assena & tua sa marastre , eut-il pas raison de  
 prononcer ces vers.

*Fortune fait ce  
 que l'art ne peut.*

*Fortune corrige  
 quelquefois nos  
 conseils.*

*Ταυτόματον ἡμῶν κακία βελούεται;*

*Fortune surpasse  
 les reglemens de  
 l'humaine pru-  
 dence.*

La fortune a meilleur advis que nous. Icetes  
 avoit pratiqué deux soldats pour tuer Timoleon ,  
 séjourant à Adrane en la Sicile. Ils prindrent  
 heure , sur le poinct qu'il feroit quelque sacrifice.  
 Et se meslans parmy la multitude , comme ils  
 se guignoient l'un l'autre , que l'occasion estoit  
 propre à leur effect : voicy un tiers , qui d'un  
 grand coup d'espée , en assena l'un par la teste ,  
 & le ruë mort par terre , & s'enfuit. Le com-  
 pagnon se tenant pour descouvert & perdu ,  
 recourut à à l'autel , requerant franchise , avec  
 promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il  
 faisoit le compte de la conjuration , voicy le tiers  
 qui avoit esté attrapé , lequel comme meurtrier  
 le peuple pousse & saboule au travers la presse  
 vers Timoleon , & les plus apparens de l'as-

semblée. Là il crie mercy : & dit avoir justement tué l'assassin de son pere : verifiant sur le champ par des tesmoins que son bon sort luy fournit tout à propos , qu'en la ville des Leontins , son pere , de vray , avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines Attiques , pour avoir eu cet heur , prenant raison de la mort de son pere , de retirer de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpassé en reglement , les regles de l'humaine prudence. Pour la fin : En ce fait icy , se descouvre-il pas une bien expresse application de sa faveur , & d'une bonté & piété singuliere ? Ignatius pere & fils , proscripts par les Triumvirs à Rome , se resolurent à ce genereux office , de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre , & en frustrer la cruauté des Tyrans : Ils se coururent sus , l'espee au poing : elle en dressa les pointes , & en fit deux coups également mortels , & donna l'honneur d'une si belle amitié , qu'ils eussent justement la force de retirer encore des playes leurs bras sanglans & armés , pour s'entr'embrasser en cet estat d'une si forte estrainte , que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes , laissant les corps toujours pris en ce noble nœud ; & les playes jointes humans amoureuxément , le sang & les restes de la vie , l'un de l'autre.

*Mort de deux  
proscriptis pere &  
fils entre les  
mains l'un de  
l'autre.*

## CHAPITRE XXXIV.

*D'un defaut de nos polices.*

**F**EU mon pere , homme pour n'estre aidé que de l'experience & du naturel , d'un jugement bien net , m'a dit autrefois qu'il avoit désiré mettre en train , qu'il y eust és villes certain lieu designé , auquel ceux qui auroient besoin de quelque chose se pussent rendre , & faire enregistrer leur affaire à un Officier estably pour cet effet : comme je cherche à vendre des perles : je cherche des perles à vendre , tel veut compagnie pour aller à Paris , tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité , tel d'un maistre , tel demande un ouvrier : qui cecy , qui cela , chacun selon son besoin. Et semble que ce moyen de nous entr'advertir , apporteroit non legere commodité au commerce public : Car à tous coups , il y a des conditions qui s'entrecherchent , & pour ne s'entr'entendre , laissent les hommes en extrême necessité. J'entends avec une grande honte de nostre siecle , qu'à nostre veuë , deux tres-excellens personnages en sçavoir , sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger. Lilius Gregorius Giraldus en Italie , & Sebastianus Castalio en Alle-

*Lieu certain  
designé pour ceux  
qui auroient be-  
soin de quelque  
chose de tres-  
grande commo-  
dité au commer-  
ce public.*

*Mort miserable  
de Lilius Giral-  
dus & Castalio.*

magne : Et croy qu'il y a mil hommes , qui les eussent appelez avec tres-avantageuses conditions , ou secourus où ils estoient s'ils l'eussent sçeu. Le monde n'est pas si generalement corrompu , que je ne sçache tel homme , qui souhaitteroit de bien grande affection , que les moyens que les siens luy ont mis en main , se peussent employer tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouisse , à mettre à l'abry de la necessité les personages rares & remarquables en quelque espece de valeur , que le mal-heür combat quelquefois jusques à l'extrémité : & qui les mettroit pour le moins en tel estat , qu'il ne tiendrait qu'à faute de bon discours , s'ils n'estoient contens. En la police œconomique mon pere avoit cét ordre , que je sçay louer , mais nullement ensuivre. C'est qu'outre le registre des negoces du mesnage , où se logent les menus comptes , payemens , marches , qui ne requierent la main du Notaire , lequel registre , un receveur a en charge ; il ordonnoit à celui de ses gens , qui luy servoit à escrire , un papier journal , à inserer toutes les survenances de quelque remarque , & jour par jour les memoires de l'histoire de sa maison : tres-plaisante à voir , quand le temps commence à en effacer la souvenance ; & tres-à propos pour nous oster souvent de peine. Quand fut entamée telle affaire , quand achevée : quels

*Police œconomique du pere de Montaigne.*

trains y ont passé , combien arresté : nos voyages , nos absences , mariages , morts , la reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles : changement des serviteurs principaux : telles matieres. Usage ancien , que je trouve bon à rafraîchir , chacun en sa chaudiere : & me trouve un sot d'y avoir failly.



## CHAPITRE XXXV.

*De l'usage de se vestir.*

O V que je veuille donner , il me faut forcer quelque barriere de la coustume , tant elle a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je deviens en cette saison frilleuse ; si la façon d'aller tout nud de ces Nations dernièrement trouvées , est une façon forcée par la chaude temperature de l'air , comme nous disons des Indiens & des Mores , ou si c'est l'originelle des hommes. Les gens d'entendement , d'autant que tout ce qui est sous le ciel , comme dit la sainte Parole , est sujet à mesmes loix ; ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy , où il faut distinguer les loix naturelles des controuvées , de recourir à la generale police du monde , où il n'y peut avoir rien de contrefait. Or tout estant exactementourny ailleurs de filet

*Façon de quelques Nations d'aller tout nud, quelle.*

*Usage general  
de se vestir.*

& d'aiguille, pour maintenir son estre, il est mécreable que nous soyons seuls produits en estat defectueux & indigent, & en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estranger.

*Similitude.*

Ainsi je tiens que comme les plantes, arbres, animaux, & tout ce qui vit, se treuve naturellement équipé de suffisante couverture, pour se defendre de l'injure du temps.

Epargnant toute chose presque, est couverte ou de cuir, ou de poil, ou d'es-corce, ou de cal, ou de co-que. *Luc. l. 4.*

*Propterea que ferè res omnes, aut corio sunt,  
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice  
tectæ.*

Aussi estions-nous : mais comme ceux qui esteignent par artificielle lumiere celle du jour, nous avons esteint nos propres moyens, par les moyens empruntez. Et est aisé à voir que c'est la coustume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : Car de ces Nations qui n'ont aucune cognoissance de vestemens, il s'en trouve d'assises environ sous mesme ciel que le nostre, & sous bien plus rude ciel que le nostre : Et puis la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousiours descouverte : les yeux, la bouche, le nez, les oreilles : à nos con-tadins, comme à nos ayeuls, la partie pec-torale & le ventre. Si nous fussions nés avec condition de cotillons & de greguesques, il ne faut faire doute, que nature n'eust armé d'une peau plus espoisse, ce qu'elle eust aban-

*Vestemens in-  
cognus de plu-  
sieurs nations, &  
pourquoy.*



donné à la batterie des saisons , comme elle a fait le bout des doigts & plante des pieds. Pourquoi semble-il difficile à croire ? entre ma façon d'estre vestu , & celle du païsan de mon pays , je trouve bien plus de distance , qu'il n'y a de sa façon à celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes , & en Turquie sur-tout , vont nuds par devotion ? Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux , qu'il voyoit en chemise en plein hyver , aussi scarbillat que tel qui se tient ammitonné dans les martres jusques aux oreilles , comme il pouvoit avoir patience : Et vous , Monsieur , répondit-il , vous avez bien la face decouverte : or moy je suis tout face. Les Italiens contens du fol du Duc de Florence , ce me semble ; que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu , il pouvoit porter le froid , à quoy il estoit bien empesché luy-mesme : Suivez , dit-il , ma recepte , de charger sur vous tous vos accoustremens , comme je fais les miens , vous n'en souffrirez non plus que moy. Le Roy Massinissa jusques à l'extrême vieillesse , ne peut estre induit à aller la teste cou-

*Hommes allans nuds par devotion.*

*Gueux en chemise en plein hyver.*

*Teste decouverte en toutes saisons.*

verte par froid , orage & pluie qu'il fist , ce qu'on dit aussi de l'Empereur Severus. Aux batailles données entre les Egyptiens & les Perses , Herodote dit avoir esté remarqué , & par d'autres & par luy , que de ceux qui y demeu-

*Test plus dur aux Egyptiens qu'aux Perses, & pourquoy.* roient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Egyptiens qu'aux Perses: à raison que ceux-cy portent tousiours leurs testes couvertes de beguins, & puis de turbans: ceux-là, rasés dès l'enfance & descouvertes. Et le Roy Agefilatis observa jusques à sa decrepitude, de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cesar, dit Suetone, marchoit tousiours devant sa troupe, & le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il fist soleil, ou qu'il pleut, & autant en dit-on de Hannibal:

*Ils sont façonnez à recevoir teste nuë, les torrens de la pluye & les orages fondans du Ciel comme ruines. Sil. Ital. lib. 1.*

— *tum vertise nudo*

*Excipere insanos imbres, cœlique ruinam.*

*Pieds nuds en tout temps au Royaume du Pegu.*

*Roy de Pologne.*

Vn Venitien, qui s'y est tenu long-temps, & qui ne fait que d'en venir, escrit qu'au Royaume du Pegu, les autres parties du corps vestuës, les hommes & les femmes, vont tousiours les pieds nuds, mesmes à cheval. Et Platon conseille merueilleusement pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds & à la teste autre couverture que celle que nature y a mise. Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur Roy, apres le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands Princes de nostre siecle; ne porte jamais gands, ny ne change pour hyver & temps qu'il fasse, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme je ne puis souffrir d'aller deboutonné & destaché, les sa-

boûeurs de mon voisinage se sentiroient en-  
 ravez de l'estre. Varro tient que quand on  
 ordonna que nous tinssions la teste decouverte ,  
 en presence des Dieux ou du Magistrat , on  
 e fit plus pour nostre santé , & nous fermir  
 contre les injures du temps , que pour compte  
 de la reverence. Et puis que nous sommes sur  
 e froid , & François accoustumez à nous bigar-  
 er (non pas moy , car je ne m'habîle guere  
 que de noir ou de blanc , à l'imitation de mon  
 pere ) adjouffons d'une autre piece , que le Capi-  
 itaine Martin du Bellay recite , au voyage  
 de Luxembourg , avoir veu les gelées si aspres ,  
 que le vin de la munition se coupoit à coups  
 de hache & de coignée , se debitoit aux sol-  
 dars par poids , & qu'ils l'emportoient dans  
 les panners : & Ovide ,

*Teste decouverte  
 en presence des  
 Dieux , & pour-  
 quoy.*

*Vin coupé à  
 coups de hache  
 & de coignée  
 en hyver.*

*Nudaque consistunt formam servantia testa.*

*Vina , nec hausta meri , sed data frustra bibunt.*

Les gelées sont si aspres en l'emboucheure des  
 Palus Mæotides , qu'en la mesme place où le  
 Lieutenant de Mithridates avoit livré bataille  
 aux ennemis à pied sec , & les y avoit des-  
 faits ; l'esté venu , il y gagna contre eux encore  
 une bataille navale. Les Romains souffrirent  
 grand desadvantage au combat qu'ils eurent  
 contre les Carthaginois pres de Plaifance , de  
 ce qu'ils allerent à la charge , le sang figé ,  
 & les membres contrains de froid : là où

Le vin se tient  
 en masse , &  
 despoüillé de  
 son poinçon en  
 garde la forme :  
 ils le boivent  
 non puisé , mais  
 distribué par  
 lopins. *Ovid.  
 Trist. l. 1.*

*Gelées aspres  
 es Palus Mæo-  
 tides.*

*Huiles distribuées par Hannibal à ses soldats en temps froid, & pour quoy.*

*Ravages horribles de neiges.*

*Arbres fruitiers enterrez en hyver.*

Hannibal avoit fait espandre du feu par tout son ost, pour eschauffer ses soldats : & distribue de l'huile par les bandes, afin que s'oignans ils rendissent leurs nerfs plus souples & degourdis, & encroustassent les pores contre les coups de l'air & du vent gelé, qui couroit lors. La retraitte des Grecs de Babylone en leur pays, est fameuse des difficultez & mesaise qu'ils eurent à surmonter. Cette-cy en fut; qu'acueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la connoissance du pays & des chemins : & en estant assiegez tout court, furent un jour & une nuit sans boire & sans manger, la pluspart de leurs bestes mortes : d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil, & lueur de la neige : plusieurs estropiez par les extremittez : plusieurs roides, transis & immobiles de froid, ayans encore le sens entier. Alexandre vit une Nation en laquelle on enterre les arbres fruitiers en hyver pour les defendre de la gelée & nous en pouvons aussi voir. Sur le sujet de vestir, le Roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne le reïteroit, employant sa dépense à ses continuelles liberalitez & recompenses; comme au ny pot, ny plat, ny utensile de sa cuisine & de sa table, ne luy estoient servis à des fois.

## CHAPITRE XXXVI.

*Du jeune Caton.*

E n'ay point cette erreur commune , de  
ger d'un autre selon que je suis. J'en croy  
ément des choses diverses à moy. Pour me  
tir engagé à une forme , je n'y oblige  
s le monde , comme chacun fait , & croy,  
conçoy mille contraires façons de vie : &  
rebours du commun , reçoÿ plus facilement  
différence , que la ressemblance en nous. Je  
charge tant qu'on veut , un autre estre ,  
mes conditions & principes : & le consti-  
te simplement en luy-mesme sans relation ,  
stoffant sur son propre modèle. Pour n'estre  
ntinent , je ne laisse d'advoier sincerement ,  
continence des Fueillans & des Capucins ,  
de bien trouver l'air de leur train. Je m'in-  
uë par imagination fort bien en leur place :  
les ayme & les honore d'autant plus , qu'ils  
ut autres que moy. Je desire singulierement ,  
'on nous juge chacun à part soy ; & qu'on  
me tire en conséquence des communs exem-  
s. Ma foiblesse n'altère aucunement les opi-  
ons que je dois avoir de la force & vigueur  
ceux qui le méritent. *Sunt , qui nihil sua-*

*Continence des  
Fueillans ou Ca-  
pucins.*

Il en est qui ne témoignent rien d'autrui, que ce qu'ils croient pouvoir imiter. *Cic. Ep. ad Brut.*

*dent, quàm quod se imitari posse confidunt*, Rampant au limon de la terre, je ne la pas de remarquer jusques dans les nuës la hauteur inimitable d'aucunes ames heroïques : C'est beaucoup pour moy d'avoir le jugement réglé, si les effets ne le peuvent estre, & maintenir au moins cette maistresse partie, exempte de corruption : C'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siecle, auquel nous vivons, au moins par nostre climat, est si plombé, que je ne vois pas l'exécution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire : & semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de College.

On croit que la vertu ne soit qu'une parole, comme on croit qu'un bois saint est du bois simplement. *Her. l. 1. Epist.*

*a* Qu'ils devroient revenir, quand ils ne la pourroient acquérir. *Cic. Thuf. 1.*

*b* Vertueuses actions anéanties pour le jour d'huy.

— *virtutem verba putant, ut Lucum ligna.*

*a Quam vereri deberent, etiam si percipere non possent.* C'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'oreille, pour parement. Il ne se reconnoît plus d'action vertueuse *b* : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence, car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance, & autres telles causes estrangères nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaireté que nous exerçons, &c. elles peuvent estre ainsi nommées, pour la consideration d'autrui, & du visage qu'elles p-

ent en public : mais chez l'ouvrier , ce n'est  
aucunement vertu. Il y a une autre fin proposée,  
autre cause mouvante. Or la vertu n'advoüe rien ,  
que ce qui se fait par elle , & pour elle seule. En  
cette grande bataille de Potidée , que les Grecs ,  
sous Paufanias , gagnèrent contre Mardonius &  
les Perses : les victorieux , suivant leur coustume ,  
se disputant à partir entre eux la gloire de l'exploict ,  
attribuerent à la Nation Spartiate la prece-  
dence de valeur en ce combat. Les Spartiates ,  
excellens juges de la vertu , quand ils vindrent  
à décider , à quel particulier de la Nation devoit  
s'attribuer l'honneur d'avoir le mieux fait en  
cette journée , trouverent qu'Aristodemus s'es-  
toit le plus courageusement hazardé : mais pour-  
tant ils ne luy en donnerent point de prix ,  
parce que sa vertu avoit esté incitée du desir  
de se purger du reproche qu'il avoit encouru  
au fait des Termopyles : & d'un appetit de  
mourir courageusement , pour garentir sa honte  
passée. Nos jugemens sont encore malades , &  
suivent la depravation de nos mœurs. Je voy  
la plupart des esprits de mon temps faire les  
ingenieux à obscurcir la gloire des belles &  
genereuses actions anciennes , leur donnant quel-  
que interpretation vile , & leur controuvant des  
occasions & des causes vaines : Grande subti-  
lité ; qu'on me donne l'action la plus excel-  
lente & pure , je m'en vais y fournir vray-

*Bataille de Po-  
tidée gagnée par  
les Grecs.*

*Volonté & non  
l'effect juge de  
nos actions.*

*Actions genereu-  
ses des Anciens.*

femblablement cinquante vicieuses intentions  
 Dieu ſçait , à qui les veut eſtendre , quelle  
 diverſité d'images ne ſouffre noſtre interne vo-  
 lonté : ils ne font pas tant malicieuſement que  
 lourdement & groſſièrement les ingenieux , avec  
 leur meſdiſance. La meſme peine qu'on prene  
 à detracter de ces grands noms , & la meſme  
 licence , je la prendrois volontiers à leur preſter  
 quelque tour d'eſpaule pour les hauffer. Ces  
 rares figures, & triées pour l'exemple du monde,  
 par le conſentement des ſages ; je ne me ſein-  
 drois pas de les recharger d'honneur , autant  
 que mon invention pourroit , en interpreta-  
 tion & favorable circonſtance. Et il faut croire  
 que les efforts de noſtre invention ſont loin  
 au deſſous de leur merite. C'eſt l'office des gens  
 de bien , de peindre la vertu la plus belle qui  
 ſe puiſſe. Et ne meſſieroit pas , quand la paſſion  
 nous transporterait à la faveur de ſi ſainctes formes.  
 Ce que ceux-cy font au contraire , ils le font  
 ou par malice , ou par ce vice de ramener  
 leur creance à leur portée , dequoy je viens  
 de parler ; ou comme je penſe pluſtoſt , pour  
 n'avoir pas la veuë aſſez forte & aſſez nette ,  
 ny dreſſée à concevoir la ſplendeur de la vertu  
 en ſa pureté naïſſe : Comme Plutarque dit ,  
 que de ſon temps , aucuns attribuoient la cauſe  
 de la mort du jeune Caton , à la crainte qu'il  
 avoit eue de Ceſar ; dequoy il ſe pique avec

*Mort du jeune  
 Caton , & la  
 cauſe d'icelle.*



aïson : Et peut-on juger par là , combien il  
 eust encorè plus offensé de ceux qui l'ont  
 tribuée à l'ambition. Sottes gens. Il eust bien  
 ait une belle action genereuse & juste , plustost  
 avec ignominie que pour la gloire. Ce per-  
 onnage-là fut veritablement un patron que  
 nature choisit , pour monstrier jusques où l'hu-  
 maine vertu & fermeté pouvoit atteindre : Mais  
 ne suis pas icy à mesmes pour traicter ce  
 ie argument : Je veux seulement faire luter  
 nsemble , les traicts de cinq Poëtes Latins ,  
 ur la louange de Caton , & pour l'interest de  
 Caton : & par incident pour le leur aussi. Or  
 levra l'enfant bien nourry , trouver au prix  
 les autres , les deux premiers trainans. Le troi-  
 iesme , plus verd : mais qui s'est abbatu par  
 l'extravagance de sa force. Il estimera que là  
 y auroit place à un ou deux degrez d'in-  
 vention encorè , pour arriver au quatriesme ,  
 ur le point duquel il joindra ses mains par  
 admiration. Au dernier , premier de quelque  
 espace : mais laquelle espace il jurera ne pou-  
 voir estre remplie par nul esprit humain , il  
 estonnera , il se transira. Voicy merveilles.  
 Nous avons bien plus de Poëtes que de juges  
 & interpretes de poésie. Il est plus aisé de la  
 faire , que de la cognoistre. A certaine mesure  
 passe , on la peut juger par les preceptes & par  
 art. Mais la bonne , la suprême , la divine ,

*Caton , vray pa-  
 tron de vertu &  
 fermeté humai-  
 ne.*

*Poëtes en plus  
 grand nombre  
 que les interpre-  
 tes de Poësie.*

*Poësie , suprême  
 fureur des Poë-  
 tes.*

est au dessus des regles & de la raison. Qui-  
conque en diserne la beauté, d'une veuë ferme  
& raffise, il ne la void pas non plus que la  
splendeur d'un esclair. Elle ne pratique point  
nostre jugement, elle le ravit & ravage. La  
fureur qui espoinçonne celuy qui la sçait pe-  
netrer, fiert encore un tiers à la luy ouïr.

*Similitude.*

*Aymant, & sa  
vertu.*

traitter & reciter. Comme l'aymant attire non  
seulement une aiguille, mais infond encores  
en elle sa faculté d'en attirer d'autres : & il  
se void plus clairement aux theatres, que l'ins-  
piration sacrée des Muses, ayant premierement  
agité le Poëte à la cholere, au deuil, à la  
hayne, & hors de foy, où elles veulent ;  
frappe encore par le Poëte, l'acteur, & par  
l'acteur consecutivement tout un peuple. C'est  
l'enfilure de nos aiguilles suspenduës l'une de

*Poësie de Mon-  
taigne, quelle.*

l'autre. Dès ma premiere enfance, la poësie  
a eu cela de me transpercer & transporter.  
Mais ce ressentiment bien vif, qui est natu-  
rellement en moy, a esté diversément manié  
par diversité de formes, non tant plus hautes  
& plus basses, car c'estoient tousiours des plus  
hautes en chaque espece, comme differentes  
en couleur. Premierement une fluidité gaye  
& ingenieuse : depuis une subtilité aiguë &  
relevée. Enfin, une force meure & constante.

*Louange de Ca-  
ton.*

L'exemple le dira mieux, Ovide, Lucain,  
Virgile. Mais voila nos gens sur la carriere,

*Sis*

*Sit Cato dum vivit sanè vel Cæsare major ,*

Dit l'un :

—— & invictum , devicta morte , Catonem ,

Dit l'autre : Et l'autre , parlant des guerres civiles d'entre César & Pompejus ,

*Victrix causa Diis placuit , sed victa Catoni.*

Et le quatriesme sur les louanges de César :

a *Et cuncta terrarum subacta ,  
Præter atrocem animum Catonis.*

Et le maître du chœur , apres avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peinture , finit en cette maniere :

b ——— *his dantem jura Catonem.*

Que Caton fût toute sa vie , plus grand que le mesme César. *Mart. l. 6.*

Et Caton indomptable , ayant domté la mort. *Man. Astr. l. 4.*

Le vainqueur prend son droit de la faveur des Dieux. De celle de Caton le vaincu s'autorise. *Luc. l. 1.*

a Sa forte main domta tout ce qu'on void sur terre : Sauf la brave fierté du grand cœur de Caton. *Hor. l. 1.*

b Caron est là qui donne à tous la loy. *Æneid. 8.*



## CHAPITRE XXXVII.

*Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.*

QUAND nous rencontrons dans les Histoires, qu'Antigonus sceut tres-mauvais gré à son fils, de luy avoir présenté la teste du Roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy & que l'ayant veüe il se print bien fort à pleurer : Et que le Duc René de Lorraine pleignit aussi la mort du Duc Charles de Bourgongne, qu'il venoit de défaire, & en porta le dueil à son enterrement : Et qu'en la bataille d'Auroy, que le Comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois sa partie, pour le Duché de Bretagne ; le victorieux rencontra le corps de son ennemy trespaslé, en mer grand dueil, il ne faut pas s'escrier soudain

*Teste du Roy Pyrrhus présentée à Antigonus par son fils.*

*Bataille d'Auroy.*

*Mort des vaincus pleurée par les victorieux.*

Il advient souvent que l'esprit couvre sa passion, sous un manteau déguisé avec un œil, tantost gay, tantost triste. *Petrarqu.*

*Teste de Pompée présentée à Cesar.*

*Et così aven che l'animo ciascuna  
Sua passion sotto el contrario manto  
Ricopre, con la vista hor' chiara, hor' bruna.*

Quand on presenta à Cesar la teste de Pompejus, les Histoires disent qu'il en destourna sa veüe, comme d'un vilain & mal plaisir.

estacle. Il y avoit eu entr'eux une si longue  
telligence & société au maniement des affaires  
publiques, tant de communauté de fortunes,  
et d'offices reciproques & d'alliance, qu'il  
faut pas croire que cette contenance fust  
faulx & contrefaite, comme estime cet  
tre:

*— tutumque putavit*

*Iam bonus esse socer, lacrymas non sponte ca-*  
*dentes*

*Effudit, gemitusque expressit pectore lato.*

Et bien qu'à la verité la pluspart de nos actions  
soient que masque & fard, & qu'il puisse  
quelquefois estre vray,

*Hæredis fletus sub persona risus est.*

est-ce qu'au jugement de ces accidens, il  
se considerer comme nos ames se trouvent sou-  
vent agitées de diverses passions. Et tout ainsi  
en nos corps ils disent qu'il y a une assem-  
blée de diverses humeurs, desquelles celle-là  
est maistresse, qui commande le plus ordi-  
nement en nous, selon nos complexions:  
et en nos ames, bien qu'il y ait divers  
mouvemens qui les agitent, si faut-il qu'il  
y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce  
n'est pas avec si entier avantage, que pour  
la volubilité & souplesse de nostre ame, les

Il creut lors  
qu'il pouvoit  
sans peril, faire  
le bon beau-pe-  
re, & versant  
des larmes for-  
cées, il expri-  
ma des soupirs  
d'un sein épa-  
nouy de joye.  
*Lucan. l. 9.*

Les pleurs d'un  
heritier, sont  
des ris sous le  
masque. *Aul.*  
*Gell. ex Pub.*  
*mim.*

*Similitude.*

*Assemblée de  
diverses humeurs  
en nostre corps.*

### 356 ESSAIS DE MONTAIGNE.

plus foibles par occasion ne regaignent encore la place, & ne fassent une courte charge leur retour. D'où nous voyons non seulement les enfans qui vont tout naïvement après nature, pleurer & rire souvent de mesme chose mais nul d'entre nous ne se peut vanter, que que voyage qu'il fasse à son souhait, qu'encore au departir de sa famille & de ses amis, ne sente frissonner le courage: & si les larmes ne luy en eschappent tout à fait, au moins met-il le pied à l'estrié d'un visage morne contristé. Et quelque gentille flamme qui chauffe le cœur des filles bien nées, encore les depend-on à force du col de leurs mères pour les rendre à leurs espoux: quoy que ce bon compagnon:

*Pleurs & ris  
pour mesme  
chose.*

*Filles dependues  
du col de leurs  
mères pour sui-  
vre leurs espoux.*

Venus est elle odieuse aux nouvelles mariées? ou si elles fraudent la joye de leurs parens, par les feintes larmes qu'elles respandent en abondance sur le bord du lit nuptial; les Dieux ne perdent si leur cœur pleure?

*Cat.*

*Est-ne novis nuptis odio Venus, anne parentum  
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,  
Vbertim thalami quas intra lumina fundunt?  
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint!*

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celui mort, qu'on ne voudroit aucunement en vie. Quand je tance avec mon valet, tancé du meilleur courage que j'aye: ce sont de vraies & non feintes imprecations: mais ce fumée passée, qu'il ait besoin de moy, luy bien-feray volontiers, je tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin,

au : je n'entreprends pas de luy coudre à  
 mais ces titres : ny ne pense me desdire ,  
 pour le nommer honneste homme tantost apres.  
 nulle qualité ne nous embrasse purement &  
 universellement. Si ce n'estoit la contenance  
 d'un fol de parler seul , il n'est jour ny heure  
 peine , en laquelle on ne m'ouïst gronder  
 moy-mesme , & contre moy , Bren du  
 tout : & si n'entends pas , que ce soit ma defi-  
 nition. Qui pour me voir faire une mine tan-  
 tost froide , tantost amoureuse envers ma femme ,  
 estime que l'une ou l'autre soit feinte , il est  
 un sot. Neron prenant congé de sa mere qu'il  
 envoyoit noyer , sentit toutefois l'émotion de  
 l'adieu maternel : & en eut horreur & pitié.  
 On dit que la lumiere du soleil n'est pas d'une  
 piece continuë : mais qu'il nous élance si dru  
 sans cesse de nouveaux rayons les uns sur les  
 autres , que nous n'en pouvons appercevoir  
 l'entre-deux :

*Largus enim liquidi fons luminis ætherius sol  
 Irrigat assiduè cælum candore recenti ,  
 Suppeditatque novo confestim lumine lumen :*

Ainsi essance nostre ame ses pointes diverse-  
 ment & imperceptiblement. Artabanus surprint  
 Xerxes , son nepveu , & le tança de la mu-  
 tation soudaine de sa contenance. Il estoit à  
 considerer la grandeur desmesurée de ses forces ,

*Cruauté de Ne-  
 ron envers sa  
 mere.*

*Similitude.*

*Lumiere du soleil  
 n'est continuë.*

Le soleil æthe-  
 ré large source  
 de lumiere, en-  
 roule sans cesse  
 les Cieux des  
 rayons liquides  
 d'une nouvelle  
 splendeur : ad-  
 joustant coup  
 sur coup la  
 clarté recente de  
 la clarté. *Luc.*  
*l. 7.*

*Ris & pleurs de  
 Xerxes à la con-  
 sideration des  
 grandeurs des-  
 mesurées de ses  
 forces.*

## 358 ESSAIS DE MONTAIGNE.

au passage de l'Hellespont, pour l'entreprise de la Grece. Il luy print premièrement un treffaillement d'aïse, à voir tant de milliers d'hommes à son service, & le tesmôigna par l'allegresse & feste de son visage : Et tout soudain, en mesme instant sa pensée luy suggerant, comme tant de vies avoient à défaillir au plus loing dans un siecle, il resfroigna son front, & s'attrista jusques aux larmes. Nous avons poursuivy avec résoluë volonté la vengeance d'une injure, & ressenty un singulier contentement de la victoire, nous en pleurons pourtant : ce n'est pas de cela que nous pleu-

*L'ame ne regarde  
toutes choses  
d'un œil & d'un  
biais.*

rions : il n'y a rien de changé, mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, & se la représente par un autre visage : car chaque chose a plusieurs biais & plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances & amitez, saisissent nostre imagination, & la passionnent pour l'heure, selon leur condition, mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe.

Il n'est nul mouvement si prompt que ce-  
luy-là que nostre ame conçoit  
& produit. Par-  
tât elle se meut  
soy-mesme d'une  
agitation plus  
subite, que  
route autre chose,  
de quoy nous  
puissions avoir  
cognoissance. *Id. l. 7.*

*Nil adeo fieri celeri ratione videtur,  
Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.  
Ocius ergo animus quàm res se periet ulla,  
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.*

Et à cette cause, voulans de toute cette suite continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit



commis d'une si meure & genereuse delibera-  
 tion, il ne pleure pas la liberté rendue à sa  
 patrie ; il ne pleure pas le tyran , mais il pleure  
 son frere. Vne partie de son devoir est jouée ,  
 donnons luy en jolier l'autre.

*Pleurs de Timon  
 Leon sur un meurtre  
 par luy commis.*

## CHAPITRE XXXVIII.

### *De la Solitude.*

**L**AISSONS à part cette longue compa-  
 raison de la vie solitaire à l'active : Et quant  
 à ce beau mot , dequoy se couvrent l'ambition  
 & l'avarice , que nous ne sommes pas naiz  
 pour nostre particulier , ains pour le public ;  
 rapportons nous en hardiment à ceux qui sont  
 en la danse , & qu'ils se battent la conscience ,  
 si au contraire , les estats , les charges , &  
 cette tracasserie du monde , ne se recherchent  
 plustost pour tirer du public son profit particu-  
 lier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse  
 en nostre siecle , montrent bien que la fin  
 n'en vaut gueres. Respondons à l'ambition ,  
 que c'est elle mesme qui nous donne le goust  
 de la solitude. Car que fuit-elle tant que la  
 société ? que cherche-elle tant que ses coudées  
 franches ? Il y a dequoy bien & mal faire par  
 tout : Toutefois si le mot de Biais est vray ,

*Ambition enne-  
 mie de la société.*

*Bons en petit nombre.* que la pire part c'est la plus grande, ou ce que dit l'Ecclesiastique, que de mille il n'en est pas un bon;

Parce que les gens de bien sont presque aussi rares de nombre, que les portes de Thebes, ou les bouches du riche Nil. *liv. Sat. 13.*

*Rari quippe boni, numero vix sunt totidem, quot Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili:*

*Société des méchans, infortunée.*

La contagion est tres-dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vicieux, ou les haïr. Tous les deux sont dangereux, & de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup, & d'en haïr beaucoup, parce qu'ils nous sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer, ont raison de regarder, que ceux qui se mettent en mesme vaisseau, ne soient dissolus, blasphemateurs, méchans : estimans telle société infortunée. Parquoy Bias plaisamment, à ceux qui passeroient avec luy le danger d'une grande tourmente, & appelloient le secours des Dieux : Taisez-vous, dit-il, qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avec moy. Et d'un plus pressant exemple, Albuquerque, Viceroy en l'Inde pour Emanüel Roy de Portugal, en une extrême peril de fortune de mer, print sur ses espauls un jeune garçon pour cette seule fin, qu'en la société de leur peril, son innocence luy servist de garant, & de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à bord.

*Le sage peut par tout vivre content.*

Ce n'est pas que le Sage ne puisse par tout vivre content, voire & seul, en la foule d'un

Palais : mais s'il est à choisir , il en fuira , dit l'Escole , mesmes la veüe : Il portera s'il est besoin cela , mais s'il est en luy , il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre défait des vices , s'il faut encore qu'il conteste avec ceux d'autrui. Charondas chastioit pour mauvais ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie. Il n'est rien si dissociable & sociable que l'homme : l'un par son vice , l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celui qui luy reprochoit sa conversation avec les meschans , en disant ; que les Medecins vivent bien entre les malades. Car s'ils servent à la santé des malades , ils deterioient la leur , par la contagion , la veüe continuelle , & pratique des maladies. Or la fin , ce crois-je , en est toute une , d'en vivre plus à loisir & à son aise. Mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin : Souvent on pense avoir quitté les affaires , on ne les a que changez. Il n'y a guere moins de tourment au gouvernement d'une famille que d'un estat entier : Où que l'ame soit empeschée , elle y est toute : Et pour estre les occupations domestiques moins importantes , elles n'en sont pas moins importunes. Davantage , pour nous estre defaits de la Cour & du marché , nous ne sommes pas defaits des principaux tourmens de nostre vie.

*Conversation  
avec les meschans  
dangereuse.*

*L'ame où qu'elle  
s'employe y est  
toute.*

La raison & la prudence, emportent tous les fouds de l'ame, & non le séjour de ton beau palais, qui s'élève sur le bord de la mer, arbitre de sa vaste estendue.  
*Hor. l. 1. Epig.*

L'aigre foudy se jette en trousse, derriere l'homme de cheval.  
*Hor. l. 3.*

La solitude ne nous demeste des vices.

Toujours le trait meurtrier en son flanc est planté.  
*Æneid. l. 4.*

Pourquoy cherchons-nous de changer nos terres, à celles qu'un autre soleit eschauffe? qui s'est jamais peu bannir de soy - mesme, pour s'estre banny de son pays.  
*Hor. l. 2.*

*Similitude.*

ratio & prudentia curas,  
*Non locus effusi latè maris arbiter aufert.*

L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur & les concupiscences, ne nous abandonnent point pour changer de contrée:

*Et post equitem sedet atra cura.*

Elles nous suivent souvent jusques dans les Cloistres, & dans les Escoles de Philosophie. Ny les deserts, ny les rochers creusez, ny la haire, ny les jeusnes, ne nous en demellent:

*hæret lateri lethalis arundo.*

On disoit à Socrates, que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage: Je croy bien, dit-il, il s'estoit emporté avecques soy.

*Quid terras aliâ calentes  
Sole mutamus? patriâ quis exul,  
Se quoque fugit?*

Si on ne descharge premièrement soy & son ame, du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage: comme en un navire, les charges empeschent moins, quand elles sont rassilées: Vous faites plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place. Vous enfachez le mal en le remuant: comme les pals s'enfoncent plus avant, & s'affermissent en les branlant & secouant. Parquoy ce n'est pas

assez de s'estre escarté du peuple, ce n'est pas  
assez de changer de place, il se faut escarter  
des conditions populaires, qui sont en nous :  
il se faut sequestre & r'avoir de soy.

a ——— rupi jam vincula, dicas,  
Nam luctata canis nodum arripit, attamen illa  
Cum fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Nous emportons nos fers quant & nous : Ce  
n'est pas une entiere liberté, nous tournons  
encore la veuë vers ce que nous avons laissé :  
nous en avons la fantaisie pleine.

b Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis  
Atque pericula tunc ingratissimè insinuandum ?  
Quantæ conscindunt hominem cupidinis acres  
Sollicitum curæ, quantique perinde timores ?  
Quidve superbia, spurcicia, ac petulantia ; quantas  
Efficiunt clades, quid luxus desidiesque ?

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne  
se peut eschapper à elle-mesme :

In culpa est animus, qui se non effugit unquam.

Ainsi il la faut ramener & retirer en soy :  
C'est la vraye solitude, & qui se peut jouir  
au milieu des Villes & des Cours des Roys,  
mais elle se jouit plus commodément à part.  
Or puis que nous entreprenons de vivre seuls,  
& de nous passer de compagnie, faisons que  
nostre contentement depende de nous : Dépre-

a Si tu dis, j'ay  
rompu mon lië :  
la chienne en  
tirassant empor-  
te son attache ;  
mais fuyante  
neantmoins, el-  
le traîne au col  
une longue cor-  
dée de la chaî-  
ne. *Perf. Sat. 5.*

b Si l'ame n'est  
reiglée, quels  
côbars & quels  
perils nous suf-  
fire-elle malgré  
nos résistances ?  
quel trenchant  
foucy des acres  
cupiditez, des-  
chire l'homme  
plein de fié-  
vreuse agita-  
tion ? quelles  
craintes apres ?  
quels grands de-  
fastres font tous  
les jours éclater  
l'insolence, la  
superbe & les  
sales voluptez ?  
quel mal ne fait  
le luxe & l'oy-  
sive faineantise ?  
*Lucret. l. 5.*

L'ame rend nos-  
tre bien & nostre  
mal.

Blasmons en  
nostre esprit qui  
tient toujours  
à soy. *Hor. l. 1.  
Epist.*

Solitude vraye,  
celle.

## 364 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Constance en  
affliction.*

nous-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui : Gaignons sur nous , de pouvoir à bon escient vivre seuls , & y vivre à nostre aise. Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville , où il avoit perdu femme , enfans , & chevance , Demetrius Poliorcettes , le voyant en une si grande ruine de sa patrie , le visage non effrayé , luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage ; il respondit que non , & qu'il n'y avoit Dieu mercy rien perdu du sien. C'est ce que le Philosophe Antisthenes disoit plaisamment , que l'homme se devoit pourvoir de munitions qui flottassent sur l'eau , & peussent à nage avec luy eschapper du naufrage. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu , s'il a foy-mesme. Quand la Ville de Nole fut ruinée par les Barbares , Paulinus qui en estoit Evêque , y ayant tout perdu , & restant leur prisonnier , prioit ainsi Dieu : Seigneur garde-moy de sentir cette perte : car tu sçais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moy. Les richesses qui le faisoient riche , & les biens qui le faisoient bon , estoient encore en leur entier. Voila que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'injure : & de les cacher en lieu , où personne n'aille , & lequel ne puisse estre trahi que par nous-mesmes. Il faut avoir femme , enfans , biens , & sur tout de la santé , qui

*Biens vrais , &  
qui se peuvent  
affranchir de  
toute injure.*

peut ; mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en despende. Il se faut reserver une arriere boutique , toute nostre , toute franche , en laquelle nous establissons nostre vraye liberté & principale retraicte & solitude. En cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire entretien , de nous à nous-mesmes , & si privé , que nulle accointance ou communication de chose estrangere n'y trouve place : y discourir & y rire , comme sans femme , sans enfans , & sans biens , sans train & sans valets : afin que quand l'occasion adviendra de leur perte , il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy-mesme : elle se peut faire compagnie , elle a dequoy assaillir & dequoy defendre , dequoy recevoir , & dequoy donner : ne craignons pas en cette solitude , nous croupir d'oïveté ennuyeuse ,

*Ame contournable en soi-mesme.*

*In solis sis tibi turba locis.*

*Aux solitaires lieux cherche troupe en toy-mesme. Tib. vel Propert.*

La vertu se contente de soy : sans discipline , sans paroles , sans effects. En nos actions accoustumées , de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grim pant contremont les ruïnes de ce mur , furieux & hors de soy , en bute de tant de harquebuzades : & cet autre tout cicatricé , transi & passe de faim , delibéré de crever plustost que de luy

*Vertu contente d'elle-mesme.*

ouvrir la porte ; penſes-tu qu'ils y ſoient pour eux ? pour tel à l'adventure , qu'ils ne virent onques , & qui ne ſe donne aucune peine de leur fait , plongé cependant en l'oyſiveté & aux delices. Cetuy-cy tout pituiteux , chafſieux & craſſeux , que tu vois ſortir apres minuit d'une eſtude , penſes-tu qu'il cherche parmy les livres , comme il ſe rendra plus homme de bien , plus content & plus ſage ? nulles nouvelles. Il y mourra , ou il apprendra à la poſterité la meſure des vers de Plaute , & la vraye orthographe d'un mot Latin. Qui ne contre-change volontiers la ſanté , le repos , & la vie , à la reputation & à la gloire ? la plus inutile , vaine & fauſſe monnoye , qui ſoit en noſtre uſage. Noſtre mort ne nous faiſoit pas aſſez de peur , chargeons-nous encore de celle de nos femmes , de nos enfans , & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoient pas aſſez de peine , prenons encores à nous tourmenter & rompre la teſte , de ceux de nos voiſins & amis.

a Ah quelle folie peur perſuader , d'eſtablir ou loger quelqu'un en ſon ame , qui ſoit plus cher qu'on ne l'eſt pas à ſoy - meſme.  
Terent. Adelp.  
act. 1.

Solitude loüable en ceux qui ont donné leur aage plus floriffant au monde.

a *Vah quemquamne hominem in animum inſtituere , aut*

*Parare , quod fit charius , quàm ipſe eſt ſibi ?*

La ſolitude me ſemble avoir plus d'apparence , & de raiſon , à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif & fleuriffant , à l'exemple



de Thales. C'est assez vescu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie : ramenons à nous & à nostre aise, nos pensées & nos intentions. Ce n'est pas une legere partie que de faire seurement sa retraite : elle nous empesche assez sans y meller d'autres entreprises. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y, plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compagnie, despestrons-nous de ces violentes prises, qui nous engagent ailleurs, & nous esloignent de nous. Il faut denoier ces obligations si fortes : & meshuy aymer cecy & cela, mais n'espouser rien que soy : C'est à dire, le reste soit à nous : mais non pas joint & colé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher, & arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnoier de la société, puis que nous n'y pouvons rien rapporter. Et qui ne peut prester, qu'il se defende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons-les, & resserrons en nous. Qui peut renverser & confondre en soy les offices de tant d'amitez, & de la compagnie, qu'il le fasse. En cette cheute, qui le rend inutile, poissant, & importun aux autres, qu'il se garde d'estre importun à soy-mesme, & poissant & inutile.

*Sçavoir estre à  
soy, que c'est.*

Qu'il se flatte & caresse, & sur tout se regente, respectant & craignant sa raison & sa conscience, si bien qu'il ne puisse sans honte, broncher en leur presence. *Rarum est enim,*

C'est chose rare, que chacun se respecte soy-mesme suffisamment. *Seneca.*

*ut satis se quisque vereatur.* Socrates dit, que les jeunes se doivent faire instruire, les hommes s'exercer à bien faire : les vieux se retirer de toute occupation civile & militaire, vivans à leur discretion, sans obligation à certain office.

Ames propres à la retraite & solitude.

Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraite les unes que les autres. Ceux qui ont l'apprehension molle & lasche, & une affection & volonté delicate, & qui ne s'affervit & ne s'employe pas aysément, desquels je suis, & par naturelle condition & par discours ; ils se plieront mieux à ce conseil,

Ames actives & occupées.

que les ames actives & occupées, qui embrassent tout, & s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent, & qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ces commoditez accidentales & hors de nous, entant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement : Ce ne l'est pas, ny la raison, ny la nature ne le veulent : Pourquoy contre ses loix asservirons-nous nostre contentement à la puissance d'autrui ? D'anticiper aussi les accidens de fortune, se priver des commoditez qui nous sont en main, comme

Biens de fortune mesprisez.

plusieurs

plusieurs ont fait par devotion , & quelques Philosophes par discours , se servir soy-mesmes , coucher sur la dure ; se crever les yeux ; jeter les richesses emmy la rivière , rechercher la douleur ; ceux-là , pour , par le tourment de cette vie ; en acquerir la beatitude d'une autre ; ceux-cy , pour s'estans logez en la plus basse marche , se mettre en seureté de nouvelle cheute ; c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides & plus fortes font leur cachette mesme , glorieuse & exemplaire.

J'ayme de petits biens , mais assurez : & s'ils venoient à manquer , je vivrois constant en la pauvreté : toutesfois s'il m'arrive je ne sçay quoy de plus gras & plantureux ; je dis , que cetuy-là tout seul , est sage & bien instruit à vivre , qui triomphant de sa richesse , s'estale & se fonde en belles maisons de plaisance. Horat. l. 1. Epist.

*tuta & parvula laudo ,  
Cum res deficiunt , satis inter vilia fortis :  
Verum ubi quid melius contingit & unctius , idem  
Hos sapere , & solos ajo bene vivere , quorum  
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis :*

Il y a pour moy assez à faire sans aller si avant. Il me suffit sous la faveur de la fortune , de me préparer à sa défaveur ; & me représenter estant à mon aise , le mal à venir , autant que l'imagination y peut atteindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux joustes & tournois , & contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcefilaüs le Philosophe moins reformé , pour sçavoir qu'il usoit d'utenfiles d'or & d'argent , selon que la condition de sa fortune le luy permettoit : & l'estime mieux , de ce qu'il en usoit modérément & liberalement.

*Utenfiles d'or & d'argent d'Arcefilaüs.*

*Nécessité naturelle & ses limites.*

ment, que s'il s'en fust demis. Je voy jusques à quels limites va la nécessité naturelle ; & considérant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué & plus sain que moy, je me plante en sa place : j'essaye de chauffer mon ame à son biais. Et courant ainsi par les autres exemples, quoy que je pense la mort, la pauvreté, le mépris, & la maladie à mes talons ; je me resous aisément de n'entrer en effroy, de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience : Et ne veux croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effets du discours, ne puissent arriver aux effets de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouissance, de supplier Dieu pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy-mesme, & des biens qui naissent de moy. Je voy des jeunes hommes gaillards, qui portent nonobstant dans leurs coffres, une masse de pillules, pour s'en servir quand le rhume les pressera : lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en main. Ainsi faut-il faire : Et encore si on se sent sujet à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assoupissent & endorment la partie. L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non penible ny en-

*Occupation de la vie solitaire, quelle.*

nuyeuſe ; autrement pour neant ferions - nous eſtat d'y eſtre venus chercher le ſejour. Cela dépend du gouſt particulier d'un chacun : Le mien ne ſ'accommode aucunement au meſnage. Ceux qui l'ayment , ils ſ'y doivent adonner avec moderation.

*Conentur ſibi res , non ſe ſubmittere rebus.*

Souſmets à toy la choſe, & non toy - meſme à elle. *Hor. Ep. 1.*

C'eſt autrement un office ſervile que la meſnagerie , comme le nomme Saluſte : Elle a des parties plus excuſables , comme le ſoin des jardins , que Xenophon attribué à Cyrus : Et ſe peut trouver un moyen entre ce bas & vil ſoin , tendu & plein de ſolicitude , qu'on void aux hommes qui ſ'y plongent du tout ; & cette profonde & extreme nonchalance , laiſſant tout aller à l'abandon , qu'on void en d'autres :

*Meſnagerie , office ſervile.*

———— *Democriti pecus edit agellos ,*  
*Cultaque , dum peregrè eſt animus ſine corpore*  
*velox.*

Le beſtail man-  
gea les bleds &  
les vignes du  
ſage Democri-  
te , tandis que  
l'eſprit eſcarté  
du corps pere-  
grinoit d'un vol  
leger. *Idem.*  
*Epiſt. 12.*

Mais oyons le conſeil que donne le jeune Plin à Cornelius Rufus ſon amy , ſur ce propos de la ſolitude : Je te conſeille en cette pleine & graſſe retraicte où tu es , de quitter à tes gens ce bas & abject ſoin du meſnage , & t'addonner à l'eſtude des Lettres , pour en tirer quelque choſe qui ſoit toute tienne. Il entend la reputation d'une pareille humeur à celle de

*Solitude & re-  
traicte d'affaires  
publiques à quoy  
doit eſtre em-  
ployée.*

### 372. ESSAIS DE MONTAIGNE.

Cicéro , qui dit vouloir employer sa solitude & séjour des affaires publiques , à s'en acquérir par ses écrits une vie immortelle.

Le sçavoir  
donc n'est rien  
pour toy : Si  
quelqu'un ne  
sçait que tu  
sçaches. *Perf.*  
*Sat. 1.*

— usque adeòne  
*Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?*

*Solitude recherchée par devotion, quelle, & ses fins.*

Il semble que ce soit raison , puis qu'on parle de se retirer du monde , qu'on regarde hors de luy. Ceux-cy ne le font qu'à demy. Ils dressent bien leur partie , pour quand ils n'y seront plus : mais le fruit de leur dessein , ils prétendent le tirer encore lors du monde , absens , par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui par devotion , cherchent la solitude , remplissans leur courage , de la certitude des promesses divines en l'autre vie , est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu , object infiny en bonté & en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs en toute liberté. Les afflictions , les douleurs , leur viennent à profit , employées à l'acquest d'une santé & resjouissance eternelle. La mort , à souhait : passage à un si parfait estat. L'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance : & les appetits charnels , rebutez & endormis par leurs refus : car rien ne les entretient que l'usage & l'exercice. Cette seule fin , d'une autre vie heureusement immortelle , merite loyalement , que nous abandonnions les

commoditez & douceurs de cette vie nostre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foy & esperance, reellement & constamment, il se bastit en la solitude, une vie voluptueuse & delicieuse, au dela de toute autre sorte de vie. Ny la fin donc ny le moyen de ce conseil ne me contente : nous retombons tousiours de fiebvre en chaud mal. Cette occupation des livres, est aussi penible que toute autre : & autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement considerée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux, & l'ambitieux. Les Sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, & à discerner les vrais plaisirs & entiers, des plaisirs meslez & bigarrez de plus de peine. Car la pluspart des plaisirs, disent-ils, nous chatoüillent & embrasent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Egyptiens appelloient Philistas : & si la douleur de teste nous venoit avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire, mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, & nous cache sa suite : Les Livres sont plaisans : mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté & la santé, nos meilleurs pieces, quittons-les : Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contre-

*Estude penible.*

*Plaisirs nous chatoüillent pour nous estrangler.*

*Livres, comme doivent estre frequentez.*

*Similitude.*

peser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long-temps affoiblis par quelque indisposition, se rangent enfin à la mercy de la medecine : & se font desseigner par art certaines regles de vivre, pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuyé & degousté de la vie commune, doit former cette-cy aux regles de la raison, l'ordonner & ranger par premeditation & discours. Il doit avoir prins congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte, & fuir en general les passions, qui empeschent la tranquillité du corps & de l'ame, & choisir la route qui est plus selon son humeur :

Chacun a son  
humeur, & doit  
suivre sa route.

*Propert. lib. 2.*

*Vnusquisque sua noverit ire via.*

*Occupations.*

Au mesnage, à l'estude, à la chasse, & tout autre exercice, il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir, & garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il faut reserver d'embesoignement & d'occupation, autant seulement qu'il en est besoin, pour nous tenir en haleine, & pour nous garantir des incommoditez que tire apres soy l'autre extremité d'une lasche oyfiveté & assoupie. Il y a des sciences steriles & épineuses, & la pluspart forgées pour la presse, il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme pour moy, que des Livres

*Oyfiveté.*

*Science sterile  
& espineuse.*



ou plaisans & faciles , qui me chatouillent ,  
ou ceux qui me consolent , & conseillent à  
regler ma vie & ma mort.

— *tacitum sylvas inter reptare salubres ,  
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est.*

Les gens plus sages peuvent se forger un repos  
tout spirituel , ayant l'ame forte & vigoureuse :  
Moy qui l'ay commune , il faut que j'ayde à  
me soustenir par les commoditez corporelles :  
Et l'aage m'ayant tantost defrobé celles qui  
estoint plus à ma fantaisie , j'instruis & aiguise  
mon appetit à celles qui restent plus sortables  
à cette autre saison. Il faut retenir avec nos  
dents & nos griffes , l'usage des plaisirs de  
la vie , que nos ans nous arrachent des poings ,  
les uns apres les autres :

— *carpamus dulcia : nostrum est  
Quod vivis , cinis & manes & fabula fies.*

Or quant à la fin que Pline & Cicero nous  
proposent de la gloire , c'est bien loin de mon  
conte : La plus contraire humeur à la retraicte ,  
c'est l'ambition. La gloire & le repos sont choses  
qui ne peuvent loger en mesme giste : à ce que  
je voy , ceux-cy n'ont que les bras & les jambes  
hors de la presse , leur ame , leur intention y  
demeurent engagées plus que jamais.

*Tun' vetule auriculus alienis colligis escas ?*

A a 4

Se promener  
en silence , ram-  
pant lentement  
par les salubres  
forests : & res-  
vant sur ce qui  
est digne du sa-  
ge & du juste.  
*Hor. l. 1. Epist.*

Cueillons les  
fleurs de nos  
plaisirs , autre-  
ment c'est lan-  
guir & non pas  
vivre : C'est estre  
que tu roules ,  
deviendra pou-  
dre , ombre &  
fable. *Perf.*  
*Sat. 5.*

*Gloire & repos  
incompatibles.*

Vas-tu , chetif  
vieillard , te  
travaillant à fai-  
re un amas d'a-  
morfes , pour  
apaster les au-  
reilles des pas-  
sans ? *Id. Sat. 1.*

Ils se font seulement reculez pour mieux sauter, & pour d'un plus fort mouvement faire une plus vive faussee dans la troupe. Vous plaist-il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contre-poids, l'avis de deux Philosophes, & de deux Sectes tres-differentes, escrivans l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius leurs amis, pour du maniement des affaires, & des grandeurs, les retirer à la solitude. Vous avez (disent-ils) vescu nageant & flottant jusques à present, venez vous en mourir au port : Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere, donnez cecy à l'ombre : Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit ; à cette cause defaites-vous de tout soin de nom & de gloire. Il est danger que la lueur de vos actions, passées ne vous eclaire que trop, & vous suive jusques dans vostre taniere : Quittez avec les autres voluptez, celle qui vient de l'approbation d'autrui : Et quant à vostre science & suffisance, ne vous chaille, elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieux vous-mesme. Souvennez vous de celuy, à qui comme on demandast, à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guere de gens : J'en ay assez de peu, respondit-il, j'en ay assez d'un, j'en ay assez de pas un. Il disoit vray : vous & un compagnon estes assez suffisant theatre

un à l'autre , ou vous à vous-mêmes. Que  
 : peuple vous soit un , & un vous soit tout  
 : peuple : C'est une lasche ambition de vou- *Ambition enne-*  
 oir tirer gloire de son oyiveté , & de sa ca- *mie de la soli-*  
 hette : Il faut faire comme les animaux qui *tude.*  
 facent la trace à la porte de leur taniere. Ce  
 est plus ce qu'il vous faut chercher , que le  
 onde parle de vous ; mais comme il faut que  
 ous parliez à vous-mêmes. Retirez-vous en  
 ous , mais preparez-vous premierement de vous  
 cevoir : ce seroit folie de vous fier à vous-  
 mêmes , si vous ne vous sçavez gouverner. Il  
 a moyen de faillir en la solitude , comme *Moyen pour ne*  
 la compagnie : jusques à ce que vous vous *pas faillir en la*  
 yez rendu tel , devant qui vous n'osiez clo- *solitude.*  
 uer , & jusques à ce que vous ayez honte &  
 spect de vous-mêmes , *obversentur species ho-*  
*estæ animo* : representez-vous tousiours en l'i-  
 agination Caton , Phocion , & Aristides , en  
 presence desquels les fols mêmes cacheroient  
 urs fautes , & établissez-les contrerolleurs de  
 utes vos intentions : Si elles se détraquent ,  
 ur reverēce vous remettra en train : ils vous  
 ontiendront en cette voye , de vous contenter  
 : vous-mêmes , de n'emprunter rien que de  
 ous , d'arrester & fermir vostre ame en cer-  
 ines & limitées cogitations , où elle se puisse  
 aire : & ayant compris & entendu les vrais  
 ens , desquels on jouit à mesure qu'on les

378 ESSAIS DE MONTAIGNE.

entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. Voilà le conseil de la vraye & naïve Philosophie, non d'une Philosophie ostentatrice & parliere, comme celle des deux premiers.



## CHAPITRE XXXIX.

*Considerations sur Cicéron.*

ENCORE un traict à la comparaifon de ces  
 uples : Il fe tire des efcrits de Cicero , &  
 ce Pline peu retirant , à mon advis , aux  
 meurs de fon oncle ; infinis tefmoignages  
 nature outre mefure ambitieufe : Entre au-  
 s , qu'ils follicitent au fçeu de tout le  
 onde , les Hiftoriens de leurs temps , de  
 les oublier en leurs registres : & la for-  
 ne comme par depit , a fait durer jufques  
 nous la vanité de ces requestes , & des long-  
 nps fait perdre ces Histoires. Mais cecy  
 paffe toute bafefse de cœur , en perfonnes  
 tel rang ; d'avoir voulu tirer quelque prin-  
 pale gloire du caquet & de la parlerie ,  
 ques à y employer les lettres privées ef-  
 ites à leurs amis : en maniere , qu'aucunes  
 ans failly leur faifon pour eftre envoyées ,  
 les font ce neantmoins publier avec cette  
 gne excufe , qu'ils n'ont pas voulu perdre  
 ar travail & veillées. Sied-il pas bien à  
 ux Consuls Romains , fouverains Magiftrats  
 la Chofe publique emperiere du Monde ;  
 employer leur loifir à ordonner & fagotter

*Ambition de  
 Cicéron & de  
 Pline.*

*Lettres privées,  
 à quelle fin pu-  
 bliées par Pline  
 & Cicéron.*

gentiment une belle missive, pour en tirer reputation de bien entendre le langage de les nourrisse? Que feroit pis un simple maist d'Escole qui en gaignast sa vie? Si les gest de Xenophon & de Cesar, n'eussent de bien loin surpassé leur eloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escrits. Ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire fortable à un

*Comedies de Terence  
escrites par  
Scipion & Lælius.*

grand personnage, certainement Scipion & Lælius n'eussent pas résigné l'honneur de leurs Comedies, & toutes les mignardises & delices du Langage Latin, à un serf Africain. Car que cet ouvrage soit leur, sa beauté & son excellence le maintient assez, & Terence l'advoüe luy-mesme: & me feroit-on desplaisir de me desloger de cette creance. C'est un

*Qualitez mesadvenantes, ne  
peuvent faire valoir un homme.*

espece de mocquerie & d'injure, de vouloir faire valoir un homme, par des qualitez mesadvenantes à son rang; quoy qu'elles soient autrement louables: & par les qualitez auxquelles qui ne doivent pas estre les siennes principales: Comme qui loueroit un Roy d'estre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebusier, ou bon coureur de bague. Ces loüanges ne luy font honneur si elles ne sont presentes en foule, & à la suite de celles qui luy sont propres: à sçavoir de la

ffice, & de la science de conduire son peuple  
 en paix & en guerre : De cette façon fait  
 honneur à Cyrus l'agriculture, & à Charle-  
 magne l'éloquence, & connoissance des bon-  
 nes Lettres. J'ay veu de mon temps, en plus  
 de quatre-vingts termes, des personnages qui tiroient d'es-  
 tude, & leurs titres, & leur vocation ; de-  
 voient leur apprentissage, corrompre leur  
 jugement, & affecter l'ignorance de qualité  
 fort vulgaire, & que nostre peuple tient ne  
 rencontrer guere en mains sçavantes : &  
 rendre foucy de se recommander par de meil-  
 leurs qualitez. Les compagnons de Demos-  
 thenes en l'ambassade vers Philippus, louoient  
 le Prince d'estre beau, eloquent, & bon  
 vainqueur : Demosthenes disoit que c'estoient  
 des louanges qui appartenoint mieux à une  
 femme, à un Advocat, à une esponge, qu'à  
 un Roy,

*Imperet bellante prior, jacentem  
 Lenis in hostem.*

Ce n'est pas la profession de sçavoir, ou bien  
 de chasser, ou bien danser :

*Orabunt causas alii, cœlique meatus  
 Describent radio, & fulgentia sidera dicent,  
 Hic regere imperio populos sciat.*

Plutarque dit davantage, que de paroistre si  
 excellent en ces parties moins nécessaires ; 6.

*L'éloge des  
 grands ne con-  
 siste és choses  
 communes.*

Que d'un regne  
 prudent il em-  
 brassera la gloi-  
 re ; Qu'il soit  
 brave au com-  
 bat, & doux en  
 la victoire.

*Horat. l. 2.*

Ceux-là haran-  
 gueront, ces  
 autres designe-  
 ront d'une ba-  
 guette les cer-  
 cles & les quar-  
 tiers du Ciel,  
 & descriront  
 les astres lumi-  
 neux : cetuy-cy  
 doit sçavoir  
 l'art de régir les  
 Peuples en com-  
 mandant. *Æn.*

c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir , & l'estude , qu'il devoit estre employé à choses plus necessaire & utiles. De façon que Philippus Roy de Macedoine , ayant ouy ce grand Alexandre son fils , chanter en un festin , à l'envy des meilleurs Musiciens : N'as-tu pas honte , luy dit-il de chanter si bien ? & à ce mesme Philippus un Musicien contre lequel il debattoit de son art : Ja à Dieu ne plaise , Sire , dit-il , qu'il t'advienne jamais tant de mal , que tu entende ces choses-là mieux que moy. Vn Roy doit pouvoir respondre , comme Iphicrates respondit à l'Orateur qui le pressoit en son invective de cette maniere : Et bien qu'es-tu , pour faire tant le brave ? es-tu homme d'armes , es-tu archer , es-tu piquier ? Je ne suis rien de tout cela ; mais je suis celuy qui sçait commander à tous ceux-là. Et Antisthenes prit pour argument de peu de valeur en Ismenias , dequoy on le vantoit d'estre excellent joueur de flustes. Je sçay bien quand j'oy quelqu'un qui s'arreste au langage des Essais , que j'aymerois mieux qu'il s'en teust. Ce n'est pas tant eslever les mots , comme de primer le sens : d'autant plus picquamment , que plus obliquement. Si suis-je trompé si guere , d'autres donnent plus à prendre en la matiere : & comment que ce soit , mal ou bien , si nul

*Les grands ne  
doivent exceller  
és parties moins  
necessaires.*

*Langage des  
Essais , quel.*



Écrivain l'a semée, ny guere plus matérielle, ny au moins plus druë, en son papier. Pour ranger davantage, je n'en entasse que les ftes. Que j'y attache leur suite, je multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien ay-je espandu d'histoires, qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais? Ny les, ny mes allegations, ne servent pas tous-urs simplement d'exemple, d'autorité ou ornemens. Je ne les regarde pas seulement ar l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, ors de mon propos, la semence d'une manere plus riche & plus hardie: & souvent à anche un ton plus délicat, & pour moy, ui n'en veux en ce lieu exprimer davan-ge, & pour ceux qui rencontreront mon air. etournant à la vertu particuliere, je ne ouve pas grand choix, entre ne savoir dire ue mal, ou ne savoir rien que bien dire. *Ton est ornamentum virile concinnitas.* Les ages disent, que pour le regard du sçavoir, n'est que la Philosophie, & pour le regard es effets, que la vertu, qui generalmente oit propre à tous degrez, & à tous ordres. l y a quelque chose de pareil en ces autres eux Philosophes: car ils promettent aussi éter-ité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis. Mais c'est d'autre façon, & s'accommodans

*Histoires espan-  
duës en cet œu-  
vre, quelles.*

*La concinnité  
n'est pas un or-  
nement viril.  
Sen. Epist. 95.*

pour une bonne fin à la la vanité d'autrui : Car ils leur mandent que si le soin de se faire cognoistre aux siecles advenir , & de la renommée , les arreste encore au maniemēt des affaires , & leur fait craindre la solitude & la retraite , où ils les veulent appeller ; qu'ils ne s'en donnent plus de peine : dautant qu'ils ont assez de crédit avec la postérité , pour leur respondre , que quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leur escrivent , ils rendront leur nom aussi cognu & fameux que pourroient faire leurs actions publiques. Et

*Lettres de Cicéron & de Plinio, quelles.*

outre cette différence ; encore ne sont-ce pas lettres vuides & descharnées , qui ne se soustiennent que par un delicat choix de mots entassez & rangez à une juste cadence , ainsi farcies & pleines de beaux discours de sapience , par lesquels on se rend non plus eloquent , mais plus sage , & qui nous apprennent non à bien dire , mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse en vie de soy , non des choses : Si ce n'est qu'on die que celle de Cicero , estant en si extrême perfection , se donne corps elle mesme. J'adjousteray encore un conte que nous lisons de luy , à ce propos pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avoit à orer en public , & estoit un peu pressé du temps , pour se préparer à son aise. Eros , l'un de ses serfs , le vint advertir que l'audience

*Eloquence fort affectée par Cicéron.*

l'audience estoit remise au lendemain : il en fut si aise, qu'il lui donna liberté pour cette bonne nouvelle. Sur ce sujet de lettres, je veux dire ce mot ; que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent, que je puis quelque chose : Et eusse pris plus volontiers cette forme à publier mes verbes, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme j'ay eu autrefois, un certain commerce, qui m'attirast, qui me soutint & soulevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne sauroy qu'en songe : ny forger de vains noms à entretenir, en chose sérieuse ; ennemy juré de toute espece de falsification. J'eusse esté plus attentif & plus seur, ayant une adresse forte & amie, que regardant les divers visages d'un peuple : & suis deceu, s'il ne m'eust mieux succédé. J'ay naturellement un stile comique & privé : Mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publiques, comme en toutes façons mon langage est trop ferré, desordonné, coupé, particulier. Et ne m'entens pas en lettres ceremonieuses, qui n'ont autre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises : Je n'ay ny la faculté, ny le goust de ces longues offres d'affection & de service : Je n'en crois pas tant, & me desplaist d'en dire guere, outre ce que j'en crois. C'est bien loin de l'usage present : car il ne fut jamais si abjecte & servile

*Stile de Montaigne, quel au sujet des lettres.*

*Lettres ceremonieuses.*

*Paroles courtoises.*

prostitution de presentations, la vie, l'ame, devotion, adoration, serf, esclave: tous ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté & plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer. Je hay à mort de sentir le flatteur: Qui fait que je me jette naturellement à un parler sec, rond & crud, qui tire à qui ne me connoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. J'honore le plus ceux que j'honore le moins: & où mon ame marche d'une grande allegresse, j'oublie les pas de la contenance: & m'offre maigrement & fierement à ceux à qui je suis: & me présente moins, à qui je me suis le plus donné. Il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, & que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception. A bienviennner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, & tels complimens, verbeux des loix ceremonieuses de nostre civilité; je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy. Et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur & recommandation, que celui pour qui c'estoit, n'aye trouvées sèches & lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens: j'en ay, ce crois-je, cent divers volumes: Celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay autrefois

*Offre d'affection  
& de service.*

*Lettres de faveur  
& recommanda-  
tion.*

*Lettres Ita-  
liennes.*

barbouillé pour les dames , estoit en nature , lors que ma main estoit véritablement emportée par ma passion , il s'en trouveroit à l'aventure quelque page digne d'estre communiquée à la jeunesse oyſive , embabouinée de cette fureur. J'écris mes lettres tousiours en poste , & si precipiteusement , que quoy que je peigne insupportablement mal , j'ayme mieux escrire de ma main , que d'y employer une autre , car je n'en trouve point qui me puisse suivre , & ne les transcris jamais. J'ay accoustumé les grands qui me cognoissent , à y supporter des litures & des traſseures , & un papier sans plieure & sans marge. Celles qui me coustent le plus , sont celles qui valent le moins : Depuis que je les traine , c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project , le premier traict produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures & prefaces , qu'en matiere : Comme j'ayme mieux composer deux lettres , que d'en clorre & plier une , & resigne tousiours cette commission à quelque autre : de mesme quand la matiere est achevée , je donneroie volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouster ces longues harangues , offres , & prieres que nous longeons sur la fin , & desire que quelque nouvel usage nous en descharge : Comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez & titres ,

*Lettres de Montaigne , quelles.*

*Lettres de ce temps.*

*Qualitez & titres de lettres.*

# 388 ESSAIS DE MONTAIGNE.

pour auxquels ne broncher, j'ay maintesfois  
laissé d'escire, & notamment à gens de jus-  
tice & de finance. Tant d'innovations d'of-  
fices, une si difficile dispensation & ordon-  
nance de divers noms d'honneur; lesquels estans  
si cherement achetez, ne peuvent estre eschan-  
gez, ou oubliez sans offense. Je trouve pareil-  
lement de mauvaise grace, d'en charger le  
front & inscription des Livres que nous faisons  
imprimer.

*Inscription de  
livres.*



## CHAPITRE XL.

*Que le goust des biens & des maux dépend  
en bonne partie de l'opinion que nous en  
avons.*

LES hommes ( dit une sentence Grecque an-  
cienne ) sont tourmentez par les opinions qu'ils *Opinions des  
biens & des  
maux.*  
ont des choses , non par les choses mesmes. Il y  
auroit un grand poinct gaigné pour le soulage-  
ment de nostre miserable condition humaine ,  
qui pourroit establir cette proposition vraye tout  
par tout. Car si les maux n'ont entrée en nous ,  
que par nostre jugement ; il semble qu'il soit en  
nostre pouvoir de les mespriser , ou contourner  
à bien. Si les choses se rendent à nostre mercy ,  
pourquoy n'en chevrons-nous , ou ne les ac-  
commoderons-nous à nostre avantage ? Si ce  
que nous appellons mal & tourment , n'est ny  
mal ny tourment de foy , ains seulement que  
nostre fantaisie luy donne cette qualité , il est en  
nous de la changer : & en ayant le choix , si nul  
ne nous force , nous sommes estrangement fols  
de nous bander pour le party qui nous est le  
plus ennuyeux : & de donner aux maladies , à  
l'indigence & au mespris un aigre & mauvais

goust, si nous le leur pouvons donner bon : & si la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or que ce

*Mal, que c'est,  
& d'où il prend  
entrée en nous.*

que nous appellons mal, ne le soit pas de soy, ou au moins tel qu'il soit, qu'il dépende de nous de luy donner autre faveur, & autre visage ( car tout revient à un ) voyons s'il se peut maintenir. Si l'estre originel de ces choses que nous craignons, avoit credit de se loger en nous de son autorité, il logeroit pareil & semblable en tous : car les hommes sont tous d'une espece, & sauf le plus & le moins, se trouvent garnis de pareils outils & instrumens pour concevoir & juger : Mais la diversité des opinions, que nous avons de ces choses-là, montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition : Tel à l'aventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille autres leur donnent un estre nouveau & contraire chez eux. Nous tenons la mort, la pauvreté & la douleur pour nos principales en-

*Mort, que c'est,  
la diversité des  
opinions qu'en  
ont les hommes.*

nemies : Or cette mort, que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'unique port des tourmens de cette vie, le souverain bien de Nature, le seul appuy de nostre liberté, & la commune & prompte recepte à tous maux ? Et comme les uns l'attendent tremblans & effrayez, d'autres la supportent plus aisément que la vie. Celuy-là se plaint de sa facilité :



*Mors utinam pavidos vitâ subducere nolles ,  
Sed virtus te sola daret !*

Pleust à Dieu ,  
mort , que tu  
desdaignasses  
d'emporter les  
côliards , & que  
la seule vertu te  
pust conferer.  
*Luc. l. 4.*

*Mort prevenüe ,  
ou hastée.*

*Mort honteuse  
asseurement en-  
durée.*

Or laissons ces glorieux courages. Theodorus  
respondit à Lyfimachus menaçant de le tuer :  
Tu feras un grand coup d'arriver à la force d'une  
cantharide. La plupart des Philosophes se treu-  
vent avoir ou prevenu par dessein , ou hasté &  
secouru leur mort. Combien void-on de person-  
nes populaires conduites à la mort , & non à  
une mort simple , mais meslée de honte , &  
quelquefois de griefs tourmens , y apporter une  
telle assurance , qui par opiniastrété , qui par  
simplesse naturelle , qu'on n'y apperçoit rien  
de changé de leur estat ordinaire : establisans  
leurs affaires domestiques , se recommandans à  
leurs amis , chantans , preschans & entretenans  
le peuple : voire y meslans quelquefois des mots  
pour rire , & beuvans à leurs cognoissans , aussi  
bien que Socrates ? Vn que l'on menoit au gi-  
bet , disoit , qu'on gardast de passer par telle rue ,  
car il y avoit danger qu'un marchand luy fist  
mettre la main sur le collet , à cause d'une vieille  
debte. Vn autre disoit au bourreau qu'il ne le  
touchast pas à la gorge , de peur de le faire tref-  
saillir de rire , tant il estoit chatoüilleux : l'autre  
respondit à son Confesseur , qui luy promettoit  
qu'il soupperoit ce jour-là avec nostre Seigneur :  
Allez vous y en , vous , car de ma part je jeusne.

*Mots plaisans  
de quelques per-  
sonnes conduites  
à la mort.*

Vn autre ayant demandé à boire, & le bourreau ayant beu le premier, dit ne vouloir boire apres luy, de peur de prendre la verole. Chacun a ouï faire le conte du Picard, auquel estant à l'eschelle on presenta une garse, avec offre que (comme nostre justice permet quelquefois) s'il la vouloit espouser, on luy saueroit la vie; luy l'ayant un peu contemplée, & apperceu qu'elle boittoit: Attache, attache, dit-il, elle cloche. Et on dit de mesme, qu'en Dannemarc un homme condamné à avoir la teste tranchée, estant sur l'eschaffaut, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa; parce que la fille qu'on luy offrit, avoit les joües avallées, & le nez trop pointu. Vn valet à Thoulouse accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, jeune escolier prisonnier avec luy, & ayma mieux mourir, que se laisser persuader que son maistre püst errer. Nous lisons de ceux de la ville d'Arras, lors que le Roy Louis XI. la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre, plustost que de dire, Vive le Roy. Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur raillerie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le branle, s'escria, Vogue la gallée, qui estoit son refrain ordinaire. Et l'autre qu'on avoit couché sur le point de rendre sa vie, le long du

*Bouffons se.  
gaussans en la  
mort mesme.*

foyer sur une paille, à qui le Medecin demandant où le mal le tenoit ; Entre le banc & le feu, répondit-il. Et le Prestre pour luy donner l'extrême Onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit referrez & contrains par la maladie : Vous les trouverez, dit-il, au bout de mes jambes. A l'homme qui l'exhortoit de se recommander à Dieu ; qui y va ? demanda-il : & l'autre répondant, Ce sera tantost vous-mesmes, s'il luy plaist : Y fusse-je bien demain au soir, repliqua-il ? Recommandez-vous seulement à luy, suivit l'autre, vous y ferez bien-tost : Il vaut donc mieux, adjousta-il, que je luy porte mes recommandations moy-mesme. Au Royaume de Narlingue encores aujourd'huy, les femmes de leurs Prestres sont vives ensevelies avec le corps de leurs maris. Toutes autres femmes sont brulées aux funeraillles des leurs : non constamment seulement, mais gayement. A la mort du Roy, ses femmes & concubines, ses mignons & tous ses officiers & serviteurs, qui font un peuple, se presentent si allegrement au feu où son corps est brulé, qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accompagner leur maistre. Pendant nos dernieres guerres de Milan, & tant de prises & recouffes, le peuple impatient de si divers changemens de fortune, print telle resolution à la mort, que j'ay ouï dire à mon pere ; qu'il y vit tenir compte de bien vingt & cinq maistres

*Femmes ensevelies vives avec les corps de leurs maris, ou brulées à leurs funeraillles.*

*Mort volontairement recherchée, & avec un fureux appetit.*

### 394 ESSAIS DE MONTAIGNE.

de maisons , qui s'estoient deffaits eux-mesmes en une sepmaine : Accident approchant à celuy des Xanthiens , lesquels assiegez par Brutus se precipiterent pesse-messe , hommes , femmes , & enfans , à un si furieux appetit de mourir , qu'on ne fait rien pour fuir la mort , que ceux-cy ne fissent pour fuir la vie : de maniere qu'à peine Brutus en pût sauver un bien petit nombre.

*Opinions espou-  
sées au prix de  
la vie.*

Toute opinion est assez forte , pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment , que la Grece jura , & maintint en la guerre Medoise , ce fut , que chacun changeroit plustost la mort à la vie , que les loix Persiennes aux leurs. Combien void-on de monde en la guerre des Turcs & des Grecs , accepter plustost la mort tres-aspre , que de se descirconcire , pour se baptiser ? Exemple dequoy nulle sorte de Religion n'est incapable. Les Roys de Castille ayans banny de leur terre , les Juifs , le Roy Jean de Portugal leur vendit à huit escus pour teste , la retraite aux siennes pour un certain temps : à condition , que iceluy venu , ils auroient à les vuider , & luy promettoit fournir des vaisseaux à les trajecter en Afrique. Le jour arrivé , lequel passé il estoit dit , que ceux qui n'auroient obeï , demeureroient esclaves : les vaisseaux leur furent fournis escharcement : & ceux qui s'y embarquerent , rudement & vilainement traittez par

*Juifs affliges en  
diverses manie-  
res , pour les fai-  
re changer de re-  
ligion , en vain.*

les passagers : qui outre plusieurs autres indignitez les amuserent sur mer , tantost avant , tantost arriere , jusques à ce qu'ils eussent consumé leurs victuailles , & fussent contraints d'en acheter d'eux si cherement & si longuement , qu'on ne les mit à bord , qu'ils ne fussent du tout en chemise. La nouvelle de cette inhumanité apportée à ceux qui estoient en terre , la plupart se resolurent à la servitude : aucuns firent contenance de changer de religion. Emmanuel successeur de Jean , venu à la Couronne , les mit premierement en liberté , & changeant d'avis depuis , leur ordonna de sortir de ses royaumes , assignant trois ports à leur passage. Il s'esperoit , dit l'Evesque Oforius , non meprisable

l'historien Latin de nos siecles : que la faveur de la liberté , qu'il leur avoit renduë , ayant failly de les convertir au Christianisme , la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers , & d'abandonner un pays où ils estoient habitez , avec grandes richesses , pour s'aller jeter en region incogneuë & estrangere , les y rameneroit. Mais se voyant d'escheu de son esperance , & aux tous deliberez au passage : il retranscha deux des ports , qu'il leur avoit promis : afin que la longueur & incommodité du traject en reduisist aucuns : ou qu'il eust moyen de les amonceller tous à un lieu , pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinée. Ce fut ,

*Oforius Historien , non à mes-  
priser.*

qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres & des meres, tous les enfans au dessous de quatorze ans, pour les transporter hors de leur veuë & conversation, en lieu où ils fussent instruits à nostre Religion. Il dit que cét

*Zeile des Juifs à leur creance.*

effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres & enfans, & de plus, le zeile à leur ancienne creance, combattant à l'encontre de cétte violente ordonnance : Il fut veu communément des peres & meres se defaisans eux-mesmes : & d'un plus rude exemple encore, precipitans par amour & compassion, leurs jeunes enfans dans des puits, pour fuir à la loy. Au demeurant le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faute de moyens, ils se remirent en servitude. Quelques-uns se firent Chrestiens : de la foy desquels, ou de leur race, encore aujourd'huy, cent ans apres, peu de Portugais s'asseurent : quoy que la coustume & la longueur du temps soient bien plus forte conseilleres à telles mutations, que toute autre

*Albigeois Heretiques, bruslez vifs.*

Combien de fois non seulement nos Chefs, mais des corps d'armées tous entiers, sont-ils courus à des morts certaines ? *Cicer.*

contrainte. En la ville de Castelnau Darry cinquante Albigeois heretiques, souffriront la fois, d'un courage déterminé, d'estre bruslez vifs en un feu, avant que desadvoüer leurs opinions. *Quoties non modò ductores nostri, di Cicerò, sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt?* J'ay veu quel qu'un de mes intimes amis, courre la mort

force, d'une vraye affection, & enracinée en son cœur par divers visages de discours, que je ne luy sçeu rabatre : & à la premiere qui s'offrit coiffée d'un lustre d'honneur, s'y precipiter hors de toute apparence, d'une fin aspre & ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceux, jûsques aux enfans, qui de crainte de quelque legere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, que ne craindrons-nous, dit un Ancien ; si nous craignons ce que la coïtardise même a choisi pour sa retraite ? D'enfiler icy un grand rolle de ceux de tous sexes & conditions, & de toutes sectes, és siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherchée volontairement : & recherchée non seulement pour fuir les maux de cette vie, mais aucuns pour fuir simplement la fatieté de vivre : & d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, je n'auroy jamais fait : Et en est le nombre si infiny, qu'à la verité j'auroy meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte. Cecy seulement. Pyrrho le Philosophe se trouvant un jour de grande tourmente dans un barreau, monroit à ceux qu'il voyoit les plus effrayez autour de luy, & les encourageoit par l'exemple d'un pourceau, qui y estoit nullement soucieux de cét orage. Oferons-nous donc dire que cét avantage de la raison, dequoy nous faisons

*Mort attendue  
& recherchée  
constamment.*

*Mort crainte &  
redoutée.*

tant de feste , & pour le respect duquel nous nous tenons maistres & Emperéurs du reste des creatures , ait esté mis en nous , pour nostre

*Cognoissance des choses , à quoy se doit employer.*

tourment ? A quoy faire la cognoissance des choses , si nous en devenons plus lasches ? si

nous en perdons le repos & la tranquillité , où nous serions sans cela ? & si elle nous rend de

pire condition que le pourceau de Pyrrho ?

L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus grand bien , l'employerons-nous à nostre

ruine ; combattans le dessein de Nature , & l'universel ordre des choses , qui porté que chacun

use de ses outils & moyens pour sa commodité ?

Bien , me dira-t'on , vostre regle servé à la mort ;

mais que direz-vous de l'indigence ? que direz-

vous encor de la douleur , qu'Aristippus , Hie-

*Douleur , dernier mal.*

ronymus & la plupart des Sages , ont estimé le

dernier mal : & ceux qui le nioient de parole ,

le confessoient par effet. Possidonius estant ex-

trêmement tourmenté d'une maladie aiguë &

douloureuse , Pompejus le fut voir , & s'excusa

d'avoir prins heure si importune pour l'ouïr de-

viser de la Philosophie : Ja à Dieu ne plaise ,

luy dit Possidonius , que la douleur gagne tant

sur moy , qu'elle m'empesche d'en discourir :

& se jetta sur ce mesme propos du mespris de la

douleur. Mais cependant elle jouoit son rolle ,

& le pressoit incessamment : A quoy il s'escritoit :

Tu as beau faire , douleur , si ne diray-je pas que

*Douleur mes-  
prisee.*



tu fois mal. Ce conte qu'ils font tant valoir, que porte-il pour le mespris de la douleur? il ne debat que du mot. Et cependant si ces pointures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt-il son propos? pourquoy pense-il faire beaucoup de ne l'appeller pas mal? Icy tout ne consiste pas en l'imagination. Nous opinons du reste; c'est icy la certaine science, qui jouë son rolle, nos sens mesmes en font juges :

*Sens, juges de la douleur.*

*Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa fit omnis.*

*Si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse. Luc. l. 4.*

Ferons-nous accroire à nostre peau, que les coups d'estrivièrè la chatoüillent? & à nostre goust que l'aloë soit du vin de Grave? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot. Il est bien sans effroy à la mort : mais si on le bat, il crie & se tourmente : Forcerons-nous la generale loy de Nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur? Les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant.

*Mort, que c'est, & comme se sent.*

*Aut fuit, aut veniet, nihil est presentis in illa,  
Morsque minus pœnæ, quam mora mortis habet.*

*Elle fut ou sera, car elle n'a rien de présent: & la mort poise moins que son delay. Ovid. Heroid.*

Mille bestes, mille hommes sont plustost morts, que menacez. Aussi ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur son

*Douleur crainte principalement en la mort, & pourquoy.*

Cela seulement  
qui fuit la mort,  
la peut rendre  
mauvaise. Aug.  
de civ. l. 1.

avant-coureuse coustumiere. Toutefois, s'il en faut croire vn saint Pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem*. Et je diroy encore plus vray-semblablement, que ny ce qui va devant, ny ce qui vient apres, n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons fausement. Et je trouve par experience, que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort, qui nous rend impatiens de la douleur : & que nous la sentons doublement grieve, de ce qu'elle nous menace de mourir. Mais la raison accusant nostre lascheté, de craindre chose si soudaine, si inévitable, si insensible, nous prenons cét autre pretexte plus excusable. Tous les maux qui n'ont autre danger que du mal, nous les disons sans danger. Celuy des dents, ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en compte de maladie ? Or bien presupposons-le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur.

Pauvreté, en  
quoy est à  
craindre.

Douleur pire ac-  
cident de nostre  
eslire.

Comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre, que cela, qu'elle nous jette entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir. Ainsi n'ayons à faire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre : & volontiers. Car je suis l'homme du monde qui luy veut autant de mal, & qui la suis autant, pour jusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce

commerce avec elle; mais il est en nous, sinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par patience: & quand bien le corps s'en esmouvroit, de maintenir ce neantmoins l'ame & la raison en bonne trampe. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit, la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité & la resolution? où oüeroient-elles leur rolle, s'il n'y a plus de douleur à deffier? *Avida est periculi virtus.* S'il ne faut coucher sur la dure, soustenir armé le toutes pieces la chaleur du midy, se paistre l'un cheval, & d'un asne, se voir detailler en pieces, & arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauteriser & sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire? *a* C'est bien loin de fuir le mal & la douleur, ce que disent les Sages; que des actions esgalement bonnes, celle-là est plus souhaitable à faire, où il y a plus de peine. *b* *Von enim hilaritate nec lascivia, nec risu aut loco comite levitatis, sed sæpe etiam tristes irmitate & constantia sunt beati.* Et à cette cause il a esté impossible de persuader à nos peres, que les conquestes faites par vive force, au hazard de la guerre, ne fussent plus avantageuses, que celles qu'on fait en toute seureté par pratiques & menées:

*Vertu perd son credit, où défaut la douleur.*

*La vertu est affamée du peril.*

*a* *Action la plus souhaitable d'entre les hommes quelle.*

*b* Nonseulement on trouve la félicité, par la gayeté & la folatrerie, ou par le ris & le jeu, cõpagnons des esprits frivoles & desbauchez: mais les humeurs austeres la trouvent parfois en la propre constance & en la ferme tolérance. *Cic. de fin. lib. 2.*

Plus un beau fait nous conforte, & plus il nous doit plaire. *Lucan. l. 9.*

*Lætius est, quoties magno sibi constat honestum.* L'avantage cela nous doit consoler, que natu-

Si elle est griev-  
ve, elle sera  
courte : si lon-  
gue, legere.  
*Cic. de Nat. De.*

Souviens-toy  
que les gran-  
des douleurs se  
terminent par la  
mort, que les  
petites ont plu-  
sieurs interval-  
les de repos, &  
que nous som-  
mes maîtres  
des mediocres :  
de façon, que si  
elles se rendent  
supportables,  
nous les suppor-  
tions : si elles ne  
le sont, nous  
sortions comme  
d'un theatre, en  
cas pareil, de la  
vie qui nous  
desplaist. *Idem.*  
*de fin. L. 2.*

*a Douleur, pour  
quoy soufferte  
avec tant d'impä-  
tience.*

*b Ame variable  
en toutes sortes  
de formes.*

rellement, si la douleur est violente, elle est  
courte : si elle est longue, elle est legere : *si*  
*gravis, brevis : si longus, levis.* Tu ne la fen-  
tiras guere long-temps, si tu la sens trop : elle  
mettra fin à foy, ou à toy : l'un & l'autre re-  
vient à un. Si tu ne la portes, elle t'emportera.

*Memineris maximos morte finire ; parvos mul-  
ta habere intervalla requietis : mediocrium nos-  
esse dominos : ut si tolerabiles sint, feramus :  
sin minus, è vita, quum ea non placeat,  
tanquam è theatro exeamus.* Ce qui nous fait  
souffrir *a* avec tant d'impatience la douleur,  
c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nos-  
tre principal contentement en l'ame, de ne nous  
fonder point assez sur elle, qui est seule &  
souveraine maistresse de nostre condition. Le  
corps n'a, sauf le plus & le moins, qu'un train  
& qu'un ply. Elle est variable *b* en toute sorte  
de formes, & renga à foy, & à son estat,  
quel qu'il soit, les sentimens du corps, &  
tous autres accidens. Pourtant la faut-il estudier  
& enquerir, & esveiller en elle ses ressorts  
tout-puissans. Il n'y a raison, ny prescription,  
ny force, qui vaille contre son inclination &  
son choix. De tant de milliers de biais, qu'elle  
*a* en sa disposition, donnons-luy en un, propre  
à nostre repos & conservation : nous voila  
non couverts seulement de toute offense, mais  
gratifiez mesmes & flatez, si bon luy semble.

des offenses & des maux. Elle fait son profit indifferemment de tout. L'erreur, les songes, luy servent utilement, comme une loyale matiere, à nous mettre à garant, & en contentement. Il est aisé à voir, que ce qui aiguise en nous la douleur & la volupté, c'est la pointe de nostre esprit. Les bestes, qui le tiennent sous boucle, laissent aux corps leurs sentimens libres & naïfs : & par consequent uns, à peu pres, en chaque espece, ainsi qu'elles montrent par la semblable application de leurs mouvemens. Si nous ne troublions en nos membres, la jurisdiction qui leur appartient en cela ; il est à croire, que nous en serions mieux, & que nature leur a donné un juste & moderé temperamment, envers la volupté & envers la douleur. Et ne peut faillir d'estre juste, estant esgal & commun. Mais puis que nous nous sommes émancipez de ses regles, pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantaisies ; au moins aidons-nous à les plier du costé le plus agreable. Platon craint nostre engagement aspre à la douleur & à la volupté, d'autant qu'il oblige & attache par trop l'ame au corps : moy plus-tost au revers, d'autant qu'il l'en desprend & descloué. Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuite, aussi s'enorgueillit la douleur, à nous voir trembler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition, à qui

*Sentiment des bestes, libre & naïf.*

*Similitude.*

*Similitude.*

luy fera teste : il se faut opposer & bander contre. En nous acculant & tirant arriere , nous appellons à nous , & attirons la ruine qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant , ainsi est l'ame.

*Similitude.*

Mais venons aux exemples , qui sont proprement du gibier des gens foibles de reins , comme moy : où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres , qui prennent couleur , ou plus haute , ou plus morne , selon la feuille où l'on les couche : & qu'elle ne tient qu'autant de place en nous , que nous luy en faisons.

Ils ont autant  
ressenty de dou-  
leur qu'ils ont  
voulu s'ancrez  
en elle. *Aug. de  
civ. l. 2.*

*Tantum doluerunt , quantum doloribus se inseruerunt.* Nous sentons plus un coup de rasoir du Chirurgien , que dix coups d'espée en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement , par les Medecins , & par Dieu mesme estimées grandes , & que nous passons avec tant de ceremonies , il y a des Nations entieres qui n'en font nul compte. Je laisse à part les

*Douleurs de l'en-  
fantement.*

*Femmes Souïsses.*

femmes Lacedemoniennes : mais aux Souïsses parmy nos gens de pied , quel changement y trouvez-vous ? sinon que trottans apres leurs maris , vous leur voyez aujourd'huy porter au col l'enfant , qu'elles avoient hier au ventre : & ces Ægyptiennes contre-faites ramassées d'entre nous , vont elles-mesmes laver les leurs , qui viennent de naistre , & prennent leur bain en la plus prochaine riviere.

*Ægyptiennes con-  
tre-faites.*

Outre tant de garces qui desrobent tous les jours leurs enfans en la generation comme en la conception : cette belle & noble femme de Sabinus Patricien Romain , pour l'interest d'autruy porta seule & sans secours , & sans voix & gemissemens , l'enfantement de deux jumeaux : Vn simple garçonnet de Lacedemone , ayant desrobé un renard ( car ils craignoient encore plus la honte de leur sottise au larrecin , que nous ne craignons la peine de nostre malice ) & l'ayant mis sous sa cappe ; endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre , que de se decouvrir. Et un autre , donnant de l'encens à un sacrifice , se laissa brusler jusques à l'os , par un charbon tombé dans sa manche , pour ne troubler le mystere. Et s'en est veu un grand nombre pour le seul essay de vertu , suivant leur institution , qui ont souffert en l'aage de sept ans , d'estre fouïettez jusques à la mort , sans alterer leur visage. Et Cicero les a veus se battre à troupes , de poings , de pieds , & de dents , jusques à s'esvanouïr avant que d'advouïer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret , est enim ea semper invicta : sed nos umbris , deliciis , otio , languore , desidia , animum infecimus : opinionibus maloque more delinitum mollivimus.* Chacun sçait l'histoire de Scevola , qui s'estant coulé dans le camp ennemy , pour en tuer le Chef , &

*Femme de Sabinus.*

*Douleur patiemment endurée au prix de la vie.*

*Enfans fouïettez jusques à la mort.*

Jamais la coutume n'auroit vaincu la nature , elle est invincible : mais nous avons empoisonné nostre jugement , par les delices , la mollesse , l'oyiveté , la paresse , & la lascheté : nous l'avons encore avachy , l'oygnant & flattant de folles opinions & de mauvaises mœurs. *Cic. Thuse. l. 5.*

Constance de  
Scevola.

ayant failly d'attainte ; pour reprendre son effet d'une plus estrange invention , & descharger sa patrie , confessa à Porſenna , qui estoit le Roy qu'il vouloit tuer , non seulement son dessein , mais adjouſta , qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise tels que luy. Et pour montrer quel il estoit , s'estant fait apporter un brasier , veid & souffrit griller & rostir son bras , jusques à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur , commanda d'oster le brasier.

Tourmens super  
portez avec obsti-  
nation.

Quoy ! celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son Livre pendant qu'on l'incisoit ; Et celuy qui s'obstina à se mocquer & à rire à l'envy des maux qu'on luy faisoit , de façon

Quel Gladiateur de mediocre courage , a jamais seulement gemy , ou changé de couleur ? quel autre non seulement sur pieds , mais tresbuchant , a jamais laissé reconnoistre en soy nulle lâcheté ? quel encore gisant par terre a retiré le col , lors qu'on luy a commandé de l'offrir au glaive ? Cic.  
Thusc. l. 2.

que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenoient , & toutes les inventions des tourmens redoublez les uns sur les autres , luy donnerent gaigné ? Mais c'estoit un Philosophe. Quoy ? un gladiateur de Cesar endura tousiours riant qu'on luy sondast & détaillast ses playes.

*Quis mediocris gladiator ingemuit ? quis vul-tum mutavit unquam ? Quis non modò stetit , verùm etiam decubuit turpiter ? Quis cùm decubisset , ferrum recipere jussus , collum contraxit ?* Messons-y les femmes. Qui n'a oüy parler à Paris , de celle qui se fit escorcher , pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont fait arra-

Femme volontairement escorchée.



cher des dents vives & saines , pour en former la voix plus molle & plus grasse , ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur , avons-nous en ce genre ? Que ne peuvent-elles ? Que craignent-elles , pour peu qu'il y ait d'agencement à espérer en leur beauté ?

*Dents vives arrachées.*

*Beauté recherchée des femmes, au mespris de toute douleur.*

*Vellere queis cura est albos à stirpe capillos ,  
Et faciem demptâ pelle referre novam.*

*Qui prennent soin d'arracher les cheveux blancs de leurs testes, & d'enlever leur peau pour en rapporter un visage neuf. Tibul. l. i.*

*Pastles-couleurs.*

*Corps espagnolé.*

J'en ay veu engloutir du sable , de la cendre , & se travailler à point-nommé de ruiner leur estomach , pour acquérir les pastles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé , quelle gehenne ne souffrent-elles guindées & sanglées , avec de grosses coches sur les costez , jusques à la chair vive ? ouïy quelque fois à en mourir. Il est ordinaire à beaucoup de Nations de nostre temps , de se bleffer à escient , pour donner foy à leur parole : & nostre Roy en recite de notables exemples , de ce qu'il en a veu en Pologne , & en l'endroit de luy-mesme. Mais outre ce que je sçay en avoir esté imité en France par aucuns , quand je viens de ces fameux Estats de Blois , j'avois veu peu auparavant une fille en Picardie , pour tesmoigner la sincerité de ses promesses , & aussi sa constance , se donner du poinçon qu'elle portoit en son poil , quatre ou cinq bons coups

*Blessures faites à escient par des Nations , pour tesmoigner la foy de leur parole.*

*Blessures des  
Turcs pour leurs  
Dames.*

dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau, & la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font de grandes escarres pour leurs Dames : & afin que la marque y demeure, ils portent soudain du feu sur la playe, & l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang, & former la cicatrice. Gens qui l'ont veu, l'ont escrit, & me l'ont juré. Mais pour dix aspres, il se trouve tous les jours entre eux personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras, ou dans les cuisses. Je suis bien aise que les tescmoins nous sont plus à main, où nous en avons plus à faire. Car la Chrestienté nous en fournit à suffisance. Et apres l'Exemple de nostre saint Guide, il y a eu force gens qui par devotion ont voulu porter la Croix.

*Haires & chainettes de fer de  
S. Louis.*

Nous apprenons par tescmoin tres-digne de foy, que le Roy S. Louis porta la haire jusques à ce que sur sa vieillesse, son Confesseur l'en dispensa : & que tous les Vendredis il se faisoit battre les espaules par son Prestre, de cinq chainettes de fer, que pour cét effet on portoit emmy ses besongnes de nuit. Guillaume nostre dernier Duc de Guyenne, pere de cette Alienor, qui transmit ce Duché aux maisons de France & d'Angleterre : porta les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement un corps de cuirasse, sous un habit de Religieux, par penitence. Foulques Comte d'Anjou alla

*Cuirasse sous  
un habit de Reli-  
gieux, à quelle  
fin.*

jusques en Jerusalem , pour là se faire fouïetter à deux de ses valets , la corde au col , devant le Sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne voit-on encore tous les jours au Vendredy saint . en divers lieux , un grand nombre d'hommes & femmes se battre jusques à se deschirer la chair & percèr jusques aux os ? Cela ay-je veu souvent & sans enchantement. Et disoit-on ( car ils vont masquez ) qu'il y en avoit , qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la Religion d'autrui ; par un mespris de la douleur , d'autant plus grand , que plus peuvent les esguillons de la devotion , que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils Consulaire , M. Cato le sien Preteur designé , & L. Paulus les siens deux en peu de jours ; d'un visage rassis , & ne portant nul tesmoignage de deuil. Je disois en mes jours , de quelqu'un en gossant , qu'il avoit choué la divine justice. Car la mort violente de trois grands enfans , luy ayant esté envoyée en un jour , pour un aspre coup de verge , comme il est à croire : peu s'en fallut qu'il ne la print à faveur & gratification singuliere du Ciel. Je n'ensuis pas ces humeurs monstreuseuses : mais j'en ay perdu en nourrice deux ou trois , sinon sans regret , au moins sans fascherie. Si n'est-il guere accident , qui touche plus au vif les hommes. Je voy assez d'autres communes occasions d'afflic-

*Constance de  
quelques pères ,  
à supporter la  
mort violente de  
leurs enfans.*

tion, qu'à peine sentiroy-je, si elles me venoient. Et en ay mesprisé quand elles me sont venuës, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que je n'oserois

D'où l'on peut m'en vanter au peuple sans rougir. *Ex quo cognoscitur, que les passions de l'esprit, ne tiennent point à la Nature, mais à l'opinion. Cic. Tuscul. l. 1.* *intelligitur, non in natura, sed in opinione esse ægritudinem.* L'opinion est une puissante

*Iniquitude avidement recherchée.*

partie, hardie, & sans mesure. Qui recherchera jamais de telle faim la feureté & le repos, qu'Alexandre & Cesar ont fait l'inquietude & les difficultez? Terez le Pere de Sitalce, souloit dire, que quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point de difference entre luy & son palefrenier. Caton Consul, pour s'asseurer d'aucunes villes en Espagne, ayant seulement interdit aux habitans d'icelles, de porter les armes, grand nombre se tuerent: *Ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse.* Combien

*Peuple feroce, qui ne croyoit point qu'il y eust de vie hors la guerre. Liv. l. 34.*

en sçavons-nous qui ont fuy la douceur d'une vie tranquille en leurs maisons parmy leurs cognoissans, pour suivre l'horreur des deserts inhabitables, & qui se sont jettez à l'abjection, utilité, & mépris du monde, & s'y sont pleus jusques à l'affectation? Le Cardinal Borromée, qui mourut dernièrement à Milan, au milieu de la desbauche, à quoy le convioit & sa Noblesse, & ses grandes richesses, & l'air de l'Italie, & sa jeunesse, se maintint

*Austerité de vie du Cardinal Borromée.*

en une forme de vie si austere, que la mesme robe qui luy servoit en esté, luy servoit en hyver; n'avoit pour son coucher que la paille: & les heures qui luy restoient des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genoux, ayant un peu d'eau & de pain à costé de son Livre: qui estoit toute la provision de ses repas; & tout le temps qu'il y employoit. J'en sçay qui à leur escient ont tiré profit & avancement du cociage, dequoy le seul nom effraye tant de gens. Si la veüe n'est le plus nécessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant: mais les plus plaisans & utiles de nos membres, semblent estre ceux qui servent à nous engendrer: toutefois assez de gens les ont pris en haine mortelle, pour cela seulement, qu'ils estoient trop aymables: & les ont rejettez à cause de leur prix. Autant en opina des yeux, celui qui se les creva. La plus commune & plus saine part des hommes, tient à grand heur l'abondance des enfans: moy & quelques autres, à pareil heur le defaut. Et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point: il respond, qu'il n'ayme point à laisser lignée de soy. Que nostre opinion donne prix aux choses; il se void par celles en grand nombre, ausquelles nous ne regardons pas seulement, pour les esti-

*Cociage nom effroyable.*

*Membres de la generation, hays mortellement de quelques-uns, & pourquoy.*

mer : ains à nous. Et ne considerons ny leurs qualitez , ny leurs utilitez , mais seulement nostre coust à les recouvrer : comme si c'estoit quelque piece de leur substance : & appellons valeur en elles , non ce qu'elles apportent , mais ce que nous y apportons. Sur quoy je m'advise , que nous sommes grands mesnagers de nostre mise. Selon qu'elle poise , elle sert , de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinon ne la laisse jamais courir à faux fret. L'achapt donne tiltre au diamant , & la difficulté à la vertu , & la douleur à la devotion , & l'aspreté à la medecine. Tel pour arriver à la pauvreté , jetta ses escus en cette mesme mer , que tant d'autres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses. Epicurus dit que l'estre riche n'est pas soulagement , mais changement d'affaires. De vray , ce n'est pas la disette , c'est plustost l'abondance qui produit l'avarice. Je veux dire mon experience autour de ce sujet. J'ay vescu en trois sortes de conditions , depuis estre forty de l'enfance. Le premier temps , qui a duré prés de vingt années , je le passay , n'ayant autres moyens , que fortuits , & dependans de l'ordonnance & secours d'autrui , sans estat certain & sans prescriptions. Ma despense se faisoit d'autant plus allegrement & avec moins de soin , qu'elle estoit toute en la témérité de la fortune. Je ne fus

*Valeur & prix  
des choses , d'où  
procede.*

*Pauvreté recher-  
chée.*

*Estre riche , que  
c'est.*

*Avarice , d'où  
produite.*

jamais mieux. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close : m'estant enjoint au delà de toute autre neccessité , la neccessité de ne faillir au terme que j'avoys prins à m'acquitter , lequel ils m'ont mille fois alongé , voyant l'effort que je me faisoys pour leur satisfaire : de maniere que j'en rendoy ma loyauté mesnagere , & aucunement piperesse. Je sens naturellement quelque volupté à payer , comme si je deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poids , & de cette image de servitude. Aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste , & contenter autrui. J'excepte les payemens où il faut venir à marchander & compter : car si je ne trouve à qui en commettre la charge , je les esloigne honteusement & injurieusement tant que je puis , de peur de cette altercation à laquelle mon humeur & ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haïsse comme marchander : c'est un pur commerce de trichoterie & d'impudence. Apres une heure de débat & de barguignage , l'un & l'autre abandonne sa parole & ses sermens pour cinq sous d'amendement. Et si empruntois avec desavantage. Car n'ayant point le cœur de requerrir en presence , j'en renvoyois le hazard sur le papier , qui ne fait guere d'effort , & qui

*Marchander haï,  
& pourquoy.*

preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conduite de mon besoin plus gayement aux astres , & plus librement que je n'ay fait depuis à ma providence & à mon sens. La pluspart des mefnagers estiment horrible de vivre ainsi en incertitude ; & ne s'advisent pas , premierement , que la pluspart du monde vit ainsi. Combien d'honnestes hommes ont rejezté tout leur certain à l'abandon , & le font tous les jours ; pour chercher le vent de la faveur des Roys & de la fortune ? Cefar s'endebta d'un million d'or outre son vaillant , pour devenir Cefar. Et combien de marchands commencent leur trafiq par la vente de leur metairie , qu'ils envoient aux Indes.

*Vivre en certitude , chose ordinaire en la pluspart du monde.*

Parmy tant de fots turbulans.  
*Cat. epig. 4.*

*Tot per impotentia freta ?*

En une si grande ficité de devotion , nous avons mille & mille Colleges , qui la passent commodément , attendans tous les jours de la liberalité du Ciel , ce qu'il faut pour leur disner. Secondement , ils ne s'advisent pas , que cette certitude sur laquelle ils se fondent , n'est guere moins incertaine & hazardeuse que le hazard mesme. Je voy d'aussi près la misere au delà de deux mille escus de rente , que si elle estoit tout contre moy. Car outre ce que le sort a dequoy ouvrir cent brèches à la pauvreté au travers de nos richesses ,



n'y ayant souvent nul moyen entre la suprême  
& infime fortune,

*Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur ;* De verre est le bon-heur, sa splendeur le rend fragile.

*Pub. Mim.*

Et envoyer cul sur pointe toutes nos défenses & levées ; je trouve que par diverses causes, l'indigence se voit autant ordinairement logée chez ceux qui ont des biens, que chez ceux

*Indigence aussi bien logée chez les riches que chez les pauvres.*

qui n'en ont point : & qu'à l'aventure est-elle aucunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compagnie des richesses : Elles viennent plus de l'ordre que de la recepte : *Faber est suæ quisque fortunæ.* Et me semble plus misérable un riche malaisé, necessiteux, affairieux, que celui qui est simplement pauvre. *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est.* Les plus grands Princes & plus riches, sont

Chacun de nous fait sa propre fortune. *Salv. in Car.*

*Riches necessiteux.*

par pauvreté & disette poussez ordinairement à l'extrême nécessité. Car en est-il de plus extrême, que d'en devenir tyrans, & injustes usurpateurs des biens de leurs subjects ? Ma

Pauvres dans les richesses, qui est le plus insupportable genre de nécessité. *Sen. ep. 64.*

seconde forme, ç'a esté d'avoir de l'argent. A quoy m'estant prins, j'en fis bien-tôt des reserves notables selon ma condition : n'estimant pas que ce fust avoir, sinon autant qu'on possède outre sa despenſe ordinaire : ny qu'on se puisse fier du bien, qui est encore

*Avoir, que c'est.*

en esperance de recepte , pour claire qu'elle soit. Car quoy , disoy-je , si j'estois surpris d'un tel accident ? Et à la suite de ces vaines & vicieuses imaginations , j'allois faisant l'ingenieux à pourvoir par cette superflüe reserve à tous inconveniens : Et sçavois encore répondre à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconveniens estoit trop infiny , que si ce n'estoit à tous , c'estoit à aucuns & plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude. J'en faisoys un secret : & moy , qui ose tant dire de moy , ne parloy de mon argent qu'en mensonge : comme font les autres , qui s'appauvrissent riches , s'enrichissent pauvres , & dispensent leur conscience de ne tesmoigner jamais sincerement de ce qu'ils ont. Ridicule & honteuse prudence. Allois-je en voyage ? il ne me sembloit estre jamais suffisamment pourveu : & plus je m'estois chargé de monnoye , plus aussi je m'estois chargé de crainte. Tantost de la seurte des chemins , tantost de la fidelité de ceux qui conduisoient mon bagage , duquel , comme d'autres que je cognois , je ne m'asseurois jamais assez , si je ne l'avois devant mes yeux. Laissoy-je ma boyte chez moy ? combien de soupçons & pensemens espineux , & qui pis est incommunicables ? J'avois tousiours l'esprit de ce costé. Tout compté , il y a plus de peine à garder l'argent qu'à

qu'à l'acquérir. Si je n'en faisois du tout tant que j'en dis , au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité , j'en tirois peu ou rien : Pour avoir plus de moyens de despenſe , elle ne m'en poiſoit pas moins. Car , comme diſoit Bion , autant ſe faſche le chevelu , comme le chauve , qu'on luy arrache le poil : Et depuis que vous eſtes accouſtumé , & avez planté voſtre fantaſie ſur certain monceau , il n'eſt plus à voſtre ſervice : vous n'oſeriez l'eſcorner. C'eſt un baſtiment , qui , comme il vous ſemble , croullera tout , ſi vous y touchez : il faut que la neceſſité vous prenne à la gorge pour l'entamer : Et auparavant j'engageois mes hardes , & vendois un cheval avec bien moins de contrainte & moins d'ennuis , que lors je ne faisois brefche à cette bourse favorie , que je tenois à part. Mais le danger eſtoit , que mal-aiſément peut-on eſtablir bornes certaines à ce deſir ( elles ſont difficiles à trouver , és choſes qu'on croit bonnes ) & arreſter un point à l'eſpargne : on va toujours groſſiſſant cét amas , & l'augmentant d'un nombre à autre , juſques à ſe priver vilainement de la jouiſſance de ſes propres biens : & l'eſtablir toute en la garde , & n'en uſer point. Selon cette eſpece d'uſage , ce ſont les plus riches gens du monde , ceux qui ont charge de la garde des portes

*Argent de plus grand couſt à garder qu'à acquérir.*

*Deſir d'amaffer ; ſe borne mal-aiſément.*

*Riches gens pecu-  
nieux avarés.*

*Biens corporels.*

*Richesse esclai-  
rée par la pruden-  
ce, n'est pas  
aveugle.*

& murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux à mon gré. Platon range ainsi les biens corporels ou humains, la santé, la beauté, la force, la richesse : Et la richesse, dit-il, n'est pas aveugle, mais tres-clairvoyante, quand elle est illuminée par la prudence. Dionysius le fils, eut bonne grace. On l'avertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un tresor ; il luy manda de le luy apporter ; ce qu'il fit, s'en reservant à la desrobée quelque partie, avec laquelle il s'en alla en une autre ville, ou ayant perdu cet appetit de thesauriser, il se mit à vivre plus liberalement. Ce qu'entendant Dionysius, luy fit rendre le demeurant de son tresor ; disant que puis qu'il avoit appris à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers. Je fus quelques années en ce point : Je ne sçay quel bon demon m'en jettâ hors tres-utilement, comme le Syracusain, & m'en voya toute cette conserve à l'abandon : le plaisir de certain voyage de grande despense, ayant mis au pied cette sorte d'imagination : Par où je suis retombé à une tierce sorte de vie (je dis ce que j'en sens) certes plus plaisante beaucoup & plus réglée. C'est que je fais courir ma despense quant & quant ma recepte ; tantost l'une devance, tantost l'autre : mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent,

Je vis du jour à la journée, & me contente d'avoir dequoy suffire aux besoins presens & ordinaires, aux extraordinaires toutes les provisions du monde n'y sçauroient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle-mesme nous arme jamais suffisamment contre soy. C'est de nos armes qu'il la faut combattre. Les fortunes nous trahiront au bon du faict. Si j'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite; & non pour acheter des terres, dequoy je n'ay que faire, mais pour acheter du plaisir. *Non esse cupidum, pecunia est: non esse emacem, vectigal est.* Je n'ay ny guere peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente. *Divitiarum fructus est in copia, copiam declarat satietas.* Et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivée à un aage naturellement enclin à l'avarice, & que je me vois desfait de cette folie si commune aux vieux, & la plus ridicule de toutes les humaines folies. Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, & trouvé que l'accroist de chevance, n'estoit pas accroist d'appetit, au boire, manger, dormir, & embrasser sa femme: & qui d'autre part sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle fait à moy; delibera de contenter un jeune homme pauvre, son fidele amy, abboyant apres les

Vivre du jour à la journée.

C'est une richesse que de n'estre pas desirieux de bien: c'est un tribut que de n'estre point rënté du desir d'acheter. *Cic. parad. ul.*

Le fruit des richesses est en l'abondance, & la facieté de clare l'abondance. *Ibid.*

Accroist de chevance.

Richesses mesprisées.

richesses : & luy fit présent de toutes les siennes, grandes & excessives , & de celles encore qu'il estoit en train d'accumuler tous les jours par la liberalité de Cyrus son bon maistre , & par la guerre : moyennant qu'il print la charge de l'entretenir & nourrir honnestement , comme son hôte & son amy. Ils vécurent ainsi depuis très-heureusement : & esgalement contents du changement de leur condition. Voila un tour que j'imiterois de grand courage. Et louë grandement la fortune d'un vieil Prelat , que je voy s'estre si purement démis de sa bourse , & de sa recepte , & de sa mise , tantost à un serviteur choisi , tantost à un autre : qu'il a coulé un long espace d'années , autant ignorant cette sorte d'affaire de son ménage , comme un estranger. La fiance de la bonté d'autrui , est un non léger tesmoignage de la bonté propre : partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard , je ne voy point d'ordre de maison , ny plus dignement ny plus constamment conduit que le sien. Heureux qui ait réglé à si juste mesure son besoin , que ses richesses y puissent suffire sans son soin & empeschement : & sans que leur dispensation ou assemblage , interrompe d'autres occupations , qu'il suit , plus convenables , plus tranquilles , & selon son cœur. L'aisance donc , & l'indigence , dépendent de l'opinion

*Fiance de la  
bonté d'autrui.*

*Aisance & indigence,  
d'où dépendent.*

d'un chacun : & non plus la richesse , que la gloire , que la santé , n'ont qu'autant de beauté & de plaisir , que leur en preste celui qui les possède. Chacun est bien ou mal , selon qu'il s'y trouve. Non de qui on le croid , mais qui le croid de foy , est content ; & en cela seul la creance se donne essence & verité. La fortune ne nous fait ny bien ny mal : elle nous en offre seulement la matiere & la semence , laquelle nostre ame plus puissante qu'elle , tourne & applique comme il luy plaist , seule cause & maistresse de sa condition heureuse ou mal-heureuse. Les accessions externes prennent faveur & couleur de l'interne constitution : comme les accoustremens nous eschauffent non de leur chaleur , mais de la nostre , laquelle ils sont propres à couvrir & nourrir : qui en abrieroit un corps froid , il en tireroit mesme service pour la froideur : ainsi se conserve la neige & la glace. Certes tout en la maniere qu'à un faineant l'estude sert de tourment , à un yvrogne l'abstinence du vin , la frugalité est supplice aux luxurieux , & l'exercice gehenne à un homme delicat & oisif ; ainsi en est-il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses , ny difficiles d'elles-mesmes : mais nostre foiblesse & lascheté les fait telles. Pour juger des choses grandes & hautes , il faut une ame de mesme , autrement

*Ame seule maistresse de sa condition , bonne ou mauvaise.*

*Similitude.*

*Opinion de la  
douleur, quelle.*

nous leur attribuons le vice, qui est le nostre. Vn aviron droit semble courbe en l'eau. Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, mais comment on la voye. Or fus, pourquoy de tant de discours, qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort, & de porter la douleur, n'en trouvons-nous quel qu'un qui fasse pour nous? Et de tant d'especes d'imaginations qui ont persuadé cela à autrui, que chacun n'en applique-il à soy une le plus selon son humeur? S'il ne peut digérer la drogue forte & absterfive, pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. *Opinio est quædam effeminata ac levis: nec in dolore magis, quam eadem in voluptate: qua, quum liquescimus fluimusque molliu, apud aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est, ut tibi imperes.* Au demeurant on n'eschappe pas à la Philosophie, pour faire valoir outre mesure l'aspreté des douleurs, & humaine foiblesse. Car on la contraint de se rejeter à ces invincibles repliques: S'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité, il n'est aucune nécessité. Nul n'est mal longtemps qu'à sa faute. Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie, qui ne veut ny résister ny fuir, que luy feroit-on?

Il se trouve quelque fantaisie effeminée & frivole, & non moins en la volupté qu'en la douleur: par laquelle comme nous fondons & coulons de mollesse, nous ne scaurions porter sans clameur la piquette d'une abeille. Tout le secret donc gist icy, que tu saches te commander. *Cic. Thusc. l. 1.*



## CHAPITRE XLI.

*De ne communiquer sa gloire.*

DE toutes les rêveries du monde , la plus reçue & plus universelle , est le soin de la réputation & de la gloire , que nous espou- sons jusques à quitter les richesses , le repos , la vie & la santé , qui sont biens effectuels & substantiaux , pour suivre cette vaine image , & cette simple voix , qui n'a ny corps ny prise :

*La fama ch'invaghisce à un dolcè suono  
Gli superbi mortali, & par' sì bella,  
È un' echo, un sogno, anzi d'un sogno un' ombra  
Ch' ad ogni vento si dilegua & sgombra.*

*Soin de la repu-  
tation & de la  
gloire.*

La renommée  
qui rend amou-  
reux les super-  
bes mortels , a  
un ton si doux ,  
& semble si bel-  
le, est un Echo,  
un songe , au  
contraire, l'om-  
bre d'un songe  
qui s'escoule &  
se disperse à  
tout vent. *Tasso.*

Et des humeurs déraisonnables des hommes , il semble que les Philosophes mêmes se dé- fassent plus tard & plus envis de cette-cy que de nul autre : c'est la plus revêche & opi- niâtre. *Quis etiam bene proficientes animos tentare non cessat.* Il n'en est guère de la- quelle la raison accuse si clairement la vanité : mais elle a ses racines si vives en nous , que je ne scay si jamais aucun s'en est pu nette- ment décharger. Après que vous avez tout

*Gloire cherchée  
des Philosophes.*

Pource qu'elle  
tente encore les  
esprits, qui mes-  
me ont fait pro-  
fit en la sagesse  
& en la vertu.  
*Cic. 10. Arch.  
Poët.*

*Reputation abandonnée.*

*Honneur & gloire incommunicables.*

*Honneur propre méprisé pour en estrenner autrui.*

dit & tout creu , pour la desadvoüer , elle produit contre vostre discours une inclination si intestine , que vous avez peu que tenir à l'encontre : Car , comme dit Cicero , ceux mesmes qui la combattent , encore veulent-ils que les Livres qu'ils en escrivent , portent au front leur nom , & se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes autres choses tombent en commerce : Nous prestons nos biens & nos vies au besoin de nos amis : mais de communiquer son honneur , & d'estrenner autrui de sa gloire , il ne se void gueres. Catulus Luctatius , en la guerre contre les Cymbres , ayant fait tous efforts pour arrester ses soldats , qui fuyoient devant les ennemis , se mit luy-mesme entre les fuyards , & contrefit le couïard , afin qu'ils semblaissent plustost suivre leur Capitaine , que fuir l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation , pour couvrir la honte d'autrui. Quand Charles cinquiesme passa en Provence , l'an mil cinq cens trente-sept , on tient que Antoine de Leve voyant l'Empereur resolu de ce voyage , & l'estimant luy estre merueilleusement glorieux , opinoit toutefois le contraire , & le desconseilloit , à certe fin que toute la gloire & honneur de ce conseil , en fust attribué à son maistre : & qu'il fust dit , son bon advis & sa prevoyance avoir esté telle , que contre

l'opinion de tous, il eust mis à fin une si belle entreprise: qui estoit l'honorer à ses despens. Les Ambassadeurs Thraciens, consolans Archileonide mere de Brasidas, de la mort de son fils, & le haut louians, jusques à dire, qu'il n'avoit point laissé son pareil: elle refusa cette louange privée & particuliere, pour la rendre au public: Ne me dites pas cela, repliqua-elle, je sçay que la ville de Sparte a plusieurs Citoyens plus grands & plus vail-lans qu'il n'estoit. En la bataille de Crecy, le Prince de Galles, encores fort jeune, avoit l'avant-garde à conduire, le principal effort de la rencontre fut en cét endroit: les Seigneurs qui l'accompagnoient se trouvant en dur party d'armes, manderent au Roy Edoüard de s'approcher pour les secourir: il s'enquist de l'estat de son fils, & luy ayant esté respondu, qu'il estoit vivant & à cheval; Je luy ferois, dit-il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat, qu'il a si long-temps soustenu: quelque hazard qu'il y ait, elle sera toute sienne: & n'y voulut aller ny envoyer: sçachant s'il y fust allé, qu'on eust dit que tout estoit perdu sans son secours, & qu'on luy eust attribué l'avantage de cét exploit. *Semper enim quod postremum adjectum est, id rem totam videtur traxisse.* Plusieurs estimoient à Rome, & se disoit

*Louange particuliere refusée.*

*Gloire d'un combat promue par un second peu soucieux.*

Le dernier effort qu'on adjouste à la chose, semble l'avoir emportée toute entiere.

*Beaux faits de  
Scipion, secon-  
des par Lælius.*

communément que les principaux beaux-faits de Scipion estoient en partie deus à Lælius, qui toutefois alla tousiours promouuant & secondant la grandeur & gloire de Scipion, sans aucun soin de la sienne. Et Theopompus Roy de Sparte, à celuy qui luy disoit que la chose publique demeuroit sur ses pieds, pour autant qu'il sçavoit bien commander : C'est plustot, dit-il, parce que le peuple sçait bien obeir.

*Femmes succedentes aux Pairies, & leur droit.*

*Pairs Ecclesiastiques tenus d'assister aux Roys en leurs guerres.*

Comme les femmes qui succedoient aux pairies, avoient, nonobstant leur sexe, droit d'assister & opiner aux causes qui appartiennent à la juridiction des Pairs : aussi les Pairs Ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos Roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis & serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'Evesque de Beauvais, se trouvant avec Philippe Auguste en la bataille de Bouvines, participoit bien fort courageusement à l'effet : mais il luy sembloit ne devoir toucher au fruit & gloire de cet exercice sanglant & violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison ce jour-là, & les donnoit au premier Gentilhomme qu'il trouvoit, à esgouiller, ou prendre prisonnier, luy en resignant toute l'execution. Et le fit ainsi de Guillaume Comte de Salsberi à Messire Jean de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience, à cet autre,

il vouloit bien assommer , mais non pas blesser :  
& pourtant ne combattoit que de masse.  
Quelqu'un en mes jours , estant reproché par  
le Roy d'avoir mis les mains sur un Prestre ,  
le nioit fort & ferme ; c'estoit qu'il l'avoit  
battu & foulé aux pieds.



## CHAPITRE XLII.

*De l'Inégalité qui est entre nous.**Distance grande  
d'homme à  
homme.*

PLUTARQUE dit en quelque lieu, qu'il ne trouve point si grande distance de beste à beste, comme il trouve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame & qualitez internes. A la verité je trouve si loin d'Epinondas, comme je l'imagine, jusques à tel que je cognois, je dy capable de sens commun, que j'encherirois volontiers sur Plutarque: & dirois qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste.

*Ah! combien  
l'homme passe  
l'homme. Ter.  
Pho. act. 2.**Hem, vir viro quid præstat!**Divers degrez  
d'esprits.**Loüange des  
choses, emprun-  
tées de leurs  
propres qualitez.**Ainsi nous  
loüons un che-  
val pied-volant, à l'agile  
souplesse duquel mainte palme rid, & la victoire applaudit, dans le Cirque enroulé de trompettes.  
Iuv. sat. 8.*

Et qu'il y a autant de degrez d'esprits, qu'il y a d'icy au Ciel de brasses, & autant innombrables. Mais à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualitez. Nous loüons un cheval de ce qu'il est vigoureux & adroit,

*volucrum**Sic laudamus equum, facili cui plurima palma  
Fervet, & exultat rauco victória circo,*

non de son harnois : un levrier , de sa vitesse ,  
 non de son colier : un oyseau de son aïlle ,  
 non de ses longues & sonnettes. Pourquoi de  
 mesmes n'estimons - nous un homme par ce  
 qui est sien ? Il a un grand train , un beau  
 Palais , tant de crédit , tant de rente : tout cela  
 est autour de luy , non en luy. Vous n'ache-  
 tez pas un chat en poche : si vous marchandez  
 un Cheval , vous luy ostez ses bardes , vous  
 le voyez nud & à descouvert : Ou s'il est cou-  
 vert , comme on le presentoit anciennement  
 aux Princes , à vendre , c'est par les parties  
 moins necessaires , afin que vous ne vous amu-  
 siez pas à la beauté de son poil , ou largeur  
 de sa croupe , & que vous vous arrestiez  
 principalement à considerer les jambes , les  
 yeux , & le pied , qui sont les membres les  
 plus utiles.

*L'homme esti-  
 mable par luy-  
 mesme, non par  
 ses atours.*

C'est la façon  
 des Roys achep-  
 tans des che-  
 vaux bardez ,  
 de regarder so-  
 gneusement , si  
 sous ce bel as-  
 pect , ce col re-  
 levé , cette pe-  
 tite teste , &  
 cette large crou-  
 pier , ils ne  
 sont point mal  
 estayez de pied ,  
 comme il arrive  
 souvent : dont  
 l'acheteur qui  
 bée d'envie  
 apres eux soit  
 trompé. *Hor.*  
*l. 1. sat. 2.*

*Regibus hic mos est : ubi equos mercantur , opertos  
 Inspiciunt : ne , si facies , ut saepe , decora  
 Molli sulca pede est , emptorem inducat hiantem.  
 Quod pulchræ clunes , breve quod caput , ardua  
 cervix.*

Pourquoy estimant un homme , l'estimez-  
 vous tout enveloppé & empaqueté ? Il ne  
 nous fait montre que des parties qui ne sont  
 aucunement siennes : & nous cache celles ,  
 par lesquelles seules on peut vraiment juger  
 de son estimation. C'est le prix de l'espée que

vous cherchez , non de la guaine : vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain , si vous l'avez despoüillée. Il le faut juger par luy-mesme , non par ses atours. Et comme dit très-plaisamment un ancien : Sçavez-vous pourquoy vous l'estimez grand ? vous y comptez la hauteur de ses patins : La base n'est pas de la statuë. Mesurez-le sans ses eschaces ; Qu'il mette à part ses richesses & honneurs , qu'il se presente en chemise : A-il le corps propre à ses fonctions , sain & allegre ? Quelle ame a-il ? Est-elle belle , capable , & heureusement pourveuë de toutes ses pieces ? Est-elle riche du sien ou de l'autrui ? La fortune n'y a-elle que voir ? Si les yeux ouverts elle attend les espées traites : s'il ne luy chaut par où luy sorte la vie , par la bouche , ou par le gosier ? si elle est raffise , equable & contente : c'est ce qu'il faut voir , & juger par là les extrêmes differences qui sont entre nous. Est-il

Ce sage, ceuy-là qui commande à soy-mesme, que la mort, la pauvreté ny les prisons ne peuvent effrayer : puissant à lutter les acres & rebelles cupiditez, à mespriser les hōneurs, & qui est en soy tout rond, tout esgal & tout uny, de peur que roulant son cours, rien d'externe n'ait pouvoir de l'arrester : & sur qui la fortune en suite ruë tousjours ses coups vainement. *Id.*  
1. 2. sat. 7.

—— *sapiens, sibi que imperiosus :*

*Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent :*

*Responsare cupidinibus, contemnere honores*

*Fortis, & in seipso totus teres, atque rotundus,*

*Externi ne quid valeat per laxe morari,*

*In quem manca ruit semper fortuna?*

*L'homme sage est luy-mesme à soy son empire.*

Vn tel homme est cinq cens brasses au dessus des Royaumes & des Duchez : il est luy-mesme à soy son Empire.



*Sapiens pol ipse fingit fortunam sibi.*

Certes le sage  
fait soy-mesme  
sa fortune.  
*Plautus.*

Que luy reste-il à desirer?

— nonne videmus

*Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut cum  
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,  
Iucundo sensu, cura semota metuque.*

Ne vois-tu  
pas que la Na-  
ture n'abbaye  
autre chose, si-  
non que la dou-  
leur s'escarte  
du corps, qu'il  
jouisse d'un es-  
prit sain, & que  
les sens se re-  
sjoissent, les  
soucis & la  
crainte chassiez  
au loin. *Lucr.*  
l. 2.

Comparez-luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, & continuellement flotante en l'orage des passions diverses, qui la poussent & repoussent, dépendant toute d'autrui : il y a plus d'esloignement que du Ciel à la terre : & toutefois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat. Là où, si nous considérons un païsan & un Roy, un noble & un vilain, un magistrat & un homme privé, un riche & un pauvre ; il se presente soudain à nos yeux une extrême disparité : qui ne sont differents par maniere de dire qu'en leurs chaufses. En Thrace, le Roy estoit distingué de son peuple d'une plaisante maniere, & bien r'encherie. Il avoit une religion à part : un Dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subjets d'adorer : c'estoit Mercure : Et luy desdaignoit les leurs, Mars, Bacchus, Diane. Ce ne sont pourtant que peintures, qui ne font aucune dissemblance essentielle. Car comme les joueurs de Comedie, vous les voyez sur l'eschaffaut

*Rois de Thrace,  
en quoy distin-  
gués de leur peu-  
ple.*

*Similiende.*

Empereurs comme les hommes communs, sujets aux passions & accidens.

Il en clost les grandes & lumineuses esmeraudes en l'or : il traîne tous-jours un somptueux habit de la couleur des flots. *Lucr. l. 4.*

Cetuy-là possède une interne & massive félicité : cét autre une, qui n'est que simplement dorée d'une légère feuille.

*Sen. Ep. 115.*

Les trésors ou les listeurs consulaires, ne chassent pas de l'ame les piteux troubles ny les poignantes solitudes, qui volent à l'entour des magnifiques lambris du plancher d'un Palais.

*Hor. l. 2.*

De vray les répestes d'esprit, & la pisse peur, le suivent : ne craignans les cliquetis des armes ny les dards cruels : ils rodent sièrement parmy les Roys & les Empereurs, sans reverer l'esclat de l'or. *Lucr.*

*ib. 2.*

## 432 ESSAIS DE MONTAIGNE.

faire une mine de Duc & d'Empereur, mais tantost apres, les voilà devenus valets & crocheteurs misérables, qui est leur naïfve & originelle condition : aussi l'Empereur, duquel la pompe vous esbloüit en public,

*Scilicet & grandes viridi cum luce smaragdi  
Auro includuntur, teriturque Thalassina vestis  
Assidue, & Veneris sudorem exercita potat.*

voyez-le derriere le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, & à l'aventure plus vil que le moindre de ses sujets. *Ille beatus introrsum est : istius bracteata felicitas est.* La couïardise, l'irrésolution, l'ambition, le despit & l'envie l'agitent comme un autre :

*Non enim gaze, neque consularis  
Summovet licitor, miseros tumultus  
Mentis, & curas laqueata circum  
Tecta volantes :*

& le foin & la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

*Revera que metus hominum, cura que sequaces,  
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela :  
Audacterque inter reges, rerumque potentes  
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro.*

La fièvre, la migraine & la goutte l'espargnent-elles non plus que nous ? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archers de  
fa

sa garde l'en deschargeront-ils ? Quand la frayeur de la mort le transira , se r'assurera-il par l'assistance des Gentils-hommes de sa chambre ? Quand il sera en jalousie & caprice , nos bonnetades le remettront-elles ? Ce ciel de liât tout enflé d'or & de perles , n'a aucune vertu à rappaiser les tranchées d'une vertu colique.

*Nec calidæ citius decedunt corpore febres ,  
Textilibus si in picturis , ostroque rubenti  
Iactæris , quàm si plebeia in veste cubandum est.*

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient accroire qu'il estoit fils de Jupiter, un jour estant blessé , regardant escouler le sang de sa playe : Et bien qu'en dites-vous ? dit-il : est-ce pas icy un sang vermeil , & purement humain ? il n'est pas de la trampe de celui que Homere fait escouler de la playe des Dieux. Hermodorus le Poëte avoit fait des vers en l'honneur d'Antigonius , où il l'appelloit fils du Soleil : & luy au contraire ; Celui , respondit-il , qui vuide ma chaise percée , sçait bien qu'il n'en est rien. C'est un homme pour tous potages : Et si de soy-mesme c'est un homme mal né , l'Empire de l'Vnivers ne le sçauroit rabiller.

La chaude fièvre ne delogé pas plus soudain d'un corps qui git en un liât diapré de pourpre flamboyant, ou d'un riche ouvrage tissu de figures, que si elle l'eust agité dans quelque simple liât.  
*Idem. Ibidem.*

*Alexandre fils de Jupiter.*

*Antigonius fils du Soleil.*

Que les pucelles le ravissent , que tout ce qu'il marchera devienne roses.  
*Pers. Sat. 2.*

— — — puella

*Hunc rapiant, quidquid calcaverit hic, rosa fiat.*

Tome I.

Ee

# 434 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Quoy pour cela, si c'est une ame grossiere & stupide? la volupté mesme & le bon-heur ne s'apperçoivent point sans vigueur & sans esprit.

Tels biens sont faits ainsi, que l'esprit de leur possesseur : ils sont bons à qui en sçait user, & mauvais à qui ne le sçait pas. *Ter. Hea. aff. 1.*

*Biens de fortune, comme se doivent favoriser.*

Ny terres, ny maisons, ny plusieurs monceaux d'or & d'argent, n'arrachent point la fièvre du corps de leur Seigneur, ny les inquiétudes de son ame : & faut que celuy qui veut jouir à point des biens amassez, soit sain & sage.

Quiconque est pressé de la crainte ou du desir, ses biens luy plaisent & luy servent autant que les tableaux aux yeux malades, ou les emplâstres aux gouteux. *Hor. l. 1. Ep. 2.*

*Bien esgalement mal à l'injuste.*

— *hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet,*

*Qui uti scit, ei bona, illi qui non utitur rectè, mala.*

Les biens de la fortune tous tels qu'ils sont, encore faut-il avoir le sentiment propre à les favoriser : C'est le jouir, non le posséder, qui nous rend heureux.

*Non domus & fundus, non æris acervus & auri,*

*Ægroto domini deduxit corpore febres,*

*Non animo curas; valeat possessor oportet,*

*Qui comportatis rebus benè cogitat uti.*

*Qui cupit, aut metuit, juvat illum sic domus, aut res,*

*Vt lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram.*

Il est un sot, son goust est mouffe & hebeté, il n'en jouit non plus qu'un morfondu de la douceur du vin Grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnois, duquel on l'a paré. Tout ainsi comme Platon dit, que la santé, la beauté, la force, les richesses, & tout ce qui s'appelle bien, est esgalement mal à l'injuste, comme bien au juste, & le mal au rebours. Et puis, où le corps & l'ame sont en mau-

vais estat, à quoy faire ces commoditez externes? veu que la moindre picqueure d'espin-  
gle, & passion de l'ame, est suffisante à nous  
oster le plaisir de la Monarchie du Monde:  
A la premiere strette que luy donne la goutte,  
il a beau estre Sire & Majesté;

*Totus & argento conflatus, totus & auro:*

Tout fabriqué  
d'or & d'ar-  
gent. *Tib. l. 1.*

perd-il pas le souvenir de ses palais & de ses  
grandeurs? S'il est en colere, sa principauté  
le garde-elle de rougir, de passer, de grincer  
les dents comme un fol? Or si c'est un habile  
homme & bien né, la royauté adjouste peu à  
son bon-heur:

*Passions de l'ame  
nous dérobent le  
plaisir des com-  
moditez exte-  
ries.*

*Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil  
Divitiæ poterunt regales addere majus.*

Si ton flanc, si  
ton ventre & tes  
pieds se portent  
bien, les richesses  
royales ne  
te peuvent ad-  
jouter rien de  
mieux. *Horat.  
lib. 1. Epist.*

il voit que ce n'est que biffe & piperie. Ouy  
à l'adventure il fera de l'advis du Roy Seleu-  
cus; Que qui sçauroit le poids d'un Sceptre,  
ne daigneroit l'amasser quand il le trouveroit  
à terre: il le disoit pour les grandes & peni-  
bles charges qui touchent un bon Roy. Certes  
ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler  
autrui, puis qu'à regler nous-mesmes il se  
presente tant de difficultez. Quant au com-  
mander, qui semble estre si doux: considerant  
l'imbecillité du jugement humain, & la diffi-  
culté du choix es choses nouvelles & dou-

*Sceptre de grand  
poids.*

*Charges d'un bon  
Roy, grandes &  
penibles.*

# 436 ESSAIS DE MONTAIGNE.

teuses ; je suis fort de cét advis , qu'il est bien plus aisé & plus plaisant de suivre , que de guider : & que c'est un grand repos d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracée , & à répondre que de soy :

En forté qu'il vaut mieux tranquillement obeir , que de commander & gouverner les affaires. *Lucr. lib. 5.*

*Rois de pire condition que les privez à la jouissance mesme des voluptez.*

*Vt satius multo jam sit , parere quietum ,  
Quàm regere imperio res velle.*

Joint que Cyrus disoit , qu'il n'appartenoit pas de commander à homme , qui ne vaille mieux que ceux à qui il commande. Mais le Roy Hieron en Xenophon , dit davantage ; qu'à la jouissance des voluptez mesmes , ils sont de pire condition que les privez : dautant que l'aïssance & la facilité leur oste l'aigre - douce pointe que nous y trouvons.

L'amour à l'engrez & qui se void en trop plaine & paisible jouissance , nous devient fade , nous soulevant le cœur comme feroit un morceau trop doux. *Ov. Amor. l. 2.*

*Similitude.*

*Pinguis amor nimiumque potens , in tædia nobis  
Vertitur , & stomacho dulcis ut esca nocet.*

Pensons-nous que les enfans de chœur prennent grand plaisir à la musique ? La satieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins , les danſes , les masquarades , les tournois , resjouissent ceux qui ne les voyent pas souvent , & qui ont desiré de les voir : mais à qui en fait ordinaire , le goust en devient fade & mal plaisant : ny les Dames ne chatouillent celuy qui en jouit à cœur saoul. Qui ne se donne loisir d'avoir soif , ne ſçauroit prendre plaisir à boire. Les farces des bateleurs nous resjouissent , mais

aux jōieurs elles servent de corvée. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux Princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelquefois travestir, & démettre à la façon de vivre basse & populaire.

*Plerumque grata principibus vices,  
Mundæque parvo sub lare pauperum  
Cœnæ, sine auleis & ostro,  
Sollicitam explicuere frontem.*

Parfois le change plaist aux Princes : & les repas prins simplement, sans pourpre & sans riches tapis, en la petite maison d'un pauvre, espanouissent les rides d'un front foucieux. *Hor. lib. 3.*

*L'abondance empesche & dégousté.*

Il n'est rien si empeschant si dégousté que l'abondance. Quel appetit ne se rebuterait à voir trois cens femmes à sa mercy, comme les a le grand Seigneur en son Serrail ? Et quel appetit & visage de chasse, s'estoit réservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit jamais aux champs, à moins de sept mille fauconniers ? Et outre cela, je croy que ce lustre de grandeur apporte non legeres incommoditez à la jouissance des plaisirs plus doux : ils sont trop esclairez & trop en butte. Et je ne sçay comment on requiert plus d'eux de cacher & couvrir leur faute : Car ce qui est à nous indiscretion, à eux le peuple juge que ce soit tyrannie, mespris, & desdain des loix : Et outre l'inclination au vice, il semble qu'ils y adjoustent encore le plaisir de gourmander, & soufmettre à leurs pieds les observances publiques.

*Grands doivent plus cacher & couvrir leurs fautes que les petits, & pourquoy.*

De vray Platon en son Gorgias, definit tyran, *Tyrann, quel.*

celuy qui a licence en une cité d'y faire tout ce qui luy plaist. Et souvent à cette cause, la montre & publication de leur vice blesse plus que le vice mesme. Chacun craint à estre espié & contrerollé : ils le font jusques à leurs contenance & à leurs pensées : tout le peuple estimant avoir droict & intereff d'en juger. Outre ce que les taches s'agrandissent selon l'éminence & clarté du lieu, où elles sont assises, & qu'un feing & une verruë au front, paroissent plus que ne fait ailleurs une balafre.

*Amours de Jupiter.*

Voilà pourquoy les Poètes feignent les amours de Jupiter conduites sous autre visage que le sien : & de tant de pratiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se trouve en sa Grandeur & Majesté. Mais revenons à Hieron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller & voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son pays : & qu'en toutes ses actions il se trouve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray, à voir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs & regardans incognus, j'en ai eu souvent plus de pitié que d'envie. Le Roy Alphonse disoit que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les Roys : leurs maistres les laissent paistre à leur aise, là où les Roys ne peuvent pas

*Roys prisonniers dans les limites de leurs Pays.*

*Asnes de meilleure condition que les Roys, & pourquoy.*



obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est jamais tombé en fantaisie, que ce fust quelque notable commodité à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contrerolleurs à sa chaise percée : ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a pris Casal, ou defendu Siene, luy soient plus commodes & acceptables, que d'un bon valet & bien experimenté. Les avantages principales sont quasi avantages imaginaires : Chaque degré de fortune a quelque image de principauté. Cesar appelle Royetelets, tous les Seigneurs ayans justice en France de son temps. De vray, fauf le nom de Sire, on va bien avant avec nos Roys. Et voyez aux Provinces esloignées de la Cour, nommons Bretagne pour exemple, le train, les subjets, les officiers, les occupations, le service & ceremonie d'un Seigneur retiré & casanier, nourry entre ses valets, & voyez aussi le vol de son imagination ; il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du Roy de Perse : & ne le recognoist, que par quelque vieux cousinage, que son Secretaire tient en registre. A la verité nos loix sont libres assez : & le poids de la souveraineté ne touche un Gentil-homme François, à peine deux fois en sa vie : La sub-

*Royetelets en France du temps de Cesar, quels.*

*Subjection essentielle & effective.*

d'entre-nous, que ceux qui s'y conviennent, & qui ayment à s'honorer & enrichir par tel service : car qui se veut tapir en son foyer, & sçait conduire sa maison sans querelle, & sans procez, il est aussi libre que le Duc de

Venise. *Paucos servitus, plures servitutem tenent.* Mais sur tout Hieron fait cas, de quoy il se void privé de toute amitié & société mutuelle : en laquelle consiste le plus parfait & doux fruit de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection & de bonne volonté, puis-je tirer de celui qui me doit, veuille-il ou non, tout ce qu'il peut ? Puis-je faire estat de son humble parler & courtoise reverence, vu qu'il n'est pas en luy de me les refuser ? L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur : ces respects se doivent à la Royauté, non à moy.

La servitude s'épare de peu de gens : plusieurs s'emparent d'elle.

Rois privez de toute amitié & société mutuelle.

Respects deus à la Royauté, non aux Roys.

C'est un grand bien en la Monarchie, que les peuples sont forcez de souffrir & louer ensemble les actions de leur maistre. *Sen. Thy. act. 2.*

— *maximum hoc regni bonum est,  
Quòd facta domini cogitur populus sui  
Quàm ferre, tam laudare.*

Vois-je pas que le meschant, le bon Roy, celui qu'on haït, celui qu'on aime, autant en a l'un que l'autre : de mesmes apparences, de mesmes ceremonies, estoit servy mon predecesseur, & le sera mon successeur : Si mes

subjets ne m'offencent, ce n'est pas un témoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendray-je en cette part-là, puis qu'ils ne pourroient quand ils voudroient ? nul ne me fuit pour l'amitié, qui soit entre luy & moy : car il ne se scauroit coudre d'amitié, où il y a si peu de relation & de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes : il y a trop de disparité & de disproportion : Ils me suivent par contenance & par coustume, ou plustost que moy ma fortune, pour en accroistre la leur : Tout ce qu'ils me disent, & font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridée de toutes parts par la grande puissance que j'ay sur eux : je ne voy rien autour de moy que couvert & masqué. Ses courtisans loüoient un jour Julian l'Empereur de faire bonne justice : Je m'enorgueillirois volontiers, dit-il, de ces loüanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou mesloüer mes actions contraires, quand elles y seroient. Toutes les

*Commoditez des Princes communes aux hommes de moyenne fortune.*

*Diocletian retiré  
au plaisir d'une  
vie privée.*

nous nous armons : leur Couronne ne les couvre ny du Soleil , ny de la pluye. Diocletian qui en portoit une si reverée & si fortunée , la resigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée : & quelque temps apres , la necessité des affaires publiques , requerant qu'il revint en prendre la charge , il respondit à ceux qui l'en prioient : Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela , si vous aviez veu le bel ordre des arbres que j'ay moy-mesme plantez chez moy , & les beaux melons que j'y ay femez. A l'advis d'Anacharsis le plus heureux estat d'une police , seroit où toutes autres choses estans esgales , la precedence se mesureroit à la vertu , & le rebut au vice.

*Estat le plus  
heureux d'une  
police.*

*Ambition vaine  
de Pyrrhus.*

Quand le Roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie , Cyneas son sage Conseiller luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : Et bien , Sire , luy demanda-il , à quelle fin dressez-vous cette grande entreprise ? Pour me faire maistre de l'Italie , respondit-il soudain : Et puis , suivit Cyneas , cela fait ? Je passeray , dit l'autre , en Gaule & en Espagne : Et apres ? Je m'en iray subjuguier l'Afrique , & enfin , quand j'auray mis le Monde en ma subjection , je me reposeray & vivray content & à mon aise. Pour Dieu , Sire , rechargea lors Cyneas , dites-moi , à quoy il tient que vous ne soyez dés à present , si vous voulez , en cet estat ?

Pourquoy ne vous logez-vous dès cette heure ,  
où vous dites aspirer , & ne vous espargnez  
tant de travail & de hazard , que vous jettez  
entre-deux ?

*Nimirum quia non bene norat quæ esset habendi  
Finis , & omnino quoad crescat vera voluptas.*

Je m'en vais clorre ce pas par un verset  
ancien , que je trouve singulièrement beau à  
ce propos :

*Mores cuique sui fingunt fortunam.*

D'autant certes,  
qu'il ne cog-  
noissoit pas le  
vray but de  
posséder les  
biens , ny jus-  
ques à quels  
termes s'estend  
le contente-  
ment certain.  
*Lucr. l. 5.*

Chacun avec  
ses mœurs se  
forge sa fortune.  
*Corn. Nepos  
in vita Attic.*



## C H A P I T R E    X L I I I .

*Des loix somptuaires.*

*Or & foye plus  
à méfpriser d'un  
Prince, que de  
tout autre, &  
pourquoy.*

**L**A façon dequoy nos loix effayent à regler les folles & vaines despenfes des tables & vestemens, semblent estre contraires à sa fin. Le vray moyen, ce feroit d'engendrer aux hommes le méfpris de l'or & de la foye, comme de choses vaines & inutiles: & nous leur augmentons l'honneur & le prix, qui est une bien inepte façon pour en desgouter les hommes. Car dire ainsi, qu'il n'y aura que les Princes qui mangent du turbot, qui puissent porter du velours & de la tresse d'or, & l'interdire au peuple; qu'est-ce autre chose que mettre en credit ces choses-là, & faire croistre l'envie à chacun d'en user? Que les Roys quittent hardiment ces marques de Grandeur, ils en ont assez d'autres; tels excez sont plus excusables à tout autre qu'à un Prince. Par l'exemple de plusieurs Nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, nous & nos degrez, (ce que j'estime à la verité, estre bien requis en un estat,) sans nourrir pour cet effet, cette corruption & incommodité si

apparente. C'est merveille comme la coutume en ces choses indifferentes, plante aisément & soudain le pied de son autorité. A peine fûmes-nous un an, pour le deuil du Roy Henry second, à porter du drap à la Cour : il est certain que desia à l'opinion d'un chacun, les foyes estoient venuës à telle vilité, que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville. Elles estoient demeurées en partage aux Medecins & aux Chirurgiens : & quoy qu'un chacun fust à peu pres vestu de mesme, si avoit-il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soudainement viennent en honneur parmy nos armées, les pourpoints crasseux de chamois & de toile, & la polisseure & richesse des vestemens, à reproche & à mespris? Que les Roys commencent à quitter ces despeses, ce sera fait en un mois sans Edict & sans ordonnance : nous irons tous apres. La loy devroit dire au rebours; Que le cramoisy & l'orfeverie est defenduë à toute espece de gens, sauf aux basteleurs & aux courtisanes. De pareille invention corrigea Zeleucus, les mœurs corrompuës des Locriens : Ses ordonnances estoient telles : Que la femme de condition libre, ne puisse mener apres elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle sera

*Soyes, quand  
venuës à vilité  
en France.*

*Loix de Zeleucus pour corriger  
la somptuosité  
des femmes.*

#### 446 ESSAIS DE MONTAIGNE.

yvre : ny ne puisse sortir hors la ville de nuict, ny porter joyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robe enrichie de broderie, si elle n'est publique & putain : que sauf les ruffiens, à homme ne soit permis porter en son doigt anneau d'or, ny robe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. Et ainsi par ces exceptions honteuses, il divertissoit ingenieusement ses Citoyens des superfluitez & delices pernicieuses. C'estoit une tres-utile maniere d'attirer par honneur & ambition, les hommes à leur devoir & à l'obeissance. Nos Roys peuvent tout en

Ce que font les Princes, ils semblent le commander. *Quinç. declam. 4.*

*Regle de la Cour, sert de regle au reste de la France.*

telles reformatons externes : leur inclination y sert de loy. *Quidquid principes faciunt, precipere videntur.* Le reste de la France prend

pour regle la regle de la Cour. Qu'ils se déplaisent de cette vilaine chaussure, qui monstre si à descouvert nos membres occultes : qu'ils méprisent ce lourd grossissement de pourpoints, qui nous fait tous autres que nous ne sommes, si incommode à s'armer : ces longues tresses de poil effeminées : cet usage de baiser : ce que nous presentons à nos compagnons : & nos mains en les saluant : ceremonie deuë autrefois aux seuls Princes : & qu'un gentil-homme se trouve en lieu de respect, sans espée à son costé, tout esbraillé & destaché, comme s'il venoit de la garderobbe : &



que contre la forme de nos peres , & la particuliere liberté de la Noblesse de ce Royaume , nous nous tenions descouverts bien loin autour d'eux en quelques lieux qu'ils soient , & comme autour d'eux , autour de cent autres , tant nous avons de tiercelets & quartelets de Roys : & ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles & viciueuses : elles se verront incontinent esvanouies & descrites. Ce sont erreurs superficielles , mais pourtant de mauvais prognostique : & sommes advertis que le massif se desment , quand nous voyons fendiller l'enduiet , & la crouste de nos parois. Platon en ses loix , n'estime peste au monde plus dommageable à sa Cité , que de laisser prendre liberté à la jeunesse , de changer en accoustremens , en gests , en danses , en exercices & en chansons , d'une forme à une autre : remuant son jugement , tantost en cette assiette , tantost en cette-là : courant apres les nouveleitez , honorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent , & les anciennes institutions viennent à desdain & à mespris. En toutes choses , sauf simplement aux mauvaises , la mutation est à craindre : la mutation des saisons , des vents , des vivres , des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit , que celles auxquelles Dieu a donné quelque ancienne durée : de mode , que personne ne sçache leur naissance , ny qu'elles ayent jamais esté autres.

*Nouvelleté de-  
s'avantageuse à  
la jeunesse.*

*Mutation fort à  
craindre en tou-  
tes choses.*



## CHAPITRE XLIV.

*Du dormir.*

**L**A raison nous ordonne bien d'aller tousiours mesme chemin, mais non toutefois mesme train : Et ores que le Sage ne doive donner aux passions humaines, de se fourvoyer de la droicte carriere; il peut bien sans interest de son devoir, leur quitter aussi cela, d'en hastier ou retarder son pas, & ne se planter comme un Colosse immobile & impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnée, je croy que le poulx battroit plus fort allant à l'affair, qu'allant disner, voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe & s'esmeuve. A cette cause j'ai remarqué pour chose rare, de voir quelquefois les grands personnages, aux plus hautes entreprises & importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le jour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dort si profondement, & si haute matinée, que Parménion fut contraint d'entrer en sa chambre, & approchant de son liét, l'appeller deux ou trois fois par son nom, pour l'esveiller, le temps d'aller au combat

*Sommeil profond  
de grands person-  
nages en leurs  
plus importants  
affaires.*

combat le pressant. L'Empereur Othon ayant resolu de se tuer cette mesme nuit, après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, & affilé le trenchant d'une espée dequoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chacun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler. La mort de cét Empereur a beaucoup de choses pareilles à celles du grand Caton, & mesmes cecy : car Caton estant prest à se défaire, cependant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les Senateurs qu'il faisoit retirer, s'estoient eslargis du port d'Vtique ; se mit si fort à dormir, qu'on l'oyoit souffler de la chambre voisine : & celuy qu'il avoit envoyé vers le port, l'ayant esveillé pour luy dire que la tourmente empeschoit les Senateurs de faire voile à leur aise, il y en renvoya encore un autre, & se renfonçant dans le liét, se remit encore à s'omeiller, jusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement. Encore avons nous dequoy le comparer au fait d'Alexandre, en ce grand & dangereux orage, qui le menaçoit, par la sedition du Tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompejus dans la ville avecques son armée, lors de l'émotion de Catilina : auquel decret Caton

*Mort d'Othon ;  
Empereur.*

*Dormir profond  
de Caton prest  
à se défaire.*

seul refistoit, & en avoient eu Metellus & luy, de grosses paroles & grandes menaces au Senat : mais c'estoit au lendemain en la place, qu'il falloit venir à l'exécution : Metellus, outre la faveur du peuple & de Cesar, conspirant lors aux avantages de Pompejus, se devoit trouver, accompagné de force esclaves estrangers, & escrimeurs à outrance, & Caton fortifié de sa seule constance : de sorte que ses parens, ses domestiques, & beaucoup de gens de bien, en estoient en grand soucy : & en y eut qui passerent la nuit ensemble, sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le danger qu'ils luy voyoient preparé : mesmes sa femme & ses sœurs ne faisoient que pleurer & se tourmenter en sa maison : où luy au contraire, reconfortoit tout le monde ; & apres avoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher & dormir de fort profond sommeil, jusques au matin, que l'un de ses compagnons au Tribunat le vint esveiller pour aller à l'escarmouche. La connoissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme par le reste de sa vie, nous peut faire juger en toute seureté, que cecy luy partoît d'une ame si loin eslevée au dessus de tels accidens, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que d'accidens ordinaires. En la bataille navale qu'Augustus gagna contre

*Sommeil profond d'Auguste à l'heure d'une bataille.*

Sextus Pompejus en Sicile , sur le point d'aller au combat , il se trouva pressé d'un si profond sommeil , qu'il fallût que ses amis l'esveillaissent pour donner le signe de la bataille. Cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher depuis , qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeux ouverts , l'ordonnance de son armée ; & de n'avoir osé se presenter aux soldats , jusques à ce qu'Agrippa luy vint annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eue sur ses ennemis. Mais quant au jeune Marius , il fit encore pis : car le jour de sa dernière journée contre Sylla , apres avoir ordonné son armée , & donné le mot & signe de la bataille , il se coucha dessous un arbre à l'ombre , pour se reposer , & s'endormit si ferré , qu'à peine se pût-il esveiller de la route & fuite de ses gens , n'ayant rien veu du combat , & dirent que ce fut pour estre si extrêmement aggravé de travail , & de faute de dormir , que nature n'en pouvoit plus. A ce propos les Medecins adviseront si le dormir est si necessaire , que nostre vie en dépende : car nous trouvons bien , qu'on fit mourir le Roy Perseus de Macedoine , prisonnier à Rome , luy empeschant le sommeil , mais Pline en allegue qui ont vescu long - temps sans dormir. Chez Herodote il y a des Nations , auxquelles les hommes dorment &

*Dormir du jeune  
Marius en sa der-  
niere journée  
contre Sylla.*

veillent par demy années. Et ceux qui escrivent la vie du sage Epimenides , disent qu'il dormit cinquante sept ans de fuite.



## CHAPITRE XLV.

### *De la bataille de Dreux.*

*Bataille de  
Dreux & les plus  
rares accidens  
d'icelle.*

IL y eut tout plein de rares accidens en nostre bataille de Dreux : mais ceux qui ne favorisent pas fort la reputation de Monsieur de Guyse , mettent volontiers en avant qu'il ne se peut excuser d'avoir fait halte , & temporisé avec les forces qu'il commandoit , cependant qu'on enfonçoit Monsieur le Connestable chef de l'armée , avec l'artillerie : & qu'il valloit mieux se hasarder , prenant l'ennemy par flanc , qu'attendant l'avantage de le voir en queue , souffrir une si lourde perte. Mais outre ce que l'issuë en tesmoigna , qui en debatta sans passion , me confessera aisément , à mon

*Victoire , but  
principal d'un  
Capitaine & de  
chaque soldat.*

avis , que le but & la visée , non seulement d'un Capitaine , mais de chaque soldat , doit regarder la victoire en gros : & que nulles occurrences particulieres , quelque interest qu'il y ait , ne le doivent divertir de ce point-là. Philopoemen en une rencontre de Machanidas , ayant envoyé devant pour attaquer l'escar-

mouche, bonne troupe d'archers & gens de traict ; & l'ennemy apres les avoir renversez , s'amusant à les poursuivre à toute bride , & coulant apres sa victoire le long de la bataille où estoit Philopœmen , quoy que ses soldats s'en esmeussent , il ne fut pas d'advis de bouger de sa place , ny de se présenter à l'ennemy , pour secourir ses gens : ains les ayant laissé chasser & mettre en piece à sa veuë , commença la charge sur les ennemis au bataillon de leurs gens de pieds , lors qu'il les vid tout à fait abandonnés de leur gens de cheval : & bien que ce fussent Lacedemoniens , d'autant qu'il les prit à l'heure , que pour tenir tout gaigné , ils commençoient à se desordonner , il en vint aisément à bout , & cela fait se mit à poursuivre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de Monsieur de Guise. En cette aspre bataille d'Agésilæus contre les Bœotiens , que Xenophon qui y estoit , dit estre

*Bataille d'Agésilæus contre les Bœotiens.*

la plus rude qu'il eust oncques veuë , Agésilæus refusa l'avantage que fortune luy presentoit , de laisser passer le bataillon des Bœotiens , & les charger en queue , quelque certaine victoire qu'il en previst , estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance : & pour monstrier sa proüesse d'une merveilleuse ardeur de courage , choisist plustost de leur donner en teste : mais aussi fut-il bien battu & blessé , & contraint

enfin de se démeller , & prendre le party qu'il avoit refusé au commencement , faisant ouvrir ses gens , pour donner passage à ce torrent de Bœotiens : puis quand ils furent passez , prenant garde qu'ils marchaient en desordre , comme ceux qui cuidoient bien estre hors de tout danger , il les fit suivre , & charger par les flancs : mais pour cela ne les peust-il tourner en fuitte à val de route ; ains ils se retirèrent le petit pas , monstrans tousiours les dents , jusques à ce qu'ils se furent rendus à sauveté.







## CHAPITRE XLVI.

*Des noms.*

QUELQUE diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade. De même, sous la considération des noms, je m'en voy faire icy une galimafrée de divers articles. Chaque Nation a quelques noms qui se prennent, je ne sçai comment, en mauvaise part : & à nous Jean, Guillaume, Benoist. Item, il semble y avoir en la Genealogie des Princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomées à ceux d'Egypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudouïns en Flandres, & en nostre ancienne Aquitaine des Guillaumes, d'où l'on dit que le nom de Guyenne est venu : par un froid rencontre, s'il n'en y en avoit d'aussi cruds dans Platon même. Item, c'est une chose légère, mais toutefois digne de mémoire pour son estrangeté, & écrite par tescmoin oculaire, que Henry Duc de Normandie, fils de Henry second, Roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée de la Noblesse y fut si grande, que pour passe-temps, s'estant divisée en bandes par la ressemblance des noms : en

*Salade.**Noms prins en mauvaise part.**Noms fatalement affectez es genealogies de quelques Princes.**Tables distribuées par noms.*

la premiere troupe qui fut des Guillaumes , il se trouva cent dix Chevaliers assis à table portans ce nom , sans mettre en compte les simples gentils-hommes & serviteurs. Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistans , comme il estoit à l'Empereur Geta , de faire distribuer le service de ses mets , par la consideration des premieres lettres du nom des viandes : on servoit celles qui se commençoient par m : moutons , marcassin , merlus , marsoin , ainsi des autres. Item , il se dit qu'il fait bon avoir beau nom , c'est à dire credit & reputation : mais encore à la verité est-il commode d'avoir un nom qui aisément se puisse prononcer & mettre en memoire : car les Roys & les Grands nous en cognoissent plus aisément , & oublient plus mal volontiers : & de ceux mesmes qui nous servent , nous commandons plus ordinairement , & employons ceux desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. J'ay veu

*Mets distribuez  
& servis par lettres  
d'alphabet.*

*Noms beaux &  
aisez à pronon-  
cer , de grande  
commodité.*

le Roy Henry second , ne pouvoir nommer à droit un gentil-homme de ce quartier de Gascogne : & à une fille de la Royne , il fut luy-mesme d'avis de donner le nom general de la race , parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers : Et Socrates estime digne du soin paternel , de donner un beau nom aux enfans. Item , on dit que la fondation de

nostre Dame la grande à Poitiers , prit origine de ce qu'un jeune homme desbauché , *Fondation de nostre Dame la grande à Poitiers , d'où prist origine.* logé en cet endroit , avant recouvré une garce , & luy ayant d'arrivée demandé son nom , qui estoit Marie ; se sentit si vivement espris de religion & de respect de ce nom Sacro-sainct de la Vierge mere de nostre Sauveur , que non seulement il la chassa soudain , mais en amenda tout le reste de sa vie : & qu'en consideration de ce miracle , il fut basti en la place où estoit la maison de ce jeune homme , une Chapelle au nom de nostre Dame , & depuis , l'Eglise que nous y voyons. Cette correction voyelle & auriculaire , devotieuse , tira droict à l'ame : cette autre suivante , de mesme genre , s'insinua par les sens corporels. Pythagoras estant en compagnie de jeunes hommes , lesquels il sentit complotter , eschaufez de la feste , d'aller violer une maison publique , commanda à la menestriere , de changer de ton : & par une musique poissante , severe & spondaïque , enchantà tout doucement leur ardeur , & l'endormit. Item , ne dira pas la postérité , que nostre reformation d'aujourd'huy ait esté delicate & exacte , de n'avoir pas seulement combattu les erreurs & les vices , & remply le monde de devotion , d'humilité , d'obeissance , de paix , & de toute espece de vertu ; mais d'avoir passé

jusques à combattre ces anciens noms de nos baptêmes , Charles , Louïs , François , pour peupler le monde de Mathusalem , Ezechiel , Malachie , beaucoup mieux sentans de la foy ?

*Noms magnifiques & fiers de la noblesse ancienne.*

Vn gentil-homme mien voisin , estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre , n'oublioit pas mettre en compte , la fierté & magnificence des noms de la Noblesse de ce temps-là , Dom Grumedan , Quedragan , Agefilan , & qu'à les ouïr seulement sonner , il se sentoît qu'ils avoient esté bien autres gens que Pierre , Guillot & Michel. Item , je sçay bon gré à Jacques Amiot , d'avoir laissé dans le cours d'une oraison Françoisë les noms Latins tous entiers , sans les bigarrer & changer , pour leur donner une cadence Françoisë. Cela sembloit un peu rude au commencement : mais desia l'usage par le credit de son Plutarque , nous en a osté toute l'estrangeté. J'ay souhaitté souvent , que ceux qui escrivent les Histoires en Latin , nous laissassent nos noms

*Noms de terres & de seigneuries pleins de confusion.*

tous tels qu'ils sont : car en faisant de Vaudemont , *Vallemontanus* , & les metamorphosant , pour les garber à la Grecque ou à la Romaine , nous ne savons où nous en sommes , & en perdons la cognoissance. Pour clorre nostre compte , c'est un vilain usage & de tres-mauvaise conséquence en nostre France , d'appeller chagun par le nom de sa terre &

Seigneurie , & la chose du monde qui fait plus mesler & mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison , ayant eu pour son appanage une terre , sous le nom de laquelle il a esté cognu & honoré , ne peut honnestement l'abandonner : dix ans apres sa mort , la terre s'en va à un estranger , qui en fait de mesme : devinez où nous sommes , de la cognoissance de ces hommes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples , que de nostre maison Royale , où autant de partages , autant de surnoms : cependant l'original de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations , que de mon temps je n'ay veu personne eslevé par la fortune à quelque Grandeur extraordinaire , à qui on n'ait attaché incontinent des tiltres genealogiques , nouveaux & ignorez à son pere , & qu'on n'ait anté en quelque illustre tige : Et de bonne fortune les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons-nous de Gentils-hommes en France , qui sont de Royale race , selon leurs comptes ? plus ce crois-je que d'autres. Fut-il pas dit de bonne grace par un de mes amis ? Ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un Seigneur , contre un autre : lequel autre avoit à la verité quelque prerogative de tiltres & d'alliances , eslevées au dessus de la commune noblesse. Sur

*Familles plus obscures , plus idoines à falsification.*

le propos de cette prerogative, chacun cherchant à s'égalier à luy, alleguoit, qui une origine, qui une autre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancarte domestique : & le moins se trouvoit arriere-fils de quelque Roy d'outre-mer. Comme ce fut à dîner, cetuy-cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences : suppliant l'assistance de l'excuser, de ce que par temerité il avoit jusques lors vescu avec eux en compagnon : mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commençoit à les honorer selon leurs degrez, & qu'il ne luy appartenoit pas de se feoir parmy tant de Princes. Apres sa farce, il leur dit mille injures : Contentons-nous de par Dieu, de ce dequoy nos peres se sont contentez, & de ce que nous sommes : nous sommes assez si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvoüons pas la fortune & condition de nos ayeulx, & oston ces sottés imaginations, qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. Les armoiries n'ont de feurté, non plus que les furnoms.

*Armoiries incertaines.* Je porte d'azur semé de trefles d'or, à une pate de Lyon de mesme, armée de gueules, mise en face. Quel privilege a cette figure, pour demeurer particulièrement en ma maison ? un gendre la transportera en une autre famille :

*Armoiries de Montaigne.*

*Armoiries de Montaigne.*

quelque chetif acheteur en fera ses premières armes : il n'est chose où il se rencontre plus de mutation & de confusion. Mais cette considération me tire par force à un autre champ. Sondons un peu de près, & pour Dieu regardons à quel fondement nous attachons cette gloire & réputation, pour laquelle se bouleverse le monde : où asseons-nous cette renommée, que nous allons questant avec si grande peine ? C'est en somme Pierre ou Guillaume, qui la porte, prend en garde, & à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance : qui en un sujet mortel, & en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, & remplissant l'indigence de son maître, de la possession de toutes les choses qu'il peut imaginer & désirer, autant qu'elle veut ! Nature nous a là donné un plaisant jouët. Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est-ce qu'une voix pour tous potages ? ou trois ou quatre traits de plume, premierement si aisez à varier, que je demanderois volontiers à qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Guaquin ? Il y auroit bien plus d'apparence icy qu'en Lucien, que Σ mist T, en procez, car,

—— non levia aut ludicra petuntur

*Præmia :*

Il y va de bon : il est question laquelle de ces

*Esperance, faculté courageuse.*

Il ne s'agit de peu, mais bien d'un grand loyer. *Æn.* 12.

*Noms & surnoms, diverse-ment changez.*

lettres doit estre payée de tant de sieges, batailles, blessures, prisons & services faits à la Couronne de France, par ce-sien fameux Connestable. Nicolas Denisot n'a eu soin que des lettres de son nom, & en a changé toute la contexture, pour en bastir le Comte d'Alfinois, qu'il a estrené de la gloire de sa Poësie & Peinture. Et l'Historien Suetone n'a aymé que le sens du sien : & en ayant privé Lenis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses Escrits. Qui croiroit que le Capitaine Bayard n'eust honneur que celui qu'il a emprunté des faits de Pierre Terrail? & qu'Antoine Escalin se laisse voler à sa veuë tant de navigations & charges par mer & par terre, au Capitaine Poulin, & au Baron de la Garde? Secondement ce sont traits de plume communs à mille hommes. Combien y a-il en toutes les races de personnes de mesme nom & surnom? Et en diverses races, siecles & pais, combien? L'histoire a cognu trois Socrates, cinq Platons, huit Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores : & pensez combien elle n'en a pas cognu. Qui empesche mon Palefrenier de s'appeller Pompée le grand? Mais apres tout, quels moyens, quels ressorts y a-il qui attachent à mon Palefrenier trespassé, ou à cet autre homme qui



eut la teste tranchée en Egypte, & qui joignent à eux, cette voix glorifiée, & ces traits de plume, ainsi honorez, afin qu'ils s'en advantageant ?

*Id cinerem & manes credis curare sepultos ?*

Quel ressentiment ont les deux compagnons en principale valeur entre les hommes : Epaminondas de ce glorieux vers, qui court tant de siècles pour luy en nos bouches,

*Consiliis nostris laus est attrita Laconum :*

Et Africanus de cet autre,

*A sole exorientis, supra Mæotis paludes*

*Nemo est, qui factis me æquiparare queat ?*

Les survivans se chatoüillent de la douceur de ces voix : & par icelles sollicitent de jalousie & desir, transmettent inconsidérément par fantaisie aux trespassez ce ressentiment leur & propre : & d'une pipeuse esperance se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutesfois :

————— *ad hæc se*

*Romanus Grajusque & Barbarus Induperator,*

*Erexit, causas discriminis atque laboris*

*Inde habuit, tanto major famæ sitis est, quàm*

*Virtutis.*

Crois-tu qu'une ombre ou des os consommez, couvent tels soins au sepulchre enfermez ?  
*Æneid. 4.*

Mes gestes ont terny la gloire d'une Sparte.  
*Thuse. l. 5.*

Du Soleil levant aux palus Meotides, il n'est aucun duquel on puisse comparer les faits aux miens.  
*Ibidem.*

A ce doux son le Chef d'armée Grec, Romain & Barbare, s'éveillent : ils le regardent pour leur but des périls & des travaux : tant nous avons une plus ardente soif de la renommée que de la vertu.  
*Juv. sat. 10.*

## CHAPITRE XLVII.

*De l'incertitude de nostre jugement.*

C'EST bien ce que dit ce vers :

*Επίων δὲ πολὺς νόμος ἔνθα καὶ ἔνθα :*

Il y a prou de loys de parler par tout , & pour ,  
& contre. Pour exemple :

Petrarq.

*Vince Hannibal , & non sèppe usar' poi  
Ben la victoriosa sua ventura.*

*Bataille de saint  
Quentin.*

Qui voudra estre de ce party , & faire valoir  
avecque nos gens , la faute de n'avoir dernie-  
rement poursuivy nostre pointe à Mont-con-  
tour, ou qui voudra accuser le Roy d'Espagne,  
de n'avoir sçeu se servir de l'avantage qu'il  
eut contre nous à saint Quentin : il pourra  
dire cette faute partir d'une ame enyvrée de  
sa bonne fortune , & d'un courage , lequel  
plein & gorgé de ce commencement de bon-  
heur , perd le goust de l'accroistre , desja par  
trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en  
a sa brassée toute comble , il n'en peut saisir  
davantage , indigne que la fortune luy aye  
mis un tel bien entre-mains : car quel profit  
en sent-il , si neantmoins il donne à son ennemy  
moyen de se remettre sus ? Quelle esperance  
peut-on

peut-on avoir qu'il ose une autre fois attaquer ceux-cy ralliez & remis, & de nouveau armez de despit & de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuivre tous rompus & effrayez?

*Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror.*

Tandis qu'on void la fortune eschauffée, Et que l'effroy brise & ravage tout. *Luc. l. 7.*

Mais enfin, que peut-il attendre de mieux, que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gain: tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle: ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où Cesar eut du pire près la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompejus, qu'il eust esté perdu, si leur Capitaine eust sceu vaincre: & luy chaussa bien autrement les esperons, quand ce fut à son tour. Mais pourquoy ne dira-on aussi au contraire? que c'est l'effect d'un esprit precipiteux & infatiable, de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise: que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite: & que de se rejeter au danger apres la victoire, c'est la remettre encore un coup à la mercy de la fortune: que l'une des plus grandes sagesse en l'Art militaire; c'est de ne pousser son ennemy au desespoir. Sylla & Marius en la guerre sociale ayans

*Victoire n'est pas victoire si elle ne met fin à la guerre.*

*Guerre sociale contre les Marses.*

de reste, qui par desespoir se revenoient jeter sur eux, comme bestes furieuses, ne furent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de Monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuivre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas fouillée de sa mort. Toutesfois encore servit la recente memoire de son exemple, à conserver Monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles. Il fait dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout autre moyen d'eschapper que par les armes : car c'est une violente maistresse d'escole que la necessité : *Gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis.*

*Necessité violente, maistresse d'escole.*

Les morsures d'un desespoir irrité sont tres-griefves. *Porc. Lat.*

Qui poursuit quelqu'un de la vie, ne le dompte pas sans hazard. *Lucr. l. 4.*

*Vincitur haud gratis jugulo qui provocat hostem.*

Voila pourquoy Pharax empescha le Roy de Lacedemone, qui venoit de gagner la journée contre les Mantinéens, de n'aller affronter mille Argiens, qui estoient eschappez entiers de la desconfiture : ains les laissa couler en liberté, pour ne venir à essayer la vertu picquée & despitée par le mal-heur. Clodomire, Roy d'Acquitaine, apres sa victoire, poursuivant Gondemar Roy de Bourgongne, vaincu & fuyant, le força de tourner teste : mais son opiniastreté luy osta le fruiet de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement qui auroit à choisir, ou de

tenir ses soldats richement & somptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cesar & autres; que c'est tousiours un aiguillon d'honneur & de gloire au soldat, de se voir paré, & une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes, comme ses biens & héritages. Raison, dit Xenophon, pourquoy les Asiaticques menotent en leurs guerres, femmes, concubines, avec leurs joyaux & richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi de l'autre-part, qu'on doit plustost ôster au soldat le soin de se conserver, que de luy accroistre: qu'il craindra par ce moyen doublement à se hazarder: joint que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire, par ses riches despoüilles: & a-on remarqué que d'autresfois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus monstrant à Hannibal l'armée qu'il preparoit contr'eux, pompeuse & magnifique en toute sorte d'equipage, & luy demandant; Les Romains se contenteront-ils de cette armée? S'ils s'en contenteront, respondit-il, vraiment ouy, pour avares qu'ils soient. Lycurgus defendoit aux siens non seulement la somptuosité en leur equipage, mais encore de despoüiller leurs ennemis vaincus: voulant;

*Armes riches,  
aiguillon de gloire  
au soldat.*

*Armes somptueuses  
augmentent  
l'envie de la victoire  
à l'ennemy.*

disoit-il, que la pauvreté & frugalité reluisist avec le reste de la bataille.

*Injures & reproches contre l'ennemy, permises aux sieges, & pourquoy.*

Aux sieges & ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner, & injurier de toutes façons de reproches, & non sans apparence de raison. Car ce n'est pas faire peu, de leur oster toute esperance de grace & de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort outragé, & qu'il ne reste remede que de la victoire. Si est-ce qu'il en mesprit à Vitellius: car ayant à faire à Othon, plus foible en valeur de soldats, des-accoustumez de longue-main du fait de la guerre, & amollis par les delices de la ville, il les agaca tant en fin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, & le regret des Dames & festes, qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortemens n'avoient sceu faire: & les attira luy-mesme sur ses bras, où l'on ne les pouvoit pousser. Et de vray, quand ce sont injures qui touchent au vif, elles peuvent faire aisement que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son Roy, y aille d'une autre affection pour la sienne propre.

*Inconvenient des Chefs, se deguisans sur le point de la meslée.*

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armée, &

que la vifée de l'ennemy regarde principalement cette teſte , à laquelle tiennent toutes les autres , & en dependent : il ſemble qu'on ne puiſſe mettre en doute ce confeil , que nous voyons avoir eſté pris par pluſieurs grands Chefs , de ſe traveltir & deſguifer ſur le point de la meſlée. Toutesfois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen , n'eſt pas moindre que celui qu'on penſe fuir : car le Capitaine venant à eſtre meſcognu des ſiens , le courage qu'ils prennent de ſon exemple & de ſa preſence , vient auſſi quant & quant à leur faillir ; & perdant la veuë de ſes marques & enſeignes accouſtumées , ils le jugent ou mort , ou ſ'eſtre deſrobé deſeſperant de l'affaire. Et quant à l'experience , nous luy voyons favoriſer tantot l'un , tantot l'autre party. L'accident de Pyrrhus en la bataille qu'il eut contre le Conſul Levinus en Italie , nous ſert à l'un & à l'autre viſage : car pour ſ'eſtre voulu cacher ſous les armes de Demogacles , & luy avoir donné les ſiennes , il ſauva bien ſans doute ſa vie ; mais auſſi il en cuida encourir l'autre inconvenient de perdre la journée.

Alexandre , Ceſar , Lucullus , aimoient à ſe *Capitaines ſou-*  
 marquer au combat par des accouſtrements & *verains marquez*  
 armes riches , de couleur reluiſante & par *d'armes riches au*  
 ticuliere : Agis , Ageſilaüs , & ce grand *combat.*  
 Gilippus , au rebours , alloient à la guerre *Chefs , obſcure-*  
*ment couverts en*  
*guerre.*

obscurément couverts , & sans attour imperial.

*Ennemis, comme  
doivent estre at-  
tendus.*

A la bataille de Pharsale , entre-autres reproches qu'on donne à Pompejus , c'est d'avoir arresté son armée de pied-coy attendant l'ennemy : pour autant que cela ( je desfroberay icy les mots mesmes de Plutarque , qui valent mieux que les miens ) affoiblit la violence , que le courir donne aux premiers coups , & quant & quant oste l'essancement des combattans les uns contre les autres , qui a accoustumé de les remplir d'impetuosité & de fureur , plus qu'autre chose , quand ils viennent à s'entrechoquer de roideur , leur augmentant le courage par le cry & la course : & rend la chaleur des soldats en maniere de dire refroidie & figée. Voilà ce qu'il dit pour ce rolle. Mais si Cesar eust perdu , qui n'eust pû aussi bien dire ; qu'au contraire , la plus forte & roide assiette , est celle en laquelle on se tient planté sans bouger , & que qui est en sa marche arresté , resserrant & espargnant pour le besoin , sa force en soy - mesme , a grand avantage contre celui qui est esbraté , & qui a desia consommé à la course la moitié de son haleine ? outre ce que l'armée estant un corps de tant de diverses pieces , il est impossible qu'elle s'esmeuve en cette furie , d'un mouvement si juste , qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance : & que le plus dispos



ne soit aux prises , avant que son compagnon le secoure. En cette vilaine bataille des deux freres Perses , Clearchus Lacedemonien , qui commandoit les Grecs du party de Cyrus , les mena tout bellement à la charge , sans se has-ter : mais à cinquante pas pres , il les mit à la course , esperant par la briefveté de l'espace , mesnager & leur ordre , & leur haleine : leur donnant cependant l'avantage de l'impetuosité , pour leurs personnes , & pour leurs armes à trait. D'autres ont réglé ce doute en leur armée de cette maniere : Si les ennemis vous courent sus , attendez-les de pied-coy : s'ils vous attendent de pied-coy , courez-leur sus.

Au passage que l'Empereur Charles cin-  
quiesme fit en Provence , le Roy François fut au propre d'esslire , ou de luy aller au devant en Italie , ou de l'attendre en ses terres ; & bien qu'il considerast combien c'est davantage , de conserver sa maison pure & nette des troubles de la guerre , afin qu'entiere en ses forces , elle puisse continuellement fournir deniers & secours au besoin : que la necessité des guerres porte à tous les coups , de faire le gast , ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres , & si le païsant ne porte pas si doucement ce ravage de ceux de son party , que de l'ennemy , en maniere qu'il s'en peut aisément allumer des seditions & des troubles parmy

*Avantage d'une  
armée attendant  
l'ennemy.*

nous : que la licence de desrober & piller , qui ne peut estre permise en son pays , est un grand support aux ennuis de la guerre : & qui n'a autre esperance de gain que sa solde , il est mal-aisé qu'il soit tenu en office , estant à deux pas de sa femme & de sa retraicte : que celui qui met la nappe , tombe tousiours des despens : qu'il y a plus d'allegresse à assaillir qu'à defendre : & que la secousse de la perte d'une bataille dans nos entrailles , est si violente , qu'il est mal-aisé qu'elle ne croule tout le corps , attendu qu'il n'est passion contagieuse , comme celle de la peur , ny qui se prenne si aisément à credit , & qui s'espande plus brusquement ; & que les villes qui auront ouy l'esclat de cette tempeste à leurs portes , qui auront recueilly leurs Capitaines & soldats tremblans encore , & hors d'haleine ; il est dangereux sur la chaude , qu'elles ne se jettent à quelque mauvais party : Si est-ce qu'il choisit de r'appeller les forces qu'il avoit delà les monts , & de voir venir l'ennemy. Car il peut imaginer au contraire , qu'estant chez luy & entre ses amis , il ne pouvoit faillir d'avoir planté de toutes commoditez , les rivières , les passages à sa devotion , qui luy conduiroient & vivres & deniers , en toute seureté & sans besoin d'escorte : qu'il auroit ses sujets d'autant plus affectionnez , qu'ils auroient le danger plus

*Commoditez  
d'un Chef, at-  
tendant l'enne-  
my.*

pres : qu'ayant tant de villes & de barrières pour sa feureté, ce feroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité & avantage : & s'il luy plaifoit de temporiser, qu'à l'abry & à son aise, il pourroit voir morfondre son ennemy, & se défaire soy-mesme, par les difficultés qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy fist guerre : nul moyen de rafraischir ou d'eslargir son armée, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses bleffez, nuls deniers, nuls vivres, qu'à pointe de lance, nul loisir de se reposer & prendre haleine, nulle science de lieux, ny de pays, qui le sceust defendre d'embusches & surprises : & s'il venoit à la perte d'une bataille, aucun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faute d'exemples pour l'un & pour l'autre party. Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de defendre les siennes, & le combattre en Italie où il estoit, d'où bien luy print : Mais au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruina, d'avoir abandonné la conquête d'un pays estrangier, pour aller defendre le sien. Les Atheniens ayans laissé l'ennemy en leurs terres, pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles Roy de Syracuse l'eut favorable, ayant passé

Exemple.

## 474. ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Evenemens de guerre dépendent pour la plupart de la fortune.*

Les mauvais conseils , emportent aussi leur prix : la prudence est trompeuse , & fortune encore ne favorise ny n'approuve pas tousjours les plus justes partis , mais roule sans choix errant & tracasant de l'un à l'autre. Donc un plus souverain pouvoir que le nostre nous violente & regit , gouvernant à ses loix toutes les choses mortelles. *Manil.*

*Astr. l. 4.*

*a Conseils & deliberations engagent au trouble de la fortune.*

en Afrique , & laissé la guerre chez soy. Ainsi nous avons bien accoustumé de dire avec raison , que les événemens & issues dépendent , notamment en la guerre , pour la plus-part , de la fortune , laquelle ne se veut pas renger & assujettir à nostre discours & prudence , comme disent ces vers.

*Et malè consultis pretium est , prudentia fallax ,  
Nec fortuna probat causas , sequiturque merentes :  
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.  
Scilicet est aliud quod nos cogatque rogatque  
Majus , & in proprias ducat mortalia leges.*

*a* Mais à le bien prendre , il semble que nos conseils & deliberations en dependent bien autant , & que la fortune engage en son trouble & incertitude , aussi nos discours. Nous raisonnons hazardeusement & temerairement , dit Timæus , en Platon , parce que , comme nous , nos discours ont grande participation à la temerité du hazard.





## CHAPITRE XLVIII.

*Des Destriers.*

ME voicy devenu Grammairien , moy qui n'apprens jamais langue que par routine , & qui ne sçay encore que c'est d'adjectif , conjunctif , & d'ablatif. Il me semble avoir oüy dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *Funales* ou *dextrarios* , qui se mennoient à dextre ou à relais , pour les prendre tous frais au besoin : & delà vient que nous appellons destriers les chevaux de service. Et nos Romains disent ordinairement , adestrer , pour accompagner. Ils appelloient aussi *desultorios equos* , des chevaux qui estoient dressez de façon que courans de toute leur roideur accouplez coste à coste l'un de l'autre , sans bride , sans selle , les Gentils-hommes Romains , voire tous armez , au milieu de la course se jettoient & rejettoient de l'un à l'autre. Les Numides gendarmes mennoient en main un second cheval , pour changer au plus chaud de la meslée : *Quibus , desultorum in modum , binos trahentibus equos , inter acerrimam sæpe pugnam in recentem equum ex fesso armatis transsaltare , mos erat : Tanta velocitas ipsis ,*

*Chevaux de relais.*

*Chevaux destriers d'où dénommez.*

*Chevaux à changer au milieu de la course.*

Ausquels il estoit ordinaire , traîsans deux chevaux comme les sauteurs , de se jeter armez d'un las sur frais , au milieu d'une aspre bataille , tant ils estoient agiles , & tels chevaux dociles.

*Chevaux dressés  
à secourir leur  
maître.*

*tamque docile equorum genus.* Il se trouve plusieurs chevaux dressés à secourir leur maître, courir sus à qui leur présente une espée nuë, se jetter des pieds & des dents sur ceux qui les attaquent & affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis, qu'aux ennemis. Joint que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se font une fois harpe-  
pez, & demeurez à la misericorde de leur

*Cheval d'Ar-  
tibius.*

combat. Il mesprint lourdement à Artibius, General de l'armée de Perse combattant contre Onesilus, Roy de Salamine, de personne à personne : d'estre monté sur un cheval façonné en cette escole : car il fut cause de sa mort, le Coustillier d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faux entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maître. Et ce que les Ita-

*Cheval du Roy  
Charles.*

liens disent, qu'en la bataille de Fornuove, le cheval du Roy Charles se deschargea à ruades & pennades des ennemis qui le pressoient, qu'il estoit perdu sans cela : ce fut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus

*Chevaux des  
Mammelus, fort  
adroits.*

se vantent d'avoir les plus adroits chevaux de gendarmes du monde. Que par nature, & par coustume, ils sont faits à cognoistre & distinguer l'ennemy, sur qui il faut qu'ils se ruënt de dents & de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur fait. Et pareillement à relever de la bouche les lances & dards emmy la place,

& les offrir au maître, selon qu'il le commande. On dit de César, & aussi du grand Pompejus, que parmi leurs autres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval : & de César, qu'en sa jeunesse monté à dos sur un cheval, & sans bride, il luy faisoit prendre carrière les mains tournées derrière le dos. Comme nature a voulu faire de ce personnage & d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcée à les armer extraordinairement : car chacun sçait, du cheval d'Alexandre Bucefal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau, qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maître, ne pût estre dressé que par luy-mesme, fut honoré après sa mort, & une ville bastie en son nom. César en avoit aussi un autre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupé en forme de doigts, lequel ne put estre monté ny dressé que par César, qui dedia son image après sa mort à la Déesse Venus. Je ne demonte pas volontiers quand je suis à cheval : car c'est l'affiette en laquelle je me trouve le mieux & sain & malade. Platon la recommande pour la santé : aussi dit Pline, qu'elle est salutaire à l'estomach & aux jointures. Pursuivons donc puis que nous y sommes. On lit dans Xenophon la loy defendant de voyager à pied, à

*César & Pompejus, bons hommes de cheval.*

*Cheval d'Alexandre.*

*Cheval de César.*

*Aller à cheval très-salutaire.*

*Parthes à cheval  
en toutes leurs  
affaires.*

homme qui eust cheval. Trogus & Justinus disent, que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval, non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publics & privez, marchander, parlementer, s'entretenir, & se promener : & que la plus notable difference des libres & des serfs parmy eux, c'est que les uns vont à cheval, les autres à pied : Institution née du Roy Cyrus. Il y a plusieurs exemples en l'Histoire Romaine (& Suetone le remarque plus particulièrement de Cesar) de Capitaines qui commandoient à leurs gens de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuite, & pour l'avantage qu'ils esperoient en cette sorte de

*Gens de cheval,  
quand doivent  
mettre pied à  
terre.*

*Auquel sans  
doute les Ro-  
mains excel-  
lent. Liv.*

*Armes & che-  
vaux ostez aux  
nations rebelles.*

*Rendre armes  
& chevaux, &  
donner ostages.  
Cesar.*

*Combats à pied.*

combat : *Quo haud dubiè superat Romanus*, dit Tite-Live. Si est-il, que la premiere provision dequoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conquête, c'estoit leur oster armes & chevaux. Pourtant voyons-nous si souvent en Cesar : *Arma proferri, jumenta produci, obsides dari jubet*. Le grand Seigneur ne permet aujourd'huy ny à Chrestien, ny à Juif, d'avoir cheval à foy, sous son Empire. Nos Ancestres, & notamment du temps de la guerre des Anglois, es combats solempnels & journées assignées, se mettoient la plus-part du temps tous à pied,



pour ne se fier à autre chose qu'à leur force propre, & vigueur de leur courage, & de leurs membres, de chose si chere que l'honneur & la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes en Xenophon, vostre valeur & vostre fortune, à celle de vostre cheval, ses playes & sa mort tirent la vostre en consequence, son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche: s'il a faute de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, je ne trouve pas estrange que ces combats-là fussent plus fermes & plus furieux que ceux qui se font à cheval,

*Combats à cheval, & les incommoditez d'eux.*

Ils reculoient ensemble, & s'eslançoient ensemble aussi, comme estans & vainqueurs & vaincus: la fuitte estoit incogneüe aux uns & aux autres. *Æneid. 6.*

cedebant pariter, pariterque ruebant  
*Victores, victique, neque his fuga nota, neque illis.*

Leurs batailles se voyoient bien mieux contestées: ce ne sont à cette heure que routes: *Primus clamor atque impetus rem decernit.* Et chose que nous appellons à la société d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peut: Comme je conseilerois de choisir les armes les plus courtes, & celles dequoy nous nous pouvons le mieux respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espée que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistolle, en laquelle il y a plusieurs pieces, la poudre, la pierre,

La premiere clameur & le premier eslan cement, vident le combat. *Luc. 8.*

*Armes meilleures d'un soldat, quelles.*

*Espée & son utilité.*

le roüet, desquelles la moindre qui vienne à faillir, vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup, que l'air vous conduit.

Et commettre  
aux vents, la  
charge de por-  
ter un coup au  
hasard. L'espée  
à de la force, &  
toutes les Na-  
tions valeureu-  
ses combattent  
par le glaive.  
*Æneid 9.*

*Et quò ferre velint permittere vulnera ventis.  
Ensis habet vires, & gens quacunque virorum est,  
Bella gerit gladiis.*

Mais quant à cette arme-là, j'en parleray plus amplement, où je feray comparaison des armes anciennes aux nostres: & sauf l'estonnement des oreilles, à quoy desormais chacun est apprivoisé, je croy que c'est une arme de fort peu d'effect, & espere que nous en quitterons un jour l'usage. Celle dequoy les Italiens se servoient de jet, & à feu, estoit plus effroyable. Ils nommoient *Phalarica*, une certaine espece de javeline, armée par le bout d'un fer de trois pieds, afin qu'il peust percer d'outré en outre un homme armé: & se lançoit tantost de la main, en la campagne, tantost à tour des engins, pour defendre les lieux assiegez: la hampe revestüe d'estoupe empoixée & huilée, s'enflammoit de sa course: & s'attachant au corps, ou au bouclier, estoit tout usage d'armes & de membres. Toutesfois il semble que pour venir au joindre, elle portast aussi empeschement à l'affaillant, & que le champ jonché de ces tronçons bruslans, peust produire

*Phalarica arme  
de jet des Ita-  
liens anciens,  
quelle, & son  
usage.*

produire en la mêlée un commune incommodité.

— magnum stridens contorta Phalarica  
venit,  
Fulminis acta modo.

Ils avoient d'autres moyens , à quoy l'usage les dressoit , & qui nous semblent incroyables par inexperience : par où ils suppleyoient au défaut de nostre poudre & de nos boulets. Ils dardoient leurs piles , de telle roideur , que souvent ils en enfiloient deux boucliers & deux hommes armez , & les cousoient. Les coups de leurs fondes n'estoient pas moins certains & loingtains : a *Saxis globosis funda , mare apertum incessentes : coronas modici circuli magno ex intervallo loci assueti trajicere : non capita modò hostium vulnerabant , sed quem locum destinassent.* Leurs pieces de batterie representoient , comme l'effet , aussi le tintamarre des nostres : b *Adictus mœnium cum terribili sonitu editos , pavor & trepidatio cœpit.* Les Gaulois nos cousins en Asie , haïssoient ces armes c traistresses , & volantes , duits à combattre main à main avec plus de courage. *Non tam patentibus plâgis moventur , ubi latior quàm altior plaga est , etiam gloriosius se pugnare putant : iidem quum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsus tenui*

Tome I.

H h

La Phalarique descochée cōme un trait de foudre , sisse d'un grand bruit aigu , roulant en l'air. *Virgil. Æn. l. 9.*

Piles , & leur usage , fondes.

a Descochans avec la fonde des cailloux , durs , en l'air vague , par l'acoustumance qu'ils avoient prise d'enfiler de fort loing de petits cercles , non seulement ils en blefoient le chef de leur ennemy , mais tel autre endroit de son corps qu'ils vouloient.

Pieces de batterie.

b Le tremblement & l'effroy commence , au retentissement terrible : qu'il vient à s'ordre des murs choquez.

c Armes traistresses & volantes.

Ils ne s'offencent pas tant des larges playes : lors qu'une playe est plus

large que profonde, alors ils croyent avoir plus glorieusement combattu: mais quand ces gens se sentent tourmentez interieurement, sous l'apparence d'une playe legere, de la pointe d'une sagette, ou de quelque boulet caché: lors transportez de rage & de honte de perir d'un si petit & chetif outil de mort, ils prosternent leurs corps par terre.

*e Arcs grands & forts.*

*f Sagettes longues.*

*Engins de Dionysius.*

*Chevaux terribles des Gascons.*

*Chevaux de ceux de Suede.*

*vulnerem in speciem urit: tum in rabiem & pudorem tam parvæ perimentis pestis versi, prosternunt corpora humi.* Peinture bien voisine d'une arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue & fameuse retraite, rencontrèrent une Nation qui les endommagea merveilleusement à coups de grands arcs *e* & forts & de sagettes *f* si longues, qu'à les reprendre à la main on les pouvoit rejeter à la mode d'un dard, & perçoient de part en part un bouclier & un homme armé. Les engins que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer de gros traicts massifs, & des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée & impetuosité, representoient de bien pres nos inventions. Encore ne faut-il pas oublier la plaisante affiette qu'avoit sur sa mule un Maître Pierre' Paul, Docteur en Theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se pourmener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dit aussi ailleurs que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant, dequoy les François, les Picards, Flamands & Brabançons faisoient grand miracle, pour n'avoir accoustumé de les voir: ce sont ses mots. Cesar parlant de ceux de Suede: Aux rencontres qui se font à cheval, dit-il, ils se jettent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne

bouger cependant de la place, auxquels ils recourent promptement, s'il en est besoin : & selon leur coustume, il n'est rien si vilain & si lasche, que d'user de selles & bardelles, & mesprisent ceux qui en usent : de maniere que fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. Ce que j'ay admiré autressois, de voir un cheval dressé à se manier à routes mains, avec une baguette, la bride avallée sur les oreilles ; estoit ordinaire aux Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle & sans bride.

*Selles & bardelles, de quel usage.*

*Chevaux des Massiliens, sans selle & sans bride.*

Les Massiliens nous enseignent quiseyans sur le dos nud des chevaux ; gouvernent d'une legere verge leur bouche inexperte au frein : & les Numides nous environnent en cores, qui montent à cheval sans frein aussi. *Æneid. 4.*

g Chevaux sans frein, representant une course de mauvaïse grace, le col roide, & le nez au vent. *Liv. l. 37.*

h Chevaliers de la bande, ou de l'escharpé en Espagne.

i Mules & mulets, & leur usage.

*Et gens quæ nudo residens Massilia dorso ;  
Ora levi flectit, frænorum nescia, virga.  
Et Numidæ infræni cingunt.*

g *Equi sine frænis, deformis ipse cursus, rigida cervice & extento capite currentium.* Le Roy Alphonse, celuy qui dressa en Espagne l'ordre des h Chevaliers de la Bande, ou de l'Escharpe, leur donna entre autres regles ; de ne monter ny mule, ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende : comme je viens d'apprendre dans les lettres de Guevara, desquelles ceux qui les ont appellées Dorées, faisoient jugement bien autre que celuy que j'en fay. Le Courtisan dit, qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentil-homme d'en chevaucher. Les Abyssins au rebours : à mesure

qu'ils sont les plus avancez près le Pretejan leur Prince , affectent pour la dignité & pompe de monter de grandes mules. Xenophon recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis , tant ils estoient fascheux & farouches : Et qu'il falloit tant de temps à les destacher & harnacher , que peur que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis ; ils ne logoient jamais en camp , qui ne fust fossoyé & remparé. Son Cyrus , si grand maistre au fait de chevalerie , mettoit les chevaux de son escot : & ne leur faisoit bailler à manger , qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes , où la necessité les pressoit en la guerre , tiroient du sang de leurs chevaux , & s'en abbreuvoient & nourrissoient.

*Chevaux farouches & fascheux des Assyriens.*

*Chevaux mis par Cyrus de son escot.*

*Chevaux des Scythes & leur usage.*

*Venit & epoto Sarmata passus equo.*

Et le Sarmate vient, repeu du sang humé de son cheval.  
*Mart. l. 2.*

*Vrine des chevaux beüe en necessité.*

*Vivres des armées Turquesques, quels.*

Ceux de Crotte assiegez par Metellus , se trouverent en telle disette de tout autre breuvage , qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux. Pour verifiser combien les armées Turquesques se conduisent & maintiennent à meilleure raison que les nostres , ils disent ; qu'outre ce que les soldats ne boivent que de l'eau , & ne mangent que riz & de la chair salée mise en poudre (dequoy chacun porte

aisément sur soy provision pour un mois) ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares & Moscovites, & le salent. Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent tant des chevaux que des hommes; que ce fussent, ou Dieux, ou animaux, en noblesse au dessus de leur nature. Aucuns apres avoir esté vaincus, venans à demander la paix & pardon aux hommes, & leur apporter de l'or & des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avec une toute pareille harangue à celle des hommes, prenans leur hennissement, pour langage de composition & de trefve. Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal & royal honneur de chevaucher un Elephant, le second d'aller en coche, trainé à quatre chevaux, le tiers de monter un chameau, le dernier & plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul. Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu en ce climat-là, des pais où on chevauche les bœufs, avec bastines, estriers & brides, & s'estre bien trouvé de leur porture. Quintus Fabius Maximus Rutilianus, contre les Samnites, voyant que ses gens de cheval à trois ou quatre charges avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil; qu'ils desbridassent leurs chevaux, &

*Vivre de sang de chevaux.*

*Chevaux, autant estimez aux Indes qu'à les hommes.*

*Bœufs chevauchez aux Indes de deçà.*

*Chevaux desbridés, au plus fort de la mêlée.*

Vous ferez ce coup avec plus d'effort de vos chevaux, si vous venez à les eslancer sur l'ennemy desbridez : ce que l'on nous rapporte avoir esté fait quelque autrefois, par les gendarmes Romains, avec loüable succez ; leur estant arrivé d'avoir couru, puis recouru deux fois, à travers des ennemis, avec grand carnage, sans briser leur bois, apres avoir osté le frein à leurs chevaux. *Liv. l. 10.*

*Lait de jument, delices des Tartares,*

brochassent à toute force des esperons : si que rien ne les pouvant arrester, au travers des armes & des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gens de pied, qui parfirent une tres-sanglante defaite. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus, contre les Celtiberiens : *Id cum majore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis : quod sæpe Romanos equites cum laude fecisse memoriæ proditum est : Detractisque frænis bis ultrò citroque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt.* Le Duc de Moscovie devoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoient vers luy des Ambassadeurs ; qu'il leur alloit au devant à pied, & leur presentoit un gobeau de lait de jument (breuvage qui leur est en delices) & si en beuvant quelque goutte en tomboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la lecher avec la langue. En Russie, l'armée que l'Empereur Bajazet y avoit envoyée, fut accablée d'un si horrible ravage de neiges, que pour s'en mettre à couvert, & sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer & éventrer leurs chevaux pour se jeter dedans, & jouyr de cette chaleur vitale. Bajazet apres cet aspre estour où il fut rompu par Tamberlan, se fauvoit belle erre sur une jument Arabesque,

*Chevaux éventrez, pour se garantir du froid.*



s'il n'eust esté contraint de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau : ce qui la rendit si flasque & refroidie , qu'il fut bien aisément apres acconsvivy par ceux qui le poursuivoient. On dit bien qu'on les lasche les laissant pisser : mais le boire , j'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcée. Croesus passant le long de la ville de Sardis , y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpens , desquels les chevaux de son armée mangeoient de bon appetit : qui fut un mauvais prodige à ses affaires , dit Herodote. Nous appellons un cheval entier qui a crin & oreille , & ne passe les autres à la monstre. Les Lacedemoniens ayant défait les Atheniens en la Sicile , retournans de la victoire en pompe en la ville de Syracuse ; entre autres bravades , firent tondre les chevaux vaincus , & les menerent ainsi en triomphe. Alexandre combattit une Nation , Dahas : ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre , mais en la meslée l'un descendoit à terre , & combattoient ores à pied , ores à cheval , l'un apres l'autre. Je n'estime point , qu'en suffisance & en grace à cheval , nulle Nation nous emporte. Bon-homme de cheval , à l'usage de nostre parler , semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant , le plus seur , le mieux advenant à mener un cheval à raison , que j'aye

*Chevaux sepaissans de serpens.*

*Chevaux vaincus tondus pour estre menez en triomphe.*

*Bon-homme de cheval , quel.*

cognu, fut à mon gré, Monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre Roy Henry second. J'ay veu un homme donné carriere à deux pieds sur sa selle, démonter sa selle, & au retour la relever, r'accommoder, & s'y r'asseoir, fuyant tousiours à bride avallée. Ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc : Amasser ce qu'il vouloit, se jettant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'estrier ; & autres pareilles fingeries dequoy il vivoit. On a veu de mon

*Deux hommes  
sur un cheval.*

temps à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels en sa plus roide course, se rejettoient tour à tour à terre, & puis sur la selle : Et un qui seulement des dents, bridait

*Un homme entre  
deux chevaux.*

& enharnachait son cheval. Vn autre, qui entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride : ce second tout debout sur luy, tirant en la course des coups bien certains de son arc. Plusieurs, qui les jambes contremont, donnoient carriere, la teste plantée sur leurs selles, entre les pointes des cymeterres attachez au harnois. En mon enfance le Prince de Sulmone à Naples, maniant un rude cheval, de toute sorte de maniemens, tenoit sous

*Affiette ferme  
sur un rude che-  
val.*

ses genoux & sous ses orteils des reales : comme si elles y eussent esté cloüées, pour monstrier la fermeté de son affiette.

## CHAPITRE XLIX.

*Des coustumes anciennes.*

L'EXCUSEROIS volontiers en nostre peuple, de n'avoir autre patron & regle de perfection, que ses propres mœurs & usances : car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de tous hommes, d'avoir leur visée & leur arrest sur le train auquel ils sont nez. Je suis content, quand il verra Fabritius ou Lælius, qu'il leur trouve la contenance & le port barbare, puis qu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode. Mais je me plains de sa particuliere indiscretion, de se laisser si fort piper & aveugler à l'autorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion & d'advis tous les mois, s'il plaist à la coustume : & qu'il juge si diversément de soy-mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoint entre les mammelles, il maintenoit par vives raisons qu'il estoit en son vray lieu : quelques années apres le voila avalé jusques entres les cuisses, il se mocque de son autre usage, le trouve inepte & insupportable. La façon de se vestir presente, luy fait incontinent condamner l'ancienne,

*Mœurs & usances des François fort variables.*

*Busc de pourpoint, & son divers usage.*

*Façon inconstante de se vestir.*

d'une resolution si grande , & d'un consentement si universel , que vous diriez que c'est quelque espece de manie , qui luy tourne-boule ainsi l'entendement. Parce que nostre changement est si subit & si prompt en cela , que l'invention de tous les tailleurs du monde ne scauroit fournir assez de nouveutez , il est force que bien souvent les formes mesprisées reviennent en credit , que celles-là mesmes tombent en mespris tantost apres , & qu'un mesme jugement prenne en l'espace de quinze ou vingt ans , deux ou trois , non diverses seulement , mais contraires opinions d'une inconstance & legereté incoyable. Il n'y a si fin entre nous , qui ne se laisse embabouïner de cette contradiction , & esblouïr tant les yeux internes , que les externes insensiblement. Je veux icy entasser aucunes façons anciennes , que j'ay en memoire: les unes de mesmes que les nostres , les autres differentes : afin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines , nous en ayons le jugement plus esclaircy & plus ferme. Ce que nous disons de combattre à l'espée & la cape , il s'usoit encores entre les Romains , ce dit Cesar , *sinistris sagos involvunt , gladioque distringunt.* Et remarque dès lors en nostre Nation ce vice , qui y est encore , d'arrester les passans que nous rencontrons en chemin , & de les

*Combattre à l'espée & la cape , ancien usage des Romains.*

Us tirent l'espée , s'enveloppent la main gauche de leurs hocquetons. *Cass. bell. civ. l. 1.*

forcer de nous dire qui ils sont , & de recevoir à injure & occasion de querelle , s'ils refusent de nous répondre. Aux bains que les Anciens prenoient tous les jours avant le repas , & les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains , ils ne se lavoient du commencement que les bras & les jambes : mais depuis , & d'une coustume qui a duré plusieurs siècles en la plupart des nations du monde , ils se lavoient tous nuds d'eau mixtionnée & parfumée : de manière qu'ils tenoient pour tesmoignage de grande simplicité , de se laver d'eau simple. Les plus affetez & délicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par jour. Ils se faisoient souvent pincer tout le poil , comme les femmes Françoises ont pris en usage depuis quelque temps de faire leur front ,

*Bains ordinaires  
des anciens avant  
le repas.*

*Bains parfumez.*

*Corps parfumez.*

*Poil pinceté.*

*Quod pectus , quod crura tibi , quod brachia  
vellis :*

*Que tu pelles  
ton sein , & tes  
bras & tes jam-  
bes. Mart. l. 2.*

quoy qu'ils eussent des oignemens propres à cela :

*Pfilatio nitet , aut arida latet abdita creta.*

*Il reluit de Psi-  
lotre ou de  
croye sèche ,  
occultement in-  
fuse à l'on-  
guent. Id. l. 6.*

Ils aimoient à se coucher mollement , & alleguent pour preuve de patience , de coucher sur les matelats. Ils mangeoient couchez sur

*List , table des  
anciens.*

492 ESSAIS DE MONTAIGNE.

des lits , à peu pres en mesme assiette que les Turcs de nostre temps :

Lors que du plus haur liê le Prince dit ces mots. *Æneid.* lib. 2.

*Inde thoro pater Æneas sic orsus ab alto.*

Mains baïsées aux grands par honneur.

Et dit-on du jeune Caton que depuis le bataille de Pharsale , estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publiques , il mangea tousiours assis , prenant un train de vie austere. Ils baïsoient les mains aux grands pour les honorer & caresser. Et entre les amis , ils s'entre-baïsoient en se salüant , comme font les Venitiens.

En r'accueillant des plus doucés paroles , ma bouche r'offroit le baïser. *Ovid. de Ponto.* Genoux touchez en supplication.

*Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis.*

Fruits manger à l'issüë de table.

Et touchoient aux genoux , pour requerir & salüer un grand. Pasiclez le Philosophe , frere de Crates , au lieu de porter la main au genouil , la porta aux genitoires. Celuy à qui il s'adressoit , l'ayant rudement repoussé. Comment , dit-il , cette partie n'est-elle pas vostre , aussi bien que l'autre ? Ils mangeoient comme nous , le fruit à l'issüë de la table. Ils se torchoient le cul ( il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des paroles ) avec une esponge : voilà pourquoy *spongia* est un mot obscene en Latin : & estoit cette esponge attachée au bout d'un baston : comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre

Esponge à torcher le cul.

présenté aux bestes , devant le peuple qui  
demanda conger d'aller à ses affaires , & n'ayant  
autre moyen de se tuer , il se fourra ce bas-  
ton & esponge dans le gosier , & s'en estouffa.  
Ils s'effuyoient le catze de laine parfumée , quand  
ils en avoient fait ,

*Carze essuyé de  
laine parfumée.*

*At tibi nil faciam , sed lota mentula lana.*

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaif-  
seaux & demy-cuves , pour y apprester à pis-  
ser aux passans.

*Pisser des passans  
aux carrefours.*

*Pusi sæpe lacum propter , se ac dolia curta  
Somno devincti credunt extollere vestem.*

Par fois les en-  
fans dormans  
croient lever  
leur habit , pour  
uriner pres du  
lac en la cuve  
basse. *Lucret.*

Ils faisoient collation entre les repas. Et y  
avoit en Esté des vendeurs de neige pour  
rafraischir le vin : & en y avoient qui se ser-  
voient de neige en hyver , ne trouvant pas  
le vin encore lors assez froid. Les grands avoient  
leurs eschançons & trenchans , & leurs fols  
pour leur donner du plaisir. On leur servoit  
en hyver la viande sur les foyers qui se por-  
toient sur la table : & avoient des cuisines por-  
tatives , comme j'en ay veu , dans lesquelles  
tout leur service se trainoit apres eux :

*Collation.*

*Neige pour ra-  
fraischir le vin.*

*Fols pour donner  
plaisir.*

*Cuisines porta-  
tives.*

*Has vobis epulas habete loti ,  
Nos offendimur ambulante cæna.*

Vous somp-  
tueux friands  
ayez de ces fes-  
tins-là : nous au-  
tres sommes ef-  
farouchez d'un  
souper qui trot-  
te. *Mart. 4.*

Et en esté ils faisoient souvent en leurs sales

*Poissons es sales  
basses des an-  
ciens.*

*Poisson plus ex-  
quis en son goust  
que la chair.*

*Haut bout &  
milieu.*

*Devant & der-  
riere en escri-  
vant.*

basses , couler de l'eau fraische & claire , dans des canaux au dessous d'eux , où il y avoit force poisson en vie , que les assistans choisissent & prenoient en la main , pour le faire apprestre , chacun à sa poste. Le poisson a toujours eu ce privilege , comme il a encores , que les Grands se messent de le sçavoir apprestre : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair , au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence , de superbe & d'inventions voluptueuses , de mollesse & de somptuosité , nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les esgaler , car nostre volonté est bien aussi gastée que la leur , mais nostre suffisance n'y peut arriver : nos forces ne sont non plus capables de les joindre , en ces parties vicieuses-là , qu'aux vertueuses : car les unes & les autres partent d'une vigueur d'esprit , qui estoit sans comparaison plus grande en eux qu'en nous. Et les ames à mesure qu'elles sont moins fortes , elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien , ny fort mal. Le haut bout d'entr'eux , c'estoit le milieu. Le devant & le derriere n'avoit en escrivant & parlant aucune signification de grandeur , comme il se void évidemment par leurs Escrits : ils diront Oppius , & Cesar , aussi volontiers que Cesar & Oppius : & diront moy & toy indifferem-



ment, comme toy & moy. Voilà pourquoy j'ay autrefois remarqué en la vie de Flaminus de Plutarque François, un endroit où il semble que l'Autheur parlant de la jalousie de gloire, qui estoit entre les Ætoliens & les Romains, pour le gain d'une bataille qu'ils avoient obtenuë en commun; fasse quelque poids de ce qu'aux chansons Grecques, on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots François. Les Dames estans aux estuves, y recevoient quant & quant des hommes, & se servoient là mesmes de leurs valets à les frotter & oindre.

*Inguina succinctus nigra tibi servus aluta  
Stat, quoties calidis nuda fovêris aquis.*

Elles se saupoudroient de quelque poudre, pour reprimer les sueurs. Les anciens Gaulois, dit Sidonius Appollinaris, portoient le poil long par le devant, & le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellee par l'usage effeminée & lasche de ce siecle. Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers pour leur naulage, dès l'entrée du bateau, ce que nous faisons apres estre rendus à port :

— *dum as exigitur, dum mula ligatur,  
Tota abit hora.*

*Estuves des  
Dames.*

Vn fers ceint d'un tablier noir au dessus des aissnes est tousiours sur pieds, habile à se servir, toutes les fois que tu te baignes en l'eau chaude. *Mart. 7.*

*Naulage.*

Une heure entiere s'écoule, tandis qu'on lie la mule, & qu'on reçoit l'argent. *Hist. Sat. 1.*

Ruelle du Roy  
Nicodemes.

*Vin baptisé.*

Quel page  
adroit & prompt  
à servir, estein-  
dra l'ardeur du  
vin de Falerne,  
par l'eau vive  
& fuiante? *Idem*  
*lib. 2.*

Les femmes couchoient au list du costé de la  
ruelle : voilà pourquoy on appelloit Cesar ,  
*spondam Regis Nicomedis.* Ils prenoient ha-  
leine en beuvant. Ils baptisoient le vin.

— *quis puer ocyus*  
*Restinguet ardentis Falerni*  
*Pocula pratereunte lymphæ?*

Et ces champiffes contenance de nos laquais  
y estoient aussi :

O Janus à qui  
personne n'a  
fait le niquet  
par derriere , à  
qui personne  
d'unemainmou-  
vante n'a sup-  
posé les oreil-  
les d'asne , &  
n'a tiré la lan-  
gue aussi pro-  
fond qu'une  
chienne d'Apu-  
lie alterée.  
*Perf. Sat. 1.*  
*Dueil blanc.*

*O Iane , à tergo quem nulla ciconia pinxit ,*  
*Nec manus auriculas imitata est mobilis albas ,*  
*Nec linguæ quantum fitiet canis Apula tantum.*

Les Dames Argiennes & Romaines portoient  
le dueil blanc , comme les nostres avoient  
accoustumé , & devroient continuer de faire ,  
si j'en estois creu. Mais il y a des Livres  
entiers faits sur cét argument.





## CHAPITRE L.

*De Democritus & Heraclitus.*

LE jugement est un outil à tous sujets, *Jugement utile à tous sujets.* & se melle par tout. A cette cause aux essais que j'en fais icy, j'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un sujet que je n'entende point, à cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loin, & puis le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive. Et cette reconnoissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traitt de son effect, ouy de ceux dont il se vante le plus. Tantost à un sujet vain & de neant, j'essaye voir s'il trouvera dequoy luy donner corps & dequoy l'appuyer & l'estançonner. Tantost je le promene à un sujet noble & tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autrui. Là il fait son jeu à eslire la route qui luy semble la meilleure : & de mille sentiers, il dit que cetuy-cy, ou cetuy-là, a esté le mieux choisi. Je prends de la fortune le premier argument : ils me sont également bons : & ne desseigne jamais de les traiter entiers : Car je ne voy le tout de rien : Ne font pas

ceux qui nous promettent de nous le faire voir. De cent membres & visages, qu'à chaque chose j'en prens un, tantost à lecher seulement, tantost à effleurer : & par fois pincer jusqu'à l'os. J'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondement que je sçay. Et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hazarderois de traiter à fonds quelque matiere, si je me connoissois moins, & me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un autre, eschantillons dépris de leur piece, escartez, sans dessein, sans promesse ; je ne suis pas tenu de les faire bons, ny de m'y tenir moy-mesme, sans varier, quand il me plaist, & me rendre au doute & incertitude, & à ma maistresse forme, qui est l'ignorance. Tout mouvement nous descouvre. Cette mesme ame de Cesar, qui se fait voir à ordonner & dresser la bataille de Pharsale, elle se fait aussi voir à dresser des parties oyssives & amoureuses. On juge un cheval, non seulement à le voir manier sur une carriere, mais encore à luy voir aller le pas, voire & à le voir en repos à l'estable. Entre les fonctions de l'ame, il en est de basses : Qui ne la void encore par-là, n'acheve pas de la cognoistre. Et à l'aventure la remarque-l'on mieux où elle va son pas simple : Les vents des passions la prennent

*L'ame se descouvre en tout mouvement.*

plus en ses hautes affiettes : joint qu'elle se couche entiere sur chaque matiere , & s'y exerce entiere , & n'en traite jamais plus d'une à la fois , & la traite non selon elle , mais selon soy. Les choses à part elles , ont peut-estre leurs poids , mesures , & conditions : mais au dedans , en nous , elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero , desirable à Caton , indifferente à Socrates. La santé , la conscience , l'autorité , la science , la richesse , la beauté , & leurs contraires , se despouillent à l'entrée , & reçoivent de l'ame nouvelle vesture , & de la teinture qu'il luy plaist : brune , claire , verte , obscure : aigre , douce , profonde , superficielle : & telle qu'il plaist à chacune d'elles. Car elles n'ont pas verifié en commun leurs stiles , regles & formes : chacune est Royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses : c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien & nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons-y nos offrandes & nos vœux , non pas à la fortune ; elle ne peut rien sur nos mœurs. Au rebours , elles l'entraînent à leur suite , & la moulent à leur forme. Pourquoi ne jugeray-je d'Alexandre à table , devisant & beuvant d'autant ? Ou s'il manioit des eschecs , quelle corde de son esprit ne touche & n'employe ce niais & puerile

*L'ame donne  
teinture aux choses ,  
telle qu'il  
luy plaist.*

*Escheos , & de  
leur jeu.*

jeu ? Je le hay & fuy de ce qu'il n'est pas assez jeu, & qu'il nous esbat trop sérieusement ; ayant honte d'y fournir l'attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne fut pas plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes : ny cét autre à desnoïer un passage, duquel despend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble cét amusement ridicule, si tous ces nerfs ne bandent.

*Cognoissance de  
soy-mesme.*

Combien amplement elle donne loy à chacun en cela, de se cognoistre, & juger droitement de soy. Je ne me voy & retaste plus universellement en nulle autre posture. Quelle passion ne nous y exerce ? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience : & une vehemente ambition de vaincre, en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu. Car la precellence rare & au dessus du commun, messied à un homme d'honneur, en chose frivolle. Ce que je dy en cét exemple, se peut dire en tous autres. Chaque parcelle, chaque occupation de l'homme, l'accuse, & le monstre esgalement qu'un autre.

*Democritus &  
Heraclitus, & de  
leur visage.*

Democritus & Heraclitus ont esté deux Philosophes, desquels le premier trouvant vaine & ridicule l'humaine condition, ne sortoit en public, qu'avec un visage mocqueur & riant : Heraclitus, ayant pitié & compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage

continuellement triste, & les yeux chargez de larmes.

— — — alter

*Ridebat quoties à limine moverat unum*

*Protuleratque pedem, flēbat contrarius alter.*

L'un d'eux rioit  
toutes les fois  
qu'il avançoit le  
pied pour le  
porter hors du  
logis : l'autre  
en contrechan-  
ge pleuroit. *Juv.*  
*Sat. 10.*

J'ayme mieux la premiere humeur, non parce qu'il est plus plaissant de rire que de pleurer : mais parce qu'elle est plus desdaigneuse, & qu'elle nous condamne plus que l'autre : & il me semble, que nous ne pouvons jamais estre assez mesprizez selon nostre merite. La plainte & la commiseration sont meslées à quelque estimation de la chose qu'on plaint : les choses dequoy on se mocque, on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité, ny tant de malice comme de sottise; nous ne sommes pas si pleins de mal comme d'inanité : nous ne sommes pas si miserables comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, & hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches, ou des vessies pleines de vent : estoit bien juge plus aigre & plus poignant, & par consequent plus juste à mon humeur que Timon, celuy qui fut surnommé le haïsseur des hommes. Car ce qu'on hayt, on le prend à cœur. Cetuy-cy nous souhaitoit

*Mouches ou vessies pleines de vent, selon Diogenes.*

*Timon, haïsseur des hommes.*

du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine; fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschans, & de nature depravée: l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler, ny l'alterer par nostre contagion, nous laissoit de compagnie, non pour la crainte, mais pour le desdain de nostre commerce: il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire. De mesme marque fut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Cesar: il trouva l'entreprise juste, mais il ne trouva pas les hommes dignes, pour lesquels on se mit aucunement en peine: Conformement à la discipline de Hegesias, qui disoit: le sage ne devoit rien faire que pour soy: dautant que seul il est digne, pour qui on fasse: Et à celle de Theodorus; que c'est injustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, & qu'il mette en peril la sagesse pour des fols. Nostre propre condition est autant ridicule, que risible.

*Sage ne doit rien  
faire que pour  
soy.*





## CHAPITRE LI.

*De la vanité des Paroles.*

UN Rhetoricien du temps passé, disoit que son mestier estoit, de choses petites les faire paroistre & trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust fait donner le fohet en Sparte, de faire profession d'un art pipereffe & men- Rhetorique, art pipereffe & men- songere. songere. Et croy qu'Archidamus qui en estoit Roy, n'ouït pas sans estonnement la reponse de Thucididez, auquel il s'enqueroit, qui estoit plus fort à la luicte, ou Periclez ou luy : Celá, dit-il, seroit mal-aisé à vérifier : car quand je l'ay porté par terre en luiçant, il persuade à ceux qui l'ont veu, qu'il n'est pas tombé, & le gaigne. Ceux qui masquent & fardent les Masques & fards des femmes. femmes, font moins de mal : car c'est chose de peu de perte, de ne les voir pas en leur naturel : là où ceux-ci font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre jugement, & d'abastardir & corrompre l'essence des choses. Les Republicques qui se sont maintenues en un estat reglé & bien policé, comme la Cretence ou Lacedemonienne, elles n'ont pas fait grand compte d'Orateurs. Ariston definit sagement la Orateurs mes- prisez.

*Rhetorique , que  
c'est.*

*Rhetorique inu-  
tile , & son usa-  
ge pernicieux.*

*Eloquence , de  
grand credit à  
Rome.*

Rhetorique , science à persuader le peuple : So-  
crates , Platon , art de tromper & de flatter. Et  
ceux qui le nient en la generale description , le  
verifient par tout , en leurs preceptes. Les Ma-  
hometans en defendent l'instruction à leurs en-  
fans , pour son inutilité. Et les Atheniens s'ap-  
percevans combien son usage , qui avoit tout  
credit en leur ville , estoit pernicieux , ordon-  
nerent que la principale partie , qui est , esmou-  
voir les affections , fust ostée , ensemble les  
exordes & perorations. C'est un outil inventé  
pour manier & agiter une tourbe , & une com-  
mune desreglée : & est outil qui ne s'employe  
qu'aux estats malades , comme la medecine. En  
ceux où le vulgaire , où les ignorans , où tous  
ont tout pû , comme celuy d'Athene , de Rho-  
des , & de Rome , & où les choses ont esté en  
perpetuelle tempeste , là ont afflué les Orateurs.  
Et à la verité il se void peu de personages en  
ces Republiques - là , qui se soient poussez en  
grand credit sans le secours de l'éloquence :  
Pompejus , Cesar , Crassus , Lucullus , Lentu-  
lus , Metellus , ont pris de là leur grand appuy  
à se monter à cette grandeur d'autorité , où  
ils sont enfin arrivez : & s'en sont aidez plus  
que des armes , contre l'opinion des meilleurs  
temps. Car L. Volumnius parlant en public en  
faveur de l'élection au Consulat , faite des per-  
sonnes de Q. Fabius & P. Decius : Ce sont gens

nez à la guerre , grands aux effets : au combat du babil , rudes : esprits vraiment consulaires. Les subtils , éloquens & sçavans , sont bons pour la ville , Preteurs à faire justice , dit-il. L'éloquence a fleury le plus à Rome lors que les affaires ont esté en plus mauvais estat , & que l'orage des guerres civiles les agitoit ; comme un champ libre & indompté porte les gerbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices , qui dépendent d'un Monarque , en ont moins de besoin que les autres : car la bestise & facilité qui se trouve en la commune ; & qui la rend sujette à estre maniée & contournée par les oreilles , au doux son de cette harmonie , sans venir à poiser & connoître la verité des choses par la force de la raison ; cette facilité , dis-je , ne se trouve pas si aisément en un seul , & est plus aisé de le garantir par bonne institution & bon conseil , de l'impression de ce poison. On n'a pas veu sottir de Macedoine ny de Perse , aucun Orateur de renom. J'en ay dit ce mot , sur le sujet d'un Italien , que je vien d'entretenir , qui a servy le feu Cardinal Caraffe de maistre d'hostel jusques à sa mort. Je luy faisoys compter de sa charge. Il m'a fait un discours de cette science de gueule , avec une gravité & contenance magistrale , comme s'il m'eust parlé de quelque grand point de Theologie. Il m'a déchiffré une difference d'ap-

*Similitude.*

*Science de  
gueule.*

*Difference d'appetits.* petits : celui qu'on a à jeun , qu'on a après le

second & tiers service : les moyens tantost de luy plaire simplement , tantost de l'esveiller &

*Sauces.* picquer : la police de ses sauces , premierement en general , & puis particularisant les qualitez

*Difference de salade.* des ingrediens , & leurs effets : les differences de salades selon leur saison , celle qui doit estre

Et la difference des postures ; rechauffée , celle qui veut estre servie froide , la façon de les orner & embellir , pour les rendre encores plaisantes à la vuë. Après cela il est entré sur l'ordre du service , plein de belles & importantes considerations.

*Sat. 5.*

Cela est trop fait , cecy est bruslé , l'apprest de cetuy-cy est grossier , & cét autre va bien : souvien-toy de le faire toujours de mesme : Ainsi j'enseigne fort & ferme ce que je puis , selon ma sapience. Bref , Demea , je leur ordonne de regarder perpetuellement dans les plats , comme dans leur leur vrai but & miroüer : & regle ainsi par tout , ce que le devoir requiert qu'on fasse. *Ter. Adel. act. 1.*

— *nec minimo sanè discrimine refert  
Quo gestu lepores , & quo gallina secetur.*

Et tout cela enflé de riches & magnifiques paroles : & celles mesmes qu'on employe à traiter du gouvernement d'un Empire. Il m'est souvenu de mon homme ,

*Hoc falsum est , hoc adustum est , hoc lautum est .  
parum ,*

*Illud rectè , iterum sic memento , sedulò*

*Moneo quæ possum pro mea sapientia.*

*Postremò tanquam in speculum , in patinas ,*

*Demea ,*

*Inspicere jubeo , & moneo quid facto usus sit.*

Si est-ce que les Grecs mesmes loüerent grandement l'ordre & la disposition que Paulus Æmilius observa au festin *a* , qu'il leur fit au

Retour de Macedoine : mais je ne parle point icy des effets , je parle des mots. Je ne ſçai s'il en advient aux autres comme à moy : mais je ne me puis garder quand j'oy nos Architectes , s'enfler de ces gros mots de pilastres , architraves , corniches d'ouvrage Corinthien , & Dorique , & ſemblables de leur jargon : que mon imagination ne ſe ſaiſiſſe incontinent du Palais d'Apollidon , & par effet je trouve que ce ſont les chetives pieces de la porte de ma cuiſine. Oyez dire Metonimie , Metaphore , Allegorie , & autres tels noms de la Grammaire ; ſemble-il pas qu'on ſignifie quelque forme de langage rare & pellerin ? ce ſont titres qui touchent le babil de voſtre chambriere. C'eſt une piperie voiſine à cette-ci , d'appeller les offices de noſtre eſtat , par les titres ſuperbes des Romains , encore qu'ils n'ayent aucune reſſemblance de charge , & encore moins d'autorité & de puiſſance. Et cette-cy auſſi , qui ſervira , ( à mon advis ) un jour de reproche à noſtre ſiecle , d'employer indignement à qui bon nous ſemble les ſurnoms les plus glorieux , de quoy l'ancienneté ait honoré un ou deux perſonnages en pluſieurs ſiecles. Platon a emporté ce ſurnom de divin , par un conſentement univerſel , qu'aucun n'a eſſayé lui envier : & les Italiens qui ſe vantent , avecques raiſon , d'avoir communément l'eſprit plus eſveillé , & le diſ-

*a Feſtin de Paulus Æmilius aux Grecs.*

*Surnoms glorieux des anciens.*

*Divin , ſurnom de Platon.*

cours plus saint que les autres Nations de leur temps , en viennent d'estrener l'Aretin : auquel , sauf une façon de parler bouffie & bouillonnée de pointes , ingenieuses à la verité , mais recherchées de loin , & fantastiques , & outre l'éloquence enfin , telle qu'elle puisse estre , je ne voy pas qu'il y ait rien au-dessus des communs Autheurs de son siecle : tant s'en faut qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand , nous l'attachons à des Princes , qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

*D'Aretin , sa  
suffisance.*

*Grand , surnom  
attaché aux  
Princes.*



## CHAPITRE LII.

*De la Parsimonie des Anciens.*

**A**TTILIUS Regulus , General de l'armée Romaine en Afrique , au milieu de sa gloire & de ses victoires contre les Carthaginois , escrivoit à la Chose publique ; qu'un valet de labourage , qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien , qui estoit en tout sept arpens de terre , s'en estoit enfuy , ayant desrobé ses outils à labourer , & demandoit congé pour s'en retourner & y pourvoir , de peur que sa femme & ses enfans n'en eussent à souffrir : Le Senat pourveut à commettre un autre à la conduite de ses biens , fit restablir ce qui lui avoit esté desrobé , & ordonna que sa femme & ses enfans seroient nourris aux dépens du public. Le vieux Caton revenant d'Espagne Consul , vendit son cheval de service , pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le rameper par mer en Italie , & estant au gouvernement de Sardaigne , faisoit ses visitations à pied , n'ayant avec luy autre suite qu'un officier de la Chose publique , qui lui portoit sa robe , & un vase à faire des sacrifices : & le plus souvent il portoit sa male lui-mesme. Il se vantoit de n'avoir jamais eu

*Parsimonie de  
Regulus.*

*Parsimonie de  
Caton.*

robe qui eust cousté plus de dix escus , ny avoir  
 envoyé au marché plus de dix sols pour un  
 jour : & de ses maisons aux champs , qu'il n'en  
 avoit aucune qui fust crepie & enduite par dehors.  
 Scipion Æmilianus , après deux triomphes &  
 deux Consulats , alla en legation avec sept for-  
 viteurs seulement. On tient qu'Homere n'en eut  
 jamais qu'un , Platon trois ; Zenon le chef de  
 la secte Stoïque , pas un. Il ne fut taxé que cinq  
 sols & demy par jour , à Tyberius Gracchus ,  
 allant en commission pour la Chose publique ,  
 estant lors le premier homme des Romains.





## CHAPITRE LIII.

*D'un mot de Cesar.*

SI nous nous amusons par fois à nous considérer, & le temps que nous mettons à contre-roller autrui, & à cognoître les choses qui sont hors de nous; que nous l'employissions à nous sonder nous-mêmes, nous sentirions aisément combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles & defaillantes. N'est-ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, de ne pouvoir r'assoir nostre contentement en aucune chose, & que par desir mesme & imagination il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut? Dequoy porte bon tesmoignage cette grande dispute, qui a tousiours esté entre les Philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, & qui dure encore & durera éternellement, sans résolution & sans accord.

— *dum abest, quod avemus, id exsuperare videtur*  
*Cetera, post aliud, cum contigit illud, avemus,*  
*Et fitis æqua tenet.*

*Bien souverain de l'homme indécis entre les Philosophes.*

Tandis que le bien que nous cherissons nous manque, nous croyons qu'il surpasse toute chose: & quand il nous est arrivé, nous en souhaitons un autre de pareille ardeur. *Lucr. lib. 3.*

Quoy que ce soit qui tombe en nostre cognoissance & jouissance, nous sentons qu'il ne nous

*Les choses présentes ne nous faulent point, & pourquoy.*

satisfait pas, & allons beant apres les choses advenir & incognites, d'autant que les presentes ne nous faoulent point. Non pas à mon advis qu'elles n'ayent assez dequoy nous faouler, mais c'est que nous les faififfons d'une prise malade & defreglée.

Car comme il vid, que tout ce que l'usage des mortels appetoit, leur estoit à peu pres acquis: & que des hommes comblez de biens, d'honneurs, de reputation, de maisons bien garnies, & d'enfans bien nommez, traifnoient pourtant leurs vies en sollicitude, gehennans leur cœur de plaintes & douleurs importunes: il cognut que le mal ne procedoit que du vafe, qui par son vice alteroit au dedans toutes les felicitez & tous les biens qui proviennent & se recueillent du dehors. *Lucr. l. 6.*

*Appetit de l'homme incertain & irresolu.*

Il arrive par un vice commun de la Nature,

que nous prenons plus de creance & d'estime, des choses cachées, non cognues & non veues: & concevons avec plus de vehemence leur crainte & leur respect. *Cæsar. l. 2.*

*Nam cum vidit hic ad victum quæ flagitat usus,  
Omnia jam fermè mortalibus esse parata:  
Divitiis homines & honore & laude potentes  
Affluere, atque bona natorum excellere fama,  
Nec minus esse domi, cuiquam tamen anxia corda,  
Atque animum infestis cogi servire querelis:  
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,  
Omniaque illius vitio corrumpier intus,  
Quæ collata foris & commoda quæque venirent.*

Nostre appetit est irresolu & incertain: il ne sçait rien tenir, ny rien jouir de bonne façon. L'homme estimant que ce soit par le vice de ces choses qu'il tient, se remplit & se paist d'autres choses qu'il ne sçait point, & qu'il ne ne cognoist point, où il applique ses desirs & ses esperances, les prend en honneur & reverence, comme dit Cesar: *Communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur.*

## CHAPITRE LIV.

*Des vaines subtilitez.*

**I**L est de ces subtilitez frivoles & vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquefois de la recommandation comme les Poëtes, qui font des ouvrages entiers de vers commens par une même lettre : nous voyons des œufs, des boules, des aîles, des haches façonnées anciennement par les Grecs, avec la mesure de leurs vers, en les allongeant ou accourcissant, en manière qu'ils viennent à représenter telle, ou telle figure. Telle estoit la science de celui qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient ranger les lettres de l'Alphabet, & y en trouva un nombre incroyable, qui se void dans Plutarque. Je trouve bonne l'opinion de celui, à qui on presenta un homme appris à jeter de la main un grain de mil, avec telle industrie, que sans faillir, il le passoit toujours dans le trou d'une esguille, & luy demanda-l'on apres quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : surquoy il ordonna bien plaisamment & justement à mon advis, qu'on fist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, afin qu'un si bel art ne demeu-

*Poëte diverse  
des anciens.*

*Grain de mil  
passé dans le  
trou d'une es-  
guille.*

*Recommanda-  
tion des choses,  
d'où se prend.*

raft sans exercice. C'est un tesmoignage mer-  
veilleux de la foiblesse de notre jugement, qu'il  
recommande les choses par la rareté ou nou-  
velleté, où encore par la difficulté, si la bonté  
& utilité n'y sont jointes. Nous venons pre-  
sentement de nous jouer chez moy, à qui pour-  
roit trouver plus de choses qui se tinssent par

*Sire, quel tiltre.*

les deux bouts extrêmes, comme Sire, c'est  
un tiltre qui se donne à la plus eslevée per-  
sonne de nostre Estat, qui est le Roy, & se  
donne aussi au vulgaire, comme aux marchands,  
& ne touche point ceux d'entre-deux. Les fem-

*Dames.*

mes de qualité, on les nomme Dames, les  
moyennes Damoiselles, & Dames encore celles  
de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend  
sur les tables, ne sont permis qu'aux maisons  
des Princes & aux tavernes. Democritus disoit,  
que les Dieux & les bestes avoient les sentimens  
plus aigus que les hommes, qui sont au moyen  
estage. Les Romains portoient mesme accous-  
tamment les jours de deuil & les jours de feste. Il  
est certain que la peur extrême, & l'extrême  
ardeur de courage troublent également le ven-

*Tremblant, fau-  
briquet de San-  
cho, Roy de Na-  
varre.*

tre, & le laschent. Le faubriquet de Tremblant,  
duquel le XII. Roy de Navarre, Sancho fut  
surnommé: apprend que la hardiesse aussi bien  
que la peur engendrent du tremouffement aux  
membres. Ceux qui armoient ou luy ou quel-  
que autre de pareille nature, à qui la peau

frissonnoit, essayèrent à le rassurer, appetissans le danger auquel il s'alloit jetter : Vous me cognoissez mal, leur dit-il : Si ma chair sçavoit jusques où mon courage la portera tantost, elle se transiroit tout à plat. La foiblesse qui nous vient de froideur & desgoustement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, & d'une chaleur desreglée. L'extrême froideur & l'extrême chaleur cuisent & rostissent. Aristote dit que les cueux de plomb se fondent, & coulent de froid, & de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente. Le desir & la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus & au dessous de la volupté. La bestise & la sagesse se rencontrent en mesme point de sentiment & de resolution à la souffrance des accidens humains : les sages gourmandent & commandent le mal, & les autres l'ignorent : ceux-cy sont, par maniere de dire, au deça des accidens, les autres au delà : lesquels apres en avoir bien poisé, & considéré les qualitez, les avoir mesurez & jugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus, par la force d'un vigoureux courage : Ils les desdaignent & foulent aux pieds, ayans une ame forte & solide, contre laquelle les traits de la fortune venans à donner, il est force qu'ils rejaillissent & s'esmouffent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire

*Foiblesse aux  
exercices de Venus.*

*Sagesse & ignorance.*

impression ; l'ordinaire & moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez : qui est de ceux qui apperçoivent les maux , les sentent & ne les peuvent supporter. L'enfance & la decrepitude se rencontrent en imbecillité de cerveau. L'avarice & la profusion en pareil desir d'attirer & d'acquérir. Il se peut

*Ignorance de diverses sortes.*

dire avec apparence , qu'il y a ignorance abce-daire , qui va devant la Science : une autre doctorale , qui vient apres la Science : ignorance que la Science fait & engendre , tout ainsi comme elle deffait & destruit la pre-

*Esprits simples.*

miere. Des esprits simples, moins curieux & moins instruits, il s'en fait de bons Chrestiens, qui par reverence & obeïssance, croient simplement, & se maintiennent sous les loix. En

*Esprits moyens.*

*Erreurs des opinions, d'où s'engendre.*

la moyenne vigueur des esprits, & moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions : ils suivent l'apparence du premier sens : & ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie & bestise que nous soyons arrêstés en l'ancien train, regardans à nous, qui n'y sommes pas instruits

*Esprits grands & clairvoyans.*

par estude. Les grands esprits plus racis & clairvoyans, font un autre genre de bien croyans : lesquels par longue & religieuse investigation, penetrent une plus profonde & abstruse lumiere és Escritures, & sentent le mystereux & divin secret de nostre police Ecclesiastique. Pourtant en voyons-nous aucuns estre

arrivez à ce dernier estage , par le second , avec merveilleux fruit , & confirmation : comme à l'extrême limite de la chrestienne intelligence : & jouir de leur victoire avec consolation , actions de graces , reformation de mœurs , & grande modestie. Et en ce rang n'entens-je pas loger ces autres , qui pour se purger du soupçon de leur erreur , passé , & pour nous asseurer d'eux , se rendent extrêmes , indiscrets , & injustes , à la conduite de nostre cause , & la tachent d'infinis reproches de violence. Les païsans simples , sont honnestes gens , & honnestes gens les Philosophes : ou , selon que nostre temps les nomme ; des natures fortes & claires , enrichies d'une large instruction de sciences utiles. Les mestis qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des Lettres , & n'ont pû joindre l'autre ( le cul entre deux selles : desquels je suis , & tant d'autres ) sont dangereux , ineptes , importuns , ceux-cy troublent le Monde. Pourtant de ma part , je me recule tant que je puis , dans le premier & naturel siege , d'où je me suis pour neant essayé de partir. La Poësie populaire & purement naturelle , a des naïfvetés & graces , par où elle se compare à la principale beauté de la Poësie parfaite selon l'art : comme il se void és villanelles de Gascongne & aux chansons , qu'on nous rapporte des Nations qui n'ont cognoissance.

*Païsans.**Poësie populaire.**Poësie parfaite.*

*Poësie mediocre.* d'aucune Science, ny mesme d'escriture. La Poësie mediocre, qui s'arreste entre-deux, est desdaignée, sans honneur, & sans prix. Mais parce qu'apres que le pas a esté ouvert à l'esprit, j'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions pris pour un exercice malaisé & d'un rare sujet, ce qui ne l'est aucunement, & qu'apres que nostre invention a esté eschauffée, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples; je n'en adjousteray que cetuy-cy: que si ces Essais estoient dignes qu'on en jugeast, il en pourroit advenir à mon advis, qu'ils ne plairoient guere aux esprits communs & vulgaires, ny guere aux singuliers & excellens: ceux-là ny entendroient pas assez, ceux-cy y entendroient trop: ils pourroient vivoter en la moyenne region.







## CHAPITRE LV.

*Des Senteurs.*

IL se dit d'aucuns, comme d'Alexandre le Sueur d'Alexandre soûefve & odorante. Grand, que leur sueur espandoit une odeur soûefve, par quelque rare & extraordinaire complexion : dequoy Plutarque & autres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire : & la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur. La douceur mesme des haleines plus Haleines plus parfaites, quelles. pures, n'a rien de plus parfait, que d'estre sans aucune odeur qui nous offense : comme sont celles des enfans bien sains. Voila pourquoy, dit Plaute,

*Mulier tum benè olet, ubi nihil olet.*

La femme alors sent bon, quand elle ne sent rië.  
*Plaut. Must. act. 1.*

La plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien ; Et les bonnes senteurs estrangeres, on a raison de les tenir pour suspectes, à ceux qui s'en servent, & d'estimer qu'elles soient employées pour couvrir quelque defect naturel de ce costé-là. D'où naissent ces rencontres des Poëtes anciens, c'est puir, que sentir bon. Senteur la plus exquise, quelle. Senteurs estrangeres.

a Tu teris, Coracin, de ce que nous ne sommes point parfumez. J'ayme mieux ne rien sentir que sentir bon.  
*Mart. lib. 6.  
 Ep. 12.*

a *Rides nos, Coracine, nil olentes.  
 Malo quàm benè olere, nil olere.*

Et ailleurs,

b *Posthume, non benè olet, qui benè semper olet.*

b Et qui sent toujours bon, Posthume, il sent mauvais.  
*Mart. lib. 6.  
 Ep. 4.*

c J'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs, & hay outre mesure les mauvaises, que je tire de plus loin que tout autre :

c *Senteurs bonnes & mauvaises.*

d *Namque sagacius unus odoror,  
 Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis:  
 Quàm canis acer, ubi lateat sus.*

d Car j'esvente les punais ou le bouc qui se giste en l'aisselle peluë, d'un odorat plus aigu que tous : & mieux que le chien de haut nez n'esvente la hauge du sanglier.  
*Hor. Epod. 12.*

e Les senteurs plus simples & naturelles, me semblent plus agreables. Et touche ce soin principalement les Dames. En la plus espesse Barbarie, les femmes f Scythes, apres s'estre lavées, se saupoudrent & encroustent tout le corps & le visage, de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante. Et pour approcher les hommes, ayans osté ce fard, elles s'en trouvent & polies & parfumées. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, & combien j'ay la peau propre à s'en abreuver. Celuy qui se plaint de nature, dequoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort : car elles se portent elles-mesmes. Mais à moy

e *Senteurs simples & naturelles.*

f *Parfums, des Scythes.*

particulièrement, les mouftaches que j'ay pleines, m'en fervent : fi j'en approche mes gants , ou mon mouchoir , l'odeur y tiendra tout un jour : elles accusent le lieu d'où je viens : Les eftroits baifers de la jeunefſe , favoureux , glou-  
tons & gluans , s'y colloient autrefois , & s'y tenoient pluſieurs heures apres. Et ſi pourtant je me trouve peu ſujet aux maladies populaires , qui ſe chargent par la converſation , & qui naiſſent de la contagion de l'air : & me ſuis ſauvé de celles de mon temps , dequoy il y en a eu pluſieurs fortes en nos villes & en nos armées. On lit de Socrates , que n'eſtant jamais party d'Athenes , pendant pluſieurs recheutes de peſte , qui la tourmenterent tant de fois , luy ſeul ne s'en trouva jamais plus mal. Les Medecins pourroient ( ce crois-je ) tirer des odeurs , plus d'uſage qu'ils ne font : car j'ay ſouvent apperçu qu'elles me changent & agiſſent en mes eſprits , ſelon qu'elles ſont : Qui me fait approuver ce qu'on dit , que l'in-  
vention des encens & parfums aux Eglifeſ , ſi  
ancienne & ſi eſpandue en toutes Nations & Religions , regarde à cela ; de nous reſioûir , eſveiller & purifier le ſens , pour nous rendre plus propres à la contemplation. Je voudrois bien pour en juger , avoir en ma part de l'ouvrage de ces cuiſiniers , qui ſçavent affaiſonner  
les odeurs eſtrangeres , avec la ſaveur des

*Baiſers de la  
jeunefſe.*

*Encens & par-  
fums aux Egli-  
ſes.*

*Odeurs affaiſon-  
nez avec les vian-  
des.*

viandes. Comme on remarqua singulierement au service du Roy de Thunes, qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avec l'Empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, en telle somptuosité, qu'un Paon & deux Faisans se trouverent sur ses parties, revenir à cents ducats, pour les apprester selon leur maniere. Et quand on les despeçoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son Palais, & les ruës d'autour, estoient remplies d'une tres-soüefve vapeur, qui ne s'evanouïssoit pas si soudain. Le principal soin que j'aye à me loger, c'est de fuir l'air puant & pesant. Ces belles villes, Venise & Paris, alterent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa bouë.



## CHAPITRE LVI.

*Des Prières.*

**I**E propose des fantaisies informes & irresoluës , comme font ceux qui publient des questions douteuses à débattre aux Ecoles : non pour établir la vérité , mais pour la chercher : Et les soumetts au jugement de ceux à qui il touche de régler non seulement mes actions & mes Escrits , mais encore mes pensées. Esgalement m'en sera acceptable & utile la condamnation , comme l'approbation : tenant pour absurde & impie , si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie contraire aux saintes résolutions & prescriptions de l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine , en laquelle je meurs , & en laquelle je suis né. Et pourtant me remettant toujours à l'autorité de leur censure , qui peut tout sur moy , je me messe ainsi si témérairement à toute sorte de propos : comme icy.

Je ne sçay si je me trompe : mais puis que par une faveur particuliere de la bonté divine , certaine façon de priere nous a esté prescrite & dictée mot à mot par la bouche de Dieu , il m'a toujours semblé que nous en devons

*Patenostre dictée  
par la bouche de  
Dieu , & la re-  
commandation  
d'icelle.*

avoir l'usage plus ordinaire , que nous n'avons : Et si j'en estoy creu , à l'entrée & à l'issue de nos tables , à nostre lever & coucher , & à toutes actions particulieres , ausquelles on a accoustumé de meller des prieres , je voudroy que ce fust le patenostre , que les Chrestiens y employassent , sinon seulement , au moins tousiours. L'Eglise peut estendre & diversifier les prieres selon le besoin de nostre instruction : car je sçay bien que c'est tousiours mesme substance & mesme chose : Mais on devoit donner à celle-là ce privilege que le peuple l'eust continuellement en la bouche : car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut , & qu'elle est tres-propre à toutes occasions. C'est l'unique priere dequoy je me sers par tout , & la repete au lieu d'en changer. D'où il advient , que je n'en ay aussi bien en memoire que cette-là.

*Dieu appelé  
indifferemment  
en tous nos des-  
seins & entre-  
prises , & pour-  
quoy.*

J'avoy presentement en la pensée , d'où nous venoit cette erreur , de recourir à Dieu en tous nos desseins & entreprises , & l'appeller à toute sorte de besoins , & en quelque lieu que nostre foiblesse veut de l'aide , sans considerer si l'occasion est juste ou injuste , & d'invoquer son nom & sa puissance , en quelque estat & action que nous soyons , pour vitieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul & unique protecteur , & peut toutes choses à nous aider : mais encore qu'il daigne nous honorer de cette

douce alliance paternelle , il est pourtant autant juste comme il est bon , & comme il est puissant : & si use bien plus souvent de sa justice , que de son pouvoir , & nous favorise selon la raison d'icelle , non selon nos demandes.

Platon en ses loix fait trois sortes d'injurieuse creance des Dieux, Qu'il n'y en ait point, Qu'ils ne se messent pas de nos affaires, Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes & sacrifices. La premiere erreur, selon son advis, ne dura jamais immuable en homme, depuis son enfance, jusques à sa vieillesse. Les deux suivantes peuvent souffrir de la constance. Sa justice & sa puissance sont inseparables : Pour neant implorons-nous sa force en une mauvaise cause : Il faut avoir l'ame nette , au moins en ce moment auquel nous le prions, & deschargée de passions vicieuses: autrement nous luy presentons nous-mesmes les verges dequoy nous chastier. Au lieu de nous rabiller nostre faute, nous la redoublons; presentans à celuy à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence & de haine. Voilà pourquoy je ne loue pas volontiers ceux que je voy prier Dieu plus souvent & plus ordinairement, si les actions voisines de la priere, ne me tesmoignent quelque amandement & reformation.

*Creance injurieuse des Dieux, de trois sortes, en Platon.*

*L'ame doit estre nette quand elle prie Dieu.*

*Si tracassant les rues pour commettre un adultere nocturne, tu te voiles le front d'un capuchon Sanctonique, afin de n'estre pas cognu.*  
Juv. 8.

— *si nocturnus adulter*

*Tempora sanctonico velas adoperta cucullo.*

*Devotion meslée  
à une mauvaise  
vie, condamna-  
ble.*

Et l'affiette d'un homme, meslant à une vie execrable la devotion, semble estre aucunement plus condamnable, que celle d'un homme conforme à foy, & dissolu par-tout. Pourtant refuse nostre Eglise tous les jours, la faveur de son entrée & societé, aux mœurs obstinées à quelque insigne malice. Nous prions par usage ou par coustume : ou pour mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prieres : ce n'est enfin que mine : Et me desplaist de voir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces, & plus m'en desplaist-il de ce que c'est un signe que j'ay en reverence & continuel usage, mesmement quand je baille, & cependant toutes les autres heures du jour, les voir occupées à la haine, l'avarice, l'injustice. Aux vices leur heure, son heure à Dieu, comme par compensation & composition. C'est miracle de voir continuer des actions si diverses d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption & d'alteration aux confins mêmes, & passage de l'une à l'autre. Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une societé si accordante & si paisible, le crime & le juge ? Vn homme, de qui la paillardise, sans cesse regente la teste, & qui la juge tres-odieuse à la veuë divine, que dit-il à Dieu, quand il luy en parle ? Il se rameine, mais soudain il rechet. Si l'objet

*Paillardise  
odieuse à Dieu.*



de la divine justice , & sa presence frappaient , comme il dit , & châtioient son ame , pour courte qu'en fust la penitence ; la crainte même y rejetteroit si souvent sa pensée , qu'incontinent il se verroit maître de ces vices , qui sont habitez & acharnez en luy. Mais quoy ! ceux qui couchent une vie entiere , sur le fruit & emolument du peché , qu'ils sçavent mortel ; combien avons-nous de mestiers & vacations receuës , dequoy l'essence est vicieuse ? Et celui qui se confessant à moy , me recitoit avoir tout un aage fait profession & les effets d'une Religion damnable selon luy , & contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur , pour ne perdre son credit & l'honneur de ses charges ; comment pastissoit-il ce discours en son courage ? De quel langage entretiennent-ils sur ce sujet , la justice divine ? Leur repentance consistant en visible & maniable reparation , ils perdent & envers Dieu , & envers nous , le moyen de l'alleguer. Sont-ils si hardis de demander pardon , sans satisfaction & sans repentance ? Je tiens que de ces premiers il en va comme de ceux-cy : mais l'obstination n'y est pas si aisée à convaincre. Cette contrariété & volubilité d'opinion si soudaine , si violente , qu'ils nous feignent , sent pour moy son miracle. Ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie. Que l'imagination me sembloit fantastique , de

*Satisfaction &  
repentance.*

ceux qui ces années passées , avoient en usage de reprocher à chacun , en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit , professant la Religion Catholique , que c'estoit à feinte , & tenoient mesme , pour luy faire honneur , quoy qu'il dist par apparence , qu'il ne pouvoit faillir au dedans , d'avoir sa creance reformée à leur pied. Fâcheuse maladie , de se croire si fort , qu'on se persuade , qu'il ne se puisse croire au contraire : Et plus fâcheuse encore , qu'on se persuade d'un tel esprit , qu'il prefere je ne sçay quelle disparité de fortune présente , aux esperances & menâces de la vie eternelle ! Ils m'en peuvent croire : Si rien eust deu tenter ma jeunesse , l'ambition du hazard & de la difficulté , qui suivoient cette recente entreprise , y eust eu bonne part. Ce n'est pas sans grande raison , ce me semble , que l'Eglise defend l'usage promiscuë , temeraire & indiscret des saintes & divines chansons , que le Saint Esprit a dictées en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions , qu'avec reverence & attention pleine d'honneur & de respect. Cette voix est trop divine , pour n'avoir autre usage que d'exercer les poulmons , & plaire à nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit estre produite , & non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique , parmy ses vains & frivoles pensemens , s'en

*Pseaumes de David, comment ou par qui se doivent manier.*

s'en entretienne & s'en jouie. Ny n'est certes raison de voir tracasser par une sale & par une cuisine, le saint Livre des sacrez mysteres de nostre creance. C'estoient autrefois mysteres, ce sont à present desdits & esbats. Ce n'est pas en passant, & tumultuairement, qu'il faut manier un estude si serieux & venerable. Ce doit estre une action destinée, & rassise, à laquelle on doit tousiours adjouster cette preface de nostre office, *fursum corda*, & y apporter le corps mesme disposé en continence, qui tesmoigne une particuliere attention & reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde, c'est l'estude des personnes qui y sont vouées, que Dieu y appelle : Les meschans, les ignorans s'y empirent. Ce n'est pas une Histoire à conter : c'est une Histoire à reverer, craindre & adorer. Plaisantes gens, qui pensent l'avoir renduë maniable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire. Ne tient-il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par escrit ? Diray-je plus ? Pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'ignorance pure, & remise toute en autrui, estoit bien plus salutaire & plus sçavante, que n'est cette science verbale & vaine, nourrice de presumption & de temerité. Je croy aussi que la liberté à chacun de dissiper une parole si religieuse & si importante, à tant de sortes

*Mysteres de la Religion Chrestienne, ne se doivent laisser profaner en la bouche du populaire.*

d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, les Mahometans, & quasi tous autres, ont espousé & reverent le langage, auquel originellement leurs myſteres avoient eſté conçus, & en eſt defenduë l'alteration & changement, non ſans apparence. Sçavons-nous bien qu'en Baſque, & en Bretaigne, il y ayt des Juges affez, pour eſtablir cette traduction faite en leur langue? L'Egliſe univerſelle n'a point de jugement plus ardu à faire, & plus ſolemnel: En preſchant & parlant, l'interpretation eſt vague, libre, muable, & d'une parcelle: ainſi ce n'eſt pas de meſme. L'un de nos Hiftoriens Grecs accuſe juſtement ſon ſiecle, de ce que les ſecrets de la Religion Chreſtienne, eſtoient eſpandus emmy la place, és mains des moindres artiſans: que chacun en pouvoit debattre & dire ſelon ſon ſens. Et que ce nous devoit eſtre grande honte; nous qui par la grace de Dieu, jouiſſons des purs myſteres de la piété; de les laiſſer profaner en la bouche de perſonnes ignorantes & populaires, veu que les Gentils interdifoient à Socrates, à Platon, & aux plus ſages, de ſ'enquerir & parler des choſes commiſes aux Preſtres de Delphes. Dit auſſi; que les factions des Princes, ſur le ſujet de la Theologie, ſont armées non de zele, mais de cholere. Que le zele tient de la divine raiſon & juſtice, ſe

conduisant ordonnement & moderelement: mais *Zele, comme se doit conduire.*  
 qu'il se change en haine & envie: & produit  
 au lieu de froment & de raisin, de l'yvroye &  
 des orties, quand il est conduit d'une passion  
 humaine. Et justement aussi, cét autre, con- *Disputes esveil-*  
 seillant l'Empereur Theodose, disoit; les dis- *lent les heresies.*  
 putes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise,  
 que les esveiller, & animer les heresies. Que  
 pourtant il falloit fuir toutes contentions & argu-  
 mentations Dialectiques, & se rapporter nuë-  
 ment aux prescriptions & formules de la foy, *Prescriptions de la foy.*  
 establies par les anciens. Et l'Empereur Andro-  
 nicus, ayant rencontré en son palais des prin-  
 cipaux hommes, aux prises de parole, contre  
 Lapodius, sur un de nos poincts de grande  
 importance, les tança, jusques à menacer de  
 les jetter en la riviere, s'ils continuoient. Les  
 enfans & les femmes, en nos jours, regentent *Femmes & en-*  
 les hommes plus vieux & experimentez, sur *fans exclus de la*  
 les loix Ecclesiastiques: Là où la premiere de *communication*  
 celles de Platon leur defend de s'enquerir seu- *des loix.*  
 lement de la raison des loix civiles, qui doi-  
 vent tenir lieu d'ordonnances divines. Et per-  
 mettant aux vieux d'en communiquer entre eux,  
 & avec le Magistrat: il adjouste, pourveu que  
 ce ne soit en presence des jeunes, & personnes  
 profanes. Vn Eveſque a laissé par escrit, qu'en  
 l'autre bout du monde, il y a une Isle, que *Isle Dioscoride;*  
 les anciens nommoient Dioscoride: commode *& la religion de son peuple.*

532 ESSAIS DE MONTAIGNE.

en fertilité de toutes sortes d'arbres, fruits & salubrité d'air : de laquelle le peuple est Chrestien, ayant des Eglises & des Autels, qui ne sont parez que de Croix, sans autres Images : grand observateur de jeusnes & de Festes : exacte payeur de dixmes aux Prestres : & si chaste, que nul d'eux ne peut cognoistre qu'une femme en sa vie. Au demeurant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer, il ignore l'usage des navires : & si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot. Chose incroyable à qui ne sçauroit, les Payens si devots idolatres, ne cognoistre de leurs Dieux, que simplement le nom & la statuë. L'ancien commencement de Menalippe, tragedie d'Euripides, portoit ainsi :

*Devotion des  
Payens en leurs  
idolatries.*

*O Iuppiter, car rien de toy, sinon  
Je ne cognois seulement que le nom.*

J'ay veu aussi de mon temps, faire plainte d'aucuns Escrits, de ce qu'ils sont purement humains & philosophiques, sans melleange de Theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison ; Que la doctrine divine tient mieux son rang à part, comme Royne & dominatrice : Qu'elle doit estre principale par tout, point suffragante & subsidiaire : Et qu'à l'aventure se prendroient les exemples pour la Grammaire, Rhethorique, Logique, plus fortablement d'ailleurs, que d'une si sainte

*Theologie, Royne  
& dominatrice  
par tout.*

matiere , comme auffi les argumens des Theatres , jeux & spectacles publiqs. Que les raisons divines se confiderent plus venerablement & reveremment seules , & en leur stile , qu'appariées aux discours humains. Qu'il se void plus souvent cette faute , que les Theologiens escrivent trop humainement , que cette autre , que les humanistes escrivent trop theologalement. La Philosophie , dit Saint Chrysostome , *Philosophie bannie de l'Ecole , & pourquoy.* est pieça bannie de l'escole sainte , comme servante inutile , & estimée indigne de voir seulement en passant de l'entrée , le sacraire des saints Tresors de la doctrine celeste. Que le dire humain a ses formes plus basses , & ne se doit servir de la dignité , majesté , regence , du parler divin. Je luy laisse pour moy , dire , *verbis indisciplinatis* , fortune , destinée , accident , heur & mal-heur , & les Dieux , & autres frases , selon sa mode. Je propose les fantaisies humaines & miennes , simplement comme humaines fantaisies , & separement considerées : non comme arrestées & reglées par l'ordonnance celeste , incapable de doute & d'altercation. Matiere d'opinion , non matiere de foy. Ce que je discours selon moy , non ce que je croy selon Dieu , d'une façon laïque , non clericale : mais tousiours très-religieuse. Comme les enfans proposent leurs Essais , instruisables , non instruisans. Et l'on pourroit dire aussi avec

apparence ; que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien reservement d'escrire de la Religion , à tous autres qu'à ceux qui en font profession expresse , n'auroit pas faute de quelque image d'utilité & de justice : & que moy avec , peut - estre , m'en devrois taire. On m'a dit

*Usage du nom de Dieu és propos communs , defendu.*

que ceux-mesmes qui ne sont pas des nostres , defendent pourtant entre eux l'usage du nom de Dieu , en leurs propos communs : Ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interjection , ou d'exclamation , ny pour témoignage , ny pour comparaison : en quoy je trouve qu'ils ont raison. Et en quelque maniere que ce soit , que nous appellons Dieu à nostre commerce & société , il faut que ce soit serieusement & religieusement. Il y a , ce me semble , en Xenophon un tel discours , où il montre

*Dieu doit estre prié rarement , & pourquoy.*

que nous devons plus rarement prier Dieu : d'autant qu'il n'est pas aisé , que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette réglée , reformée , & devotieuse , où il faut

*Prieres vaines & vitieuses.*

qu'elle soit pour ce faire : autrement nos prieres ne sont pas seulement vaines & inutiles , mais vitieuses. Pardonnez - nous , disons - nous , comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez. Que disons-nous par là , sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance & de rancune ? Toutefois nous invoquons Dieu & son ayde , au



complot de nos fautes , & le convions à l'injustice.

*Quæ nisi seductis nequeas committere Divis.*

L'avaricieux le prie pour la conservation vaine & superfluë de ses trefors : l'ambitieux pour ses victoires , & conduite de sa fortune : le voleur l'employe à son ayde , pour franchir le hazard & les difficultez , qui s'opposent à l'exécution de ses meschantes entreprinſes : ou le remercie de l'aifance qu'il a trouvée à deſgoſiller un paſſant. Au pied de la maifon qu'ils vont eſcheller ou petarder , ils font leurs prieres ; l'intention & l'eſperance pleine de cruauté , de luxure , & d'avarice.

*Hoc ipſum quo tu Iovis aurem impellere tentas ,  
Dic agedum , Stajo : proh Iuppiter , ô bone , clamet ,  
Iuppiter , at ſeſe non clamet Iuppiter ipſe.*

Qu'on ne peut dire aux Dieux , ſans les tirer à part. *Perſ. ſat. 2.*

Dis à Stayus cela meſme de- quoy tu pre- tends attaquer les oreilles de Iupiter : ils s'ex- clamera ſoudain , ô Iupiter , ô bon Iupiter : mais tu te con- ſoles , que Iupi- ter ne s'excia- mera point luy- meſme. *Perſ. ſat. 2.*

La Royne de Navarre Marguerite , recite d'un jeune Prince , & encore qu'elle ne le nomme pas , ſa Grandeur l'a rendu cognoiſſable aſſez : qu'ayant une aſſignation amoureuſe pour coucher avec la femme d'un advocat de Paris , & ſon chemin s'adonnant au travers d'une Eglife , il ne paſſoit jamais en ce lieu ſainct , allant ou retournant de ſon entreprinſe , qu'il ne fiſt ſes prieres & oraifons. Je vous laiſſe à juger , l'ame pleine de ce beau penſement , à quoy il employoit la faveur divine : Toutefois elle allegue cela pour un teſmoignage de ſinguliere devotion.

Mais ce n'est pas par cette preuve seulement , qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traiter les matieres de la Theologie. Vne vraye priere & une religieuse reconciliation de nous à Dieu , elle ne peut tomber en une ame impure & foubmise lors mesmes à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance , pendant qu'il est dans le train du vice , il fait comme le coupeur de bourse , qui appelleroit la justice à son ayde : ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

*Prieres vrayes & religieuses , ne peuvent tomber en une ame impure.*

*a* Nous exprimons des vœux detestables , en marmottant d'une voix sourde. *Lucan. 5.*

*b* *Prieres secretes.*

*c* Il n'est pas facile à chacun , de transporter hors des temples , ses chuchetemens & vœux à voix foubmise , pour prier à cœur decouvert. *Perf. sat. 2.*

*a* ——— *tacito mala vota susurro ,*  
*Concipimus.*

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secretes qu'ils font à Dieu. *b*

*c* *Haud cuivis promptum est , murmurque humilefque*  
*susurros*  
*Tollere de templis , & aperto vivere voto.*

*Prieres publiques.*

Quand il a prononcé clairement Apollon , alors remuant les levres à voix mouffe pour n'estre ouy : Belle La-

Voilà pourquoy les Pythagoriens vouloient qu'elles fussent publiques , & ouïes d'un chacun ; afin qu'on ne le requist de chose indecente & injuste , comme celuy-là :

———— *clarè cùm dixit Apollo ,*  
*Labra movet metuens audiri : pulchra Laverna*

*Da mihi fallere, da justum sanctumque videri.  
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.*

verne, luy dit-il, fay-moy la grace que je trompe le monde : accordez-moy qu'on me oüroye pour homme entier & juste: oppose le voile d'une nue à mes fraudes, & respans une nuit sur mes pechez.

*Hor. l. 1. Ep.*

*a Vœux iniques d'Oedypus.*

Les Dieux punirent griefvement les iniques vœux d'Oedipus en les luy octroyant. *a* Il avoit prié, que ses enfans vuidassent entre eux par armes la succession de son estat : il fut si miserable de se voir pris au mot. Il ne faut pas demander que toutes choses suivent nostre volonté, mais qu'elle suive la prudence. Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres, comme d'un jargon ; & comme ceux qui employent les paroles saintes & divines à des forcelleries & effets magiciens : & que nous faisons nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des mots, ou de nostre contenance, que depende leur effet. Car ayans l'ame pleine de concupiscence, non touchée de repentance, ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire presse à nostre langue : & esperons en tirer une expiation de nos fautes. Il n'est rien si aisé, si doux, & si favorable que la loy divine : elle nous appelle à soy, ainsi fautiers & detestables comme nous sommes : elle nous tend les bras, & nous reçoit en son giron, pour vilains, ords & bourbeux que nous soyons, & que nous ayons à estre à l'advenir. Mais

*Loy divine,  
douce & aisée.*

encore en recompense, la faut-il regarder de bon œil : encore faut-il recevoir ce pardon avec actions de graces : & au moins pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses fautes, & ennemie des passions qui nous ont poussé à l'offenser : Ny les Dieux, ny les gens de bien, dit Platon, n'acceptent le present d'un meschant,

Si quelque innocente main  
rouche l'Autel,  
avec le don  
pieux d'une ga-  
lette de four-  
ment tressail-  
lante au feu  
par le sel : le  
plus riche vœu  
n'apporte aucun  
si doux charme;  
à feschir le  
courroux des  
Dieux Penates.  
*Hor. l. 3. od.*  
*23.*

*Immunis aram si tetigit manus ,  
Non sumptuosa blandior hostia  
Mollivit averfos Penates ,  
Farre pio , & saliente mica.*





## CHAPITRE LVII.

*De l'Age.*

**I**E ne puis recevoir la façon de quoy nous  
 establissons la durée de nostre vie. Je voy  
 que les sages l'accourcissent bien fort au prix  
 de la commune opinion. Comment, dit le  
 jeune Caton, à ceux qui le vouloient empef-  
 cher de se tuer, suis-je à cette heure en aage,  
 où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop  
 tost la vie? Si n'avoit-il que quarante & huit *Aage de Caton,*  
 ans. Il estimoit cét aage-là bien meur & bien *quand il se tua.*  
 avancé, considerant combien peu d'hommes y  
 arrivent : Et ceux qui s'entretiennent de ce  
 que je ne sçay quel cours qu'ils nomment *Cours naturel de*  
 naturel, promet quelques années au delà ; ils *nostre vie.*  
 le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui  
 les exemptast d'un si grand nombre d'accidens,  
 ausquels chacun de nous est en bute par une  
 naturelle sujection, qui peuvent interrompre  
 ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie *Vieillesse extré-*  
 est-ce de s'attendre de mourir d'une defaillance *me, rare.*  
 de forces, que l'extrême vieillesse apporte,  
 & de se proposer ce but à nostre durée ; veu  
 que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes,  
 & la moins en usage? Nous l'appellons seule

*Naturelle, que c'est.* naturelle, comme si c'estoit contre nature, de

voir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un naufrage; se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, & comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à tous ces inconveniens: Ne nous flatons pas de ces beaux mots: on doit à l'aventure appeler plustost naturel, ce qui est general, commun, & universel. Mourir de vieillesse, c'est

*Mourir de vieillesse, mort singuliere & extraordinaire.*

une mort rare, singuliere & extraordinaire, & d'autant moins naturelle que les autres: c'est la derniere & extrême forte de mourir: plus est esloignée de nous, d'autant est-elle moins esperable: c'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, & que la loy de nature a prescrite, pour n'estre point outre-passée: mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer jusques là. C'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere, à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses & difficultez qu'elle a jettées entre-deux, en cette longue carriere. Par ainsi mon opinion est de regarder, que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gens arrivent. Puis que d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas jusques là, c'est signe que nous sommes bien avant. Et puis que nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie,

nous ne devons eſperer d'aller guere outre : Ayant eſchappé tant d'occasions de mourir , où nous voyons tresbucher le monde , nous devons recognoiſtre qu'une fortune extraordinaire , comme celle-là qui nous maintient , & hors de l'uſage commun , ne nous doit guere durer. C'eſt un vice des loix meſmes , d'avoir cette fauſſe imagination : elles ne veulent pas qu'un homme ſoit capable du maniment de ſes biens , qu'il n'ait vingt & cinq ans , & à peine conſervera-il juſques lors le maniment de ſa vie. Auguſte retrancha cinq ans des anciennes ordonnances Romaines , & declara qu'il ſuffiſoit à ceux qui prenoient charge de judicature , d'avoir trente ans. Servius Tullius diſpenſa les Chevaliers qui avoient paſſé quarante-ſept ans , des courvées de la guerre : Auguſte les remit à quarante & cinq. De renvoyer les hommes au ſejour avant cinquante. cinq ou ſoixante ans , il me ſemble n'y avoir pas grande apparence. Je ſerois d'avis qu'on eſtendiſt noſtre vacation & occupation autant qu'on pourroit pour la commodité publique : mais je trouve la faute en l'autre coſté , de ne nous y embefongner pas aſſez toſt. Cettuy-cy avoit eſté juge univerſel du Monde à dix-neuf ans , & veut que pour juger de la place d'une goutiere on en ait trente. Quant à moy j'eſtime que nos ames ſont deſnoüées à vingt

*Age capable de  
maniment de  
nos biens.*

*Age diſpenſant les Chevaliers de courvées de la guerre.*

*Armes enoüées à vingt ans ,  
quelles doivent eſtre.*

542 ESSAIS DE MONTAIGNE.

ans , ce qu'elles doivent estre , & qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront. Jamais ame qui n'ait donné en cét aage-là , arre bien evidente de sa force , n'en donna depuis la preuve. Les qualitez & vertus naturelles produisent dans ce terme-là , ou jamais , ce qu'elles ont de vigoureux & de beau.

*Si l'espine nou picque quand nai ,*

*A pene que pique jamai ,* disent-ils en Dauphiné.

*Aag capable  
des plus belles  
& genereuses ac-  
tions.*

De toutes les belles actions humaines , qui sont venuës à ma cognoissance , de quelque forte qu'elles soient ; je penserois en avoir plus grande part à nombrer , en celles qui ont esté produites & aux siecles anciens & au nostre , avant l'aage de trente ans , qu'apres. Oüy , en la vie de mesmes hommes souvent. Ne le puis-je pas dire en toute seureté , de celles de Hannibal & de Scipion son grand adversaire ? La belle moitié de leur vie , ils la vesquirent de la gloire acquise en leur jeunesse : grands hommes depuis au prix de tous autres , mais nullement au prix d'eux-mesmes. Quant à moy je tien pour certain , que depuis cét aage , & mon esprit & mon corps ont plus diminué , qu'augmenté , & plus reculé qu'avancé. Il est possible qu'à ceux qui employent bien le temps , la science & l'experience croissent avec la vie : mais la vivacité , la promptitude , la



fermeté , & autres parties bien plus nôtres , plus importantes & essentielles , se fanissent & s'allanguissent.

—— *vbi jam validis quassatum est viribus ævi ,  
Corpus & obtusis ceciderunt viribus artus ,  
Claudicat ingenium , delirat linguaque mensque.*

Quand le corps est fcllé par les puissans efforts de laage, & que ses membres fondent en ouf. se de vigueur, l'esprit cloche aussi, le jugement & la langue extravagent. *Lucr. 3.*

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse : par fois aussi c'est l'ame : & en ay assez veu, qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach & les jambes : Et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, & d'une obscure montre, d'autant est-il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des loix, non pas dequoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais dequoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, & à combien d'escueils ordinaires & naturels elle est exposée, on n'en devroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysiveté & à l'apprentissage.

*Fin du Livre premier.*





